

LA BELGIQUE

ARTISTIQUE ET LITTÉRAIRE

TOME DIX-SEPTIÈME

Octobre — Novembre — Décembre 1909

LA BELGIQUE

ARTISTIQUE

& LITTÉRAIRE

REVUE MENSUELLE NATIONALE
DU MOUVEMENT INTELLECTUEL

TOME DIX-SEPTIÈME

OCTOBRE — NOVEMBRE — DÉCEMBRE

1909



BRUXELLES

26-28, Rue des Minimes, 26-28

POUSSIÈRES DU CHEMIN

POUR HÉLÈNE.

Sienne.

Pour marquer sa glorieuse hérédité, Sienne a mis la louve romaine dans ses armoiries et, à chaque pas, aux carrefours des rues étranglées de la vieille cité, aux portes du Palais public, on en rencontre la roide effigie, modelée dans le bronze ou taillée dans le marbre. Debout, le poil hérissé, la bête fauve protège de son corps ses farouches nourrissons, Remus et Romulus; elle semble tendre le cou pour dévisager avec inquiétude et menace quelque ennemi qui s'approche. Elle est louve, mais elle est mère ; encline à la férocité, mais capable de tendresse... Et la pensée, qui se joue aux emblèmes, se plaît, parfois, à reconnaître en cette louve la figure de Sienne elle-même, dans les aspects contradictoires de son histoire et de son art : l'une, toute de passion et de sang ; l'autre, tout d'effusion religieuse et d'adoration.

A lire ses annales, on penche à supposer qui si ses magistrats ordonnèrent, un jour, à Ambrogio Lorenzetti de représenter sur les murs de leur salle de délibération les bienfaits de la paix et du Bon Gouvernement, c'était dans l'intention d'en faire jouir leurs concitoyens au moins en peinture! Mais, alors comme aujourd'hui, le gouvernement dont on faisait partie était, apparemment, toujours le bon, le mauvais — dont Lorenzetti avait eu charge, également, de retracer l'image — ne pouvant être que celui de la veille ou celui du lendemain! Et, à poursuivre dans cet ordre d'idées, on en arriverait à se demander si ces célèbres fresques étaient autre chose, aux yeux de ceux qui les commandaient, que des affiches électorales !... Plût au Ciel que l'on nous en fît encore de semblables! Celles-ci, en tout cas, purent servir, tour à tour, à chacun des partis dans

le bref intervalle qui séparait son avènement meurtrier de sa chute ensanglantée. Le pouvoir était entre les mains du patriciat, de la bourgeoisie ou du menu peuple ; les membres du gouvernement s'appelaient, tantôt les XXXVI, tantôt les XV, tantôt les IX, mais la seule tradition qui leur fût commune était celle, probablement, d'user de la manière forte à l'égard des adversaires et de désigner dans le Mauvais Gouvernement l'exacte ressemblance de l'opposition !

Sienne, dans l'histoire et les chroniques, nous apparaît constamment déchirée : le massacre, l'exil, la confiscation sont les moyens réguliers de ses gouvernants. Dans le domaine des faits, elle est volontiers violence et cruauté ; dans celui de l'art, elle est tout sentiment, timidité, délicatesse, pensée qui se voile d'allégorie pour se rendre plus attrayante ou cantique ravi dans l'ombre dorée des chapelles.

« En ce temps-là, plusieurs hommes de Sienne se combattaient... » rapportent les *Fioretti*, dans leur récit charmant de la visite pacificatrice que saint François fit, un jour, à Sienne. « Les habitants, avertis de sa venue, ajoutent-ils, furent à sa rencontre et, par dévotion, le portèrent, lui et son compagnon », qui n'était autre que frère Masseo... — « En ce temps-là... » ! C'est presque l'indéterminé *In illo tempore*... des Evangiles, une époque d'autant plus difficile à préciser, que, durant toute la carrière du Petit Pauvre et plusieurs siècles après, ce « temps-là » fut le temps de toujours ! Et, d'un aure côté, c'était aussi toujours le temps de laisser là la répression ou l'émeute pour courir faire cortège et triomphe au saint, François, Catherine ou Bernardin, qui apparaissait, chétif et pauvre, et souriant, dans le rouge forum de la République, sur le *Campo*. Certes, on ne lui voyait point l'allure à la fois fière et suppliante du puissant citoyen Provenzano Salvani qui

Liberalmente nel Campo di Siena
Ogni vergogna deposta...
... per trar l'amico suo di pena...

Il n'y venait point pour mendier avec superbe

l'or destiné à la rançon d'un ami, mais bien l'or du bon vouloir, de la concorde, de la paix, nécessaire au rachat et à la délivrance de tous les habitants de la ville. Si terrible que fût le bruit des querelles et des coups, il s'arrêtait... Le loup d'Agobbio tendait la patte... La trêve, évidemment, n'était jamais ni complète, ni durable. et, cependant, elle marquait une victoire de l'esprit sur la matière, du sentiment sur l'instinct, de la faiblesse sur la force. La Force, il est vrai, ne croyait pas alors qu'étant la Force et, en quelque façon, le Droit, elle avait, nécessairement, Dieu avec elle : Elle dominait le monde, mais il y avait en elle, si l'on peut dire, des puissances admirables d'agenouillement.

La grandeur ne craignait pas d'arborer l'insigne de l'humilité. Maints de ces palais à la façade épaisse, aux fenêtres étroites et haut placées qui défient l'escalade, et le Palais public lui-même, donjon crénelé, forteresse de la liberté — ou de la tyrannie — portent le sigle rayonnant de saint Bernardin. La faction dominante, en attendant qu'on la jetât par les fenêtres du palais, y siégeait, proscrivant, condamnant et, quelquefois, exécutant, entourée de belles images de dévotion, naïves et ferventes. Elle faisait peindre sur les murailles des commémorations historiques comme ces épisodes de la vie d'Alexandre III, Bandinelli, de Sienne, où l'on voit l'empereur rabaissé et le pape exalté, ou comme l'effigie, due à Simone di Martino, du capitaine Guido Riccio chevauchant, en arroi belliqueux, vers le petit château de Montemassi, qu'il va assiéger ; mais ce que les chefs de la République demandaient surtout aux artistes, c'étaient des figures de la Madone, « la très glorieuse Mère, Madame sainte Marie, toujours Vierge, Mère du Fils de Dieu, patronne et protectrice de la magnifique cité de Sienne, sous le nom de laquelle ladite cité de Sienne se régit et gouverne ». Ainsi est-il écrit au préambule des statuts de la Compagnie des marchands de Sienne... Simone di Martino, l'a évoquée « en majesté », maternelle et royale, trônant sous un dais, avec l'Enfant, accompagnée de toute sa cour céleste d'anges et de saints.

Taddeo di Bartole, dans la chapelle, en une série de fresques d'une invention heureuse, qui mélange l'archaïsme à une nouveauté délicate, nous dit sa mort parmi les apôtres, ses funérailles, son Assomption où, soulevée hors du tombeau, tendant les bras à son Fils qui descend vers elle dans une nuée d'anges, il semble qu'elle ne soit plus de la terre sans être encore du ciel. Sano di Pietro, *pictor famosus et homo totus deditus Deo*, comme disent les registres siennois, nous la fait apparaître humble et glorifiée, vêtue de brocart, les mains jointes, penchant sa tête modeste et rayonnante sous la main du Christ qui lui impose la couronne... Ainsi, c'est la Reine de toute mansuétude qui règne parmi ces gens de vie encolorée ; Sienne s'était vouée à elle à l'heure du danger, dans la terreur de la « rage florentine » qui, comme on sait, fut « abattue ». Et, depuis, elle participa de sa douce présence au gouvernement furieux de la ville !...

Contrastes habituels au temps et que l'on observe presque partout. Impitoyables dans la vie, ces âmes sont, dans la religion et dans l'art, les familières de la suavité. L'excès leur est naturel, peut-être nécessaire : Elles ignorent les moyens termes, ne savent pas faire de leur raison équilibre à leurs passions, atténuer l'impétuosité de leurs convoitises ou de leurs élans. Elles sont spontanées ; aucun quotient d'indifférence ne se mélange, pour en modérer les conclusions, à leurs délibérations. Ou, plutôt, elles ne délibèrent point : Elles agissent, toujours emportées aux extrémités, comme cet Andrea Vanni, peintre dévot, admirateur de la petite *mantellata*, sainte Catherine, qui laissait inachevée quelque figure douloureuse ou extatique de martyr ou de saint pour courir au Palais public, s'asseoir parmi les Réformateurs et porter des décrets de mort contre les opposants !

Rien de bien surprenant, du reste : l'activité des hommes est commandée, à la fois, dans la fiction, par leur idéal ; dans la vie, par les réalités qui les environnent et les pressent. Ils vont, les yeux fixés

sur l'horizon, mais c'est sur le chemin qu'ils marchent, dans la poussière ou la boue du chemin...

***

Le pays siennois est doux, lui aussi. Doux et riant, sans aucun des accents de grandeur que la grâce du Val d'Arno reçoit partout de la proximité des Apennins. Rien non plus du décor sombre et hérissé où notre imagination placerait volontiers la sombre histoire de Sienne. Cette contrée est aimable et un peu monotone : perspectives ondulées, vallées étroites, médiocres collines soigneusement cultivées qui, de loin en loin, supportent une ville, un village ou les restes démantelés de quelque repaire féodal.

Sienne a conservé ses murailles. Elles n'ont pas d'autre office actuel que d'être belles et pittoresques et d'entourer la silhouette accidentée des trois collines de la vieille République d'une ligne capricieuse de tours ruinées et de bastions, lourdes maçonneries dont la rudesse s'orne parfois, aux portes de la ville, d'une fresque votive que les intempéries ont lentement défigurée ou d'une inscription dont le salut fait une clarté dans la pensée du voyageur : *Cor magis tibi Sena pandit!...* « Sienne t'ouvre un cœur plus grand encore! ... »

Le passant qui s'assied sur la vénérable margelle, à l'abri des voûtes retentissantes de la fonte Branda, sous les arches antiques de la fonte d'Ovile, aperçoit au-dessus de lui, par-delà les remparts, l'ascension des maisons, des églises et des palais que semble guider, comme un étendard de pierre, blanc et rouge, la dominante tour del Mangia; puis, plus haut encore, la cathédrale accolée de son campanile noir et blanc, dont les lignes gracieuses et fines semblent vibrer dans la lumière.

Le Dôme, éblouissant et coloré, érigé sur la plus élevée des éminences de Sienne, est presque seul avec l'Archevêché et l'hôpital S. Maria della Scala sur une petite place, à l'écart du mouvement et du bruit. Et il fait délicieux et cher d'être là, avec le soleil et

le silence, dans cette solitude de pierres magnifiques. Un passant, rarement; une religieuse de l'hôpital, un prêtre... La belle cathédrale, avec sa haute façade triangulaire, ses porches et son parvis ornés, ses assises de marbre noir et blanc, resplendit et chatoie. Elle est là comme une force tranquille, comme une puissance certaine et durable; comme une joie proclamée de foi, de beauté et de liberté...

Force, puissance, joie qui, cependant, n'étaient pas encore à la mesure de l'orgueil de Sienne!... Au chevet de l'énorme édifice s'amorce, percée de baies et de portiques, une muraille de marbre où des colonnes engagées dessinent les travées d'un autre et gigantesque Dôme, auquel la cathédrale actuelle eût servi de transept!... Structure hardie que les calamités et l'appauvrissement de la peste et de la guerre civile obligèrent la cité à laisser en cet état... Et l'admiration reste stupéfaite devant les proportions de cette ébauche démesurée, plus émouvante, peut-être, dans son inachèvement que l'œuvre accomplie qui l'avoisine. Car, aux yeux méditatifs de l'artiste, cette construction interrompue, magnifique et béante, symbolise avec majesté les aspirations de cette race privilégiée de Toscane qui, partout où elle a vécu ou passé, a marqué en traits indélébiles, son impatient amour de la perfection et de l'immortalité.

Les maîtres alors ne songeaient pas à pasticher l'antiquité, et si leurs œuvres architecturales témoignent de quelque façon de l'ascendance latine de leurs constructeurs, c'est, évidemment, par l'ambition de bâtir pour l'éternité dont, à l'égal des Romains, ils étaient possédés : ambition que le temps n'a pas démentie, jusqu'à présent, puisque ceux de ces monuments que les hommes ont épargnés continuent de dessiner dans le soleil, fièremenr, l'appareil intact de leurs contours héroïques...

Avec quels édifices ou avec quelles ruines, qui lui soient personnelles, notre siècle se présentera-t-il à la postérité? Nos ruines, ce seront celles des vieilles morales que nous démolissons; nos monuments, ceux du vieux temps que nous reconstruisons! Car

nous sommes tels : Nous ôtons les vieilles idées et remettons les vieilles pierres !...

***

Bruges.

... L'artiste qui revient d'avoir hanté l'Italie connaît bientôt que les nostalgiques visions de grâce et de simplicité dont sa mémoire et son cœur sont remplis, n'ont pas obscurci en lui l'orgueil de son terroir... « Certes, songe-t-il, la beauté, là-bas, est autre, plus ancienne et pétrie dans une plus fine argile : Et quelles images nous en sont parvenues, sans égales qu'aux âges les plus religieux de la Grèce !... Mais, ne sommes-nous pas venus, nous aussi, et d'ailleurs, et plus tard, avec une beauté nouvelle et qui était bien nôtre ? Pas plus que les peuples de la Péninsule nous n'avons fait épargne de notre sang. Leurs combats, nous les avons aussi combattus ; nous avons vaincu comme eux et, comme eux, érigé dans notre art l'effigie triomphale de notre race, la statue de joie et de clarté où la patrie apparaît avec l'insistance réfléchie de son regard, le sourire grave de sa vigueur et de sa jeunesse éternelles...

» Après m'être assis, dans l'allégresse et le tremblant respect de l'admiration, à un foyer si noble, pourquoi, en reprenant place au mien, ressentirais-je de l'humiliation ou de l'envie, puisqu'il n'est ni moins magnifique, ni illustré de moindres trophées ?... Que nous serait, d'ailleurs, la beauté des autres si celle qui est nôtre nous restait étrangère ? Quelle sensibilité apporterait devant les monuments et les œuvres de l'Italie l'homme qui, dans ceux de son propre pays, ne saurait pas surprendre l'âme multiforme, toujours identique et toujours nouvelle, de la patrie ; discerner les accents de sa voix, pleine de tragiques dissonances, d'harmonies enivrantes, de chocs brisés d'armes et de vibrations presque évanouies de cloches ?... Car, il faut venir avec un idéal à l'idéal : Le chef-d'œuvre apprend le chef-d'œuvre... »

On a tout dit sur Bruges, sur ses canaux et leurs cygnes ; sur ses tours et la paix d'ombre et de silence où toutes ces choses s'embaument... Tout? Trop, peut-être! Et la vieille cité célèbre en a acquis cette consécration d'être passée à l'état de poncif!...

Une ville aussi est une œuvre issue de la collaboration du temps et des hommes, du travail ininterrompu des siècles, et qui atteint sa perfection, se parachève et s'affine en se couronnant de vétusté et de déclin, comme un paysage réalise sa plus haute splendeur sous les soleils de l'automne.

Mais, on aborde avec une sorte de méfiance les lieux trop illustres et marqués, en quelque sorte, d'un préjugé stéréotypé de beauté et de caractère : Venise, Naples, Bruges... Et l'on y passe, l'âme d'abord engourdie et qui se refuse à l'émotion sur le chemin de laquelle on risque de rencontrer les mots des autres!... Puis, cependant, l'on se dit : « Certes, rien ici n'est nouveau, mais, moi, peut-être, l'âme que j'apporte devant ces choses, le passé obscur ou lumineux du fond duquel je les contemple... » Keats n'affirmait-il pas qu'*une chose de beauté est une joie pour toujours?* Une joie, c'est-à-dire quelque chose d'éternellement vivace et jeune, susceptible de créer d'inépuisables motifs d'enthousiasme et d'inspiration.

Rodenbach, avec son imagination précieuse et maniérée, éprise de pénombre et de fumée, de clair-obscur — moins clair qu'obscur — et qui semblait regarder la vie au travers d'une vitre couverte de buées; Rodenbach a attaché au nom de Bruges cette épithète : *la Morte*... La mort, pourtant, n'engendre rien, et, si proche qu'elle nous soit, et si présente, elle ne nous est pas un efficace avertissement de sagesse. A vrai dire, la mort nous paraît hanter plutôt les voies froides et rectilignes, la pompe banale, les foules inexpressives et vulgaires des capitales que les rues chaudes de rêve et de gloire des villes « mortes » de Flandre et d'Italie, si à l'écart qu'elles soient des routes usitées des trafics modernes. D'un côté, l'égoïste et frivole multitude, plus nombreuse pour nous faire sentir davantage son indifférence; le stérile énervement des jours; les logis impersonnels et

transitoires, tentes de nomades hâtivement dépliées au milieu de l'agitation et de la bousculade du caravansérail populeux... De l'autre, le silence gros de vie intime et profonde; des lieux pénétrés d'âme, où les générations ont laissé leurs traces éblouissantes; d'immémoriales demeures dans lesquelles le passé s'est ajouté au passé pour faire plus intense et plus pure la sensation d'aujourd'hui, plus chatoyant le ruissellement de la lumière dans leurs massifs d'arbres anciens, plus éclatantes les fleurs de leurs pelouses... Le malheur même, ici, doit être moins lourd et tomber avec un bruit étouffé au milieu de l'harmonie de ce calme attiédi de siècles et de beauté: La décrépitude des choses enseigne et radoucit, mais le renouveau périodique des verdures qui les parent est, lui aussi, un conseil : la vie ni le temps ne s'arrêtent; ils effacent du pied l'épitaphe du tombeau sur lequel, en passant, ils ont laissé tomber des fleurs...

Certes, la vie est absente de ces lieux si nous la cherchons en des impressions rapides, hâchées d'oubli, brûlantes comme l'alcool, et qui, comme lui, ne font que nous attirer davantage; si nous la poursuivons dans l'éphémère du plaisir et non dans le bonheur longuement, patiemment attendu et cueilli ainsi qu'un beau fruit, épargné par le vent et que la pluie et le soleil ont amené à sa maturité... La véritable vie est-elle dans la dissipation ou le recueillement? Et, à nous abstraire, parfois, dans le silence, pour la confrontation avec la pensée peinte, sculptée ou écrite des hommes, ne nous sera-t-il point donné de mieux sentir la palpitation de la vie en nous, de compatir d'une âme plus attentive et plus claire à sa puissante et douloureuse gravité? Ou, sinon, si la vie, pour nous, s'abolit en même temps que le bruit du monde, n'est-ce pas que déjà la mort nous habitait?...

Le silence, il est de ce pays-ci : C'est la vertu excellente de la race. L'énergie de celle-ci ne se dilue point dans la vanité des discours; lorsqu'elle parle, ses mots sont brefs et décisifs : ce sont presque des actes. Elle est ombrageuse, et, comme l'étendue des plaines qu'elle cultive et les eaux lourdes et lentes de leurs rivières, taciturne.

La pensée, de même que la volonté, est une force qu'elle laisse s'accumuler en elle. Longuement, elle chemine, occulte et méditée, dans les âmes, avant d'arriver à l'expression, non point par lenteur de conception, mais par inclination naturelle au scrupule, à l'endurance, à la domination de soi-même. Ce peuple subit longtemps l'oppression, muet, en apparence, et résigné, dans la tranquillité réfléchie et frémissante de sa puissance : il attend que la mesure soit comble, et, alors, se redresse, inattendu, frappe et détruit tout. C'est un foyer rempli d'éléments en sourde combustion, d'où des flammes quelquefois s'échappent, et des gerbes d'étincelles, et qui, lentement surchauffé, jaillit, à la fin, en une soudaine et brisante explosion.

Aussi, n'aurait-on qu'une vision superficielle et, en quelque sorte, rhétorique de Bruges, en se l'imaginant, dans son existence et dans son art, sous l'aspect d'une agglomération de cloîtres et d'églises, cernée d'eaux stagnantes ; dans la posture d'une cité qui s'éveillait au chant des litanies pour s'en aller en processions somnolentes, piquées de cierges, et s'endormir, plus tard, au milieu des fumées qui s'évaporent dans le soir de l'encens. Bruges n'a pas été constante que dans la prière ; elle ne s'est pas élevée seulement par la faveur de sa foi, la quantité de ses fondations pieuses, la munificente générosité de sa charité. Ces caractères, elles les a eus à un degré éminent et les partage, au surplus, avec la plupart des grandes communes du moyen âge ; mais, ce ne sont ni les seuls, ni même les principaux de ceux qui ont laissé leur empreinte dans ses monuments, dans son histoire et dans l'art qui s'est épanoui chez elle.

Bruges, comme Gand, Florence, Sienne ou Pise, a été un admirable réservoir d'énergie ; un des points de l'Europe où l'homme, le citoyen a commencé de prendre conscience de lui-même, à émerger du chaos des servitudes ; à délier, avec l'aide de l'Eglise et, notamment, des franciscains, les mailles dures de la féodalité ; à conquérir enfin et à maintenir l'indépendance du pays, contre l'empire en Italie ; contre le suzerain français en Flandre. Les confusions d'intérêt et d'ambitions qui divisaient, à cette époque,

les Flamands, ne sauraient donner le change sur la nature réelle du conflit qui aboutit à la bataille des Eperons d'or : Que les combattants en eussent conscience ou non, c'était bien la rivalité d'influence des deux races qui mettait en présence hostile, dans les champs de Courtrai, la piétaille flamande et la chevalerie française ; et l'enjeu de la lutte était, pour l'une, la liberté ; pour l'autre, la domination.

La victoire de l'élément germanique sur les Léliaerts, en Flandre, comme sa défaite, avec les Gibelins, en Italie, sont deux actes du même drame ; et l'élimination des principes étrangers qui dénaturaient ou gênaient le développement organique de la race indigène a permis à celle-ci, des deux côtés, d'atteindre à sa parfaite et magnifique efflorescence.

La Flandre est venue rapidement à l'apogée de sa prospérité dès qu'elle s'est trouvée à l'abri de l'étreinte de la centralisation française qui l'aurait peu à peu assimilée comme les autres grands fiefs ; qui aurait fait subir à ses communes le sort des communes françaises, aurait annihilé sa personnalité et étouffé dans son germe la récolte de force et d'art que l'expansion orgueilleuse et affranchie de sa nationalité a produite.

L'art éclot alors, comme la manifestation suprême de l'indépendance et de la sécurité conquises, car toute civilisation en effervescence achève de prendre connaissance d'elle-même, de sa supériorité sur des rivales moins heureuses, dans l'art, qui est la preuve en même temps que la glorification du vouloir indomptable dont elle est issue. La rude maison dont il a si vaillamment défendu l'accès, le Flamand, maintenant qu'il n'est plus menacé, veut l'orner, la pavoiser, et puisqu'elle est toute sienne, à présent, en faire une chose grandiose et précieuse, somptueuse et délicate...

Par deux fois, en ces dernières années, Bruges a commémoré la noble ancienneté de ses jours, ressuscité, pour en magnifier le souvenir, les fastes de son histoire, fait se déployer dans ses rues vénérables la gloire chatoyante et la nombreuse splendeur des cortèges et des tournois d'amour et de chevalerie.

La vie se complaît à ces réminiscences : Elle s'en exalte, étant faite, d'ailleurs, autant du passé que du présent :

Le secret de la vie est dans les tombes closes...

Et les morts que la piété de Bruges exhume, c'est non pour les enterrer de nouveau, selon le conseil de l'Evangile : « Laissez les morts enterrer leurs morts ! » mais pour les célébrer, comme il appartient aux vivants.

Si la vitalité d'un peuple est en raison de son passé et de ses morts, quel passé plus éclatant que celui de la vieille commune flamande ; quels morts plus illustres ? La Flandre, la Belgique d'aujourd'hui leur sont redevables, et non seulement elles, mais cette civilisation dans laquelle nous vivons, la liberté et l'art européens... La patrie, ensemble et se combattant, ils l'ont faite, ces communiers, ces nobles, ces princes, qui heurtaient si furieusement leurs volontés et leurs armes : Membres de Flandre, Etats du Brabant — Bruges, Gand, Ypres — Bruxelles, Malines, Louvain — alliées ou désunies, associées ou concurrentes ; et Liége, contre l'évêque ou contre le chapitre, écrasée par le duc, trahie par le roi, et toujours plus vivace... La patrie, toutes ces cités remuantes, agitées, inapaisables, l'ont faite... Elle est sortie de l'admirable et intense vie politique de ces populations, de leur tenacité jamais lassée, jamais abattue, de leur âpre et hargneux esprit d'indépendance, de l'ardeur laborieuse et de la soif de liberté qui effrénaient leurs mains et leur cœur et faisaient du pays, pour l'étranger, une proie à la fois convoitée et redoutable.

Rien de ces ferments ne s'est perdu, rien de ces sentiments éteint, à Bruges pas plus qu'ailleurs, car c'est ici le sol de cette Flandre que Verhaeren a chantée d'une voix si vibrante de généreuse et farouche tendresse :

Flandre tenace au cœur, Flandre des aïeux morts
Avec la terre aimée entre leurs dents ardentes...

Bruges n'est « la Morte » ni plus ni moins que

Venise, que Sienne, que Pise, guerrières, marchandes, artistes, elles aussi, et dont la vie, diminuée dans le négoce et le profit, est restée impérissable dans la beauté. Beauté pleine de tressaillements, de songes fiers et émouvants, et, en même temps, de promesses aux yeux de ceux pour lesquels la vétusté fascinante des choses, les œuvres préservées des siècles, sont les signes, non de la mort, mais d'une puissance qui, ayant agi, agira encore; des témoins du passé en même temps que des titres d'avenir.

Mais Bruges devait paraître morte à un poète mondain en rupture de boulevard, effrayé de se sentir tout à coup enveloppé d'un silence si lourd de temps et de mémoire et où retentissait seulement le timbre grave ou argentin, que les clameurs de la rue n'étouffaient pas, des cloches sonnant pour la prière... Sans doute, dans sa pensée, la vie devait-elle s'être tue où la prière parlait si haut!... Superficiel romantisme, dont les héros sentimentaux ont besoin du fard des couleurs sombres et des vitraux funèbres; vision toute vouée aux mots et aux apparences, qui s'amuse de la réalité ou s'en épouvante comme de fantômes, sans poser jamais sa main sur elle pour connaître qu'elle est force et qu'elle est substance, et d'autant plus qu'étant ancienne, elle a engendré d'actes et d'œuvres !...

Après avoir hanté cette ancienneté à Bruges, erré dans les voies antiques de la cité, le long de ses canaux endormis, rêvé sous la nef de ses églises ou devant les Memling fastueux et délicats de l'hôpital Saint-Jean, il faut, sous l'impression de toutes ces évocations d'un passé somptueux ou tragique, pousser jusqu'aux confins de la ville, jusqu'au nouveau port, contempler les larges quais, l'étendue des hangars, les vigoureux engins mécaniques, les élévateurs dont les bras dressés dans le ciel semblent faire des signaux de bienvenue aux navigateurs et, par-delà la plaine, que coupe la ligne lumineuse du canal maritime, appeler joyeusement les navires qui passent en vue du Zwyn rouvert au commerce du monde.

Le Zwyn, c'est un des éléments de la dramatique

agonie du grand port du Nord, au XVe siècle. Sa richesse, la mer qui la lui avait apportée, à présent la reprend. Les flots qui roulaient l'or des opulentes cargaisons du Midi et de l'Orient, charrient maintenant les sables où sa fortune hautaine s'enlise... Mais le lent et irrésistible envahissement des sables ne conjura pas seul la ruine de l'industrieuse cité. Et si la mer devint néfaste à Bruges, celle-ci ne le fut pas moins à elle-même.

Jamais, sans doute, elle ne se para d'un plus vif éclat qu'à l'heure où Philippe le Bon symbolisait dans l'Ordre de la Toison d'Or la plantureuse abondance des contrées de sa domination, mais c'était le resplendissement suprême d'une prospérité déjà déclinante et dont la fin du siècle devait voir se consommer la perte. Tout cet apparat des palais, des maisons et de la foule ; ces cortèges solennels et merveilleux des « nations » ; ces allégories aux cent personnages étonnants et divers, entremêlés d'animaux étranges ou mythologiques ; ces spectacles éblouissants, déployés pour la stupeur admirative ou l'envie des étrangers, aux entrées ou au mariage des souverains ; tout cela, ce bruit d'allégresse, ces acclamations, ce luxe, ces multitudes cosmopolites, allait se dissiper, se disperser, disparaître pour ne laisser à la ville que le vide du désastre et l'impuissante colère contre les hommes de la catastrophe engendrée à la fois par les phénomènes naturels et les fatalités économiques.

Car ce n'était point seulement la mer qui se retirait de Bruges, mais encore les trafics dont elle vivait. Sa lutte vaine et désespérée contre le Zwyn, contre les eaux taries, elle la menait aussi contre la force invincible des choses. Elle s'obstine dans ses vieilles méthodes médiévales, s'acharne au maintien et au renforcement des droits, coutumes et privilèges dont l'exercice avait assuré ses succès aux siècles précédents. Elle s'entête à ne rien abandonner des prérogatives que ses bourgeois s'étaient fait octroyer. Peu à peu, toute sa clientèle, les Osterlins, les Florentins, les Espagnols, etc., la déserte. Elle voit dépérir son commerce dans ses mains. Ses négociants,

ses banquiers, vont s'installer auprès de sa jeune et habile rivale, Anvers, qui est prodigue d'immunités et de franchises envers les immigrants.

La séculaire activité de la Hanse, en même temps, se relâche, périclite, atteignant Bruges dans ce rôle d'« intermédiaire entre les peuples germaniques et les peuples romans » qui avait fait de son marché le rendez-vous des nations... « Dès 1494, on constate que, au moyen des guerres et divisions passées, le fait de la marchandise qui y souloit par ci-devant estre exercé et avoit cours en grant habondance y est comme du tout cessé, et que quatre à cinq mille maisons s'y trouvent vagues, closes et venant en ruyne » (1)

La glorieuse commune sortait abattue de cette lutte opiniâtre. Elle avait vainement opposé ses énergies déjà blessées au poids des éléments et des fatidiques évolutions sociales. Le crépuscule de la désuétude l'enveloppait de ses lueurs tristes et magnifiques. Dès lors, elle était d'un autre temps; elle entrait dans ce passé, aux grandeurs duquel elle était inféodée, dont elle ne voulait rien laisser, rien changer. Elle ne comprit pas que les peuples comme les individus doivent marcher avec la vie, de peur que celle-ci ne les dépassant, ne les écrase.

Elle ne voulut pas connaître que des nations nouvelles étant nées à la vie commerciale, des voies inattendues, ouvertes aux échanges, l'ère des réglementations restrictives et minutieuses était passée avec celle de leur monopole pour les anciens centres mercantiles de l'Europe. Sans doute, n'agissait-elle point sous l'impulsion d'un instinct de réaction, d'une obstination aveugle et égoïste à la tradition lucrative, mais, plutôt, par attachement pieux et passionnée aux institutions à l'abri desquelles elle s'était fortifiée dans son hégémonie politique et commerciale; par amour des chartes et des joyeuses-entrées conquises dans le sang et les larmes, arrachées si souvent des mains des princes terrorisés ou las, sous

(1) Texte cité par M. Henri Pirenne dans sa belle *Histoire de Belgique*, t. II, p. 397. Bruxelles, Lamartine, 1903.

l'intimidation des piques populaires... Ses institutions municipales et corporatives, c'étaient, en quelque sorte, le monument massif de ses libertés; pour obtenir et sauvegarder celles-ci, elle avait combattu, naguère, les féodaux; pour conserver les dons qui lui étaient venus de ces libertés, elle combattait encore, mais sans apercevoir que ce n'était plus le même combat et que, victorieuse des hommes, jadis, elle ne pouvait point, à présent, ne pas succomber, ne pas rester victime des événements, plus forts que les hommes...

ARNOLD GOFFIN.

UN DIVERTISSEMENT A LA COUR DES ARCHIDUCS EN 1608 (1)

Le règne des Archiducs Albert et Isabelle est une des époques les plus célèbres de l'histoire de Belgique, et pourtant on peut dire que, malgré cette célébrité, elle est une des moins connues. Nous sommes insuffisamment renseignés sur les événements politiques et militaires, sur l'état social de ces années. Depuis les ducs de Bourgogne, la cour n'a jamais été plus brillante, et nous manquons des éléments qui nous permettraient d'en tracer un tableau exact. Des préventions nous font porter sur les Archiducs les jugements les plus divers : les uns les exaltent pour mettre en relief leurs sentiments religieux; les autres n'aperçoivent que les excès de ces sentiments et ne tiennent pas suffisamment compte des effets de la naissance, de l'éducation et des idées du temps. La vérité historique finira sans doute par se faire jour sur ce premier tiers du XVIIe siècle, qui mérite d'être étudié sous bien des rapports.

Parmi les ouvrages récents qui contribueront à cette étude, le plus intéressant est une publication, faite en Espagne, dans laquelle sont réunies les lettres adressées, de 1599 à 1612, par l'Infante au duc de Lerme, premier ministre de Philippe III, lettres d'autant plus précieuses qu'elles sont adressées à un ami d'enfance, auquel Isabelle parle à cœur ouvert, sur le ton le plus familier, sans la réserve et les réticences que les princes se croient obligés d'em-

(1) *Relacion de las fiestas que se hicieron delante de SS. AA. lunes de Carnestolendas, 18 de Febrero, 1608. Correspondencia de la Infanta Archiduquesa Doña Isabel Clara Eugenia de Austria con el Duque de Lerma y otros personajes*, publicada por Antonio Rodríguez Villa Madrid, 1906, 1 vol. in-8o, p. 338-347.

ployer jusque dans leur correspondance privée. Des réflexions de toutes-sortes, des confidences de la nature la plus intime modifient en plus d'un point l'opinion que nous nous étions formée sur le caractère, les idées, les goûts de la fille de Philippe II.

Nous nous la figurions raide, sévère; ici, au contraire, nous la trouvons gaie, enjouée, affectueuse, autant qu'on peut l'être, pour les siens et pour le duc, très expansive dans les moments où il lui arrive d'être débarrassée du souci des affaires : elle se sent alors heureuse; elle voudrait avoir près d'elle son frère et le duc, se promener avec eux dans le parc et dans les jardins de Binche et de Mariemont, chasser avec eux, car elle aime autant la chasse qu'elle adore la campagne, les voir prendre part aux fêtes du palais, rire avec eux, conter quelques bons contes, « et il n'en manquerait pas. » Elle ne dédaigne ni la plaisanterie, ni l'occasion de lancer un trait.

On nous a dit qu'elle était bigote, s'occupait par-dessus tout de pratiques de dévotion rigide, que son palais ressemblait à un cloître. Rien de l'austérité qu'on lui attribue n'apparaît dans ses lettres. Très catholique et grave, nous ne voyons pas qu'elle ait vécu comme une simple religieuse, ni qu'elle ait contraint son entourage à vivre de même : elle avait compris qu'il fallait faire des concessions aux mœurs de sa nouvelle patrie. Le cardinal Bentivoglio, qui a rempli les fonctions de nonce à Bruxelles, en fait très justement la remarque. La dévotion et la gravité espagnoles introduites à la cour n'exclurent pas, en effet, les amusements mondains, les fêtes, les spectacles et même, en temps de carnaval, les mascarades, sorte de divertissement qu'Isabelle avait connu en Espagne et que son frère Philippe II goûtait comme elle.

Le 1er février 1601, elle entretient le duc de Lerme d'une mascarade qui l'a beaucoup amusée, et, à cette occasion, elle lui en rappelle une à laquelle elle a assisté jadis et où le duc s'était travesti en Allemand. En 1602, les travaux du siège d'Ostende ne permirent pas de songer à organiser des réjouissances. Isabelle séjourna, du reste, à Nieuport du mois de décembre

1601 au mois de mai 1602. « Je ne sais, écrit-elle, quelles nouvelles vous donner. Je ne puis rien dire du carnaval, car, avec ce que nous avons sur les bras, on ne peut s'occuper d'autre chose. »

Habituellement elle adressait à son frère, au sujet de ces fêtes, des détails, quelquefois de longues relations, dont une, celle de 1608, publiée à la suite des lettres au duc de Lerme, mérite d'être analysée.

Nous traduirons d'abord l'avertissement, qui nous instruit des intentions de l'Infante et où sont exprimés des sentiments qui lui font honneur.

« Les historiens anciens nous montrent très clairement que les princes ont accoutumé de faire des fêtes et des jeux pour divertir et amuser le peuple et l'empêcher par là d'exciter des séditions préjudiciables à la république, comme il arrive aux oisifs. Ils le font également pour se soulager d'une charge aussi pesante qu'est la leur, surtout quand ils ont à gouverner en même temps la paix et la guerre, ainsi que s'y voit contraint le Sérénissime Archiduc Albert dans ces Pays-Bas. La Sérénissime Infante Doña Isabelle-Claire-Eugénie d'Autriche, préoccupée de lui alléger ces fatigues, prenant pour elle le plus qu'elle peut, décida que ses dames et ménines feraient une fête pour récréer le Prince et le peuple, qui avaient grand besoin de divertissement. La raison aurait voulu, semble-t-il, que ce soin fût confié plutôt aux jeunes cavaliers étant à la cour ; mais on visait à la perfection, et on ne trouva pas de moyen plus convenable à cette fin que d'en charger les dames : il est certain que toute chose à laquelle elles ne mettent pas la main est un corps sans âme. »

On choisit, comme étant la date la plus convenable, le lundi du carnaval, 18 février, et, pour le lieu de la fête, la grande salle du palais, admirablement disposée et très vaste. Elle était tendue de tapisseries de soie et or représentant des scènes de l'Apocalypse. Sous un dais richement orné et sur une estrade couverte d'un tapis du Levant, deux sièges de brocard étaient préparés pour les Archiducs. A droite du dais, un peu en arrière, une tribune était réservée aux ambassadeurs du pape et du roi d'Espagne et au duc

d'Ossuna, qui n'avait pas voulu se mêler aux dames, comme le fit le duc d'Aumale. Des deux côtés de la salle couraient deux rangées de bancs, couverts de tapis, assez larges pour permettre aux dames de se caser et à une assez grande distance des murs pour que les galants pussent se tenir près d'elles. Les dames de la cour avaient été convoquées pour huit heures et demie au palais. Seule, la duchesse de Longueville, de la maison royale de France, attendit qu'on l'avisât du moment de l'ouverture.

Les préparatifs terminés, à neuf heures et demie, Mme de Longueville fut avertie. Leurs Altesses, qui l'attendaient, la reçurent avec les courtoisies dues à une personne d'aussi haut rang et firent avec elle leur entrée dans la salle, suivies de tous les seigneurs, gentilshommes et dames de la cour. Elles prirent place sous le dais, et la duchesse tout contre l'estrade, sur deux coussins de velours, à la gauche de l'Archiduc, qui s'entretint avec elle pendant une grande partie de la fête. Les autres dames allèrent occuper leurs places, les seigneurs et gentilshommes les leurs, le duc d'Aumale près de Mlle de Montmorency, tous attendant le commencement du spectacle avec l'impatience que l'on peut s'imaginer et qui ne fut pas de longue durée.

A l'extrémité de la salle faisant face à Leurs Altesses se trouvait une grande machine recouverte d'un voile, derrière lequel s'allumèrent des feux, accompagnés de coups de tonnerre parfaitement imités. Pendant que se faisait ce tapage, on vit se mouvoir à droite de la machine un nuage qui s'avança en s'élevant. Arrivé au milieu de la salle, il se mit à descendre sous les yeux des spectateurs émerveillés. Au moment où il touchait le sol, il s'ouvrit avec fracas, en répandant des flammes, d'où on vit sortir Cupidon, si court vêtu qu'il semblait ne l'être pas du tout, les yeux bandés, un arc doré en main, le carquois garni de flèches, un grand sac de cuir en bandoulière. Tandis que le nuage disparaissait avec autant de bruit qu'à son départ et à son arrivée, le dieu de l'amour se dirigea vers les Archiducs. Après une longue allocution, il les invita à ses noces, qui

allaient être célébrées, tira de son sac deux papiers qu'il baisa, un genou en terre, et les remit à Leurs Altesses : c'étaient les paroles des airs qui allaient êtres chantés. Puis il en distribua des exemplaires aux dames et aux gentilshommes qui composaient l'assistance et qui ne s'élevaient pas à moins de deux mille personnes. La distribution faite, il reprit son chemin vers le voile, d'où il était venu, et disparut comme par enchantement.

Quelques instants après, toujours au milieu des feux et des coups de tonnerre, ce voile qui cachait la machine du fond fut enlevé, laissant apercevoir une montagne escarpée, si bien représentée au naturel qu'on pouvait la tenir pour inaccessible et formée de véritables rocs. Quant aux arbustes qui la couvraient, ils faisaient à ce point illusion que les oiseaux non moins que les hommes s'y seraient facilement trompés.

C'était le Parnasse.

De la cime s'élançait en volant le cheval Pégase, figuré à la perfection en peinture. Derrière la pointe la plus élevée de la montagne, le soleil faisait mine de vouloir se cacher pour céder la place à la lune, qui allait de droit régner cette nuit. Plus bas, Apollon, entouré de rayons, avait près de lui les neuf Muses, quatre d'un côté, cinq de l'autre, tenant des instruments divers : cithare, luth, cornet, flûte, lyre, violon, guitare, psaltérion, cornemuse. Plus bas encore, dans une concavité, Cupidon et Psyché, dont on célébrait les noces, lui dans le simple appareil que nous avons dit, elle habillée en déesse : vêtement de gaze incarnat par-dessus une basquine d'un léger tissu d'argent, la tête couverte d'un long voile. Cet ensemble, la montagne, Pégase, Apollon, les Muses, formait une représentation si parfaite du Parnasse et de ses habitants qu'un poète assistant à la fête se serait tenu pour heureux de pouvoir décrire comme l'ayant vu de ses propres yeux ce qu'il ne connaissait que par la lecture.

Tout étant disposé ainsi qu'il vient d'être dit, Apollon et les Muses jouèrent de leurs instruments un morceau aussi parfait et suave que le pouvaient

seuls le maître et les élèves d'une troupe de musique céleste. Puis Apollon chanta, en s'accompagnant de la harpe, deux couplets à la gloire de Cupidon. Nous les reproduisons plus par curiosité que pour leur valeur, car ils sont détestables, bien que débités par le dieu de la poésie lui-même.

Puissant Amour, dont la naissance
Causa l'estre à cest univers,
Je veux chanter dedans mes vers
L'honneur qu'on doit à la constance.
Gloire et honneur à Cupidon :
Vive ses feux et son brandon !

Vous, inconstans dont la voix fainte
Veult couvrir la déloyauté
Sont yndignes qu'une beauté
Jamais en veuille ouïr la plainte.
Gloire et honneur à Cupidon :
Vive ses feux et son brandon !

Ensuite les Muses, au son de leurs instruments, adressèrent un appel aux principales déesses de l'Olympe, les priant de venir assister aux noces qui se célébraient, noces les plus rares que l'on pût voir, puisque l'un des époux était Cupidon, l'amant par excellence. Elles avaient à peine fini qu'on vit se mouvoir, au plus haut de la montagne, avec accompagnement de tonnerre et d'éclairs, un gros nuage, qui vint descendre au milieu de la salle, lançant six coups de foudre, qui frappèrent en plein cœur un bon nombre des assistants : à l'intérieur du nuage, on aperçut, en effet, à ce moment six déesses, éclairées par une quantité de lumières invisibles, qui sortirent l'une après l'autre de leur chambre éclatante ; et le nuage disparut aussitôt, non moins subtilement que le premier.

Les déesses étaient : Junon, représentée en perfection par Mlle d'Epinoy ; Diane, le front surmonté d'un croissant en diamants, par la Señora Doña Catalina Livia ; Flore, par Mlle de Croy, qui n'avait pas besoin d'attribut pour qu'on jugeât du rôle

qu'elle remplissait; Vénus, une pomme d'or en main, par Mlle de Licques, à qui chacun, sans avoir été désigné comme arbitre, accordait le prix de beauté; Pallas, par Doña Maria Walter Zapata, toute désignée pour représenter la déesse de la guerre, car elle avait tué une quantité de prétendants, sans vouloir user de sa puissance divine pour les ressusciter; Cérès, par Mlle de Willerval, qui portait sa gerbe de blé avec une grâce infinie. Toutes étaient vêtues, à l'antique, de jupes et de péplums de gaze argent et cramoisi, couvertes de bijoux ornés de perles, de rubis et de diamants. C'était merveilleux.

Ce qui ne le fut pas moins, c'est un ballet qu'elles dansèrent de façon ravissante et qui leur valut les applaudissements unanimes, et avec raison, car si les anciens, qui adoraient de fausses divinités, n'étaient que des barbares, ceux qui auraient refusé d'adorer celles-ci auraient été tenus pour aussi barbares qu'eux. Le ballet fini, elles allèrent s'asseoir au milieu de la montagne, près de Cupidon.

Apollon et les Muses entonnent alors un nouveau chant. Cette fois, ils font appel aux Heures et aux Amours. Cupidon et Psyché descendent de la montagne. Des cavités des rochers sortent les Heures, qui viennent concourir à leurs noces. Elles sont figurées par six ménines et deux nains, de petite taille et ailées pour signifier la rapidité du temps. Elles vont entourer Psyché, avec laquelle elles dansent un délicieux ballet. Des Amours, sortis également des anfractuosités de la montagne, viennent se ranger autour de Cupidon et dansent une ronde au son des violons. Puis tout le petit monde, après une gentille révérence, va prendre place sur la montagne. Le coup d'œil alors est tout à fait charmant.

Cependant, Apollon et les Muses ne restaient pas inactifs. Tandis qu'ils célébraient par un chant, accompagné de leurs instruments, le triomphe du véritable amour, de la fidélité et de la constance, on vit descendre de nouveau dans la salle Cupidon et sa compagne, les six déesses, les huit Heures, les six Amours pour danser un ballet final. Il fut ouvert

par les déesses, qui mirent le comble à la stupéfaction générale : l'auteur de la relation de la fête trouve le mot à peine assez énergique pour traduire l'impression éprouvée par les spectateurs.

Le ballet fini, les révérences faites, dames et ménines allèrent prendre place sur les bancs, et les galants dont les noms suivent eurent la permission de rester près d'elles : avec la Señora Doña Catalina Livia, Don Alonso Pimentel ; avec la Señora Doña Maria Walter Zapata, Don Diego de Mexia ; avec Mlle de Licques, le marquis Lanz ; avec Mlle de Croy, Don Francisco de Ibarra et Don Luis Lasso ; avec Mlle de Willerval, le comte de Hennin et le baron de Zevenbergen, le comte de Fontaine, tous richement parés, comme il convenait en présence de si grands princes et à une pareille fête.

Les danseurs étant en place, dans l'ordre qui vient d'être indiqué, Son Altesse donna le signal du bal. Il fut ouvert, sur son ordre, par le duc d'Aumale, qui conduisit un branle, danse très à la mode alors dans les Pays-Bas. Beaucoup d'autres danses suivirent celle-ci, et on oublia si bien le temps à s'amuser qu'il était passé deux heures quand Leurs Altesses se retirèrent.

Ainsi se termina cette fête, qui fut trouvée digne de tous les éloges. Il est juste d'ajouter aux noms des exécutants qui se distinguèrent le plus, ceux des deux artistes habiles et ingénieux qui avaient donné, l'un le corps, l'autre l'âme au mont enchanté : le Seigneur Vincencio Vincislao et la Señora Doña Vicenta.

Parfois le carnaval était l'occasion de représentations dramatiques. En 1609, deux comédies sont jouées, dont une par des pages. On y assiste travesti. Le mardi, il y a un jeu de circonstance sur la grand'place. En 1611, deux fêtes ont lieu, l'une comique, l'autre sérieuse. Elles se terminent, comme d'habitude, par un bal paré.

A partir de 1612, nous ne trouvons pas de renseignements sur les divertissements du carnaval à la cour. En 1621, l'archiduc, dont la vie était depuis longtemps attristée par une déplorable santé, meurt

laissant l'Infante plongée dans le plus profond chagrin. Dès lors, plus de comédies, plus de bals, plus de mascarades.

Après Isabelle, des fêtes furent données au palais; mais il faut aller jusqu'en 1650, sous le gouvernement de l'Archiduc Léopold-Guillaume, pour trouver la mention d'un spectacle dont l'éclat rappelle celui de l'année 1608. Ce spectacle se composait d'une partie dansante, le *Ballet du monde*, et d'un opéra ou « comédie chantée », *Ulysse dans l'île de Circé*. Le ballet et l'opéra, représentés dans la grande salle pour célébrer le mariage de Philippe IV avec Marie-Anne d'Autriche, le furent une seconde fois, la même année, pendant le carnaval, « avec un grand concours de seigneurs, dames et autres ». On n'avait jamais rien vu d'aussi beau ni d'aussi grand en ce genre : le nombre des exécutants seuls s'éleva à plus de 400. En 1655, le même spectacle fut repris, pendant le séjour de la reine Christine de Suède à Bruxelles, le 4 février et le 6, à l'occasion du carnaval. Il n'eut pas moins de succès qu'en 1650. Nous en avons parlé dans nos anecdotes de la cour de Bruxelles au XVII[e] siècle : *L'Auberge des princes en exil*.

ERN. GOSSART.

NOUE,
PETITE FILLE FRANÇAISE

Noue est heureuse.

Mon amie aura sept ans à Pâques prochaines.

On la nomme Noue, très simplement, comme Marie ou Louise, et elle en est pleine de joie.

Elle trouve que la cuisinière mérite vraiment de s'appeler Hortense, parce que cette méchante femme l'empêche parfois de cuire sur le foyer des mets compliqués, comme en font les petites filles.

Elle ne peut croire qu'il y eut une reine Hortense : les reines ont des noms délicieux et tendres, qui sont parfumés dans la bouche comme des croquettes de chocolat. Et puis, connaît-on le nom des reines ? On dit : « La reine d'Angleterre... la reine de France... »

Hélas, elle ne sera jamais reine, car Père est républicain, un vilain mot que Mère et M. l'Abbé détestent. Jean, le domestique, est républicain, comme Père.

Noue aime aussi ses cheveux blonds et le ruban rose dont ils sont noués, et ses yeux, et son nez, et ses dents, et ses mains, et ses pieds, et ses bottines fauves qui sont très souples et qui sentent bon, et son grand carrick écossais, et Père, et Mère, et le chien Sultan, et Paris, et la mer où l'on va chaque été.

Noue est heureuse.



Noue a ses idées.

Noue a ses idées sur nombre de gens et de choses qu'elle estime diversement amusants ou ennuyeux : les étoiles, les automobiles, les ballons dirigeables, les robes, les manteaux et les chapeaux, les gardiens de squares et les sergents de ville, les reines, les poupées et les bonbons, les ouvriers et les mendiants, les domestiques, les chiens et les chevaux, le concierge de la maison, les mets que l'on sert à dîner, l'Amérique, les églises et les enfants de chœur, les

théâtres où jamais elle n'est allée, les feux d'artifice, les enterrements, M. Fallière qu'elle a vu à la revue du 14 juillet, les drapeaux tricolores...

Nous voici à fin novembre et c'est bientôt Saint-Nicolas. On ne sait pas ce que Noue pense de Saint-Nicolas, car son sourire est impénétrable.

Père l'interroge :

— Dis, Noue, que faut-il demander pour toi à Saint-Nicolas?

Et Noue de répondre, sérieuse :

— Si tu veux..., si tu veux... et Mère aussi..., j'aimerais tant un château en Espagne!

***

Noue a le sentiment de la hiérarchie.

Si un homme est mal vêtu, elle dit :

— C'est un ouvrier.

Mais, d'une femme, elle dit :

— C'est une pauvre.

Ainsi, parce qu'ils ont semblable mine, elle confond les travailleurs et les mendiants.

Mais Jean, le domestique, n'est pas un ouvrier, ni un mendiant, car il est bien vêtu et il vit dans la même maison que nous.

C'est pourquoi elle permet à Jean de jouer avec elle. Cependant, elle dédaigne les ouvriers et les pauvres.

Noue a le sentiment de la hiérarchie.

***

Noue se plaint.

Noue est très sérieuse et elle élève ses poupées parfaitement bien.

— Mes filles me donnent beaucoup de peine, allez, Madame; Marcelle surtout, qui est incorrigible... Je songe à m'en séparer l'année prochaine. Je la mettrai au couvent des Dames Ursulines. L'éducation y est excellente. C'est le principal pour les filles, n'est-ce pas? Ah, Madame, si mon pauvre mari vivait encore... Il aimait tant ses enfants. Mais il n'a pas connu les

trois derniers. Pensez donc, c'est ce qui me désespère...

***

Noue veut se remarier.

— Vous comprenez, Madame, j'ai tant de charges. C'est bien pour elles, les mignonnes...

Alors, un jour, je lui ai demandé :

— Ecoute, Noue, veux-tu m'épouser?

Elle m'a regardé très longuement et, comme j'étais sérieux, elle m'a répondu :

— Je ne dis pas non. Mais tu seras bon pour mes filles? Tu le promets?

— Tu sais que je les aime beaucoup, tes filles.

— Oui... Tu le promets?

— Je le promets... Eh bien, embrasse-moi donc!

Et je l'ai sentie toute frémissante dans mes bras, et sous mon baiser comme une femme elle a fermé les yeux très doucement.

***

Noue fait des projets.

Noue m'a déclaré :

— Quand nous serons mariés, j'aurai un coupé bleu, car je ne veux pas prendre le tramway : Mère dit que ce n'est pas convenable. Je serai parfumée, comme Mère. Tu couperas ta barbe et tu t'habilleras comme Père, qui est très beau. Tu me mèneras dans les théâtres où il y a beaucoup de grandes personnes. Nous aurons trois domestiques, car je tiens à la propreté. Tu seras très aimable et tu pourras m'embrasser quand les gens ne nous verront pas.

Et je lui dis :

— Ferons-nous chambre à part?

Et Noue m'affirme avec gravité :

— Je *dois* aller danser à la corde.

***

Noue est courageuse.

Noue accourt tout essoufflée et tremblante :

— Là! Là!

Et elle montre le massif de lilas qui est dans le jardin.

Noue est courageuse, car elle est d'un sang guerrier. Cependant, elle a préféré la fuite, aujourd'hui.

— Tu as eu peur?

— Non, nie-t-elle énergiquement.

Et elle ajoute :

— Mais il y a là-bas une chose qui bouge!

— Une chose qui bouge?

Et soudain rassurée parce qu'elle est près de nous et qu'il n'arrive aucune catastrophe :

— Oui... Je crois que c'est un ours... ou un petit oiseau...

*
* *

Noue est généreuse.

Ce soir, Mère donne à Noue son œuf à la cuillère. Vraiment, il est énorme, cet œuf, et il n'en finit pas, et il a un vilain goût fade.

Noue n'aime pas les œufs, ni en général aucune des nourritures que Mère lui fait prendre. Elle n'aime que les bonbons et les oranges, et elle est assurée que c'est son droit.

Elle sait que la petite fille de la blanchisseuse de Mère est malade.

Et Noue dit :

— Mère, veux-tu donner mon œuf d'aujourd'hui, et mon œuf de demain et de tous les jours, à la petite Aline? Elle doit prendre des forces...

Et comme elle voit Mère s'attendrir :

— Tu lui donneras aussi ma robe beige qui est toute tachée et qui n'est plus à la mode. La petite Aline aura bien chaud.

*
* *

Noue est méchante.

Mère a grondé Noue et Noue a répliqué! Et Mère a défendu à Noue de descendre dîner.

La table est triste. Mère est comme une orpheline et Père a l'air d'un veuf.

Je demande la grâce de Noue et je vais la chercher

à la chambre d'enfants, où il n'y a qu'une enfant et des poupées qui sont les enfants de cette enfant.

Mais Noue a délaissé ses filles. Elle a le regard glacé et hautain des femmes qui ont résolu quelque chose.

Et elle dit :

— Je veux être religieuse, comme Tante.

***

Noue est malade.

— C'est la maladie qui couvait, certifie Père.

Et Mère est très malheureuse de sa sévérité.

Le médecin est venu déjà et il a souri. Et nous avons été rassurés tout à coup.

Noue dort et nous la regardons

Elle a la bouche dure comme si elle était méchante encore, ou comme si elle nous cachait un secret.

***

Noue s'en va.

Jean, le domestique, m'accueille ainsi :

— Mademoiselle est morte...

Mademoiselle, c'est Noue pour ceux de qui le respect se paie.

Noue est morte...

La maison est tragique où il n'y a que du silence, car Père ne comprend pas le malheur qui est arrivé et Mère est comme une louve qui ne peut pas rugir et qui gémit au fond de l'ombre.

Noue est toute blanche dans son petit lit et ses cheveux blonds sont noués d'un ruban rose.

La petite Noue est morte.

La petite Noue ne sera jamais reine. Elle ne sera jamais une jeune fille. Elle ne sera jamais une fiancée, ni une épouse, ni une maman. C'est une petite morte, une toute petite morte, qui fut très aimée.

Et les poupées pleurent dans la chambre d'enfants — ou il n'y a plus d'enfant.

LÉON LEGAVRE.

FIDÉLAINE (1)

CONTE LYRIQUE EN 3 ACTES

(Suite et fin)

ACTE TROISIÈME

Le même fond qu'au premier acte.

Mais, comme si on avait déplacé le point de vue, on aperçoit maintenant mieux la surface métallique du lac. Sur celle-ci trois flaques sombres que le jour, en venant, rougira. La forêt, ici, empiète sur la scène à gauche et à droite, surtout à droite. De ce côté, parmi les arbres, on aperçoit de trois quarts une rudimentaire passerelle rustique sous laquelle on devine le ruisseau.

A l'orée du bois, le banc de gazon du premier acte.

C'est l'instant blafard de l'aube naissante.

Une atmosphère laiteuse accroche comme des rideaux translucides aux maîtresses branches. Tout est en grisailles, en grisailles atténuées qui vont devenir des pâleurs.

Pourtant, il y a des coins d'ombre, où se retranchent les ténèbres obstinées.

Ensemble terne, sauf que, parfois, un éclair bleu-rouge met une gerbe de feu dans le ciel. C'est qu'un énorme orage est en train de cesser.

Le vent siffle encore par moment dans les feuilles. Il s'irrite, et gronde, et maudit.

Et le ruisseau qui a gonflé s'encolère.

Plus de cascatelles aux bruits frais. Une sourde houle qui a des heurts et des clapotis inquiétants et des bouillonnements de fièvre.

Dans la forêt, ce tintement indescriptible et énervant des heures d'après tempête, fait de tous les bruits des milliers de gouttelettes qui — les plantes s'égouttant — flic-flocquent sur un sol détrempé.

Arrive aussi au spectateur ce fouettement de branches écartées, ce froissement de broussailles écrasées qui font qu'on devine : « on marche dans la forêt ».

Du lac sort parfois un sourd et long soupir.

(1) *Fidélaine*, mise en musique par M. Albert Dupuis, sera représentée sous peu au Théâtre royal de Liége. On se rappelle que cette œuvre a été couronnée par le jury du Concours organisé en 1908 par Ostende Centre d'Art.

SCÈNE PREMIÈRE

LE VIEUX BUCHERON. — LE SECOND BUCHERON

VOIX DU SECOND BUCHERON, *dans la coulisse.*

Ecoute ! écoute !

(*Deux bûcherons apparaissent à droite. L'un porte une hache à l'épaule, l'autre a une hachette à la ceinture. Tous deux ont un bâton à la main, avec quoi ils se guident dans le mi-jour. Le premier, un vieux, a l'air résolu. Le second, plus jeune, tremble.*)

LE VIEUX BUCHERON

J'entends, c'est la tempête. Elle sévit encore, lentement meurt sa rage. Quelle nuit ! J'ai tremblé ! Quel formidable orage. Tous les éléments déchaînés et qui luttent.

LE SECOND BUCHERON, *qui écoute les bruits de la forêt.*

Mais...

LE VIEUX BUCHERON

J'ai cru qu'allait crouler cette chétive hutte où l'orage nous a surpris.

(*Faible râle.*)

LE SECOND BUCHERON

Encore ce cri !

LE VIEUX BUCHERON, *se retournant vers son compagnon qui le suit.*

Où ?

LE SECOND BUCHERON, *indiquant vers la scène.*

Devant !

(*On n'entend plus que d'intermittentes rafales dans les hautes branches.*)

LE VIEUX BUCHERON. *Il écoute.*

C'est le vent !

LE SECOND BUCHERON

Non. Ecoute !

(*Le bruit mouillé.*)

LE VIEUX BUCHERON, *après un instant.*

C'est la pluie qui s'égoutte.

LE SECOND BUCHERON

Non point.

(*Roulement très éloigné du tonnerre. Eclair. Le spectateur voit distinctement trois taches rouges sur le lac.*)

LE VIEUX BUCHERON

C'est le tonnerre au loin.

LE SECOND BUCHERON

Non! cette voix profonde est proche.

(*Le vieux s'est avancé, hardi, mais circonspect; il touche le tronc d'arbuste horizontal qui sert de parapet au pont. Le second reste en arrière.*)

LE VIEUX BUCHERON

C'est le torrent qui gronde! Voici le petit pont!

(*Un éclair.*)

LE SECOND BUCHERON

Du sang par terre, vois!

(*Un second éclair.*)

LE VIEUX BUCHERON, *ébranlé un peu.*

C'est l'éclair qui rougoie dans l'ombre du sous-bois!

(*On entend un râle dans le lac.*)

LE SECOND BUCHERON

Ecoute!... N'as-tu pas entendu?

LE VIEUX BUCHERON, *qui vient cette fois d'entendre.*

Mais, oui! c'est un blessé, sans doute.

LE SECOND BUCHERON

Non.

LE VIEUX BUCHERON

Si, cherchons.

LE SECOND BUCHERON

Eloignons-nous; viens!

LE VIEUX BUCHERON. *Il sonde les buissons avec son bâton.*

Rien ici. (*Autre buisson.*) Et là? (*Il examine.*) Rien. (*S'avançant.*) Blessé qui gémissez, guidez-nous, parlez.

(*Silence.*)

LE SECOND BUCHERON

C'est vers le lac maudit! Ce n'est pas d'un blessé, ce râle qui me glace.

LE VIEUX BUCHERON, *qui écoute.*

Il s'est tu. La douleur le terrasse, sans doute... il ne peut plus.

LE SECOND BUCHERON

Allons-nous-en, de grâce. (*Au vieux qui avance.*) Ne me laisse pas seul.

LE VIEUX BUCHERON

Suis-moi!

(*Ils marchent, l'un suivant l'autre, avec des attitudes ici craintive, là décidée, vers le fond. Comme ils vont arriver au lac, deux éclairs successifs montrent par deux fois les trois flaques rouges sur le miroir de l'eau. Tous deux les ont vues.*)

LE VIEUX BUCHERON, *frappé de stupeur et de crainte.*

Ah!...

LE SECOND BUCHERON

Du sang! J'avais bien dit!

LE VIEUX BUCHERON

Et sur le lac maudit.

LE SECOND BUCHERON, *tirant par la manche le vieux qui recule de plus en plus.*

Fuyons! fuyons! fuyons!

LE VIEUX BUCHERON

C'est quelque maléfice de mystère et d'horreur.

LE SECOND BUCHERON

Allons implorer Dieu.

LE VIEUX BUCHERON

Oui.

LE SECOND BUCHERON

Faire prier nos mères.

LE VIEUX BUCHERON

Protéger nos enfants.

LE SECOND BUCHERON

Le tocsin sonnera l'alarme.

LE VIEUX BUCHERON

Nous processionnerons dans le village en armes.

LE SECOND BUCHERON

Fuyons, fuyons, fuyons.

(*Ils fuient. Ils rencontrent à l'orée du bois Hyléol que, durant leurs derniers mots, on a vu marcher péniblement dans la forêt, à droite, traverser le pont. Il est exténué, défait, sans coiffure, les cheveux au vent, pâle, les vêtements en désordre, éraflés aux épines. Les bûcherons l'aperçoivent au moment où il s'affale sur le banc de gazon.*)

SCÈNE II

LES MÊMES. — HYLÉOL

LE SECOND BUCHERON, *qui est, naturellement, le premier dans la fuite, haletant, à Hyléol.*

Fuyez, fuyez, seigneur.

LE VIEUX BUCHERON

Quittez ces lieux.

LE SECOND BUCHERON

Là-bas, là-bas, du sang!...

LE VIEUX BUCHERON

Et des râles d'agonie.

(*Râles.*)

LE SECOND BUCHERON, *terrorisé, en sursaut, à l'autre, montrant le lac d'un geste éperdu.*

Ha!...

LE VIEUX BUCHERON, *de même.*

J'entends!...

(*Cette fois, ils fuient éperdûment, oubliant même la présence d'Hyléol qui, accablé, comme en hypnose, ne paraît ni les avoir vus, ni entendus: vaines ombres agitées à côté de sa douleur. L'orage s'apaise de plus en plus.*)

SCÈNE III

HYLÉOL, *seul.*

HYLÉOL, *égaré, il ne reconnaît pas la clairière.*

Quelle route ai-je suivie? (*Silence.*) Je ne suis pas au but. Il faut marcher encore. (*Il se soulève,*

retombe.) Je ne peux plus! Erdelinde, à mes yeux, quel voile te dérobe? J'ai suivi dans la nuit cette pâleur lactée : la blancheur de ta robe. Et c'était, devant moi, l'envol d'une buée, la fuite d'une nuée, un rêve poursuivi... Et j'allais, éperdu! Puis, tout a disparu avec l'aube naissante .. Erdelinde, où es-tu? Je suis las, Erdelinde, et tu ne réponds pas! (*Silence lourd.*) C'est en vain que j'appelle, seul l'écho de ces bois me renvoie, en rumeurs, mon angoisse et ma voix! (*Il écoute, obstiné.*) En vain, j'écoute. Seul le vent du matin, menaçant et mauvais, souffle *dans ses buccins.* Je suis bien seul au fond du bois profond, sous l'œil de l'aube blême. Comment te retrouver, Erdelinde que j'aime? Par les halliers sournois, les ronces, les épines, vers l'incertain sillon de ta trace divine, j'ai couru, te cherchant, et je te cherche encore. Où es-tu, Erdelinde, avec tes blanches sœurs? Je me suis déchiré les mains comme le cœur... J'ai crié « je t'adore, Erdelinde, où es-tu? » Erdelinde, où es-tu? (*Il s'exalte.*) Vois : tel un oiseau blessé qui, d'un dernier essor, fuyant la mort qui suit, fuyant, fuyant la mort, monte ivre de lumière, vers l'immense astre d'or, je veux aller, aller... je veux marcher encore... (*Son exaltation même l'a épuisé : il tombe au pied d'un chêne. Il s'endort peu à peu et le « Nom » vient flotter sur ses lèvres comme fait le parfum sur la fleur.*) Erdelinde, Erdelinde..., réponds-moi... Erdelinde.

(*Il s'assoupit durant ces derniers mots. Au fur et à mesure, on entend grandir dans le lac, dans l'air, dans la forêt, dans toute l'ambiance hostile, des rumeurs qui bientôt se précisent. C'est le rêve d'Hyléol. Il s'agite, il fait des gestes pour écarter les visions qu'évoquent en lui les voix.*)

DES VOIX RAUQUES

A mort, tue! tue!
Que tu l'as mal aimée!
Pourquoi l'as-tu perdue?

VOIX D'ERDELINDE

Nous souffrons.

VOIX D'EVELINE

Nous souffrons.

VOIX DE VIVIANE

Nous souffrons.

HYLÉOL, *en rêve, s'agitant.*

Non! non!

LES VOIX

Pourquoi l'as-tu tuée? Méchant, méchant! Et fou!

HYLÉOL, *par saccades métalliques, dans l'horreur du cauchemar.*

Taisez-vous, taisez-vous!

LES VOIX

Assassin, assassin, assassin.

(*Il s'est dressé à demi sur son séant. Il se débat sous la griffe des visions sinistres. Il tend une main qui tremble, en un geste de rêve qui, à la fois, implore et maudit. Puis il retombe lourdement, endormi, en même temps que les voix brusquement cessent. L'orage est loin. Le jour n'a cessé de grandir. La vermeille aurore, peu à peu, va parsemer sur tout une riche palette de nuances qui écloseront. Bientôt ce sera le lever du soleil, l'éparpillement, en un frisson rosé, de l'aube frileuse, la conquête brutale de la nature par la lumière vibrante, le réveil des mille voix du jour.*)

SCÈNE IV

HYLÉOL — NIXCOBT — LE BALLET

(*Alors Nixcobt surgit des roseaux. Il a sur les lèvres le mauvais rire satanique qu'y met sa vengeance assouvie. Il claudique, ridicule et terrible, jusqu'au dormeur, le couve de son regard de feu, étend sur lui ses mains griffues, rit, le contemple longtemps.*)

NIXCOBT

O mon cœur torturé, ô mon cœur lamentable, regarde, le voilà!... Il est beau : souffres encore et sois inexorable. Tu n'avais qu'un seul bien, il vint — et te vola! (*Sombrement.*) Tout ce que j'ai souffert, je veux qu'il le ressente. (*A Hyléol.*) Entends-tu? je te tiens sous ma griffe puissante. (*Sarcastique.*)

Tu cherchais de l'amour et tu me trouves, moi ! Ha ! ha ! ha ! ha ! Ton Erdelinde est morte, c'est toi qui l'as tuée en lui faisant enfreindre une inflexible loi. C'est à moi que tu dois l'infernale pensée d'avoir retardé l'heure. Il fallait qu'elle meure par toi, je l'ai voulu avant qu'il se pût voir l'Amour vainqueur de mon pouvoir, d'un baiser, le premier, unir enfin vos lèvres et mon cœur méconnu massacré sans merci. C'est mon pouvoir encore qui t'a conduit ici. Proie docile ! Vers ces lieux, quand tu suivais la trace de celle qui fuyait pour ne plus revenir, c'est moi qui ranimais ta course souvent lasse, *je t'en veux faire souvenir*. Eperdu, par les bois où la nuit tasse l'ombre, les halliers, les buissons, les épines sans nombre, les pièges des taillis, tu courais — insensé ! — par ma rage suivi ; et la douce pâleur de la robe fuyarde que je te faisais voir, toujours près, toujours loin, de ta course hagarde, vers ma haine et la mort menait ton fol espoir, inconscient du danger ! Maintenant je te tiens, maintenant je te garde, et je vais me venger. (*Il s'est exalté graduellement ; le dernier mot paraît le frapper ; il s'arrête — un temps — triste.*) Me venger ! Pas même ce mot ne réconforte mon cœur sous l'irrévocable ployé. (*Nouveau temps.*) Elle est morte, elle est morte, elle est morte ! (*Crescendo, à chaque mot, de douleur rejaillie. Le dernier chavire dans un grand sanglot. Il pleure. Tout à coup se redresse, farouche.*) Ah ! n'importe ! (*A Hyléol.*) Maudit, il faut payer.

(Il se rapproche vivement du lac et sonne une infernale fanfare qui brise le silence frêle à grands éclats bruyants. Il se tait enfin, jette un dernier regard circulaire de maître et d'ordonnateur sur la clairière, puis fait un signe cabalistique : un trône agreste monte des roseaux. Il y prend place.)

BALLET

Et voici que de partout surgit le peuple gracieux des Nixes : il en sourd du lac, il en sort des buissons, il en glisse de la forêt.

Les unes sont nues, avec une ceinture de roseau ; les autres ont de longues robes blanches de fin tissu et de gaze légère.

Elles ont en mains des nénuphars.

Elles dansent langoureusement, s'enlacent comme de flexibles lianes; ailées et vaporeuses se séparent et — voluptueuses — tourbillonnent.

Puis souples, élastiques, onduleuses, serpentines elles miment un appel à Hyléol — vers le lac.

Deux nouvelles danseuses que leur costume plus luxueux indique être des nymphes supérieures aux autres entrent en scène.

Nixcobt se lève, s'avance, leur désigne d'un geste impatient et impérieux le dormeur.

NIXCOBT. *Il n'a plus du bouffon que l'aspect physique. Sa physionomie même décèle un instant grave, fatidique. On sent qu'il va prononcer l'arrêt sacramentel et terrible d'une surnaturelle Puissance, cruelle et inflexible. Il s'adresse aux deux danseuses.*

Vous qui cachez la mort aux plis de vos manteaux,
Charmeuses, attirez vers vos obscurs tombeaux
Celui par qui mourut une fille des Eaux.

Une des danseuses alors se détache, feint de s'endormir auprès de l'adolescent. L'autre la charme, la grise, l'enveloppe, l'attire, la « prend » et ainsi, énivrées, embrassées, elles glissent aériennes vers l'onde ce pendant que le ballet mêle et démêle les entrelacs de ses figures et se masse peu à peu vers le fond où il se disperse lentement dans le lac quand Nixcobt le congédie d'un large geste impératif et dédaigneux.

Le trône s'engloutit sans laisser de trâce.

« Lui » disparaît à son tour...

Tout a fui.

Hyléol commence à s'éveiller. Il n'a plus conscience de la réalité des choses, subissant le charme des Nixes.

Il ébauche un geste du bras, entrouvre les yeux.

LA VOIX D'ERDELINDE, *dans le lac, très douce, très faible.*

Hyléol !

HYLÉOL, *dans l'inconscience du demi-sommeil.*

Erdelinde !

LA VOIX DE FIDÉLAINE, *loin dans la forêt, à gauche.*

Hyléol ! Hyléol !

(Il se soulève, écoute.)

LA VOIX D'ERDELINDE, *dans le lac, toujours plus douce, plus insinuante, comme un appel familier.*

Hyléol!

LA VOIX DE FIDÉLAINE, *au loin, comme un écho tragique.*

Hyléol!

HYLÉOL. *Il s'assied. Il est calme, étrangement, d'un calme ni d'halluciné, ni d'extatique — d'hypnotisé plutôt; enjoué :*

Mon Erdelinde aimée, me voici! Va, je t'ai bien cherchée.

LA VOIX D'ERLINDE, *infiniment tendre.*

Hyléol!

HYLÉOL. (*Il se lève, remonte.*)

Pourquoi t'es-tu cachée, chère, dans les roseaux?

LA VOIX DE FIDÉLAINE, *plus proche, déchirante, dans la forêt.*

Hyléol!

HYLÉOL, *à la voix qui le ravit, avec des douceurs de suprêmes caresses :*

Je viens, je suis à toi! J'ai quitté le château, ma bonne Fidélaine, mon père si vieux, si vieux!... Pèlerin éperdu, dans le vent de ta traîne, j'ai couru, j'ai suivi cet amour qui m'entraîne, et je n'ai pas tourné les yeux!

LA VOIX D'ERDELINDE

Viens! viens!

HYLÉOL, *avec passion, déjà à demi dans l'eau où il s'enfonce sans même s'en douter.*

Je suis à toi!... Je viens! Je t'aime...

(*Sa voix s'éteint. L'onde l'a pris. Les Destins sont révolus.*

SCÈNE V

FIDÉLAINE, *seule.*

(*Entre en courant, hâve, défaite, déchirée, échevelée, Fidélaine. Elle est hors d'elle : L'affollement*

d'instinct de la bête traquée sentant la mort qui plane. On commence à entendre dans le lointain, un bruit de foule qui monte, monte et s'amplifie. C'est la rumeur toujours plus accentuée d'un chant lithurgique, semble-t-il, scandé par des cloches éperdues qui s'alarment et clament la peur avec des voix d'airain. Tumulte en marche et qui va croître de plus en plus.

FIDÉLAINE, *avec une voix d'angoisse et de violence cependant contenue et assourdie, comme si elle le devinait proche, elle appelle :*

Hyléol! Hyléol! Hyléol!! (*Elle promène, hagarde, un rapide regard autour d'elle.*) Rien! Mais je deviens folle! C'est ici qu'on l'a vu pourtant... près du lac. (*Elle a dit ces trois mots comme une chose qu'on se remémore, mais, tout à coup, elle éclate.*) Près du lac! je comprends! C'est vous, n'est-ce pas, dites, nymphes trois fois maudites, qui cachez à mes yeux celui que j'aime tant? Hyléol! Hyléol! Ah! je le reprendrai, je viens le reprendre, et des pieds et des mains et des griffes et des dents c'est mon bonheur perdu qu'ici je viens défendre — ou mourir en le défendant! (*Elle entend les psalmodies au loin.*) Ecoutez ces rumeurs qui roulent dans le vent... C'est la voix de la foule en houle m'arrivant, et qui dit : « on prie dans le saint édifice, sois forte, brave et vaincs leurs maléfices. (*Après un court silence, farouchement désespérée.*) Rien! Pas une voix de ces roseaux ne sort! (*Les cloches, au loin, scandent un glas.*) Ah! ces cloches! c'est un glas! (*Dans un accès de folie.*) La mort! la mort! la mort! (*Un court et terrible silence. Avec une voix de suprême angoisse.*) Hyléol! (*Nouveau silence. En se débattant, elle s'est tournée vers le lac : un geste brusque, elle a trouvé, elle court vers l'eau mystérieuse.*) Ah! tu me livreras ton secret, lac damné!

(*La toile du fond s'évanouit. Apparaît en camaïeu, le fond du lac, coin du Pays Vert, l'empire secret des Nixes. Sous le dôme émeraude de l'eau profonde, le fond couvert d'algues dort, baigné d'une clarté verte diffuse : du céladon fluide. De*

grandes fleurs aquatiques balancent leurs larges corolles vertes, leurs bizarres feuilles qui ploient. Des fibrilles pendent en haut. On peut voir dans le fond l'éclair argenté ou sanglant des vifs et fugaces poissons qui nagent. Nombreuse figuration de Nixes, mâles et femelles, nonchalamment bercés au rythme de l'eau tranquille. Au milieu, trône en rocailles — ou corail — où est assis Nixcobt qui montre d'un doigt implacable la pâle Erdelinde, morte, les cheveux épars, couchée à ses pieds sur une légère éminence. Sur elle est roulé Hyléol. Il est mort aussi. Une nymphe de deuil — toute en noir et casquée de quelque attribut symbolique — a sur lui un pied, elle tient à la main une haute épée, large et brillante dont la pointe repose sur Hyléol. Aux deux côtés du trône, sur des tertres tapissés d'herbes marines, gisent et Viviane et Eveline qu'entourent, recueillies, des Nixes leurs sœurs. Nixcobt est revêtu d'un riche manteau d'écailles vertes qui luisent et jettent mille feux. A cette vue, Fidélaine pousse un cri d'horreur finale et croule. On entend, psalmodiée, la phrase finale de rédemption, de ferveur et de foi.

AB INSIDIIS DIABOLI, LIBERA NOS DOMINE !

RIDEAU

HONORÉ LEJEUNE.

(Eté 1907.)

UN PEINTRE MYSTIQUE DE LA LYS

VALÉRIUS DE SAEDELEER

Il y a encore des peintres mystiques, des primitifs attardés, ou ressuscités, ou des néo-primitifs si l'on peut énoncer pareille antinomie, à moins que de supposer une nouvelle période hésitante, hiératique, prélude d'une renaissance encore insoupçonnée. Mais nous n'en sommes pas là. Il y a encore des peintres formés à l'école exclusive des artistes dits-primitifs. De ces mystiques-là, il n'en faut pas parler, pas plus que de dévots qui s'efforceraient d'imiter les dehors anguleux des vieux saints de pierre.

Valérius De Saedeleer n'est pas un de ces peintres à l'idéal lointain ; sa sensibilité n'est pas extatique. Il est humain, il aime la terre. C'est un panthéiste, un passionné de la nature; c'est un terrien fortement imbu de tradition catholique, à la façon de nos lourdes et farouches races campagnardes où l'on voit luire parfois, sous une écorce raboteuse, une âme candide et prodigieusement pénétrante. Voilà son mysticisme.

Ce peintre de la Lys ne fut pas toujours un peintre mystique. Le rêveur émerveillé qui découvrit, aux bords de la calme rivière, le langage des râles et des choucas, et pénétra par ce fait jusqu'au cœur retranché d'un pays baigné de mélancolie, fut, un jour, un exalté de révolution, un esprit véhément, dont la soif appelait les tumultueux contrastes et les revanches pittoresques. Il claironna, en éclatantes couleurs, en images excessives, les idées d'une jeunesse exaspérée de servitude et impatiente de trancher en pleine vie.

Le retour de De Saedeleer à la vie paisible et bucolique fut une de ces revanches d'instinct ; il offrit un contraste complet et décisif avec l'agitation et le trouble vaseux de ses années de début. Ce fut un

logique contre-coup. Sans doute, dans l'âme du peintre, la fumée délicate du mysticisme n'avait pas cessé de former sa spirale. Mais il fallait, pour qu'elle se déroulât en paix, que ce tempérament ardent subît une éruption bruyante, afin que le contraste d'un silence d'une pareille intensité permît à l'exalté de se reconnaître et de se manifester alors en pleine possession de sa vigueur. En sorte que ce tumulte de tempête ne fut que l'effort passionné d'une âme pour se dégager de l'inquiétude de la vie.

Chez De Saedeleer l'évolution ne s'opéra donc pas sans la dispute de deux éléments en réalité constitutifs du génie flamand, le matérialisme sensuel et la religiosité sentimentale. Il y eut sacrifice au profit de cette dernière. Mais, si le charnel capitula, le mystique se construisit une œuvre fortifiée des ruines de l'autre.

En flamand plantureux, Valérius De Saedeleer occupa, dans l'atelier de Courtens, une place qui semblait prédestinée. D'une adolescence vouée à la piété, l'homme n'avait voulu rien retenir; il en raya la foi simple, comme on supprime, à coups de brosse et de truelle, une peinture mal équilibrée, et, sur le panneau nivelé de son ancienne existence, il étendit de vibrantes coulées d'une pâte saine.

Que cet homme révolté contre un passé qui lui paraissait anémique et étouffé, se soit tourné vers les enseignements du maître rayonnant de Termonde, dont le pinceau, loin de se laisser alanguir par aucune mélancolie, se plaît à créer une vivante matière, il n'y a là rien de surprenant. L'atelier de Courtens lui apparut comme une terre au soleil, un vaste espace libre à côté des chambres suffoquantes de la méditation. Là, se perpétrait la vie sans entraves, la pleine vie de nature palpitante dont la poussée s'exprime en réalités tangibles et en formes savoureuses. Courtens, de son côté, incarnait un des caractères de la race. Rien de ce qu'elle offre de truculence, d'excessive santé, de franche jovialité, n'échappait à la vision de ce Flamand sensuel. Ses corps avaient des empâtements qui semblaient de chair véritable. Quel que fût le sujet qu'il abordât, son pinceau nourrissait le spectateur, apte à satisfaire les

plus affamés de jouissances sensorielles. Tel fut le spectacle qu'apporta l'atelier de Courtens au jeune De Saedeleer dont la nature bouillait de réaliser sa pléthore et jeter sa gourme.

Parmi la jeunesse qui se groupait autour du maître déjà fameux, il n'y eut pas d'élève plus robuste que De Saedeleer. Ce dernier l'emportait autant par l'importance de son physique que par la qualité substantielle de ses essais. Il trouvait là un dédommagement aux pénuries d'une jeunesse élevée dans un culte dont il ne voulait retenir que les préceptes de continence. Une dévotion active de la couleur remplaça les anciennes pratiques de piété. Il ne lui répugnait pas de se montrer Flamand conforme aux traditions, nourri à l'école des Teniers et des Jordaens; son socialisme, affamé de substance matérielle autant que d'idées libertaires, s'accommodait aisément de la vision du pays de cocagne de Breughel! A vrai dire, la véhémence de ses premières années de production fut toute organique et instinctive. A la surface, ses idées philosophiques se révélaient frustes, traduites en images bruyantes moins cérébrales qu'impulsives; le révolutionnaire se borna à des gestes violents, avide surtout d'éprouver ses envergures physiques. Il eut pour domaine la terre nue et grasse, et son pied la foula avec volupté. Son esprit accepta toutes les audaces comme un stimulant à la poussée intégrale de ses appétits matériels.

Tout au fond de lui, cependant, une âme d'enfant simple et émerveillé n'avait cessé de vaciller. Il a fallu dire quelle fut l'enveloppe luxuriante de ce tempérament, pour montrer que le triomphe définitif de ses tendances mystiques ne s'opéra pas sans luttes. Or, cet effrènement de passion devait précipiter le contraste décisif. Le doute se formula en lui, non par suite de la connaissance de la vie, ni par désenchantement, mais par un réveil de sa sensibilité native comprimée sous un flot de crudités charnelles.

Il se trouva amené un jour dans la pénombre recueillie et grave des sous-bois. Oubliant un moment le soleil, il considéra la nature sous l'aspect plus concentré d'un crépuscule ourdi par l'entrecroi-

sement des branches serrées. Sans doute, il s'égara dans quelque clairière aux airs de cloître pacifiant. Sa conscience, vaguement troublée par l'audace de ses débordements, se trouva satisfaite de battre sa coulpe en communion avec la nature bienveillante.

De Saedeleer jeta ses pinceaux de débauche, d'un geste filial d'enfant prodigue. Il remonta à l'âme simple des Van Eyck et des Memling. Pendant trois ans son talent jeûna. Il avait quitté Courtens, emportant comme unique bagage, dans la campagne où il allait vivre, les proses intenses de Ruysbroeck l'admirable, de saint Jean de la Croix et de sainte Thérèse.

On le voit, la vocation artistique de Valérius De Saedeleer s'entoure d'une atmosphère religieuse et sentimentale. Elle s'affirma dans le calme. Il ne fut pas touché de la grâce, sur la route de Damas! Dans le mystère d'un nuage providentiel, ce peintre débridé du soleil ne subit pas l'hallucination d'une voix l'appelant vers d'autres destinées! La religiosité de son évolution fut toute naturelle. De puissantes racines le ramenaient au passé. Ses lectures mystiques, loin de l'énerver et de tuer la vigueur de son tempérament, l'aidèrent à découvrir dans la nature les notes correspondantes à celles qu'il sentait vibrer en soi.

De Saedeleer est un converti de l'art, soit, si l'on entend par là qu'il renia une idole dont le culte exclusif avait empêché ses instincts latents de s'épanouir selon le rythme millénaire de sa race.

Son mysticisme n'a rien de confessionnel.

Si le pays de la Lys l'attira irrésistiblement, c'est qu'il y respirait une atmosphère conforme à sa sensibilité retrouvée, non par l'imprévu des sites, mais, au contraire, par la sobre et pour ainsi dire monacale ordonnance de cette contrée admirablement calme. Ce fut presqu'un pèlerinage. En tous cas, ce fut une retraite où il comptait moins se fustiger pour ce qu'il appelait ses égarements que goûter désormais, avec plénitude, la saveur essentielle de la terre. S'étant confessé à la nature, avec quelque volupté vénielle, il pria Dieu par surcroît.

*
* *

Laethem-Saint-Martin, où De Saedeleer habite (1), est une terre privilégiée. Les aspects les plus disparates s'y rencontrent sans heurts. Des vestiges de dunes huppées de sapinières sombres; à travers les fûts droits et plantés avec ordre, on aperçoit, un peu plus bas, de riches emblavures, des rectangles de terre brune et mauve alternant avec les verts gras des luxuriants semis. On s'étonne de trouver là des îlots campinaires, des collines sablonneuses d'où l'on s'attend à voir tout à coup déferler la mer; mais c'est le large des campagnes qui apparaît, avec ses vagues verdoyantes, son glauque moutonnement de végétations. Un peu à l'écart, par delà des pépinières où l'on devine une brise trop harmonieuse pour n'être pas imprégnée de la fraîcheur de l'eau, dans l'incomparable calme des prairies immenses, la Lys, comme une veine gonflée et sinueuse, promène par la Flandre son eau paisible, un peu vague comme le regard des hommes qui la côtoyent. Aux époques de rouissage, elle se trouble encore, elle s'embourbe, mais c'est pour livrer un lin dont les fibres surpasseront en blancheur les plus belles neiges de l'hiver.

Rien d'étonnant à ce qu'un groupe d'artistes se soit fixé là, réuni par le prestige de cette terre pittoresque par le détail, grandiosement simple par l'ensemble.

A Astene, un peu plus loin, un discret ermitage est la demeure de Claus, ce jovial ami de la lumière. Il semble que le soleil se soit définitivement logé là, dans un verger toujours fleuri de rayons, par l'effet de son humeur claire. A l'époque où rougeoient les pommes, la large stature de Camille Lemonnier, qui lui aussi porte du soleil dans l'âme et dans ses cheveux fauves, vient respirer parfois l'air sain de la Lys. C'est dans ces parages aussi que travaillait Xavier

(1) Le peintre a quitté récemment cette commune. Mais, c'est pour se fixer dans un pays plus conforme encore à ses goûts. Tieghem, résidence actuelle du peintre, est situé entre Audenaerde et Courtrai. La contrée est d'une calme et large beauté. Avec ses horizons découverts et ses lointains vaporeux, le paysage semble avoir conservé le caractère de simplicité grandiose que l'on remarque dans les tableaux des primitifs flamands.

De Cock ; au cimetière de Deurle, on peut voir son profil énergique sculpté dans le marbre et incrusté dans le fût brisé d'une colonne. A Laethem-Saint-Martin, Georges Minne, avec je ne sais quel dédain de moine sans austérité, s'isole et se retranche pour sculpter ses figures aux formes tendues, aux psychologies inquiètes, qui semblent se tordre ou s'immobiliser dans l'attente du destin, et dont l'expression, paradoxalement hiératique, est d'une irrésistible puissance. Un peu plus loin, Van den Abeele, ajoutant au zèle de ses fonctions de secrétaire communal un fervent et naïf amour de l'art, ouvre sur la nature des yeux d'enfant étonné, malgré ses cheveux blancs. Il tient ses pinceaux comme à l'offrande on porte le cierge. Il ne semble peindre les sous-bois de sapins que pour s'étonner plus durablement de l'atmosphère mystique qu'on y respire ; et son âme se faufile timidement, par les chemins en croix, jusqu'aux clairières qui brillent, entre les troncs, tout au bout, comme des lumières d'église. Descendant des anciens enlumineurs, par la grâce fervente de son art, Van de Woestijne œuvre en méditant des toiles où la foi rassemble d'idéales figures assez proches pourtant de la terre pour nous émouvoir. A l'issue de l'office, le dimanche, on le voit, mêlé à la foule des rustres sympathiques, les bras croisés, comme autrefois à Maredsous, lorsqu'il portait la robe blanche des Prémontrés. Si quelqu'un l'aborde, il semble perdre pied et retomber d'une échelle céleste par où, comme Jacob, il se hissait vers Dieu. Puis, tout à coup, une note criarde s'élève dans cette symphonie d'orgues et de flûtes. Dessenis, nature violente et robuste, esprit positif au milieu de ces rêveurs, cherche une matière plus tangible. Il voit le pays dans ses aspects les plus durs ; des couleurs apparemment contradictoires s'allient sur sa toile. Ses paysans crayonnés à rudes traits, ont quelque chose des lignéennes physionomies que Carpeaux dessina.

A ce groupe de peintres savoureux, de tempéraments si variés, Valérius De Saedeleer ajoute un élément non moins personnel. Il a élu domicile, à deux pas de la Lys, dans une ferme patriarcale. A l'y voir

si bien ancré, si heureux de vivre, on pourrait croire qu'il ait recueilli cette demeure comme un héritage paternel. L'arrivée du peintre n'a rompu en rien la continuité des choses et des hommes qui ont vécus là. Les bûches fument comme avant, sous la crémaillère. Des assiettes historiées se rangent sur la cheminée. Comme jadis sans doute, une ménagère active et de riche carnation s'occupe de la maisonnée. Le prie-Dieu voisine avec une table plantureusement servie.

Lorsqu'un visiteur fait craquer la grille en bois du verger, une basse-cour s'effare et glousse. Quatre fillettes, qui s'ébattaient dans l'herbe, vous regardent, interdites, de leurs grands yeux bleus, profonds et vagues comme des vitraux d'ogive, des enfants de belle race, joufflus et craintifs, tels qu'on en voit dans les *Ages du paysan* de Léon Frédéric. Avec sa carrure large, robustement bâtie, ses joues pleines, son teint truculent, ses petits yeux pétillants, ses cheveux hirsutes et ses fortes mains, De Saedeleer réalise un *Roi boit* parfait. Mais, ce n'est pas là un anachronisme; de ces rois de santé, il en regorge encore en Flandre. Un vaste appétit justifie la luxuriance de cette nature; l'on se trouve en présence d'un Flamand authentique, et l'on s'étonne de découvrir sous cette écorce de chêne une âme simple, presque candide, sans faiblesse pourtant.

Un peu plus haut que la ferme, c'est l'église, petite, très vieille, sorte de moinillon blanc, dont la cloche trouve un écho sonore dans le verger de l'artiste très accessible à la mélancolie des angelus trois fois sonnants. A droite, la ligne sobre de la rivière se déploie; sa contemplation quotidienne discipline et coordonne les élans du peintre autrefois agité et véhément.

De Saedeleer s'est fondu dans la nature. Sa vie s'est simplifiée au rythme grave de son site préféré. Il aime l'isolement. Pourtant, s'il trinque rarement avec les rustauds tassés dans les auberges, après la grand'messe ou les vêpres, si les mœurs flamandes ne l'attirent point aux kermesses bariolées et aux godailles, encore a-t-il de la vie rustique une con-

naissance parfaite. Sa sympathie pour ses frères terriens est sans bornes. Il appelle les garçons et les filles par leur nom familier, et il ne tarit pas de détails piquants et d'anecdotes joyeuses sur la vie de son pays.

Mais son besoin de calme et de recueillement l'a poussé vers la nature concentrée du cours d'eau. Celle-ci offre une beauté aussi large, aussi intense que celle du cœur de l'homme. Il la comprend et sait se faire comprendre d'elle. Cet ermite robuste, non détaché des choses matérielles, ne s'arrête pas à des méditations tâtillonnes. Il se noie dans l'atmosphère, sent plus qu'il ne raisonne; son rêve s'attache de près à l'âme du cours d'eau, proscrivant toute fantaisie, tout écart pittoresque, comme une profanation.

Un simple tournant de rivière, profonde synthèse de paix, vaste champ d'observation, va remplir toute sa vie. Il sera sa patrie, son horizon sans cesse reculé, illimité, transformé. La Lys va le prendre tout entier et lui donnera, dans l'espace d'une lieue, toutes les joies infinies que réclame son âme vaste. La moindre chose révélée dans ce site sera comme une parole, un regard, un geste, un signe, d'une intense émotion.

De l'atelier, dans l'encadrement d'une fenêtre carrée, toute la Flandre pieuse et recueillie apparaît aux regards du peintre. Il ne la cherchera pas autre part. Consultez le catalogue déjà copieux de son œuvre ; vous n'y trouverez qu'une suite de toiles portant des titres à peine variés. J'en copie quelques-uns : *La Rivière* (Tournant, matin d'hiver, 1905); *La Rivière* (Tournant, éclaircie, 1905); *La Rivière* (Tournant, fin d'une journée d'été, 1905); *La Rivière* (Fin d'une journée d'automne, 1905); *La Rivière* (Maison du passeur, 1906); *La Rivière* (La ferme); *La Rivière* (1906); *La Rivière* (Le village, 1906); quelques intérieurs, d'une naïve gaucherie; et ce sont encore les bleus voilés, les glauques bleutés, de la rivière, qui colorent les vitres : *Intérieur doré* (1904); *Au mois de Marie* (1905); *Intérieur vert* (1905); *Intérieur jaune* (1906). L'église est postée devant la rivière, et s'y reflète : *L'Eglise* (Une journée grise, 1906). La ferme reçoit les alluvions

de la rivière : *La Ferme* (Soleil d'hiver, 1904); *La Ferme* (Jour d'été, 1905); *La Ferme* (Les oies, 1906); *La Ferme isolée* (Brumes, 1906).

Patiente et merveilleuse analyse d'un site unique, varié à l'infini par les caprices continuels de la lumière ! Rarement artiste s'exerça, avec une inspiration plus renouvelée, à exprimer la beauté intime de tout un pays, dans un cadre apparemment aussi borné. Il y a là plus d'héroïsme, plus de volontaire grandeur, que dans l'effort d'un peintre avide d'embrasser à la suite toutes les manifestations pittoresques d'une contrée.

Une terre ne vit pas autant, aux yeux de l'artiste perspicace, par sa substance même, par la configuration de sa surface, que par le souffle large, permanent, infini de l'atmosphère qui l'enveloppe. Le pittoresque des formes frappe facilement l'œil ; mais la vie, les palpitations secrètes de l'âme, c'est dans la lumière qu'il les faut chercher. Et ici l'on peut juger de l'entendement des vrais artistes, de ceux qui savent dégager la psychologie multiple et intense d'une terre en l'entourant de cette auréole de vie que la lumière renouvelle sans cesse par son jeu.

C'est ainsi que De Saedeleer sent, c'est ainsi qu'il peint. Son travail est d'une joie pénétrante jusque dans ses mélancolies. On a prétendu que la simplicité un peu archaïque de sa peinture manquait de sincérité en ce qu'elle faisait songer aux moyens des artistes primitifs. Erreur ! Stupide erreur d'une opinion qui érige la virtuosité en vertu.

De Saedeleer n'est pas de ceux qui semblent jongler avec le métier ; de ceux dont les mains devancent la pensée. Méditatif, aimant, observateur tenace et patient, il ne cherche à exprimer la beauté que lorsqu'il l'a entièrement pénétrée. Pas d'inspiration subite. Ses hallucinations mêmes ne jaillissent qu'après des jours longuement songeurs. Il travaille avec foi, à lents efforts têtus ; les lourds bêcheurs de son pays sont ses maîtres. Comme chez eux, ses gestes sont tâtonnants, reviennent à la charge, contrecarrés par l'obscure difficulté de la tâche, et finissent par des triomphes qui transportent l'artiste

en de saines et robustes joies de moissonneur. Ainsi, il se montre d'accord avec la nature qu'il habite.

On oublie trop ce qu'il y a de continuité, d'attachement atavique dans l'âme flamande. Pas plus que le pays, dont les grandes lignes essentielles ne se modifient, l'âme flamande n'a changé dans son essence. A la persistance de la terre correspond un attachement parallèle de la race. De fortes racines séculaires animent les nouvelles pousses. Il y a encore des âmes de primitifs, c'est-à-dire de simples, de candides, sur les bords de la Lys, de même que nous voyons s'immobiliser, au-dessus des ruisseaux, des saules semblables à ceux du passé. En se penchant sur les œuvres des peintres hiératiques, l'artiste n'a fait autre chose que le saule qui regarde son image reflétée par le ruisseau. Il s'est reconnu dans leur art; il y a vu des êtres et des choses qui vivent encore autour de lui.

De Saedeleer est un Flamand nostalgique et catholique. La terre l'a façonné ainsi. Elle en supporte la responsabilité et la gloire. De Saedeleer, frère du paysan, commande au sol et en dépend tout à la fois. Il est d'une race maintenue au niveau de la nature maternelle; c'est pourquoi il peint la terre avec une piété laborieuse pareille à celle des ancêtres, maîtres encore du présent. Et s'il est vrai que la nature et les êtres frustes qui y vivent, sont toujours jeunes et inaltérablement beaux, ainsi qu'autrefois, peut-on soutenir que l'artiste qu'ils inspirent soit moins actuel et moins vrai?...

Depuis le dernier et définitif tournant de sa personnalité, Valérius De Saedeleer recherche la ligne essentielle, simple, classique. Aucune tendance au dessin décoratif, cependant. Mais une robuste charpente soutient l'œuvre qui ne se disperse pas en détails inutiles. Il n'entreprend une toile qu'après réflexion mûre; avant tout elle s'ébauche dans la pensée de l'artiste, elle se développe dans son âme. Comme chez Alfred Delaunoy, on sent chez lui une constante préparation, un travail cérébral tendu, un ramassement de toute sa personnalité. Chacune de ses œuvres semble avoir été précédée d'une

retraite. Tout artifice, par suite, est banni comme un acte coupable. Qu'il essaie de traduire l'atmosphère saturée de l'été, ou l'étoffement des brumes sur les prairies humides, les clartés totales des jours de gelée ou l'imprécise et vagissante lumière du printemps, c'est toujours avec la même volonté d'en extraire la quintessence et d'en circonscrire les notes pures. Il entasse ébauche sur ébauche, pour en écarter la tentation de la hâte.

Rare probité de l'artiste pénétré de la gravité de son œuvre ! L'audace de ce travailleur s'atteste dans sa ténacité ardente à vouloir scruter toujours la même terre, pour en tirer tout ce qu'elle peut donner de beauté; son originalité consiste en ce qu'il trouve, entre les deux notes de cette octave, entre les deux extrèmes peu distants de ce tournant de Lys, une gamme assez variée, assez complète, pour nous faire éprouver toutes les joies de la lumière, du crépuscule et de la nuit. Point de témérité manifestée par une exécution tumultueuse! Et pourtant, la tempête hurle dans une de ses toiles avec une force telle qu'il semble véritablement que la terre elle-même l'ait déchaînée! Admirable fusion de la nature avec la pensée et l'âme de l'artiste.

L'œuvre de Valérius De Saedeleer n'a pas l'éclat extérieur qui éblouit. On ne parvient à sa lumière spéciale qu'en la cherchant. Mais, arrivée à cette hauteur, l'âme s'y maintient et respire librement, comme si elle se baignait dans la fluidité de l'atmosphère elle-même.

On a vu, par ces lignes, quel fut l'acheminement de l'artiste vers cette pureté d'idéal à laquelle il a atteint. Il fait penser aux étapes de l'homme de la terre depuis le creusement du sillon jusqu'à la récolte définitive du lin magnifique. Et la lourdeur de la brosse ne gêne pas plus le peintre que celle de la bêche aux mains du paysan.

Franz Hellens.

POÈMES

Les Nuages de Mai

Par l'océan libre et large de l'air
Flotille enflant ses neuves voiles blanches,
Les nuages de Mai vus de dessous les branches
Propagent sur les champs l'image de la mer.

Toiles de barques
Que le vent arque;
Aériennes oriflammes,
Procession de nautiques bannières
Dans le printemps effervescent de la lumière
Plus jeune encor en ce matin de flamme.

Venus d'Islande
Ou de Zélande,
Selon l'ondul capricieux
Des vents, des fleuves et des landes,
(Moutonnements d'argent sous le réveil des cieux).
Ils font glisser les gais nuages
Sur les vergers, sur les villages,
Sur les labours, sur les feuillées,
Ils font glisser les gais nuages,
De lieue en lieue,
Les ombres bleues
De leurs neiges ensoleillées.
A la rivière obscurcie qui serpente
Dans leurs ombres, entre deux pentes,

Leur flotte céleste et glissante
Promet l'averse bienfaisante
Qui décuple l'eau en sommeil;
Kermesse de pluie au soleil!

Dans le bleu joyeux de l'air,
— Voiles de cotre et de bélandre, —
Les beaux nuages de la Flandre
Eclatent d'un grand rire clair.
Et la Flandre sourit à leur heureux présage.
Aux moulins à vent leur passage,
Assombrissant les ailes empourpées
Sur les collines diaprées,
Annoncent les vents redoublés
Que faucheront les croix sur l'horizon des blés.
Et les vents et l'azur et les blés et les eaux
Tout est flottant et maritime.
La vie au large, les oiseaux
Ont déserté le nid intime.
Selon les fleuves
Leurs ailes neuves
S'hallucinent d'air et d'espace
Et dans le matin vif aux nuances de soie,
Blancs d'argent, les nuages passent
Sur le vol innocent des palombes en joie.
Aux maelstrom bleus du grand ciel libre
Les ailes, les nuages vibrent,
Dans le rayonnement du jour.
Essaims d'âmes fraiches et blanches
Que la Rose des vents essaima, ce dimanche
Sur le céleste azur de l'océan d'Amour...

Panorama brabançon

La plaine apparaît nette en sa fraîcheur solaire
La douce neige est bue où verdoie le blé fier.
Le fleuve irradiant du côté de la mer
Porte au matin marin l'acier des ondes claires.

Cultures du printemps : d'un geste lent et long
Le bon baptême blanc des caressantes brumes
Lustre d'un vernis vif le vert cru des légumes
Que transverbère d'or l'éclat d'un grand ciel blond.

Plus le moindre brouillard, mais l'adorable émoi
D'apercevoir soudain dans d'heureux paysages,
Selon leur orbe vert qui tourne autour de moi,
La ronde en rouge et blanc de mes riants villages.

Partout où sous le jour miroitent les gazons
L'air argenté frissonne en courants de lumière.
Comme au fond d'un Van Eyck, au clair de l'horizon
Se miniaturise une immense clairière,
Avec, en vermillon, tatouant ses lisières,
Le rire éparpillé de ses fraîches maisons,
Blanches sœurs sans orgueil des plus humbles chaumières.
Petit hameau d'amour isolé dans les bois!
Comme s'il redoutait la grandeur du village!
Le meilleur de mon cœur y souhaite mon toit
Et mon rêve y découvre un moulin « moyen âge »...

Ignis Ardens

Sur le pic aveuglant de mortelle lumière,
Sans douleur, sans désir et sans pitié : des pierres.

Ni neige, ni glacier, ni fraîcheur, ni cristal,
Montagne inexorable, où, seule et vide, une aire
Abandonnée par l'aigle à de mornes vautours
Remémore la vie en images rapaces.

Inféconde, farouche et désertique masse !
Son immuable orgueil, subjugant toutes races,
Noie dans l'ombre d'en bas l'espérance des tours.

Sortant à noirs bouillons d'un sol,
D'où nul oiseau vers Dieu n'a pris son vol,
S'échappe au pied du pic sa fétide fumée.
Les ombres de la mort pèsent sur la ramée.

En geyser sombre, hors du volcan — jet gigantesque ! —
La boue fuligineuse que son cratère crache
S'évase au ciel en énorme panache,
Ombrageant le troupeau des monts éléphantiques.

Dramatisant la terre et l'air : espaces
Immuablement lumineux,
Des pans d'ombre qui se déplacent
Passent
Comme là-haut dans l'océan brûlant et bleu
Sur le silence empoussiéré des rocs de feu.
La force des forêts donne son maximum.
Chaque feuillage, en s'accroissant, épaissit l'ombre ;
Sous cette exotique touffeur,
L'inextricable profondeur
Des sylves ardentes s'encombre
De sous-bois drus qui font comme un second vélum

De rameaux étouffés par leur surabondance.
L'orgueil d'or du tropique en tyrannique excès
Sème la mort dans des villages de silence
Et parmi la fougère où l'eau n'a plus accès...

Cendre en averse chaude et, sous terre, l'orage...
Nul souffle d'air ne libère les corps
Que harasse le ciel implacable et la rage
Fait baver les chiens roux à la porte des morts.

L'homicide splendeur du midi estival
Décime, calmement, la ville pantelante.
Et rien, ni l'ombre lourde, où se terre la peur,
Ni les toisons sans cri de la forêt géante
N'arrête le fléau qui tombe vertical
Du zénith. Sur les rocs et les sables blancs rode
La faune des sous-bois desséchés et la soif
Qui dévore la vie, d'un même feu corrode
La haine du jaguar et l'effroi des girafes.
Soudain l'azur s'embrase aux clartés du cratère :
Fête de sang jetée aux vergers familiers,
Où par milliers,
Juillet
Brûlait les fruits d'orgueil qui font aimer la Terre.
Une fumée opaque aveugle l'air torpide.
Arrêtés net, les chevaux nus restent stupides
Dans le val, où le pic prend des lueurs de phare;
Sur les flancs du volcan les visages s'effarent !
Avec des bonds, avec des heurts, avec des chocs
Epouvantables !
Sur les murs ébranlés des cases lamentables

Que la panique unanime a vidées,
Gicle dans le val inondé
La grêle des quartiers de roc.

Sur l'or de la plage qui tremble
Le volcan projette son ombre.
Là, indiens et buffles sans nombre
Se serrent, mugissent ensemble.
Avalanche de sable chaud !
Les flancs des montagnes s'éboulent,
Sur les vaines fuites des foules
S'abattent, s'écrasent, s'écroulent
Les pics les plus hauts !
Décombres irritant les flots...
Et la crue augmente sans trêve
Tout autour du volcan qui crève
Et la lave, en coulée immense,
Roule sa splendide démence
A la mer qui bondit et bout,
Pleine de grondements farouches,
Ventre de monstre qui accouche :
Tout le fond marin se soulève
Et de ce tumulte des eaux,
Dépassant les horreurs du rêve,
Surgit un cratère nouveau !

Sur les monts, sur les bois, sur les flots, l'été meugle.
C'est l'heure, ô feu ardent, de ta Justice Aveugle !...

GEORGES RAMAEKERS.

LA FERME DES CLABAUDERIES

ROMAN

A Monsieur le Docteur Gustave Jorissenne.

I

Si quelqu'un me demandait ce qui m'amène, moi, marchand de vins retiré des affaires, à réunir ces notes et leur donner la forme d'un livre, je serais bien en peine de répondre. Ce n'est pas l'ambition qui me pousse — je suis trop bon disciple de Clems pour quémander l'admiration ou même l'estime de qui que ce soit. Ce n'est pas davantage le désir de gagner de l'argent — ma situation de fortune me permet de faire fi des avantages pécuniaires. Encore moins l'amour de l'art — je m'en soucie comme d'une vieille casserole.

Je suis d'ailleurs bien tranquille : personne ne posera la question. Je ne formule cette supposition qu'en guise d'entrée en matière.

Et puis, ce quelqu'un, s'il existait d'aventure, n'aurait qu'à lire mon bouquin. Il y verrait que, hypnotisé par le drame rapide et brutal qui a traversé ma vie, je suis devenu incapable de m'intéresser à autre chose. De là à coucher mes souvenirs sur le papier, il n'y a qu'un tout petit pas.

Le voici franchi, et l'entrée en matière trouvée. Je pourrais maintenant vous présenter mon ami Clems, le héros de ce livre, un homme extraordinaire s'il en fut. Mais, tout bien considéré, il est peut-être préférable que je dise d'abord qui je suis, afin de me conformer à l'usage qui veut qu'une présentation soit faite par une connaissance commune.

Je m'appelle Denis Latour. J'ai quarante-cinq ans, une tournure encore agréable, des cheveux gri-

sonnants et une fâcheuse prédisposition à l'arthritisme.

Mon nom, du reste, ne doit pas vous être inconnu. Qui ne se rappelle, avenue Louise, la grande plaque en cuivre jaune qui agrippait si despotiquement le regard, lorsque le couchant l'incendiait? Elle avait un mètre sur un mètre cinquante. Comme elle symbolisait en quelque sorte la gloire de la maison Latour, mon domestique avait consigne de la fourbir tous les matins. Car la gloire se ternit vite quand on cesse de l'astiquer.

Je l'ai cédée — l'enseigne; la gloire m'est restée pour compte — après la mort de ma femme, en même temps que les affaires, l'immeuble, la firme et tout le tremblement. Depuis, l'acquéreur y a fait graver, en caractères plus modestes : Edouard Dupont, successeur.

Voilà bientôt six ans que ma femme m'a tiré sa révérence. Je crois bien que c'est le premier plaisir qu'elle m'ait fait. Au point de vue de ma narration, c'est un fameux débarras, car, avec sa manie de vouloir, toujours et partout, jouer le premier violon, et sa déplorable habitude de prendre toute réflexion philosophique comme une allusion personnelle pleine de perfidie, elle eût tôt fait de mettre le récit cul par-dessus tête.

Elle se jugeait une personne supérieure. Et ma foi, j'étais assez porté à me ranger de son avis. Il est tout à fait certain qu'elle avait atteint dans les arts de désagrément, et notamment dans celui de faire de la musique, une virtuosité déconcertante. A elle seule, elle faisait plus de boucan qu'une phalange orchestrale tout entière. Elle avait, de plus, un bien joli talent de comédienne et, comme Sarcey, la continuelle préoccupation de la scène à faire.

Mais elle entendait, en outre, passer pour une créature mystérieuse et immatérielle, et être vue à travers un nuage mystique. Je ne lui dissimulais point ce que cette prétention me paraissait avoir de ridicule et d'exorbitant.

Ce fut un grand tort. Il ne faut jamais railler une femme sur son ambition de ressembler à une

sylphide, même si elle pèse, comme la mienne, cent quatre-vingt-dix livres. Pour avoir méconnu cette vérité, ma vie fut, quinze ans durant, un enfer. Car Marthe, bafouée en ses aspirations séraphiques, fut démoniaque. Et ce n'est pas une petite affaire que d'encourir la rancune d'une sylphide de cette encolure.

A cause de l'affinité qui existe entre la musique, l'intimité du soir et les lumières des ustres, c'est généralement après souper que le tintamarre commençait. Il y avait encore une autre raison, moins subtile : Marthe n'était jamais levée le matin quand j'allais au bureau, et, comme je ne faisais qu'entrer et sortir pour le repas de midi, elle trouvait, je présume, que ce n'était pas la peine d'accorder sa lyre pour une si courte symphoniette. Elle ménageait ses ressources pour le soir.

Musicienne savante, elle avait accoutumé de préluder par un chuchotement des cordes en sourdine, presque imperceptible, sur quoi se détachaient à peine quelques phrases formant gradation :

— C'est indigne de manger comme cela ! C'est indigne de boire comme cela ! C'est indigne de fumer comme cela !

Un crescendo subit conduisait alors l'orchestre au *mezzo-forte*. Ça et là, en saccades imprévues, quelques stridences cuivrées, incisives :

— Tu pourrais au moins répondre ! Ce n'est pas la politesse qui t'étouffe !

Si j'avais l'imprudence de faire remarquer à la virtuose que ses observations ressortissaient au genre affirmatif plutôt qu'à l'interrogateur, le *forte* se déchaînait aussitôt, véhément, impétueux :

— Et dire que je suis condamnée à passer ma vie avec un être pareil !

Sur un fond d'harmonies chromatiques, des sons de cor explosaient, secs, métalliques :

— Malotru ! Goujat !

Et toujours le tumulte grandissait, toujours plus audacieuses fusaient les projections sonores. Les accalmies, cependant, ramenaient fréquemment une phrase courte, éplorée, d'une rare beauté lyrique,

une sorte de leit-motiv, que le violoncelle murmurait sur la chanterelle :

— Oh, que je suis malheureuse !

Les dernières strophes du poème, fulgurantes, que Marthe lançait à tue-tête, rouge comme une pivoine et les poings sur les hanches, se perdaient malheureusement dans le tohu-bohu final. Souvent la cantatrice, haletante, hors d'elle, pleurait d'extase.

En vérité, je vous dis que Marthe était une grande artiste. Et modeste avec cela ! Jamais elle ne consentit à faire applaudir son talent en quelque réunion d'amis. Elle m'en réservait le don exclusif. En présence d'autrui, elle mitigeait l'ardeur de son tempérament, atténuait la vivacité de son geste, éteignait la flamme de son regard. Et elle parlait doucement, en victime résignée, plus intéressante par son désir de cacher son chagrin, de dissimuler les mauvais traitements que son monstre de mari lui infligeait.

Aussi n'avais-je garde de me plaindre, de prendre la galerie à témoin. Je connaissais trop bien l'antienne : « Quand un ménage va cahin-caha, les torts sont toujours partagés. »

Ceci me remet en mémoire l'aventure de ce pauvre diable qui fut trouvé dans la rue, aux petites heures du matin, dévalisé et aux trois quarts démoli par des malandrins. On le transporta à l'hôpital où on le charcuta à bouche-que-veux-tu, histoire de faire quelques expériences intéressantes. Mais il avait vie dure, et la saison suivante le vit debout, quelque peu éclopé mais proprement recousu. Or, voici comment le juge, chargé de suivre l'affaire, trouva bon d'apostropher notre homme :

— Cela vous apprendra, mon ami. Car enfin, rien de tout cela ne serait arrivé si vous étiez resté chez vous, au lieu de courir le guilledou et de vous colleter avec des individus sans aveu.

Et, comme le pauvre fit mine de protester :

— Tatata ! quand deux hommes en viennent aux mains, l'un ne vaut pas mieux que l'autre.

Si Marthe me demeure à jamais inoubliable, sa musique n'y est que pour peu de chose. J'ai, pour me souvenir, des raisons plus sérieuses. Et tenez, en voici une entre trente-six.

L'ange de mon foyer avait une santé rutilante, sur laquelle nos sempiternelles discussions paraissaient agir comme un stimulant. Sa supériorité sur moi, à cet égard, était incontestable. Ceci et, en général, tout ce qui lui arrivait de chanceux et d'agréable, elle le regardait comme une faible compensation pour la disgrâce d'être si mal mariée.

Aussi me demandais-je — je me serais bien gardé de le demander à Marthe — à quoi rimaient les visites presque quotidiennes de son médecin.

Oh, ce médecin! Fidèle à une ligne de conduite, adoptée une fois pour toutes, et qui voulait que ma femme choisît ses familiers parmi les gens qui m'étaient le plus violemment antipathiques, elle avait mis sa confiance en un tout jeune docteur, frais émoulu, qui se recommandait d'une paire d'yeux bleu pâle, d'un teint rose de bébé joufflu et, chose plus singulière, d'une barbe d'apôtre, une énorme barbe blonde, soyeuse, ondulante, parfumée et calamistrée, qu'on eût dite postiche, tant elle jurait avec l'extrême jeunesse de l'individu. Son verbe, aussi pomponné que sa personne, me crispait. D'instinct, toute mon aversion allait à ce godelureau, si impétueuse qu'elle me faisait bégayer et qu'elle agitait mes mains d'un tremblement convulsif.

Lui non plus ne pouvait me sentir. Son attitude guindée et son regard faux le disaient assez. Il ne tenait pas à me rencontrer et choisissait ses heures en conséquence. Je n'en savais pas moins que Marthe et lui s'enfermaient tous les jours pendant quelques quarts d'heure dans le petit boudoir. Auscultation?

La santé de Marthe, épaisse, bestiale, une santé de gros ruminant, excluait cette supposition. Adultère? Je savais ma femme si peu mystérieuse, si platement prosaïque, peu portée sur la bagatelle. Alors quoi?

Ce n'est qu'à la faveur d'une longue suite d'inductions et de déductions que toute l'infâmie de ces manigances m'est apparue. Je remarquai d'abord que mes amis me faisaient une drôle de tête. Les uns, goguenards, prenaient une peine inutile pour cacher leur satisfaction. D'autres faisaient d'hypocrites efforts pour paraître apitoyés et compatissants.

D'autres encore affectaient de se tenir à une petite distance, comme s'ils craignaient que je leur sautasse à la gorge. Puis, un beau jour, sans rime ni raison, ou du mois sans plus de raison qu'auparavant, ma femme décida de faire chambre à part. Elle évitait aussi de se trouver seule avec moi, et quand le tête-à-tête était tout à fait inéludable, aux heures des repas, par exemple, elle veillait, avec anxiété, blessante au possible, à ce que la porte de communication restât ouverte. Cabotine, va!

Enfin, je découvris le pot aux roses : ma femme avait eu la lumineuse idée de se débarrasser de moi en me faisant passer pour fou, et les bruits, à ce tendant, qu'elle se donnait un mal inoui à faire courir, l'apôtre à la barbe bichonnée leur donnait de la consistance. Qui veut noyer son chien l'accuse de rage!

J'avoue que je passai un vilain moment et qu'un petit frisson, né dans la nuque, me descendit le long de la colonne vertébrale. Mais je ne tardai pas à me ressaisir et j'organisai la lutte, vite et bien. Tout d'abord, je fis celui qui ne se doute de rien. Pas un mot, pas une allusion! J'eus le courage de surveiller, pendant des mois, chaque geste que j'ébauchais, chaque son que j'émettais. Et telle fut ma force de volonté que, pas une seule fois, je ne cédai à mes petites manies — qui n'en a pas? — comme d'entrechoquer les pièces d'argent dans les poches de mon pantalon, de faire craquer les jointures de mes doigts, ou de vérifier, avant de m'asseoir, s'il n'y avait personne de caché sous le siège.

Mon tic favori et le plus ancien peut-être, était de remonter mon chronomètre toutes les demi-heures. A force d'exercice, j'étais parvenu à évaluer le temps avec une sûreté étonnante et, souvent, je tirais ma montre au bout de la demi-heure précise, à quelques secondes près. J'en étais assez fier. Par contre, j'avais une réelle déception si je ratais le moment, et c'était pour moi une preuve que, ce jour, mes facultés intellectuelles étaient en déroute. On ne croirait pas quelle lutte épique j'ai dû soutenir pour renoncer à ce petit jeu, cependant bien inoffensif.

Mais je suis un être doué d'une grande émotivité, un peu agité aussi, et il n'est pas surprenant que cette hypertension, cette incessante contrainte aient fini par me détraquer les nerfs. Je m'aperçus que ma pensée devenait incohérente, procédait par de continuels à-coups, et j'en étais venu à me demander si, vraiment, j'étais en passe de devenir fou. Mon premier soin, en m'éveillant le matin, était de vérifier ma mentalité, avec l'horrible peur de la trouver dérangée. Je suis convaincu, d'ailleurs, qu'un homme soupçonné de démence est fatalement condamné à perdre la raison.

La volonté suprême, ou — si vous préférez — le hasard, me tira de cette impasse. Marthe mourut subitement. J'en conçus d'abord de la frayeur. Cette mort galopante, trop opportune et trop libératrice, eût pu sembler suspecte. N'allait-on pas me croire de mèche avec la Providence? Il n'en fut rien. Tout se passa le mieux du monde, et aucun soupçon ne m'effleura. Avec quel intime contentement je me repris à remonter mon chronomètre, je n'essayerai pas de le dire!

Cette tentative avortée de me mettre au cabanon me rappelle ce que me dit un jour un particulier, dont le nom m'échappe — il y a si longtemps! — et qui passait pour loger dans le plafond une araignée volumineuse mais intermittente.

C'était un homme d'une cinquantaine d'années, toujours mis avec une grande recherche et une visible volonté de se rajeunir. Je le rencontrais presque tous les jours en rentrant du bureau. Comme il portait habituellement le chapeau à la main, on pouvait croire qu'il sollicitait l'admiration pour la perfection de la raie qui partageait en deux sa bonne grosse tête ronde. Le beau mérite! Il portait perruque.

Si peu protocolaire que fût ma démarche, je ne pus résister à la tyrannique envie de l'aborder et de l'entretenir de son séjour chez les fous. Extrêmement affable, il ne marqua ni étonnement ni répugnance à parler de ce qu'il appelait sa cure et sa villégiature, et cet euphémisme m'inspira le regret de la brutalité du terme propre que j'avais employé tout à trac.

Eh bien, il en était enchanté, de sa cure! Il avait trouvé là-bas une vie très confortable, presque familiale, un directeur aimable, un personnel dévoué. La camisole de force, la douche? Allons donc, sornettes que tout cela!

Mon interlocuteur parlait posément, sans s'échauffer, en homme qui se désintéresse et, chose curieuse, en détournant la tête, comme si ma vue lui était pénible. Au bout de chaque phrase, il s'arrêtait avec l'air de se demander si, oui ou non, il devait continuer.

— Je ne m'explique pas, dit-il, cet acharnement à calomnier les fous, à les dépeindre comme des êtres malfaisants. Je vous assure que ce sont des personnes très polies, de rapports agréables, éprises de belles manières. Certes, il faut se garder de toute exagération, et il serait ridicule de prétendre, ainsi qu'on l'a fait par esprit de contradiction, que les vrais sages sont colloqués aux petites maisons, alors que les rues sont pleines de déments qui vaquent à leurs affaires, sous l'œil amical des agents de police. Ce sont là paradoxes rancis, lieux communs frelatés. Non, monsieur, un fou est un fou, ayons le courage de le dire. Et il est bien facile, allez, de le distinguer de l'homme raisonnable.

« Mais je ne sais pourquoi je vous raconte tout cela.

» Ce qui rend le commerce des fous si agréable, c'est leur amour de la logique. Loin de moi de vouloir faire reproche aux personnes soi-disant sensées, de leur incohérence. Elle est inévitable, car il n'y aurait pire folie que de vouloir accorder ses actes avec la logique. L'homme qui étalerait au grand jour ses sympathies et ses haines, son admiration et son mépris, ou qui aurait l'idée biscornue de dire la vérité sans réticence, ne passerait-il pas pour fou? La réprobation unanime se chargerait de lui faire entendre raison. Et entendre raison, c'est admettre la nécessité de transiger et de louvoyer. Les fous s'y refusent. C'est cela même qui les rend impropres à la vie sociale. Ils ont trop de droiture. Cela ne veut pas dire qu'il faut ajouter foi à chacune de leurs paroles.

Ils ne sont pas beaucoup plus véridiques que les gens sensés. Mais s'il leur arrive parfois, entraînés par leur imagination trop prompte, de s'éloigner de la vérité étroite et servile, c'est innocemment, sans arrière-pensée et sans malice.

» Mais je ne sais pourquoi je vous raconte tout cela. »

Il y eut un silence, un embarras de voitures nous ayant immobilisés au coin de la rue. Quand le vacarme du charriage se fut apaisé, mon compagnon reprit son monologue.

— Le propre de l'homme sensé est le désir de faire souffrir. Lui seul, parmi les créatures, est cruel. Le fauve n'éprouve, à déchiqueter sa proie, aucune volupté. Mais l'homme sensé ! Ouvrez un livre d'histoire, et les hurlements des suppliciés montent jusqu'à vous, et une âcre odeur de sang et de chairs grillées vous prend à la gorge.

« Tenez, je veux vous raconter ce que j'ai vu ce matin même, en allant au Bois.

» Un jeune chien berger de forte taille, de l'espèce qu'on nomme communément loulous, gambadait sottement, lourdement, autour d'une jeune fille, sa maîtresse. Amusé, je suivis des yeux les sauts maladroits et grotesques. Tout à coup... Ah, monsieur, comme moi vous eussiez suffoqué en voyant le jeune hurluberlu se jeter sous les jambes d'un cheval, lancé à fond de train. Mais déjà le cheval, en dépit du cavalier qui continuait à l'exciter, avait ralenti son élan, et, admirable d'adresse, passait au-dessus du gros pataud, sans même l'effleurer du pied. Avec quel plaisir j'aurais embrassé les deux bonnes bêtes ! Eh bien, monsieur, j'ai honte de le dire, mais le fait est que le cheval fut éperonné et cravaché jusqu'au sang, tandis que le chien, revenu tout penaud auprès de sa maîtresse, fut roué de coups de pieds et de fouet. Cet élégant cavalier, si bien sanglé dans sa redingote, cette jeune fille si fringante avec sa chevelure bouclée, son corsage blanc, sa jupe collante, n'en doutez pas, ce sont des monstres, des êtres immondes.

» Un fait isolé, dites-vous, et qui ne prouve rien ! Allez donc faire un tour dans les villages, vers l'au-

tomne, à l'époque de la kermesse. Poussez la porte de la grange entre-bâillée. Voyez, le paysan tue son veau, engraissé à point. Il a solidement ficelé les pattes de l'animal, renversé sur le flanc, et au-dessus du cuvier il maintient la tête. De la gorge, largement entaillée, le sang coule, goutte à goutte. Il faut procéder sans hâte, voyez-vous, car rien, pas une éclaboussure ne doit se perdre du précieux liquide. Oh, les grands yeux ronds de la bête, les yeux étonnés et pleins de reproche, les pauvres yeux qui implorent! Ne restez pas là, monsieur. Je comprends que vous soyez désireux de voir asséner le coup de grâce. C'est intéressant, certes. Mais l'attente vous lasserait, croyez-moi. Allez faire un tour dans la campagne, imprégnée des adorables senteurs de l'automne, et revenez dans une heure ou deux!

» Et si vous voulez vous documenter sur la sensibilité de vos contemporains, entrez, quand vous serez revenu en ville, dans le cinématographe. Allez-y de bonne heure, car les places sont fort disputées. Le spectacle débute par quelques scènes de meurtre et de viol qui n'intéressent plus personne. On n'est pas venu pour ces vieilleries. On attend fébrilement le numéro de la fin, la grande attraction annoncée à cor et à cri : les opérations du docteur X... Là, c'est le moment! Le silence se fait effrayant. Avec quelle délectation haletante le public — il y a beaucoup de femmes et aussi des enfants — suit les gestes souples du célèbre chirurgien, le bistouri qui fouille les chairs, la main ensanglantée qui explore la plaie, les doigts agiles qui lient l'artère! Voyez-vous les yeux luire dans la quasi-obscurité? Ce sont des escarboucles, je vous dis. Et on y lit un désir fou, le désir de plonger l'outil tranchant dans les chairs pantelantes, mais plus avant, plus profondément, jusqu'au fond de la poitrine, et d'en arracher le cœur fumant!

» Regardez maintenant, je vous prie, tous ces braves gens raisonnables et débonnaires que vous croisez sur l'asphalte. Sont-ils assez souriants, paraissent-ils assez convaincus qu'il est doux de s'entr'aimer?

» Mais je vois en eux. Et, n'étaient les mœurs qui

réprouvent le scandale, n'étaient les lois hypocrites qui interdisent le carnage en public, ils se jetteraient les uns sur les autres et se saigneraient comme on saigne des cochons.

» C'est pourquoi j'ai dessein de retourner auprès de mes chers fous, ces enfants terribles que la société expulse de son sein, parce qu'incapables de dissimulation. Ce n'est qu'à l'hospice que je me sens en sûreté et que je respire librement.

» Mais — conclut le bon toqué en me plantant là — je ne sais vraiment pas pourquoi je vous raconte tout cela. »

II

Il sera beaucoup pardonné à Mme Latour en considération de la manière simple, digne, discrète et de bon goût, dont elle a quitté la scène. Il est vrai que l'embolie qui l'emporta — si tant est qu'on sache jamais exactement de quoi l'on meurt — ne lui laissa pas le temps de dire ouf. Cette fin édifiante est pour moi un grand sujet de consolation, et comme Marthe, en fait de devoirs religieux, n'eut jamais d'arriéré, je suis sans inquiétude sur son sort. Elle entendait la messe tous les dimanches et jours de fête, et elle communiait deux fois l'an. Elle donnait aussi aux pauvres, de loin en loin. Pas de grosses sommes, à vrai dire. Mais ce n'est pas indispensable; la bonne intention prime l'importance du don. Tout de même, en admettant que le bon Dieu rende au centuple ce qu'on donne par amour de lui, ainsi que le veut la sagesse des peuples, Marthe n'aura pas trouvé là-haut de fameux revenants-bons.

Les premiers jours qui suivirent la catastrophe, si j'ose dire, j'étais plus ahuri que content. Aussi bien, ce n'est pas de l'allégresse qu'on éprouve au sortir du cauchemar. Chose à peine croyable, les vocalises de Marthe me manquaient. De ne plus entendre ses *si* bémol aigus, la maison me parut vide et silencieuse. Le bureau qui m'avait été, pendant mes années conjugales, un abri si cher, inviolable même au génie inventif de ma femme, avait tout à coup perdu son

attrait. Les plaisanteries scatologiques, toujours les mêmes d'ailleurs, de ce vieux polisson de Dieudonné, ne me déridaient plus. Les plaisirs de la table, à présent que je pouvais les goûter sans éveiller des critiques furibondes, n'avaient plus la même douceur. Bref, la transition avait été trop soudaine et, si je savais que j'étais dorénavant le maître, cette certitude, purement mentale et virtuelle, n'était pas encore entrée dans le domaine des sensations.

Ceci explique pourquoi l'idée de vendre mon fonds, l'idée quasiment sacrilège de céder des affaires qui, de père en fils, étaient dans la famille depuis plus d'un siècle, ne m'est pas venue tout de suite.

Il est infiniment plus facile de se défaire d'un commerce de vins, qui possède une clientèle de tout repos, que de se défaire d'une femme acariâtre, toujours prête à se répandre en injures. Et, néanmoins, cette cession ne laissa point de présenter des difficultés imprévues, suscitées, pour la plupart, par la loi et les usages.

Je ne me serais jamais figuré, par exemple, qu'il m'était interdit de me priver, sans préavis, des services de mes deux employés. Passe encore pour Dieudonné, ce vieux cheval de manège, qui n'avait pas manqué un jour, n'était pas venu une fois après l'heure du bureau, depuis bientôt quarante ans. Mais le second commis, dont je connaissais à peine le nom et qui n'était chez moi que depuis tout au plus trois lustres, fallait-il que je misse, pour l'éconduire, des habits d'apparat et que je lui fisse les politesses du pas de la porte? Avec toutes les chicaneries dont d'ignares législateurs s'ingénient à entraver le commerce, il n'y aura bientôt plus d'affaires possibles.

Au demeurant, je n'aurais pas été embarrassé de trouver un joint, car il n'y a si mauvaise loi qu'on ne puisse tourner. Mais le hasard m'ayant amené à rabrouer d'importance quelques clients grincheux, je me découvris tant de goût pour cet exercice, que je résolus de m'en donner jusque-là, avant de passer mon pouvoir en d'autres mains.

Aussi bien, il y avait trop longtemps que, humble serviteur, j'avais dû plier l'échine, ronger mon frein,

avaler, le sourire aux lèvres, des couleuvres grosses comme le bras. Je me rebéquais maintenant, tout mon saoûl. Et, presque journellement, j'allais au bureau une heure ou deux, histoire d'engueuler les clients de face, de dos et de profil. Ce vieux ramolli de Dieudonné, toujours prêt à profiter du moindre incident pour lever du pupitre ses yeux noyés d'eau, n'en revenait pas. Je me suis refusé pourtant la douceur de cogner et de gifler ces têtes de massacre. Il faut savoir se borner.

Cette sagesse méritait récompense. Elle se présenta en la personne d'un jeune avocat, le Dupont déjà nommé, un gogo des mieux réussis, naïf à désarmer le mauvais sort, et qui aspirait à l'honneur de me succéder. Je n'insisterai pas sur les détails de la transaction. C'était ma dernière opération commerciale, la dernière occasion de me distinguer. Aussi ai-je roulé mon Dupont dans les grands prix, sans avoir l'air d'y toucher.

Je revois de temps à autre le brave jobard. Non seulement il n'a pas l'air de m'en vouloir, mais je suis convaincu qu'il me sait un gré infini de l'inappréciable leçon de choses que je lui ai donnée, bien qu'il l'ait payée un peu cher. Je pense que, du coup, il a été nettoyé de sa sotte confiance, qui n'eût pas manqué de lui jouer les plus vilains tours.

Il ne me restait plus maintenant, toute cause d'embêtement éliminée, qu'à être heureux, en mettant les bouchées doubles pour rattraper l'arriéré. Je n'y réussis pas du premier coup, quoique je m'y appliquasse sincèrement. Et je connus que le bonheur est un état idéal, à quoi l'on ne peut parvenir qu'à la faveur d'un entraînement prolongé.

Il est à noter aussi que les plaisirs qui peuvent réjouir le cœur d'un homme de bien, ne sont guère nombreux ni variés et que, par un hasard vraiment malencontreux, les passe-temps un peu relevés sont précisément ceux que les préjugés répudient et que les lois punissent. Pour comble de malchance, les théâtres où les petites femmes sont court-vêtues, les revues où elles ne le sont guère et les beuglants où elles ne le sont pas du tout, et, d'une façon générale,

toutes les distractions qui ne sont pas du dernier insipide, m'étaient interdites par les convenances, tout au moins les premiers mois de mon deuil.

Comme il faut épuiser toutes les possibilités de salut avant de jeter le manche après la cognée, j'entrepris de visiter les musées, avec la méthode et la minutie que j'apporte en toute chose. C'est bien porté et peu coûteux.

J'avoue que je fus d'abord agréablement chatouillé par les égards que me témoignaient les huissiers à chaîne qui avaient, d'emblée, flairé le connaisseur — à moins que l'empressement de leur accueil ne doive être attribué à l'épouvantable solitude à quoi ces gens sont condamnés, de par leurs fonctions. Mais on ne renouvelle pas assez souvent les collections. Moi, qui me pique d'un jugement prompt et autant dire infaillible, je les connaissais comme mes poches au bout de quelques visites. Pourquoi diable n'échange-t-on pas ces toiles et cette bimbeloterie, maintenant qu'on les a assez vues, contre des choses plus ou moins équivalentes des musées de Paris ou de Londres, ou d'Amsterdam? Tout le monde y gagnerait.

J'aurais pu suivre les grands concerts, sans que la bienséance eût trouvé à y redire. Mais Marthe m'avait fourré de la musique à trop forte dose. J'en avais l'estomac révolté.

Dans mon jeune temps je la supportais assez bien, et je fréquentais même des concerts de symphonie auxquels mon père était abonné. Il faut vous dire qu'il fournissait le vin, car il y avait un buffet. Cela s'appelait, si mes souvenirs sont fidèles, les Heures Classiques. On y faisait une musique sévère, mais pas juste. Mes parents ne les fréquentaient pas, car les Heures classiques coïncidaient avec les Heures du souper, autrement intéressantes. Mais ils m'y envoyaient afin de former mon goût et pour utiliser l'abonnement.

J'étais ravi de l'aubaine, car, ces jours-là, j'avais la permission de nuit alors que, d'habitude, je me couchais avec les poules.

De plus, mon père, dont la générosité était le

moindre défaut, et qui était d'avis qu'on ne doit pas exposer les jeunes gens à l'action corruptrice de l'argent de poche, donnait ces jours une légère entorse à ses principes et m'octroyait, d'un geste large, la minuscule pièce blanche qu'à l'entr'acte j'échangeais contre un semblant de souper. Car la musique creuse. Le buffet était tenu par une grosse fille blonde, une Allemande, je crois, qui faisait penser à une belle pièce de charcuterie. Elle avait la peau très blanche, une poitrine invraisemblablement haute et abondante et un duvet inquiétant sous le nez. Ce duvet me retint de tomber dans le désespoir d'amour.

Et voilà pourquoi, dès que j'entends un accord, il se produit dans mon souvenir un singulier amalgame, où les images de Marthe, d'un chef d'orchestre miteux et de la grasse teutonne s'associent à une saveur de fromage et de bière.

Il y aura sans doute des lecteurs mal embouchés pour trouver cette digression oiseuse et superfétatoire. Voilà ce dont je me moque absolument. Je suis entièrement désœuvré, ainsi que je viens de le dire, et bien décidé à prendre mon temps pour dévider l'écheveau de mon récit. Pourtant je n'abuserai point des digressions, vu la difficulté de renouer.

Donc — après avoir fait le tour des distractions non interdites par les lois et les usages, et les convenances, et les préjugés et d'autres empêcheurs de danser en rond, je finis par m'ennuyer à hurler, et je regrettai mon bureau, qui sentait le moisi et autre chose encore. Car le vieux Dieudonné était un malpropre personnage.

Pas un instant je n'ai pensé à faire entrer mes amis dans l'énumération de mes moyens de tuer le temps. L'amitié est une chose précaire dont on ne peut prolonger l'existence qu'au prix de flagorneries, incessamment renouvelées.

Il faut toujours être sur le qui-vive, sans une seconde de relâchement, pour deviner ce qu'on attend de vous, s'il faut médire de Madame ou la peloter, s'il convient de tomber tel familier de la mai-

son qui cessera peut-être de plaire, de ménager tel autre qui pourrait bien, sous peu, rentrer en grâce. Il faut épouser les engouements et les inimitiés de vos amis, admirer leur salle à manger et leur caniche, rire de leurs mots qui ont traîné partout, compatir à leurs coliques et leurs rhumatismes. Ah non, c'est un marché de dupe !

Et qu'on ne dise pas — au fait, qu'on le dise, ce m'est indifférent — que je professe une philosophie par trop noire. Si j'en excepte Clems, je n'ai jamais rencontré sur mon chemin que des crétins, des mufles, des canailles, des snobs et des imbéciles. Pourquoi ne le dirais-je pas? Je ne dépends de personne et il ne me plaît pas de tourner autour du pot. Amis et lecteurs, je les mets dans le même sac, mon sac à mépris. Que chacun en prenne pour son grade.

Un beau jour, je m'avisai que je n'avais qu'à m'en prendre à moi-même si je m'ennuyais ; qu'il n'y a vraiment pas de bon sens à supporter l'étroite camisole de la décence quand on peut, comme moi, se permettre un vêtement ample et flottant. Ou, pour parler clairement — je ne sais si mes lecteurs entendent le langage imagé — je résolus d'aller rouler ma bosse ailleurs, sous des cieux plus indulgents, loin du contrôle d'amis, trop enclins à vouloir faire mon salut, malgré moi.

Ce qui m'advint à l'étranger, il sied de le passer sous silence. Car ce bouquin, destiné à se trouver dans toutes les mains, ne doit pas effaroucher même les plus blanches innocences.

C'est au cours d'un de ces voyages que je rencontrai Clems. De vrai, il est plus que temps que je vous le présente !

III

Je le connaissais de vue depuis longtemps, depuis toujours, car nous étions autant dire voisins. Mais, n'étant pas du même monde — à ce que je croyais — et aussi, faute d'avoir été présentés l'un à l'autre, on ne se voyait pas, on ne se disait pas même bonjour.

Il faut savoir aussi que, pendant toute la durée de ce voisinage — huit ans peut-être, ou dix — je l'avais pris pour un pauvre hère d'employé.

Ma foi, de plus fins s'y seraient trompés. On a beau dire que l'habit ne fait pas le moine, on n'hésite pas à classer un particulier qui exhibe un veston bleuâtre sur un pantalon jaune-saure, et qui se coiffe d'un chapeau plat à larges bords, d'un modèle jamais vu, inénarrable. Ne l'avais-je pas surpris, du reste, non pas une, mais dix fois, qui s'acoquinait, sur le seuil de sa porte et le pot au lait à la main, à la laitière? Il est vrai que cela se passait au petit jour et que la laitière était jolie.

Vous direz peut-être qu'il n'y avait pas là de quoi fouetter un chat! C'est que vous ne connaissez pas la rue de la Paix, une des rues le plus comme il faut de la ville. Nous y habitions depuis notre mariage, car Marthe avait catégoriquement refusé de s'installer dans une maison de commerce. Bénie soit-elle pour ce bon mouvement, que je n'appréciais pas alors à son juste prix! Grâce à lui, j'ai filé des heures béates, le meilleur de mon temps, au bureau, avenue Louise, où je me vengeais du sale caractère de ma femme sur ce vieil imbécile de Dieudonné qui, chargé de famille, se serait bien gardé de me tenir tête.

De l'avenue Louise à la rue de la Paix il y a dix minutes à peine. Cet éloignement cependant, pour insignifiant qu'il soit, n'a pas laissé que de compliquer mon existence. Car, une bonne partie de l'hiver, j'en étais réduit à faire la navette en voiture — il n'y a rien de tel que les frimas pour réveiller mon arthritisme. Aujourd'hui nous ferons le chemin en imagination, si vous voulez.

Et vous vous convaincrez tout de suite, à l'aspect rogue des demeures, qu'il ne s'agit pas ici de plaisanter. Mais du temps de Marthe c'était bien pire. Songez qu'il n'y avait là que des personnes des plus huppées et de la plus grande honorabilité : Mme Denis Latour, très éprise de *cant* et fière d'appartenir à la noblesse de robe, puisque fille d'un huissier de province ; et M. Laprune, le président de la Cour d'appel, un grand vieillard sec, toujours tiré à quatre épin-

gles, mais hautain, revêche, peu sympathique; et la baronne de Guestret, dont les formes surabondantes, sanglées dans une manière de cuirasse, débordaient avec l'incessant tremblotement d'une gélatine, et dont les efforts pour se donner de la morgue étaient singulièrement contrariés par un derrière frétillant et de vastes chapeaux de cocotte aux longues plumes retombantes; et le docteur Rasius, le médecin le plus couru de la ville, dont le luxueux coupé, monté sur pneus, extra-rapide, disait assez combien précieux étaient les moments du grand homme; et le député Naeghel, un des leaders de la droite, homme austère entre les hommes, qui traînait la jambe, tant était grande la rigidité de ses mœurs.

A cause du débraillé de l'intrus au pantalon jaune, toutes ces personnes respectables souffraient cruellement dans leur distinction. Quand ce paroissien s'avançait jusqu'au milieu de la rue pour tenir, près de la charrette de la « verdurière », d'interminables conciliabules, s'oubliant jusqu'à donner des tapes amicales sur l'arrière-train de la sorcière boucanée, le silence se faisait plus méprisant et plus réprobateur, et des fenêtres des maisons si bien habitées tombait une détresse sans nom.

En ce qui me concerne, je ne ressentais aucune aversion pour l'homme. Je ne voyais en lui qu'un personnage sans éducation qui, n'étant pas du monde, était excusable d'en ignorer les usages.

Le cas eût été tout ce qu'il y a de plus banal, si je n'avais remarqué que mon voisin dépouillait, par intermittences, le pauvre diable, pour se muer en grand seigneur. Il portait beau alors, avait le louis facile, fréquentait les restaurants de premier choix, faisait de grandes dépenses de voitures. J'en concluais que ses ressources devaient être fort irrégulières et, qui sait, peut-être même peu avouables.

N'allez pas vous mettre en tête, je vous prie, que j'épiais mon voisin. Je le regardais comme je regarde tout le monde, inconsciemment, entraîné malgré moi par mon penchant pour l'observation. Mais il m'était, au fond, complètement indifférent. Pour le demeurant, j'avais bien autre chose à faire, en ces temps-là,

que de m'occuper de billevesées. Quand on s'est donné une compagne comme Marthe, ce n'est pas de trop d'une vigilance de tous les instants si l'on ne veut pas être tourné en bourrique.

Et en voilà plus qu'il n'en faut, je présume, pour expliquer que toute ma clairvoyance ne m'a pas empêché de croire que mon voisin tirait le diable par la queue.

De toutes les gaffes que j'ai commises de ma vie, aucune ne m'a laissé d'aussi cuisants regrets, si ce n'est mon mariage avec Marthe. Dire que, si j'avais eu plus de nez, j'aurais connu dix ans plus tôt cet homme admirable, la plus puissante machine à penser qu'il y eût jamais! Car Clems était on ne peut plus abordable, et il eût suffi de la plus légère avance pour faire naître des rapports de bon voisinage, qui se seraient convertis d'eux-mêmes en relations plus étroites et, finalement, en cordiale intimité. Un immense regret me vient quand je pense à tout ce qu'un tel homme eût introduit de beauté et de soleil dans ma vie pitoyable, au réconfort que m'eût apporté sa fraternelle affection.

Bon! j'ai à peine entamé mon récit et me voilà déjà en train de pleurnicher. Qu'est-ce que ce sera, grand Dieu, quand il me faudra dire comment Clems périt, non d'une mort glorieuse et apologique, digne du grand penseur subversif qu'il était, mais d'un pauvre petit trépas, écœurant de banalité?

Et, à un autre point de vue, qu'adviendra-t-il de la tenue littéraire de mon bouquin et de cette fameuse loi de la progression de l'intérêt si, au lieu de prendre ma tâche de haut, je me laisse ainsi aller au gré de mes impulsions, bavardant, telle une commère, sans suite ni logique, mêlant les éléments de l'exorde à ceux de la péroraison? Car, quel que soit mon désir d'être sincère et véridique, je tiens avant tout à faire de la très bonne littérature. Quant au souci d'amuser le lecteur, il vient en dernier lieu.

Allons, faisons machine arrière!

Les relations amicales datent de notre rencontre à Genève, l'année même de la mort de ma femme. Tant il est vrai qu'un bonheur ne vient jamais seul.

Je n'exposerai pas comment, sur la foi de renseignements erronés, je débarquai à l'Hôtel de Norvège, un hôtel de tout premier ordre. Ce serait aussi inutile que fastidieux; j'atteindrai bien mes trois cents pages sans délayer mon récit. Arrivé par le train de nuit, j'avais négligé de m'enquérir des conditions. Ou plutôt, soyons francs, je n'avais pas osé. Car je ne possédais pas alors l'habitude des voyages qui m'est venue par la suite, et je n'étais pas encore guéri de ma ridicule timidité, conséquence d'une vie conjugale compressive. Je n'avais jamais eu, quinze ans durant, qu'une voix consultative. Et encore! Où diable voudriez-vous que j'allasse chercher de l'aplomb et du prestige?

Le lendemain de mon arrivée, je compris, à l'insolence gourmée des garçons de l'hôtel, qui me traitaient par-dessous jambe, que je m'étais fourvoyé. Or, j'ai beau posséder une fortune dodue qui ne doit rien à personne, il ne me convient pas de dépenser trois louis par jour, rien que pour le manger et le dormir. Si bien que, le dîner venu, je trouvai aux hors-d'œuvre, aux salmis, aux entremets, un arrière-goût un peu amer.

La table d'hôte, il faut le dire, était magnifique. Une débauche de fleurs, d'énormes pyramides de fruits, du linge damassé, une verrerie étincelante; les dames en grand tralala et cyniquement décolletées, surtout les vieilles — moins cela vaut la peine d'être regardé et plus on en montre; l'éternel antagonisme entre quantité et qualité — les hommes en smoking et gilet blanc, vissés jusqu'aux oreilles dans le carcan des faux-cols.

On en était au rôti quand un monsieur vint, sans hâte, occuper la place restée vacante vis-à-vis de moi.

C'était lui!

Pour traverser avec tant de souriante aisance cette salle somptueuse, inondée de lumière électrique et, à cause du parquet en marqueterie, sans tapis, terriblement sonore, où tous les regards étaient braqués sur le retardataire; pour déployer sa serviette avec cette aristocratique nonchalance, après un petit salut

irréprochable à droite et à gauche — tout cela avec, sur le corps, un infâme complet d'un jaune ignominieux, ah nom d'un chien, il faut avoir une belle confiance en soi !

La rencontre n'était pas pour me déplaire, car il ne faut pas faire le dégoûté en voyage, et la solitude commençait à me peser. Et comme je n'avais pas surpris, de la part des convives, même un soupçon de réprobation, je me dis que je ne devais pas me montrer plus collet monté qu'eux.

Lui aussi m'avait reconnu. Quand je me levai de table, je lisais dans son regard qu'il s'attendait à un salut, à un signe quelconque de reconnaissance. Mais, que voulez-vous, avec la meilleure volonté du monde, je ne puis me jeter à la tête des gens. Pour m'abstenir, je trouve toujours des raisons, dont la meilleure, empruntée au stock de proverbes de ce vieux radoteur de Dieudonné, est qu'il faut laisser pisser le mouton.

Mais, le lendemain, il m'aborda sur le bateau, pendant la traversée du lac, très gentiment, la main tendue. Il se fit répéter mon nom qu'il n'avait pas bien compris, le saisissement m'ayant un peu contracté le gosier.

Quant au sien, il était tel que j'esquissai un involontaire mouvement de recul. Franchement, est-il permis de s'appeler Clems? Clems tout court, sans prénom, sans qualificatif d'aucune sorte? Je m'y suis habitué depuis, mais, au moment même, il me produisit l'effet de quelque énormité rabelaisienne, et je n'étonnerai personne en disant que j'étais plus que jamais disposé à laisser faire le mouton. Cet individu qui portait un nom de rémouleur ou de tondeur de chiens, ne m'inspirait décidément aucune confiance.

Mais j'avais compté sans l'impression de cette voix chaude et musicale, de cette voix inoubliable, miraculeusement charmeresse — sans la séduction de cette nature tendre, si inépuisablement bienveillante — et surtout, oh oui surtout! sans cette science du verbe, réellement sans exemple.

Je m'abandonnai à mon destin, vaincu, dépossédé de mon libre arbitre et, le soir, nous étions une paire d'amis.

IV

Mon nouvel ami connaissait admirablement le pays. Il m'avait même semblé qu'il en tirait quelque vanité ; mais c'était là une de ces erreurs, imputables à l'habitude qu'on a de juger les autres d'après soi-même.

Naguère grand voyageur, il lui était resté de ses anciennes coutumes migratoires une étonnante facilité de déplacement et, parfois, pris d'une soudaine fringale de revoir quelque site aimé, il entreprenait de longs voyages, décidés au dernier moment, quelques heures à peine avant le départ du train.

Il professait que, pour juger un pays, il faut l'avoir vu en divers états d'âme, dans toutes sortes de lumière et sous tous les aspects qui résultent de l'alternance des saisons, afin que tout, paysage, état d'âme et coloris se confonde dans le souvenir en une seule image qui renferme toutes les beautés possibles. Car un paysage, disait-il, est comme une femme qui ne se dévoile qu'à l'amant qui l'a longuement sollicitée.

Ce n'était pas la seule théorie baroque qu'il affichât sur l'art de voyager. En vertu de l'une d'elles, qui s'avérait particulièrement désastreuse à l'usage, nous gaspillâmes notre temps à chercher ce qu'il appelait des coins inédits, auxquels je ne découvris rien d'admirable, alors qu'il eût été si simple de faire, comme tout le monde, l'excursion des Treize-Arbres, l'ascension des Rochers de Caux, la visite du Château de Chillon.

Je ne suis pas de ces nigauds qui graduent leurs pâmoisons d'après les indications du Baedeker. Mais le snobisme qui dénigre les belles choses, uniquement parce que dûment constatées et cataloguées, est tout aussi ridicule. Pour moi, je regimbe contre toute contrainte en cette matière ; j'aime la nature à ma manière qui est toute spontanée, et la seule bonne.

Ce brave Clems avait des extases par trop naïves. Un rien, quelques pierres croulantes, un arbre rabougri, le clouait sur place à l'égal d'un spectacle mirifique. La nappe bleue du Léman le fascinait.

Il lui arrivait de passer devant elle des heures entières en muette contemplation, d'où il sortait en un sursaut, frissonnant, les yeux égarés.

C'était toutefois l'exception, car il avait l'admiration plutôt verbeuse et un peu agaçante. Il abusait de l'argot des peintres et, comme eux, parlait tons et couleurs, jeu de lumière, valeurs et atmosphère avec un enthousiasme factice et gesticulant.

Je supportais ces petits travers d'une âme égale, car je suis naturellement indulgent. J'avoue même que, amolli et abêti par mon bonheur trop neuf, j'avais assez à faire pour me préserver de la contagion de ces imbéciles sensibleries.

Une autre ombre au tableau ensoleillé — que vous disais-je, voilà que je me mets aussi à parler comme un rapin! — était la mise sordide de Clems, cet infâme complet jaune-brun, maculé de taches, moiré de graisse, ou, en temps de pluie, cette ignoble souquenille de toile grise. Et le mal, qui empirait tous les jours, était sans remède, car Clems n'avait presque pas de bagage et, à coup sûr, aucun costume de rechange.

Ces façons relâchées étaient des vestiges d'anciennes et peu recommandables fréquentations. En effet, pendant presque toute sa seconde jeunesse, Clems n'eut d'autres compagnons que des rapins, des rimailleurs, des croque-notes et autres acrobates habiles à écouler leur monnaie de singe. Dieu merci, il avait tourné le dos à toute cette bohême bariolée. Mais, alors qu'il gardait un souvenir affectueux aux peintres, qui sont, disait-il, de grands enfants à l'âme joviale et ingénue, aux yeux éblouis de soleil, à l'esprit si encombré d'images qu'il n'y reste guère de place pour une idée bonne ou mauvaise — alors qu'il continuait à estimer les littérateurs, gens pratiques, pas romanesques pour un sou, mais de bonne compagnie — il avait une bien piètre opinion des musiciens de sa génération, qu'il jugeait vaniteux, jaloux et bornés, férocement arrivistes.

Bien qu'il se défendît de magnifier les morts à seule fin de ravaler les vivants, il ne se faisait pas faute de comparer les musiciens actuels aux grandes et nobles

figures du passé et il va sans dire que tout l'avantage restait à ces dernières. Il revenait aux vies de Schubert, de Mendelssohn, de Chopin, comme à d'inépuisables sources de pureté! Il avait été lié d'amitié avec Guillaume Lekeu, et il parlait souvent et avec émotion de ce jeune compositeur qui, disait-il, serait devenu le Beethoven de notre époque, n'eût été sa mort précoce.

Je faisais peu de cas des opinions musicales de Clems — pour moi, la musique la moins bruyante est la meilleure. Mais pour visiter un musée, mon ami était un compagnon de choix. Moi aussi je suis bon juge en fait de peinture. Cependant, je le reconnais, mes préférences s'appuyent trop exclusivement sur mon intuition, alors que Clems s'autorisait, en plus, de solides connaissances techniques. Il soulignait les qualités et critiquait les défauts de composition de chaque toile avec une incontestable compétence, énumérant les meilleures œuvres du maître, indiquant les musées ou les collections particulières qu'elles enrichissaient. S'il s'agissait d'un ancien, il évoquait toute l'existence de l'artiste, matérielle et cossue dans les grasses et plantureuses Flandres, si douces à l'ouvrier d'art — médiocre et mélancolique dans la froide et méprisante, et puritaine, et hypocrite Hollande — noble et fastueuse dans la divine Italie, milieu d'inégale magnificence des petites cours, férues d'art.

Cette manie de toujours confronter la vie et l'œuvre de l'artiste, sous prétexte que l'une commentait l'autre, était fatigante au possible.

Les soirs limpides — ou plutôt les nuits, car Clems était un incorrigible couche-tard — la chanson passait dans un autre ton. Il n'était plus question alors que d'astronomie, toujours avec la même verbosité précise, où les termes hirsutes, d'apparence quasi cabalistiques, pullulaient, Je ne connais rien de plus rebelle aux lèvres que le jargon de ce métier-là. Clems nommait, en me les montrant du doigt, les grandes étoiles, Sirius et Altaïr, Aldébaran et Maïa, Méropé et Beltégeuse, et Algol, l'étoile changeante. Il décrivait les planètes qui tournent autour du soleil,

Mars, Jupiter, Saturne et même la dernière découverte, la planète extra-neptunienne, comme s'il y était allé. Ces choses fabuleuses m'abasourdissaient plus qu'elle ne m'enchantaient, et je me demandais jusqu'à quel point je devais y ajouter foi. A beau mentir qui vient de loin.

La prudence me dissuade d'être prudent sur ce chapitre. Ma science des astres est courte, et je risquerais de débiter pour vérités inattaquables ce qui n'est que rêveries d'illuminé. Si je me rappelle quelques-unes des théories cosmiques de Clems, c'est en raison de leur singularité.

— Nous voyons l'univers, disait-il, sous la poétique apparence d'un écran d'azur, parsemé de gouttes lumineuses. Il faut en rabattre. Vu de près, il ressemble plutôt à quelque chantier de démolition. En effet, l'espace interastral, qui constitue la majeure partie, la presque totalité de la création, est occupé par un inélégant bric-à-brac, restes de très vieux mondes, tombés en poussière. Notre petit monde solaire présentera bientôt le même aspect, car sa désagrégation marche grand train. La plus petite des deux lunes, qui éclairaient jadis les nuits terrestres, s'est déjà disloquée, et celle qui nous reste, complètement desséchée, ne tient ensemble que par une sorte de prodige. Mars se crevasse dans tous les sens et n'en a plus pour longtemps. Une planète qui voguait naguère entre Mars et Jupiter, n'existe plus qu'à l'état de moignons informes, et il est plus que probable que Vulcain, que Lescarbault découvrit il y a une cinquantaine d'années, et qu'on n'a plus revu depuis, partage son sort. C'est si peu de chose que l'existence d'un monde !

» Ce qui inquiéterait plus encore, si l'on se donnait la peine de l'observer, c'est que les mouvements, tant rotatoires que révolutifs, des planètes, accusent une fâcheuse tendance au ralentissement et que, phénomène concomitant, la durée des jours, des mois, des années terrestres, augmente sans cesse.

» Le fait en soi est tout ce qu'il y a de plus naturel. L'élan initial qui a projeté les planètes dans l'espace, inlassablement contrarié par la résistance de l'éther

et l'attraction du soleil, doit finir par s'user. Or, à révolutions alenties, longues années. Il est dommage qu'on ne possède aucun moyen d'évaluer la différence entre les jours de naguère et d'aujourd'hui. Tout porte à croire qu'elle est considérable, puisque les années de notre voisin Mars, plus petit et plus léger, mais plus vieux que la Terre, équivalent à presque deux années terrestres.

» Ce qui frappe dans l'histoire ancienne, et notamment dans les premières généalogies chaldéennes et judaïques, c'est l'extraordinaire longévité des hommes de l'antiquité. A en croire ces chroniques — et pourquoi ne les croirait-on pas? Les Chaldéens étaient des mathématiciens de premier ordre, et les Juifs aussi savaient compter — la durée de la vie humaine aurait alors oscillé entre cent cinquante et deux cents ans. Les patriarches Abraham, Isaac et Jacob moururent aux âges respectifs de 175, 180 et 147 ans. Moïse n'assuma le rôle d'éducateur du peuple hébreu qu'à l'âge des forces viriles, qui était en ces temps-là de quatre-vingts ans.

» Et pourtant l'hygiène, science jadis ignorée, élargit de jour en jour le cercle de la vie humaine. Que retenir de cette apparente contradiction, sinon que nos années sont plus longues que celles des patriarches?

» Toutes les fois que les vieilles chroniques narrent quelque événement dans la succession chronologique de ses péripéties, nous sommes étonnés de sa lenteur. L'exode d'un peuple — les Hébreux mirent quarante ans pour atteindre la Terre promise — les évolutions d'une armée, le voyage d'un ambassadeur, le siège d'une ville, tout cela prend un temps qui nous paraît invraisemblable. Rien n'est curieux à cet égard comme de comparer l'épopée napoléonienne aux grandes guerres d'autrefois, la campagne d'Egypte, si rapidement menée, aux expéditions similaires d'Alexandre et de Cambyse, la foudroyante action de Waterloo à la lente bataille de Marathon. Au regard de l'histoire moderne, l'antique paraît figée.

» Ce n'est toutefois qu'une illusion. Les hommes

des premiers temps historiques furent autrement bouillants et impétueux que les générations actuelles. Mais leurs gestes se répartissaient sur un nombre d'heures plus grand, ces heures étant plus brèves.

» Cela se reflète d'une manière amusante dans le langage naïf des anciennes chroniques. L'auteur de la Genèse, voulant donner une idée saisissante de la puissance de Jahveh, dit que l'œuvre créatrice fut accomplie en six jours, ce qui, dans sa pensée, signifie : en un rien de temps, en un tournemain. Aujourd'hui, la longueur des jours retirerait à cette image toute éloquence. »

Il me souvient que nous apprîmes un jour, au hasard de la lecture des journaux, que les astronomes venaient de mesurer, une fois de plus, la distance de la Terre au Soleil, en prenant, pour former la parallaxe, une minuscule planète, Eros, nouvellement découverte, et qui gravite entre Mars et la Terre. On avait ainsi constaté, au grand étonnement de la gent érudite, que le soleil est beaucoup plus éloigné de nous qu'on ne croyait, et que la différence atteint un petit million de kilomètres.

— On mesurerait cette distance trente-six fois, dit Clems, et trente-six fois on obtiendrait des résultats différents. Car notre planète ne se meut pas dans des glissières, et son orbe n'est nullement immuable. Ce serait une grande erreur de croire que l'univers ressemble aux productions puériles des faiseurs de jouets mécaniques. Rien n'est fixé dans la création ; tout y est vie, effervescence, transformation, élaboration. La Terre, placée au centre de la Voie Lactée, subit l'influence attractive de ces millions d'étoiles toujours en mouvement, influence dont la résultante est instable à l'excès. C'est pourquoi son orbite est une spirale sans fin, et pas deux, parmi le nombre infini des spires, ne s'épousent complètement.

» Et c'est en cela, en ce fait inouï que toute chose, physique ou morale, concrète ou abstraite, est unique au monde, que réside son prix. Telle est la puissance du principe créateur, telle l'infinie diversité des choses créées, que jamais entité ne fut identique à aucune autre, que cette entité soit une étoile, l'orbite

d'un corps céleste, un événement, une pensée, un homme, une feuille d'arbre, un brin d'herbe ou un grain de sable.

» A l'encontre du dicton stupide qui veut que rien n'est nouveau sous le soleil, aucune seconde, dans la prodigieuse succession des durées que nous appelons l'éternité, ne fut l'équivalent d'une autre seconde. La vie du plus humble, comme du plus superbe, est d'une inégalable splendeur, puisque sans modèle et sans pendant. Ce que vous admirez aujourd'hui, jamais plus vous ne l'admirerez; demain d'inanalysables contingences auront modifié spectacle et spectateur.

» Voilà ce qu'il convient de dire à l'homme, pour qu'il apprenne à jouir du moment qui passe et qui, passé, est irrémédiablement aboli. Et ce qu'il faudrait encore lui dire, afin d'exalter son orgueil — car l'orgueil seul élève l'homme vers plus de bonté — c'est que, sans lui, sans la collaboration de sa pensée et de sa sensibilité, la création n'existerait pas. Non, on ne pourrait prétendre sérieusement que des phénomènes qui n'ont pas de spectateur, que des musiques qui n'ont pas d'auditeur, existent. »

Si je voulais faire un effort de mémoire, je pourrais remplir un livre, rien qu'avec des discours de cet acabit. Je ne me donnerai pas ce tort. Encore moins endosserai-je la responsabilité de ces divagations. Je ne les mentionne que parce qu'elles peuvent contribuer à faire comprendre la mentalité un peu étrange de Clems. Ses méditations s'évadaient de préférence vers le passé ou l'avenir, ou vagabondaient dans d'autres planètes. Au début de nos relations amicales, je le soupçonnais de forger des paradoxes saugrenus, à seule fin de me mystifier. A tort. Il était sans malice, et son penchant à envisager toute question sous un angle imprévu, n'était qu'une conséquence de la tournure un peu déconcertante de son esprit. Car, si son intelligence était transcendante, elle paraissait établie sur un plan exceptionnel. Elle était en quelque sorte presbyte, embrassant sans effort tout ce qui est grand et lointain, mais ne distinguant que difficilement ce qui, comme on dit, saute aux yeux.

Par exemple, il m'a fallu du temps pour m'habi-

tuer à son dédain de l'actualité. Moi, je me moque de ce qui se passe dans la lune; je place mon mérite à suivre et classer les événements terrestres. Et je me targue de clairvoyance! Pas un des grands faits de l'histoire contemporaine que je n'aie prévu avant tout le monde.

On croit peut-être que cette subtilité d'intuition me valût quelque prestige? Erreur. Mon ami m'écoutait très mal, au contraire, et ne me répondait pas du tout. Aussi n'ai-je jamais su si les sympathies de Clems allaient aux Russes ou aux Japonais, ni ce qu'il pensait de l'imbroglio marocain; s'il considérait la reprise du Congo comme une bonne affaire, et s'il croyait que la Jeune Turquie sortirait indemne de ses maladies infantiles.

Son flegme était incommensurable. Lorsqu'il s'agissait d'aller prendre le train ou le bateau, sa lenteur à démarrer me faisait trépigner. Et c'était peine perdue que de l'exhorter à faire diligence. Il répondait invariablement : « Rien ne presse; la seule chose urgente est de reprendre le Rhin aux Allemands. »

Après tout, c'était peut-être une simple boutade. Non, cependant! Maintenant que j'y pense, je me rappelle mainte allusion où perçait son animadversion des casques à pointe.

Un jour, il remontait le Rhin sur un de ces bateaux à grandes roues, dont les noms disent si bien la bêtise servile et chauvine des Allemands. Arrivé à Coblence, il s'installa, pour dîner, à la terrasee d'un hôtel qui bordait le fleuve. Le propriétaire, une brute de belle venue, basse sur pattes, ronde comme une tonne, bouffie de bière et de bonhomie, et dont la trogne fleurie luisait de cette béatitude de vivre qui incline les cœurs à l'attendrissement, tournait autour de mon ami, dans l'évident dessein de rehausser par quelque causerie palpitante la médiocrité du menu.

Mais il faut croire que ce client hautain l'intimidait. Bien que ces rustres rhénans soient d'une loquacité telle qu'elle donne l'impression de quelque chose de mécanique et d'intarissable, qui ne pourrait s'arrêter que dans l'improbable cas d'un dérangement de la machine, le bagout de l'homme parais-

sait, ce jour, en défaut. Enfin, ses petits yeux de pachyderme domestique s'éclairèrent : il avait trouvé l'entrée en matière convenable, le sujet qui cumule toutes les qualités, qui force tous les assentiments. Après avoir montré, d'un geste dévôt, le Ehrenbreitstein, la forteresse qui élève, sur l'autre rive, sa masse carrée, l'honnête fripouille dit, en pétrissant les bourrelets de chair violette et les saucissons malpropres qui terminaient ses bras, ou — pour dire la chose en raccourci — en se frottant les mains : « Dans l'hiver de soixante-dix nous avons empilé là dix mille prisonniers de guerre; tous, jusqu'au dernier, ont crevé de froid et de faim! »

Je ne me porte pas garant de l'exactitude du fait historique. Pourtant, je penche à le croire véritable puisque Clems, en le rapportant, ne l'a point contesté.

Je n'ai jamais rencontré personne qui eût la tête aussi bourrée de faits, de dates et de chiffres. Ce n'est pas blâmable en soi, à condition toutefois qu'il n'y ait pas d'ostentation, et que cette science ne serve pas à faire le barbacole ou à humilier les gens qui ont consacré leur temps à des choses utiles. Je n'admets pas davantage qu'on soit tenu de payer en déférence et en coups d'encensoir l'honneur de vivre dans l'intimité d'un homme éminent. J'ai horreur des formules révérencieuses, et je le déclare sans ambage, si Clems eût fait mine d'exiger ce taux d'usurier, je l'aurais lâché comme une note de basson.

Je dois dire, à la décharge de mon ami, qu'il ne tirait pas vanité de son savoir. Il était aussi insensible à la louange qu'au blâme, et cette circonstance ne contribuait pas peu à faire de lui une figure à part, sans analogie avec aucune autre. Il ne se préoccupait pas le moins du monde de l'impression qu'il produisait sur ceux qu'il coudoyait, ne leur témoignait ni sympathie, ni aversion. Je crois bien qu'il les englobait tous dans le même et impartial mépris. C'est là, je crois, l'explication de son imperturbable sans-gêne, de sa mise sordide, si peu en rapport avec sa fortune, de ses mauvaises fréquentations, de ses causeries, rue de la Paix, avec la laitière et la marchande des quatre saisons.

Or, il est certain qu'au point de vue social, le besoin d'égards et de considération est le plus merveilleux moyen de police qui soit, et qui mâte les plus frondeurs, qui dompte les plus insoumis. C'est le gendarme en faction permanente devant la porte des consciences. La crainte du qu'en-dira-t-on, le respect de la basoche, la recherche des honneurs, ne sont que quelques-unes des innombrables facettes du désir d'être considéré. Sans ce mortier-là, il y a belle lurette que l'édifice social aurait croulé. Pour vivre sans besoin de considération, il faut avoir une nature de brute ou une âme de héros.

Mais il est à remarquer que celui qui ne brigue pas de considération pour soi, peut se dispenser d'en avoir pour les autres, et se trouve, par là même, dans une situation privilégiée en ce qu'il est affranchi d'un tas de corvées et d'obligations embêtantes. Je devais en faire bientôt l'expérience,

Je logeais toujours à l'Hôtel de Norvège, uniquement, je puis dire, pour être agréable à Clems, qui se plaisait en ce milieu de millionnaires américains, de grand-ducs russes et de rastaquouères. Moi, il m'horripilait. Tous ces relents fades de cosmétiques, d'eau de Javel, de vétiver, de lavande ambrée, de chypre, de frangipane et je ne sais quelles autres sales odeurs qui traînaient dans l'escalier, me donnaient la nausée. Et puis, les prix étaient réellement exorbitants. Jamais, au grand jamais, je ne me serais cru capable d'aussi lourds sacrifices. Et voilà qu'un beau matin — trois ou quatre semaines peut-être après notre rencontre — Clems ne parut point au déjeûner. Il avait filé à l'anglaise, comme un voleur.

Du coup, mon admiration avait subi une forte baisse. Tout en vérifiant mon argent et mes bagages, je faisais ce qu'on appelle en argot de feuilleton, d'amères réflexions. Je comprenais maintenant pourquoi cet individu affectait de faire fi de la considération. Les raisins étaient trop verts!

Décidément, ce vieux chenapan de Dieudonné était dans le vrai : on ne saurait trop laisser pisser le mouton.

Carl Smulders.

(*A suivre.*)



LÉON CLADEL, d'après une gravure de BRACQUEMOND.

LÉON CLADEL

M. Edmond Picard a publié dans La Chronique *du 26 septembre dernier un article que nous nous faisons un agréable devoir de reproduire ici. Notre éminent collaborateur fut, on le sait, le précieux ami, dès la première heure, de cette Revue et il ne cesse de lui témoigner en toutes occasions sa puissante et inestimable sympathie. Nul ne s'étonnera dès lors que nous soyons fiers d'insérer ici la belle page que lui a suggéré une étude parue dans notre dernière livraison.*

La dernière livraison de la *Belgique artistique et littéraire* — la principale des dix-sept revues les plus notoires qui affirment chez nous l'intensité croissante de nos Lettres — a publié une curieuse étude de Pierre Broodcoorens sur le grand écrivain qui, avec Gustave Flaubert, Barbey d'Aurevilly et les deux Goncourt, symbolise en un quadrige superbe le Roman français au commencement de la seconde moitié du XIX[e] siècle, après le colosse que fut Balzac, avant la brigade brillante et foisonnante, dont Daudet et Maupassant furent les égrégores.

L'occasion de ce morceau de littérature où s'affirment en un très bel échantillon les qualités de Broodcoorens, notamment la rutilance jordanesque qui le caractérise surtout, fut apparemment la décision prise récemment par le Sénat français d'autoriser l'érection, dans le jardin du Luxembourg, d'un monument à la gloire du créateur d'Ompdrailles, du Bouscassié, de l'Homme de la Croix-aux-Bœufs, du descripteur épique de la Fête Votive de Saint-Bartholomé-porte-glaive. A Bruxelles nous avons déjà, au rond point de l'avenue Louise, le beau groupe en bronze de Charles Vander Stappen avec son inscription commémorative.

A la tête du Comité français sont Auguste Rodin, Carolus Duran, Jean Richepin, et, comme président

d'honneur, Léon Bourgeois, ce ministre éminemment notoire, si souvent cité et consulté, qui ressemble, en sa psychologie, au William Temple, bien croqué par Prévost-Paradol dans son excellente préface des Voyages de Gulliver : toujours prudent, toujours heureux, habile et intègre négociateur, amateur discret du bien public, gardien vigilant de sa réputation, paraissant dédaigner un pouvoir dont il redoute l'exercice, n'ayant jamais résisté ni aux passions gouvernementales, ni aux passions populaires, mais ne leur ayant jamais servi d'instrument, peu enclin à remonter le courant ou à le suivre, se tenant volontiers sur la rive, pratiquant une habile indécision avec un air de persévérance, ayant l'art suprême de paraître agir et de sembler nécessaire.

Pierre Broodcoorens n'a pas personnellement connu Léon Cladel. S'il le magnifie avec enthousiasme dans ses œuvres qu'il a pu lire avec dévotion, il ne le décrit pas toujours exactement dans sa personne qu'il a ignorée et il a, parfois, un peu trop suivi certaines légendes qui représentent l'illustre natif des campagnes du Quercy comme un ours mal léché. Deux ou trois passages qui exagèrent en ce sens eussent été à adoucir ou à retrancher du panégyrique sonore et emporté dont ceux qui aimèrent Cladel vivant et qui admirent ses livres, — plusieurs sont dès à présent classiques, — sont, certes, émus et reconnaissants.

Pour l'exactitude de l'Histoire littéraire, par pitié respectueuse envers ce grand mort, qui, cinq fois, séjourna dans notre Belgique qu'il aimait, et qu'il me fut donné de fréquenter intimement, je me permets quelques rectifications qui remettront au point sa noble, étrange et héroïque figure. Complémentairement, je demanderai à Paul André et à Fernand Larcier, les directeurs de la *Belgique artistique et littéraire*, de reproduire les deux portraits, l'un du maître graveur Bracquemond, l'autre, simple photographie mais merveilleusement suggestive, qui sont dans le beau livre « La Vie de Léon Cladel », écrit par sa fille Judith et édité à Paris chez Lemerre.

*
* *

Voici un passage de cette biographie pieusement dessinée par l'auteur de « Rodin, l'homme et l'œuvre », dont notre compatriote Van Oost a fait paraître l'an dernier une décisive et opulente édition.

« Vers 1860, — j'ai des photographies et je décris fidèlement, — c'était un jeune homme de taille élancée et très proportionnée, d'une musculature dont la finesse n'abolissait point la vigueur, au visage allongé, plein, sans lourdeur, au regard direct et pourtant chargé de méditation, à la chevelure soigneusement calamistrée, séparée par une raie de côté et massée avec art sur le front et la tempe, aux joues arrondies et rasées, sauf une très légère moustache avivant le dessin remarquablement délicat de la bouche. Des vêtements de coupe distinguée étreignent les lignes de sa stature et de doubles breloques, au bout d'un ruban de soie, ornant son gilet savamment croisé, achèvent de lui donner un air à la Rastignac. Enfin, devant l'objectif du photographe, il n'oublia pas de mettre en valeur ses mains sveltes, dont il fut toujours assez coquet, même quand l'âge et, surtout, une excessive nervosité eurent raviné leur finesse d'ivoires japonais.

» Cette tenue était même une forte concession à la simplicité de la part d'un fantaisiste en accoutrements, pur dandy au temps de ses vingt ans, qui, en son âge mûr, alors qu'il aurait volontiers repris l'uniforme paysan, se complaisait à raconter ses anciennes inventions de toilette et ses costumes de fashionable risquant, sur les promenades toulousaines, des gilets à la Robespierre, des redingotes à collet, des spencers en velours. Cette crise d'élégance tôt passée, indifférent à tout ce qui n'était pas aliment d'âme ou de pensée, il dédaigna les questions de parure et si, lorsque je grandis et qu'il s'amusait de ma haute taille dépassant la sienne, il demandait, toujours épique et imaginatif, qu'on me confectionnât « une robe fauve garnie de peau de lion », il n'enviait guère pour lui que la peau de bique des bergers. En vérité, il ne la porta point, malgré les dires de certains reporters qui certifièrent l'avoir rencontré sur le boulevard en ce sauvage appareil, comme d'autres prôneurs du docu-

ment humain — c'était aux beaux jours du Réalisme — prétendirent qu'il se drapait d'une limousine de roulier. Il subissait déjà, de son vivant, les embellissements de la légende et si j'y contredis ici, c'est que, n'émanant pas de la franchise populaire, ils ne sont point en accord avec sa vraie nature, ennemie de toute affectation de simplicité ou de maniérisme. »

***

A cette belle page d'une main filiale, j'ajouterai un souvenir personnel. Il plaira, apparemment, aux Bruxellois, qui aiment leur ville et ses anecdotes : cela s'est passé chez eux.

C'était en 1883. Je n'avais jamais vu Léon Cladel, mais j'avais beaucoup lu ses livres. L'Homme de la Croix-aux-Bœufs m'avait laissé la résonance d'une émotion poignante; son drame se déroulant dans le paysage quercynois hantait ma mémoire comme le résidu d'un rêve violent. Le Bouscassié et son idylle avaient, depuis, mis un adoucissement à cet âpre souvenir. Mais Ompdrailles et La Fête Votive de Saint-Bartholomé-porte-glaive, successivement recherchés et dévorés avec une curiosité obsédante, m'avaient rendu l'impression première de brutalité épique, tendre pourtant à certaines pages. J'avais construit l'auteur d'après mes sensations; je me le figurais robuste, ramassé, solide sur ses jambes de bon piéton rustique, la main rude, le col court, le teint broyé dans le rouge et la sépia, les cheveux noirs crépus et durs; bref, celui qui avait groupé sous le titre « Mes Paysans » quelques-unes de ses œuvres les plus intenses devait être un paysan; celui qui avait sculpté Ompdrailles, le lutteur triomphant, devait avoir quelque chose de la musculature de son héros.

J'étais sous l'influence de ces impressions, et le Cladel de mon imagination, jamais contredit dans ses contours, prenait peu à peu la fixité des profils de médaille, quand Camille Lemonnier, au banquet que notre jeune école artistique organisa

comme une émeute pour venger des dédains officiels, lui, le vivant, et Octave Pirmez, le mort, dont la chaise vide couronnée de roses et le couvert sans convive, lui faisaient face, me dit, après l'apaisement des toasts et des acclamations : Cladel arrive demain. — Chez toi? — Non, impossible, ma maison n'est qu'une cabine. — Où alors? — A l'Hôtel de Hollande, je l'y ai annoncé. — A l'Hôtel de Hollande! rue de la Putterie! Mais c'est un cimetière dans un bas-fond. — Eh! que veux-tu? C'est un homme simple, cénobitique, ennemi du faste. — Très bien, mais l'ennui, la solitude froide, le marasme des lieux sans soleil! Il est du Midi, n'est-ce pas? C'est un Montalbanais. — Oui, mais les grandes auberges luxueuses l'horripileraient et toutes les autres se ressemblent. — Eh bien! qu'il loge chez moi!...

Le lendemain, empêché par des devoirs professionnels d'aller moi-même à la gare, je recrutai deux Jeune-Belgique, Octave Maus et Max Waller, qui acceptèrent d'être les aides de camp de mon futur hôte pendant son séjour en Belgique. Ils le reçurent à la descente du wagon et joyeusement l'amenèrent en voiture découverte. Nous étions en juillet.

Quand le landau s'arrêta chez moi, je vis pour la première fois ce natif du Quercy, que je croyais pareil aux arbres bien plantés des pentes qui, de la Méditerranée à l'Océan, achèvent les Pyrénées en les rattachant aux plaines dont Toulouse est la reine.

Il était assis sur la banquette du fond, à côté d'Octave Maus, ayant en vis-à-vis Max Waller l'imberbe. Il avait l'aspect souffreteux. Il était maigre. Il me regardait avec de petits yeux vifs, scintillants, dans un visage de Christ émacié. Sous un chapeau de haute forme défraîchi, descendaient des cheveux châtain foncé qui rejoignaient une barbe longue. Le teint était terreux, la physionomie maladive et inoubliable. Il me regardait, inquiet, eût-on dit, et étonné.

J'étais stupéfait! Stupéfait! oui, mais ému, troublé, devant cette silhouette touchante, doucement triste et résignée, me semblait-il, qui se substituait

tout à coup avec une poésie pénétrante, au personnage massif et dantonnesque qui, jusqu'alors, pour moi répondait au nom de Cladel et venait de s'évanouir comme un fantôme au premier chant du coq.

Et voilà pour moi le vrai portrait de celui que Barbey d'Aurevilly, Jules Janin, Louis Veuillot, Edouard Drumont, Clovis Hugues, et d'autres, ont célébré comme un des grands écrivains de France, et dont Emile Zola, lors des funérailles, en 1892, a prononcé l'émouvante oraison funèbre.

EDMOND PICARD.



LÉON CLADEL, d'après photographie.

LES LIVRES BELGES

René LYR : *Brises*, poèmes (Édit. de *La Belgique Artistique et Littéraire*). — **Joseph JEANGOUT :** *Le Rouet d'or*, poèmes (Oscar Lamberty, édit. Brux.). — **Théo HANNON :** *Au clair de la Dune*, poèmes (*id.*). — **Marcel ROYAN :** *Brissone*, comédie en 3 actes (Impr. Buschmann, Anvers).

M. René Lyr a voulu, lui-même, semble-t-il, définir la qualité des poèmes qu'il nous donne :

Musique exquise d'heure heureuse :
parfums chuchotés, mots d'espoir,
Chanson de lune en fleurs, berceuse
dans le silence blanc du soir.

Il affirme son optimisme juvénile dans ces deux strophes, qui évoquent bien la joie des choses et des jours :

Je suis un buisson de poèmes
en fleurs de rythmes et d'accords,
où se posent les oiseaux d'or
des rires clairs que l'heure égrène

Et je me sens, dans l'aube claire,
frémir d'un blanc frémissement
en battement d'ailes légères
à l'allégresse des Printemps.

Les *Brises*, témoignent d'une sensibilité qui nous rassure sur la vocation poétique de M. René Lyr. Quelques images ont la saveur de l'imprévu, parmi le bouquet, souvent respiré, des fleurs familières du lyrisme ; quelques nuances surprennent en plaisant à notre esprit. Cependant, l'art de l'écrivain n'est point parfait. L'expression, trop souvent, est imprécise, et elle se charge à plaisir, dirait-on, de vocables d'une inutile et vaine rareté (de « décœurantes » fêtes — l' « au-jour-le-jour » d'un pauvre rêve — les parfums, épars dans la lumière, « infinissent » mon rêve — le printemps « ramageur », etc.), ou d'épithètes à l'obsédante hantise (lune « aurorale », amour « lustral », etc.).

*
* *

Le métier du vers, M. Joseph Jeangout veut, lui, s'en rendre maître à force de le pratiquer. Il a développé, certes, le talent, dont il nous offrait les premiers essais, il y a quelques années, dans *La Chanson de l'Ardenne.* Il est resté fidèle à la même inspiration filiale et touchante. Il chante son terroir avec

Ses bois et ses côteaux en fleur
Et ses champs d'où s'exhale un arome de menthe.

Ce sont ses paysages qu'il décrit, avec une verve inépuisable, dans *Le Rouet d'or.* Sans cesse, reprenant le bâton du flâneur, il les retrouve. La terre patriale lui paraît toute rayonnante en son changeant décor. Il en détaille la beauté parfois mélancolique, telle qu'elle se décèle à ses yeux, au gré de l'heure et des saisons.

M. Jeangout a, de la sorte, composé une centaine de tableaux, de dimensions inégales, dans lesquels son émotion transparaît à divers degrés, s'effaçant même dans quelques-uns, au point qu'ils revêtent l'aspect de croquis purement objectifs, comme dans *La Forge* et *La Fille à la gerbe*, par exemple. Presque toujours, pourtant, l'âme du poète se mêle à celle des choses. Il a su faire entendre toute une gamme de sentiments qu'il module sur le thème éternel et sans cesse renouvelé de la nature.

Malgré les qualités littéraires qu'on ne pourrait dénier aux pages du *Rouet d'or*, il n'y a guère aucune de celles-ci à laquelle on reconnaisse ce caractère d'achevé, de parfait qu'on aime rencontrer, de temps en temps au moins, dans un recueil poétique. Le style y est parfois sans relief, et il s'y embarrasse trop souvent de broutilles, sous lesquelles sa vigueur et sa précision s'affaiblissent et se perdent. On s'en convaincra par la lecture de ce *Jour d'été*, que je transcris en mettant entre parenthèses les passages qui me paraissent mériter le reproche dont je parle :

Il fait beau. Les jardins sont d'émeraude et d'ambre.
La porte ouverte a l'air de prolonger la chambre.
Au loin (vers le profond et superbe horizon)
Les ombres des oiseaux jusque dans la maison
Se croisent prestement comme des fils qu'on noue.
Une abeille parfois s'y hasarde et s'y joue,
Et brusquement s'enfuit dans un ronflement d'or.
Des enfants (réunis en un charmant accord),

Font un babil joyeux, sous les pommiers dans l'ombre.
(La plaine offre aux regards des spectacles sans nombre.)
Les côteaux éloignés sont estompés de bleu.
Un arbre au coin d'un champ semble une palme en feu
(Qui déploie en l'azur son feuillage de gloire.)
(L'Été triomphe et) *Juin proclame sa victoire*
Qu'atteste (jusqu'au soir éclatant et vermeil.
Le brasillement clair et mouvant du soleil.

A ces restrictions près, *Le Rouet d'or,* de M. Joseph Jeangout, a filé assez de belles images, de bons vers et de nobles pensées pour nous faire aimer le talent très distingué du poète qui en fit tourner la roue harmonieuse.

***

Nous voici bien loin des purs et calmes paysages d'Ardenne, en suivant M. Théo Hannon dans ses « folles ballades » sur la plage d'Ostende ou d'ailleurs : *Au clair de la Dune.*

Le poète nous confie que sa Muse est « ultra-moderne », qu'elle a grand souci de n'être pas « baderne », et que ses chants n'offrent rien de « doctoral ». Aussi prend-elle un air moqueur et frondeur. Elle me plaîrait assez de la sorte, si elle n'affectait, par surcroît, des gestes et un parler qui manquent parfois d'élégance.

L'album qu'ici ie vous présente
Est fait de soleil et de vent,
De l'écume phosphorescente
Et des soupirs du flot mouvant...

Tel est le fort joli programme que se trace M. Hannon et qu'il nous annonce en un boniment badin. Mais la mer n'est qu'un décor de fond, souvent traité en caricature, pour une scène où un chanteur comique a détaillé de petits couplets qu'on dirait improvisés sur l'heure.

Pourtant, au tournant des pages, de temps en temps, une image, une notation briève mais fine, décèlent le bon poète qu'est M. Théo Hannon, et l'on se prend à regretter qu'il ait voulu uniquement nous amuser et rire à tout prix, d'un rire un peu forcé et mélancolique, quand il pouvait nous émouvoir.

La forme même ne sauve pas toujours le fond, et cela étonne de la part d'un artiste du vers français, qui a fait ses preuves. Sans doute, faut-il en accuser la fantaisie bouffonne qui, cette

ois-ci, a inspiré un esprit dont la qualité fut souvent meilleure. Je veux parler de cette imagination capricieuse et débridée, qui dicta à l'auteur d'*Au clair de la Dune*. ce sonnet, par exemple, d'ailleurs remarquable par sa facture solide et bien venu : *La mer enrhumée.*

La mer pince parfois des rhumes étonnants
Et sinistres. La nuit, elle dort toute nue,
Il est vrai, sous le grand ciel de suie, et la nue
Crève, glaçant son ventre et ses seins frissonnants.

Un catarrhe chronique en ses flots moutonnants
Se déchaîne, s'essouffle et la vague éternue
Avec un bruit rythmé de basse continue,
Par vous repris en chœur, échos environnants.

Elle tousse, elle éructe et renâcle, ô phtisie
Du géant, redoutable en son hypocrisie,
Car parfois son chant doux monte, clair, vers le ciel.

Et ce n'est certes pas un mal artificiel
Où la quinteuse crache, en sa rage confuse,
Ses monstrueux poumons, méduse par méduse.

***

M. Marcel Royan, en publiant *Brissone*, se défend d'avoir voulu faire du « parisianisme ». Il se peut que cet avertissement au lecteur évite à la critique la faute d'émettre des jugements erronés, que l'auteur semble redouter. J'en doute, pour ma part. Il n'y a guère lieu de s'y méprendre, encore que la scène se passe de nos jours à Paris, du moins on le croit. Mais on n'y trouve pas ce je ne sais quoi qui est bien parisien, et en particulier cet esprit mousseux et pétillant, qui est commun aux Donnay, aux Capus, aux Flers et Caillavet, aux Francis de Croisset et à quelques autres encore. Le sujet est bien mince pour fournir trois actes à cette comédie, qui est plutôt un vaudeville, ou qui, du moins, finit comme un vaudeville. A part cela, le dialogue est alertement mené et le caractère de *Brissone* est bien soutenu.

ARTHUR DAXHELET.

Albrecht RODENBACH, GEDICHTEN. — **Maurits SABBE,** EEN MEI VAN VROOMHEID. — **Caesar GEZELLE,** LELIËN VAN DALEN. — **Gérard CEUNIS,** DE GEVANGEN PRINSES. — **Piet VAN ASSCHE,** HET DOODE LAND. — **Aloïs Walgrave,** ZINGENDE SNAREN. — **Omer WATTEZ,** GERMAANSCHE BEELDEN EN BALLADEN. — **Gustaaf SEGERS,** EEN WILDSTROOPER. — De nouveau, un trimestre de maigre rendement pour notre littérature flamande. En dehors du recueil des poésies complètes de Rodenbach, édité à l'occasion de l'inauguration de la statue du poète à Roulers, du gentil petit roman de M. Maurits Sabbe, *Een Mei van Vroomheid,* du volume printanier des poésies de M. Caesar Gezelle, qu'il a intitulé *Leliën van Dalen* (*Lis de la Vallée*), du petit drame de M. Gérard Ceunis et de la forte nouvelle de Piet Van Assche, *Le Pays mort,* je n'ai guère qu'à citer le volume assez personnel, mais très inégal de M. Aloïs Walgrave, *Zingende Snaren* (*Cordes chantantes!!!*) dans lequel l'inspiration parfois très poétique de l'auteur est souvent paralysée par des soucis d'évangélisation nuisibles et par des considérations d'intellectualité étrangères à l'émotion naturelle même, — le volume pédant et à tous points de vue défectueux, erroné et incomplet de M. Omer Wattez, *Figures et Ballades germaines*; enfin, le roman amusant de M. Gustaaf Segers, *Un Braconnier,* dans lequel une jeune châtelaine s'ennamoure d'un sauvage paysan, braconnier enraciné, et vice versa un jeune châtelain d'une fraîche paysanne, lesquelles histoires se terminent (naturellement!) par des « festivités » matrimoniales universelles. Les lecteurs qui veulent avoir une idée de ce qu'était le roman flamand — tant au point de vue de la psychologie humaine qu'au point de vue de l'adaptation de la vie et au point de vue de la technique et du style — pendant la période 1880-1890 et qui désirent se divertir honnêtement par la lecture familiale d'une convenable historiette, ne sauraient mieux choisir que ce dernier roman du toujours jeune romancier Segers, Gustave, de l'Académie flamande. A moins qu'une machine pareille ne les dégoûte...

* * *

L'édition des poésies de Rodenbach, préparée par M. Léo Van Puyvelde, sans nous donner tout l'héritage littéraire du poète, est suffisamment complète, pour le moment. Nombre

de poésies n'ont pas encore été retrouvées ou bien sont sévèrement retenues par leurs possesseurs. Une édition définitive de Rodenbach ne deviendra donc possible que dans quelques années.

Les poésies sont précédées d'une préface du collationneur, mieux écrite et plus raisonnable dans son admiration que le livre même de M. Van Puyvelde, dans lequel la louange était un peu forcée et la critique réduite à des proportions si prudentes que la figure de Rodenbach en sortait agrandie démesurément. La préface nouvelle met mieux en évidence le rôle représentatif, la valeur symbolique de Rodenbach, supérieurs au mérite intrinsèque, à la beauté durable de son œuvre.

M. Veen a fait une très bonne action en publiant ce receuil de Rodenbach au moment même où la statue du poète était inaugurée dans sa ville natale et où la Flandre tout entière exaltait l'auteur de *Gudrun* et l'organisateur du mouvement estudiantin flamingant.

La place me manque pour faire ici l'étude de la double œuvre de Rodenbach, son œuvre de littérateur et son œuvre de tribun. *La Belgique artistique et littéraire* a, du reste, publié déjà à ce sujet quelques notes de M. Van Puyvelde. Je me permets aussi de renvoyer les curieux à l'article que j'ai publié dans le dernier numéro du *Thyrse*.

***

M. Maurits Sabbe, l'auteur de *L'Eclusier philosophe* et du *Pieux Mai*, compte certes parmi les plus sympathiques de nos écrivains. Son art est humble, petit, sans prétention et sans grande portée épique, simple au contraire, mais frais, ému, fin et personnel. Il se situe entre le romantisme un peu trop arbitraire de Conscience et de son école et le naturalisme minutieux, cruel, implacable de certains de nos romanciers actuels, un Cyriel Buysse, un Gustaaf Vermeersch. Dans ses livres, il nous montre la bonne petite bourgeoisie flamande de nos villes de province, sa vie modeste, régulière et claire dans le cadre pittoresque de sa commune. M. Sabbe est l'évocateur flamand de Bruges, de ses canaux morts et de ses allées désertes, dont a si bien fait sentir la mélancolie l'admirable Georges Rodenbach, l'immortel auteur de *La Vocation* et du *Carillonneur*. Mais Sabbe suggère moins la tristesse de Bruges la Morte. La Bruges de M. Sabbe est une Bruges vivantes, une Bruges fleurie et ses Brugeois sont de braves gens, optimistes, farceurs, un peu sentimentaux, non point des désespérés ni des rêveurs.

Pieux Mai campe la figure d'un jeune amoureux qui sacrifie sa passion humaine à la vocation de la jeune fille adorée. Un mysticisme très doux, une mélancolie sereine imprègnent cette naïve histoire d'amour, touchante comme peu de contes de notre littérature, très finement écrite, avec une perception aiguë des nuances psychologiques et de la couleur locale, et qui nous laisse le souvenir attendri d'un beau rêve blanc, d'une dévote idylle...



Dans un des derniers numéros de cette revue, M. Fernand Séverin faisait remarquer chez nos poètes français le manque de « ce qu'on est convenu d'appeler le sentiment de la nature. Quelques-uns d'entre eux sont, quand ils le veulent, d'admirables *peintres* du monde physique. Mais aucun d'eux n'*aime* vraiment en lui-même, pour sa beauté propre, le monde innocent des champs, des bois, des eaux et des nuages Nos poètes ne sont pas des rustiques, des solitaires, des paysagistes. » Ce sentiment de la nature nous le trouvons, au contraire, très accentué, chez beaucoup de nos poètes flamands, épanoui en gerbe d'amour glorieuse. Guido Gezelle peut même être considéré — à ce point de vue-là — comme le plus grand poète de l'Europe contemporaine. Et à preuve aussi peut être cité le nouveau volume de vers de son neveu, Caesar Gezelle, *Leliën van Dalen*. C'est bien un amour filial, un amour pieux qui a dicté au poète ce recueil, un amour peut-être trop instinctif, trop spontané, en ce sens qu'il tend trop à remplacer l'observation que j'appellerais expérimentale. Caesar Gezelle se montre peut-être trop peu *peintre*, à l'encontre de ses confrères français, et trop *amant*. Mais ce qu'il faut admirer chez le poète de *Primula Veris*, c'est la fraîcheur, la spontanéité, le naturel de l'émotion. Caesar Gezelle ne regarde jamais la nature en artiste, en curieux, en dilettante. Il la regarde comme un fils regarde sa mère, comme la regarde le paysan même qu'elle nourrit, comme l'a regardée surtout, — mais voilà malheureusement une constatation qui implique une certaine impressionnalité de sa part, une obéissance pas assez consciente à un instinct héréditaire — son oncle Guido.

Car l'influence de Guido Gezelle est manifeste — et heureuse. Là où le poète s'en écarte, son vers s'alourdit et son inspiration se dogmatise. *Leliën van Dalen* contient quelques pièces trop pédagogiques : les conseils moraux qu'aime à prodiguer

M. Caesar Gezelle, prêtre, gagneraient à être mis en prose ; ils sont de nature trop cérébrale et par conséquent opposés, en principe même, à la pureté lyrique, au rythme émotionnel du vers.

A cause précisément de cet élément intellectuel, dominant dans un nombre assez considérable de poèmes, ce *Leliën van Dalen* me paraît inférieur au volume précédent de M. Caesar Gezelle, *Primula Veris.* Mais je dois ajouter encore que je préfère, et à *Primula Veris* et à *Leliën van Dalen*, cet admirable volume de contes en prose, *Uit het leven der dieren*, manifestation tout à fait personnelle du talent sincère et simple de M. Gezelle.

* * *

De *Gevangen Prinses* de M. Gérard Ceunis est un essai d'adaptation à la scène flamande des drames-rêves et des tragédies-symboles de Maurice Maeterlinck; un essai très bien réussi, un essai recommandable vu la grossièreté générale, le peu d'affinement de notre littérature dramatique. On pourra en contester la valeur, incriminer la langue défectueuse, on ne pourra pas discuter l'utilité même de l'effort, ni négliger l'indication et la signification que contient l'œuvre. J'ai tâché de les fixer dans la préface que j'ai été sollicité d'écrire pour ce petit drame « silencieux », préface qui exprime aussi la sympathie que j'éprouve — et que je voudrais faire naître chez tous — pour la délicate sensibilité de M. Ceunis. Sa tragédie très précieuse pourrait être tout simplement un chef-d'œuvre si avant lui Maeterlinck n'avait pas écrit *La mort de Tintagiles* et *Aglavaine et Sélysette.*

* * *

Het doode land mérite mieux que le silence gardé autour de ce livre : C'est une très forte étude de mœurs champêtres, âpre, puissante, revêtue à certains moments d'une grandeur biblique, devenant à d'autres une évocation visionnaire du curieux pays que Van Assche décrit avec tant de vigueur. Dommage que souvent le lyrisme dégénère en grandiloquence et la peinture en charge, par les proportions outrées même du cadre. La manière rappelle un peu celle de M. Georges Virrès, dans *La Bruyère ardente*. On pourrait montrer aussi certaines analogies dans la facture avec le *Zomerland* de Stijn Streuvels,

mais je crois qu'après le succès de celui-ci et son extraordinaire maîtrise rien ne pourra plus être tenté dans ce genre sans évoquer fatalement ses propres œuvres et que désormais tout roman rural autrement signé risquera d'être considéré comme pastiche ou tout au moins comme livre portant l'influence streuvelienne.

ANDRÉ DE RIDDER.

LES THÉATRES

MONNAIE : Reprises de *Sigurd* (8 sept.); *La Bohême* (9 sept.); *Faust* (10 sept); *Manon* (11 sept.); *La Favorite* (17 sept).

ALCAZAR : *Le Boute-en-train*, comédie en 3 actes, de M. Alfred Athis (16 sept.).

GALERIES : *Arsène Lupin*, pièce en 4 actes de MM. Maurice Leblanc et Francis de Croisset (17 sept.).

L'intérêt de ces représentations par lesquelles, chaque automne, une fois venues les plus longues soirées, la direction de notre opéra inaugure sa nouvelle campagne artistique, réside, on le comprend, bien plus dans la curiosité provoquée par les artistes encore inconnus qui s'y produisent et dans l'attention qui se porte, avec sympathie en général, sur ceux qui reparaissent devant un public attentif et fidèle, que dans l'intérêt attaché à des œuvres pour la plupart consacrées et de longtemps familières.

Durant les entr'actes de ces spectacles de rentrée, ce n'est point des mérites ou des défauts, de la grandeur ou de l'insignifiance, de la vérité ou de l'erreur, prônés ou niés par les partisans ou les détracteurs de Reyer, de Puccini, de Gounod, de Massenet ou de Donizetti, que discourent abonnés et curieux ; les promesses de la nouvelle falcon, le creux de la basse, le galoubet du ténor inédit, le cristal des roulades de la chanteuse légère, voire la grâce et la souplesse de la ballerine à ses débuts sont seuls sujets à discussions, panégyriques ou critiques passionnés.

Il n'en fut point autrement cette année que les précédentes.

Tout au plus trouva-t-on nécessaire d'accorder au geste pieux de MM. Kufferath et Guidé, remettant brillamment *Sigurd* à la scène au lendemain de la mort du grand compositeur qui trouva, il y a vingt-cinq ans, à la Monnaie, un accueil que l'Opéra lui refusait obstinément, une portée de glorification légitime à laquelle chacun applaudit sincèrement.

Sigurd n'ayant plus été joué à Bruxelles depuis quelque temps; *Sigurd,* par l'allure de merveilleux épique et de symbole philosophique de son poème, comme par le caractère de son inspiration lyrique et la tonalité, audacieuse en son temps, de sa technique, prenant une signification quasi historique; *Sigurd*, par les souvenirs qui s'attachent au talent de ses créateurs, permettant des comparaisons d'interprétation; *Sigurd*, par tout cela, bénéficia d'une attention spéciale, de l'exhumation de nombreuses anecdotes et des commentaires les plus minutieux.

Un mois presque a passé sur cette reprise et sur ces épilogues de tous les chroniqueurs, et sur ces conversations de tous les initiés. Plus rien ne reste à dire, et puis il est trop tard. En fait d'art, en fait de théâtre surtout, les morts vont vite. Et si Ernest Reyer est, lui, bien authentiquement mort, son œuvre inégale et ambitieuse, opportuniste par tout ce qu'elle sacrifie adroitement au poncif attardé en même temps qu'à l'audacieux génie précurseur qui se partageaient les faveurs des musiciens de 1875, ne possède guère plus de vie que n'en révèlent les curiosités archéologiques, bonnes exclusivement encore à servir de documents aux historiens du temps passé.

J'enregistrerai donc uniquement ici, aujourd'hui, ce qui me paraît la mesure moyenne de l'impression produite par les quelques artistes que la direction a recrutés et sur l'appoint desquels, associés à ceux dont nous connaissons et aimons depuis longtemps les précieux mérites, elle compte pour mener à bien une « saison », intéressante pour nous et brillante pour elle.

Deux chanteuses ont été accueillies avec une faveur considérable, bien que pour des raisons très différentes. L'une, Mlle Béral, parut en Marguerite; l'autre, Mlle Zorah Dorly, en Manon.

La première a toutes les qualités pondérées, classiques, pourrais-je dire, de l'artiste de bonne école, assouplie et guidée par des maîtres ponctuels, en même temps que douée des dons d'intelligence et du prestige de la beauté physique. Le roman-

tisme sentimental de l'héroïne de Goethe, édulcorée par ce que le sentimentalisme romantique d'un banal poète français, et d'un musicien, roublard avant tout, a pu modifier de son émouvante psychologie féminine et de sa signification philosophique, a été exprimé par Mlle Béral avec une très habile simplicité de gestes et d'attitudes. La voix, d'autre part, est ample et facile ; si elle ne se signale point par une richesse exceptionnelle de coloris dans les diverses façons qui s'offrent à elle d'exprimer la sérénité le trouble, la joie, la passion, le désespoir, l'extase de l'âme dont elle sert à confesser tous les sentiments, elle ne manque, toutefois, jamais de charme, de force s'il le faut, et de pureté.

Mais quel monde entre cet art bien posé, cette nature sage, cet organe discipliné, et l'exubérance, la spontanéité, les élans irrésistibles et généreux de Mlle Zorah Dorly !

Cette mignonne Manon, pétulante, jolie peut-être, mais d'une nervosité qui ne cesse d'être gracieuse avant tout, qui vit et qui vibre, se dépense sans compter, rit d'un vrai rire, pleure de vraies larmes et, j'en jurerais, est bien capable de devenir fougueusement et authentiquement amoureuse du ténor, pendant trois heures, parce qu'elle entend faire battre, dans sa poitrine, le vrai cœur de l'héroïne qu'elle incarne, — cette Manon incandescente porte en elle, comme on l'a dit avec bonheur « toute la lave du Vésuve au pied duquel elle est née... ».

Tout le monde a pris un considérable plaisir à voir jouer et entendre chanter cette jeune artiste, en qui une nature généreuse a mis des trésors de tempérament, de fougue et de sincérité.

Si Mlle Dorly veut avoir la sagesse d'écouter les bons conseils de modération, qui ne manqueront pas de lui être prodigués, si elle assouplit et contient sa voix trop prête à s'abandonner aux éclats excessifs, elle s'affirmera bientôt une des artistes les plus personnelles et remarquables que la Monnaie aura possédées. Je serai le premier, ce jour-là, à lui donner l'assurance d'une admiration sans réserves.

MM. Kufferath et Guidé devaient présenter un partenaire nouveau à cette intéressante Manon. M. Lucazeau, indisposé on dit les uns, mal disposé ont dit les autres et, en réalité, résilié depuis avant d'avoir débuté, a été remplacé par M. Girod dans le rôle de des Grieux. Il le remplit avec un succès qui frisa par instants le triomphe. M. Girod est, de fait, un des ténors les mieux doués, pour le charme surtout de ses demi-teintes et la

pureté de sa diction, que nous ayions eu, en ces derniers temps, à la Monnaie. Et tout le monde s'est réjoui de savoir qu'il sera l'un des pensionnaires de la troupe prochaine Mais, en attendant sa venue, qui nous fera-t-on entendre ?

M. Weldon n'a pas fait excellente impression. Desservi par un accent britannique déplaisant, M. Weldon n'a pas racheté la banalité de son jeu par un « creux » sensationnel. Les basses sont rares, je le concède, et puis après le Hagen de *Sigurd*, et le Balthazar de la *Favorite*, M. Weldon trouvera peut-être un rôle capable de lui permettre de mettre en vedette des qualités jusqu'ici demeurées dans l'ombre.

Je ne ferai que citer les artistes dont nous connaissons de longue date la valeur et qui ont repris des rôles dans lesquels nous les applaudîmes déjà : MM. Bourbon, de Cléry, Laffitte, Artus, La Taste, etc.; Mmes Croiza, Lucey, Eyréams, Symiane, ou bien ceux qui ont pris brillamment possession d'emplois nouveaux : M. Verdier, un Sigurd juvénile, héroïque et superbe; Mme Pacary, imposante et séduisante Brünehilde! M. Lestelly, magnifique Gunther ; Mlle Lily Dupré, touchante Mimi, et M. Saldou, jeune et vivant Rodolphe mais ténor toujours bien criard et chevrotant.

Toutes ces représentations permirent, au surplus, d'apprécier les efforts intelligents et toujours couronnés du plus artistique succès de tous ceux qui réalisent les merveilles de mise en scène, assurant la lointaine renommée de notre grande scène lyrique, comme aussi de priser la valeur de l'orchestre énergiquement dirigé par M S. Dupuis.

* * *

Arsène Lupin. — Je ne vois pas bien la nécessité à laquelle ont cru devoir obéir les auteurs d'*Arsène Lupin*, en refaisant, sans l'améliorer, une pièce médiocre, laquelle s'inspirait déjà d'une œuvre étrangère, universellement applaudie. Sherlock Holmès nous a valu Rafles ; pas n'était besoin que Rafles fît école à son tour.

La seule différence que l'on pourrait découvrir dans tous ces personnages, dont les extravagantes aventures sont le prétexte au duel de ruse et d'audace entre policier et malandrin qui constitue le fond du drame offert à l'intérêt avide des spectateurs, c'est que tantôt le gentleman est un cambrioleur, tantôt le cambrioleur un gentleman. La nuance est délicate et, d'ailleurs,

sans importance. Quand on éventre mon coffre-fort et qu'on emporte mes tableaux, peu m'importe que l'auteur du méfait soit un comte authentique qui m'a berné, ou qu'il ne soit qu'un gentilhomme de pacotille, dont les noms et les titres cachent habilement une identité de vulgaire chenapan.

Arsène Lupin a donc emprunté l'apparence et volé les papiers du duc de Charmerace; il s'est fiancé à la fille du richissime Gournai-Martin. Pourquoi, dès lors, puisqu'il en héritera un jour, déménage-t-il, avec un cynisme imprudent, les œuvres d'art de son futur beau-père? Mais tout bonnement sans doute pour donner à deux auteurs malins et adroits l'occasion de mettre à la scène la chasse que fait au cambrioleur soudain tombé, pour sa perte, amoureux de Sonia, demoiselle de compagnie de sa fiancée, le rusé détective Guerchard.

Et en voilà pour quatre actes de péripéties palpitantes, jusqu'au triomphe final du bandit sur le policier. La foule applaudit à tout rompre; nous avons toujours aimé voir Polichinelle rosser le commissaire.

Inutile d'insister sur la valeur de l'interprétation réunie par M. Fonson et sur le luxe opulent d'une mise en scène devenue de règle aux Galeries. Lupin et celui qui lui fait la chasse sont les seuls personnages essentiels. Les deux créateurs de Paris sont venus les incarner à Bruxelles. M. André Brulé y a retrouvé tous ses fidèles admirateurs et M. Escoffier s'en est immédiatement assuré d'unanimes.

Mlle Magda prête de l'émotion au personnage énigmatique de Sonia, et les artistes habituels, tous aimés, de la maison, ont assuré l'homogénéité, l'entrain et le pittoresque de l'ensemble.

***

Le Boute-en-train. — Avoir pour mission d'être l'amuseur d'un ménage que l'on accompagne en villégiature; être chargé de lui épargner les soucis du choix d'une plage gaie, des embarras du long voyage, des comptes d'hôtel et des tracas de tous genres; dans ce but se voir confier les six mille francs nécessaires à tous les frais et, ayant perdu le magot au poker dans le wagon, pendant que les amis dormaient, débarquer pour cela dans un trou aussi peu cher qu'abandonné de tous baigneurs et n'oser avouer au mari la gaffe commise parce qu'on est l'amant de sa femme, tout cela est arrivé au jeune Désiré et M. Alfred Athis en a pris prétexte pour combiner l'intrigue

que vous devinez et imaginer les péripéties que vous attendez.

Pardon : vous n'avez pas imaginé ni attendu ce qui s'est passé en réalité.

Car à peine le trio est-il arrivé à Villerbœuf-sur-Mer, l'hôtelier de l'endroit, qui guette la venue du prince Ernest de Sylvanie, de sa petite amie Nini et de son aide-de-camp, prend les voyageurs pour l'héritier présomptif en bombe et sa suite.

De tout cela qui n'a évidemment ni rime ni raison, M. Athis a tiré un excellent parti : je veux dire qu'il en a fait trois actes de comédie gaie, du meilleur ton sans grossièreté, ce qui est rare par le temps qui court, spirituels avec bonne humeur, et à travers lesquels se meuvent quelques types bien observés sous l'inévitable charge qui les fait plaisants et enjoués.

Avant d'aborder le répertoire de comédies dramatiques auquel ils veulent vouer désormais le théâtre de l'Alcazar, MM. Meer et Dhaemers ont monté le *Boute-en-train*, spectacle de transition, de façon très méritoire.

A côté d'anciennes connaissances retrouvées avec plaisir, nous avons vu quelques artistes jolies et adroites : Mlles Béryl, Ardel, Saubrier, et surtout nous avons apprécié le talent très fin de M. Berry, pseudo-prince, croqué avec une verve endiablée.

PAUL ANDRÉ.

LES SALONS

Nos sculpteurs. — Les travaux récents de MM. Vinçotte, van der Stappen et Lagae. — L'Elan.

Si, à en croire un poète malicieux, il ne faut pas être énormément spirituel pour l'être ou le paraître beaucoup, en Belgique, on ne saurait dire, par analogie, que, dans le domaine de l'art, il suffise chez nous d'avoir un peu de talent pour sembler posséder de considérables mérites. Car les artistes de haute valeur sont, sinon légion, en ce pays, au moins en nombre si marquant, que les médiocres, les ordinaires, n'ont guère de chances de faire illusion.

Pour ceux qui connaissent les travaux des écoles étrangères, il ne fait pas doute, par exemple, que notre sculpture avec des maîtres tels que Meunier, Lambeaux, Dillens, Vinçotte, Rousseau, van der Stappen et Lagae ne puisse être placée à l'un des premiers rangs en Europe. Et, si l'on veut faire réflexion aux caractéristiques de notre école, on apercevra dès l'abord que la plus frappante de ces caractéristiques est, sans contredit, la diversité de l'art des personnalités qui la composent.

Un de nos bons écrivains, M. Olivier-Georges Destrée, publiait, il y a quelques années, dans le *Port-Folio,* un précis très intéressant qu'il intitulait : *The Renaissance of sculpture in Belgium.* Et ce titre définissait très bien l'objet du travail de l'auteur, qui était l'étude, au point de vue de la statuaire, du mouvement général de rénovation dont nombre d'initiatives généreuses et hardies, révélées ici et là, avaient été comme les indices avant-coureurs dans les arts et dans les lettres belges, et qui vint à son complet épanouissement aux approches du cinquantenaire de notre indépendance. Après les années de combat, de travail et d'organisation, après avoir assuré son existence, s'être, en somme, pourvue du nécessaire, il aurait semblé que la Belgique commençât à songer, à cette heure-là, nous ne dirons pas au superflu, mais à l'essentiel, à l'art! L'essentiel, oui, car, au milieu de la désuétude et de la recomposition perpétuelle des êtres et des choses, n'est-il pas seul, avec les permanences topographiques et morales, à confronter le passé avec le présent, à placer la pensée des morts devant celle des vivants, afin que ceux-ci reconnaissent que le meilleur de la pensée d'aujourd'hui était enclos déjà dans la pensée d'hier, et sentent ainsi, de générations en générations, la solidarité unanime et perdurante de la race ?

M. Destrée subdivise les artistes contemporains dont il se propose de parler avec plus d'abondance en sculpteurs classiques, sculpteurs flamands et sculpteurs wallons. Toute classification renferme, naturellement, une part d'arbitraire et de dogmatisme qui doit faire violence à la complexité des choses. Rien n'est isolé et indépendant en ce monde et toute définition absolue, toute caractérisation stricte, surtout dans le domaine de la pensée, ne sont qu'un artifice de logique, la confession de notre impuissance à embrasser une personnalité ou une œuvre dans la totalité compliquée des éléments qui ont concouru à sa formation. Et force nous est bien, la plupart du temps, à peine d'être confus ou diffus, de délimiter la physionomie de l'une et

de l'autre à gros traits sommaires, en éliminant ce qui ne nous y paraît point fondamental.

Pourtant, même dans ces termes, le partage linguistique de M. Destrée ne nous satisfait pas. Il y a, peut-être, chez les artistes wallons, une tendance plus prononcée vers la forme classique et vers une sorte d'idéalisme extérieur, mais insuffisante, à ce qu'il semble, pour établir une distinction tranchée.

Si, en effet, l'on considère les principaux maîtres de notre école de sculpture, les Flamands Devigne, Lambeaux, Dillens, van der Stappen, Lagae ; les Wallons Meunier, Vinçotte, Rousseau, et que, d'autre part, on examine l'œuvre de chacun d'eux, son inflexion plus ou moins classique, la nature des inspirations dont elle s'est alimentée, il faudra, semble-t-il, conclure que, bien que la filiation wallonne ou flamande ait, nécessairement, exercé une action profonde sur la formation de la mentalité et de la sensibilité de ces maîtres, ces influences sont si peu constantes, tellement assujetties aux modalités et aux circonstances, qu'à peine peut-on fonder sur elles quelque argument qui ne paraisse aussitôt douteux et controversable.

Réalistes, ils le sont tous, peu ou prou, et, quelquefois, à leur corps défendant! Réalistes, Meunier et Lambeaux, ce Wallon et ce Flamand, l'un, parce qu'il évoque le monde moderne du travail, la gerbe que l'on coupe, le fer que l'on martèle, le charbon attaqué par le pic, et parce qu'en modelant ces images, sa main religieuse de grand artiste pensif suscite, avec les choses et les êtres dans leur identité essentielle, le rayonnement des significations qu'ils portent en eux ; l'autre, parce que son œuvre est toute taillée dans l'animalité et n'exprime, en des formes d'origine classique, du reste, que des aspects désordonnés de force instinctive et bestiale. Si l'on étudie superficiellement l'œuvre du Flamand Devigne et celles des Wallons Vinçotte et Rousseau, on jugera qu'ils ont également orienté leur art vers l'idéal classique. Mais cela n'est à la rigueur, que pour le premier; l'art du second est comme un attrayant alliage de fougue et de discipline ; le troisième est allé au delà de la tradition de l'école et donne à sa pensée très personnelle une traduction plastique qui, dans la vibration de ses lignes, fait songer à l'art frémissant et spontané des Grecs du Ve siècle. Ou, si nous nous retournons, pour les comparer, du côté des Flamands dont la lignée s'avère avec le plus d'évidence : Lambeaux, Dillens, Lagae, ils nous sembleront à peine contemporains les uns des autres : le dernier se rattache aux primitifs : son réalisme est sans compromis et sans

feinte, et ce n'est que de l'intensité et de la fidélité de sa vision de la vie, de la ferveur passionnée avec laquelle il cherche à reproduire celle-ci dans son intégrité, qu'il demande et obtient le style que l'art de Dillens et celui de Lambeaux cherchèrent, l'un, dans l'exercice de beaux dons décoratifs; l'autre, en des contrastes colorés d'ombre et de lumière, obtenus souvent de la manière la plus artificielle.

A propos de Dillens et de Vinçotte, nous exprimions jadis le regret qu'ils n'eussent pas eu plus d'occasions de réaliser les œuvres de grande envergure à l'élaboration et à l'exécution desquelles les appelait la vocation de leur talent, particulièrement doué pour la sculpture décorative. Dillens est mort sans avoir pu donner son entière mesure, sous ce rapport. Quant à Vinçotte, ceux qui n'avaient pas deviné auparavant les puissances de conception de ce ferme et bel artiste, auront appris à les apprécier lors de l'érection du superbe groupe triomphal de l'arcade du Cinquantenaire, modelé par lui, en collaboration avec Lagae. Il dirige, aujourd'hui, l'exécution dans le marbre, des nobles figures pleines de grandeur et de simplicité qui rempliront le fronton du palais du roi de leurs vivantes allégories. Nous avons parlé ici même, nos lecteurs s'en souviendront, de cette œuvre imposante et promise à l'admiration.

Un autre de nos maîtres, Charles van der Stappen, termine aussi, en ce moment, un grand ouvrage dont la pensée le hantait depuis des années, en attendant qu'un sort heureux lui permît de lui donner une forme définitive. Nous voulons parler du *Monument du Travail* que la province de Brabant se propose de faire ériger sur une des places de Bruxelles Cette glorification du Travail ne vise pas seulement le labeur manuel comme l'œuvre de Meunier, mais le travail dans tous ses modes, l'activité matérielle et intellectuelle de l'homme. La *Science* et l'*Art*, l'*Agriculture* et l'*Industrie* se dresseront autour du piédestal du monument, qui sera dominé par une figure de *Droit.* Mais ce ne seront pas des Idées pures que le sculpteur nous fera apparaître, point des abstractions incarnées sous les apparences désuètes de divinités chargées d'attributs ; ce seront des images concrètes qui ne devront qu'aux facultés impressionnantes de l'art les aspects de majesté par lesquels elles acquéreront une valeur de signification générale.

Le monument de van der Stappen figurera, sans doute, à l'exposition des Beaux-Arts de l'an prochain, de même que la maquette du monument de l'Indépendance argentine de

MM. Lagae et Dhuicque, dont on sait le succès à Buenos-Ayres. Et, au risque de provoquer un dédaigneux sourire sur les lèvres de certains Français marrons, pour la vaste personnalité desquels la Belgique est trop petite, nous pouvons, pensons nous, nous enorgueillir de cette victoire de notre art et manifester, à son propos, d'une satisfaction qui, bien qu'il ne s'agisse ni de bicyclette, ni d'automobile, sera, peut-être, partagée par quelques-uns. Car, en réalité, il est permis, si démodés que soient de tels sentiments, de concevoir quelque fierté patriotique en présence de ce résultat d'un concours mondial, auquel soixante-quatre artistes, et nombre d'artistes réputés, de toute nationalité avaient pris part.

Le programme comprenait deux épreuves. A la première de ces épreuves, cinq projets seulement devaient être retenus en vue de la seconde. Le jugement définitif a eu lieu en juin dernier. Au vote, il se trouva que le travail du sculpteur Lagae et de l'architecte Dhuicque fut désigné pour le premier prix avec le même nombre de voix que le projet élaboré par deux artistes italiens, MM. Morelli et Brizzalora; le Ministre de l'intérieur, qui présidait, mit fin à la compétition en accordant son suffrage prépondérant à ces derniers, mais le gouvernement argentin et la ville de Buenos-Ayres résolurent aussitôt de faire néanmoins exécuter l'œuvre de nos compatriotes, en même temps que celle de leurs confrères italiens.

Et cette décision n'est pas pour surprendre. Il aurait été regrettable qu'une conception si belle et si harmonieuse restât inutilisée. Le public belge aura l'occasion d'en juger, l'an prochain; qu'il nous suffise de dire, pour l'instant, que le monument, dont l'assiette est formée par une terrasse de grand style, précédée de fontaines, comporte une statue féminine, puissante et svelte, de la *République Argentine*; deux groupes placés sur les côtés du piédestal et symbolisant la *Lutte pour la liberté* et la *Victoire de la Révolution*, et derrière, au-dessus de l'entrée d'une grande crypte, un groupe d'acteurs illustres de la Révolution. Lagae a représenté ces personnages en action, dans une des péripéties célèbres des débuts de l'insurrection, alors que, du haut du balcon du palais du Cabildo, à Buenos-Ayres, ils haranguent le peuple troublé et réuni en armes sur la place. L'artiste a admirablement saisi et rendu dans la physionomie et l'attitude de ses héros le caractère de résolution indomptable et de fierté dont cet épisode est empreint dans l'histoire.

Tandis qu'il cherchait des formes susceptibles de faire vibrer

dans l'âme des Argentins l'orgueil de la Patrie, Lagae achevait une œuvre dans laquelle il semble qu'il ait exprimé, une fois de plus, toute sa tendresse pour sa propre patrie : la statue du poète flamand *Albrecht Rodenbach*, que l'on inaugurait, au mois d'août dernier, à Roulers, en glorification à la fois de l'adolescent génial et du renouveau des lettres flamandes dont il fut un des principaux initiateurs.

Rodenbach est représenté, non point dans une posture romantique de méditation, mais debout, en marche, portant sur la main droite qu'il élève l'oiseau symbolique, le *blauwvoet*, qui déploie les ailes pour prendre son vol :

Vliegt de blauwvoet?
Storm op zee!...

Et, dans la grâce virile de cette effigie, toute une joie s'exprime, forte et saine; une joie faite de jeunesse, de confiance en soi-même, de cordial espoir. On sent que le maître est venu à cet ouvrage, non seulement avec son art probe et pénétrant, mais avec son cœur, avec l'amour et l'orgueil de la terre natale, avec tout ce que les souvenirs du vieux terroir remuaient en lui d'émotion et d'allégresse profondes.

***

Septembre. Les feuilles mortes commencent à voler dans le vent. La nature s'en va et la peinture vient. Et voici, pour inaugurer la série des expositions de l'hiver, le salon de l'*Elan*. Un petit groupe de jeunes qui s'est installé, timidement, dans les salles trop grandes. Les tableaux s'espacent sur l'étendue trop considérable des cimaises; deux ou trois sculptures semblent errer, modestes et gênées, dans la perspective vide des locaux, incertaines de leur aplomb sur les périlleux parquets cirés. Une affiche pittoresque annonce l'*Elan*, et ce mot bref évoque dans la pensée, en même temps qu'une jolie silhouette d'animal, quelque chose d'aventureux, de hardi, de téméraire, fougueux et sans calcul... Cependant, il pleut, et c'est une pluie fine, obstinée et monotone. Il fait humide dans le Musée, et il fait froid. On dirait que, sous les vitres opaques des lanterneaux, un brouillard est entré qui a ombré toutes les toiles, éteint l'éclat des couleurs et effacé le contour des choses.

Il est préférable de s'en aller et de revenir un autre jour, meilleur, avec du soleil, s'il en reste! Dans le jour clair, on éprouve

du plaisir, alors, à parcourir le petit *Salon* pas encombré et à lire sur les tableaux nombre de signatures inconnues et qui, peut-être, deviendront célèbres. On s'arrête avec sympathie devant l'envoi de M. Kurt Peiser, marines et figures (*Allèges sous voiles. Retour de la pêche, Pauvres bougres*), d'une facture large et forte, qui dénotent un tempéramment. On marque d'une croix l'excellente étude *A l'école*, où M. Emile Gastemans nous ouvre la porte d'une classe de village : une douzaine de petits paysans assis sur les bancs, bonnes physionomies rustiques, l'air intelligent ou borné. On se dit qu'on préfère cette page bien observée à l'*Estaminet* mal venu du même peintre, et de même que le *Portrait de M. G...* de M. Ludwig est moins agréable à regarder que ses *Etudes* et son paysage *Près de la Ferme*. On stationne un peu devant les paysages de M. Siéron, qui aime le brouillard, devant ceux de M. Taverne, qui aime les vivacités de la couleur, devant les vieilles architectures de MM. Van Neste et Van Roy. On revient à celui-ci encore pour admirer ses *Natures mortes*. On jette un regard approbatif sur la *Robe verte*, jolie petite étude de M. Thiébaut, sur les *Roses* de M. Chotiau, sur les *Neiges* de M. Constant, sur le *Coin de village* de M. Bytebier... On songe à Clams devant les œuvres de MM. Bertels et Verstraeten et l'on se dit que le premier suit ce maitre tandis que le second l'exagère... Puis, on s'en va.

ARNOLD GOFFIN.

CONTES D'AVANT L'AMOUR

I. — Le Printemps sous la Neige.

Dans une villette au fin clocher d'ardoises bleues, un jeune homme habitait une petite maison où un jet d'eau gai comme un enfant est gai sans savoir pourquoi et depuis le fond de sa vie — dansait inlassable au milieu d'un bassin entouré de rocailles et de pierres de sable bizarrement contournées.

La porte était toujours au large ouverte sur le corridor sombre, où le jour du jardinet, avec ses taches de verdure, éclatait comme une pétarade au delà du pavement de grès blanc.

Il y avait là deux chaises de cannes où Paulin et sa mère passaient toutes leurs soirées d'été. Elle, occupée à reconnaître le pas des gens franchissant le trottoir au-devant du seuil, à supputer qui ils étaient, d'où ils venaient et où ils allaient; lui, à fumer du tabac de la Semois d'un doux et profond parfum gris-perlé, en regardant tomber les étoiles au sein de cimes noires des jardins de l'alentour.

Parce qu'il ne rôdait point au cabaret en leur compagnie, et ne se mêlait que rarement à leurs sociétés de jeunesse ou de jeu de balle, les jeunes hommes du bourg, en parlant de Paulin, prenaient des mines hostiles et moqueuses :

« Bast! Vous savez bien qu'il est un peu... chose... » disaient-ils en parlant de lui. Et ils levaient les épaules.

Ces menus employés, clercs de notaire, fils de marchands, même en ceci se trompaient. Paulin, à la vérité, était non « un peu », mais « fort chose ».

Il avait d'ailleurs une physionomie extraordinaire. Sur un maigre corps, sa tête vue par devant, sur le cou mince, avait la forme générale d'un triangle, la pointe en bas. Par une disposition dont on ne pouvait se rendre compte au premier abord, son visage avait l'air d'être projeté en avant. Son front trop

haut et bombé paraissait plus saillant encore par l'arrangement des cheveux disposés en un demi-cercle épais et crépu qui montait des tempes droit au sommet de la tête. Ses yeux grands ouverts avaient une expression fixe et douce dans une couleur variant, d'après l'heure, du gris cendré au bleu de violette. Les arcs des sourcils se réunissaient à la glabelle, en dessinant un V aux ailes déployées.

Ses joues taillées suivant des surfaces caves, on eût dit que deux mains les avaient écrasées pour faire saillir, à la bouche, les lèvres rouges, luisantes, fendues au milieu comme des cerises et dont la supérieure était relevée par deux fortes palettes, avec une naïveté enfantine. On retrouverait cet air d'extase, de bonheur et d'étonnement mêlés, chez le divin bambin de la Vierge à la Poire de Dürer, et chez le Balthasar qui porte une buire d'or, un toquet à plumes, et semble attendre le Paradis, dans un vieux tableau de l'Adoration.

Mais les traits de Paulin, à nettement parler, étaient indéfinissables. Dans ce visage criblé de fines cicatrices de variole, comment dirait-on le charme de la peau molle, poreuse, baignée d'une fraîcheur d'aurore; et le laiteux éclat du front, des joues, de la gorge dans le linge blanc? Toutes ces choses étaient douces et tièdes aux regards comme si elles eussent voilé un tout proche soleil levant.

Et même cette face exprimait si naïvement l'avidité de joies et l'extase presque stupide devant la vie, qu'elle devenait comique pour un peu que les moqueurs qui l'observaient crussent avoir acquis la connaissance certaine de ce que le temps véritablement nous donne. Par un sentiment d'envie mêlée de vengeance, on était bientôt porté à rire de cette physionomie candide trop adornée pour la tête, comme les mauvais garçons tournent en risée les filles aux jolies robes d'été, en leur montrant l'orage qui s'avance en cachette derrière les arbres.

La ride d'aucun souci, ni le pli du moindre calcul, n'étaient tracés sur le visage de cet adolescent. C'était un corps poussé par notre chère mère la Terre pour porter la rose de ses lèvres.

Ce malade du bonheur de vivre, même couché sur des cadavres se serait écouté chanter. Mais pourrait-on lui en vouloir, puisque lui-même serait mort s'il n'avait pu chanter, et chanter au moment qu'il le voulait?

Il ne réfléchissait jamais. Son cœur le portait. Et pour le motif que la vie était pour lui lumineuse autant que le matin, il n'essaya jamais de la comprendre... Seulement il lui était fidèle. Fidèle à la terre comme une fleur des champs.

Pour que le regret du passé lui vînt, ah! le présent avait une bouche infiniment trop caressante et molle; et une main trop flatteuse pour que devant lui l'avenir osât jamais lever la main! Et la cruelle action à travers laquelle cette âme, à mes yeux, gicla un jour, à telle climatérie où elle se trouvait écrasée, ne dérange pas un cheveu, un seul cheveu au souvenir que j'ai de lui.

*
* *

Paulin fréquentait volontiers un hameau voisin, caché au sein des vergers d'une jolie colline de la Sambre. Au temps de l'aventure que je vais dire, il y était particulièrement attiré par une jeunesse toute friquette encore.

Avec des regards moqueurs qui passaient au-dessus de ceux qu'elle regardait, cette fillette, d'une marche indolente et gracieuse, ramenait des champs la vache de sa mère, en tenant dans sa main le bout de la chaîne sonnante.

En l'honneur de Paulin, aussitôt rentrée, elle ôtait ses sabots et courait chausser ses bottines du dimanche. Les samedis, s'il arrivait à la dérobée, elle le priait d'attendre au seuil; et il n'entrait qu'une fois le pavement bien rouge et net, le sable semé autour du poêle frotté au papier d'émeri, la maisonnette toute parée.

Devant qui que ce fût, la fillette exécutait telles choses qui lui plaisaient et exprimait ses désirs avec une franchise et une candeur qui transportaient Paulin autant qu'un cri d'amour.

Et voici ce qu'il racontait à cette enfant, une fois la mère sortie, quand ils n'étaient que deux devant la fenêtre d'où l'on voit les vergers et, tout au fond, le bois à la changeante beauté.

*
* *

« Tu es l'enfant de mon âme, son clair miroir! Tu lustres tout ce que j'aime et tu me voiles ce qui me déplaît. Depuis ce soir d'été pluvieux où j'entrai ici, crotté de mes courses au bois, et où tu me vins offrir, sur un plateau d'étain, la chope de bière mousseuse en disant : « A votre santé! » — tu ne t'arrêtas point de jeter tes grains d'encens sur mes braises ardentes. Et pourtant, tes navettes, aujourd'hui, sont-elles moins pleines, thuriféraire de ma jeunesse?... Non.

» C'est pourquoi je crois que nous avons trouvé un levain de vie qui jamais ne s'épuisera plus. Un même aiguillon aigu nous a touchés à la fois, et nous fera vivre jusqu'à la douleur, jusqu'au sang, jusqu'à mourir à deux (*sic*). Ah! j'ai bien vu, dès l'abord, que tu osais saisir la vie avec tous tes doigts; et, tout de suite, j'ai vu que je t'obéirais, que je suivrais, jusqu'à perdre haleine, tes pieds, tes pieds ailés pour la fête de vivre.

» Flexible et rieuse Avril, tu es l'illustration de ma jeunesse peinte en couleurs plus fraîches. Tu es mon désir changeant et léger, le lutin-nuton de ma maison de rêve. Je veux te dire aujourd'hui comment, pour courir à toi, je reconduisis Celle de l'Automne. Je dévêtirai mon cœur sur tes genoux. J'arracherai sa parure de prétextes. Je serai comme le nouveau-né que la mère, assise sur la chaisse basse, devant le feu, a retiré de ses langes de laine. Sa peau est d'un rose vif et uni et il remue vivement ses bras et ses jambes gorgés de vie. Vois, sur tes paumes, cette boule rouge et sans repos, c'est un cœur de petit enfant... Aspire les parfums de la couronne que je tresse pour ta tête inconsciente. — Là? Mais non! Voyons! Ce n'est pas du sang! C'est une baie

d'églantine rouge. — Ah! les fins cheveux crépitant sous mes dents.

» Celle de l'Automne!... Le vieux garde-chasse stupide et sans force, lui-même lui donna tort; et aussi l'éclair bleu de la hache du bûcheron, au rire luisant!... Pour toi, ma jeune amour encore verte, je veux tirer de ses sanglots une fraîche musique qui t'anime; un petit air de quatre notes criardes et surettes, qui t'évoque un piquant matin de gel aux champs.

» Vous, du temps passé, ne croyez pas, en agitant vos écharpes, m'arrêter de courir où mon cœur veut être. Je vous répète que les feuilles jaunes d'automne, devant la brise s'en vont docilement; et les dernières, au souffle de l'hiver secouées, viennent joncher le sentier mouillé. Voilà la vérité!

Les feuilles, les bonnes feuilles qui verdoyèrent en leur saison et chantèrent jadis, une fois mortes, savent bien, de toute éternité, qu'elles doivent tapisser le chemin des prairies où marcheront les pieds délicats de l'Avril. Oui, il est vrai! Les plus tenaces se balancent aux chênes et s'entêtent à ne pas tomber. Elles croient qu'elles triomphent!... Mais je prévois qu'un même bourgeon en s'ouvrant les chassera. Et elles crouleront dans la grâce sans pitié d'un printemps qui n'est pas le leur.

» Ecoute, mon Aujourd'hui en fleur, comme il pleurait, l'hier entêté, l'hier qui ne voulait pas se résigner à mourir.

* * *

» Dans la ferme où je la vis cette fois, Romanie était venue pour les noces de sa cousine.

» Un joyeux remue-ménage agitait la maisonnée. C'était la veille de la cérémonie. Des carrioles poudreuses arrivaient de tous les coins du pays. Aux claquements des fouets, les troupes de moineaux perchés devant le porche, fuyaient en un piaillant tourbillon pour, tout de suite après, revenir à leur poste. Chaque voiture débordait de paquets liés dans des serviettes, et de cartons d'entre lesquels sautait quelque jeune fille à la peau rose.

» Allons donc!... Et c'est la petite cousine qui pelait jadis, derrière la haie, les pommes que je maraudais? »

Puis, comme on les baisait sur leurs belles joues, les cousines!

« — Mon « pa » viendra demain, lui, tout au matin... Je le devance pour être à mon aise... »

« Les chevaux conduits à l'écurie, les voitures remisées les brancards en l'air, les domestiques étrangers, en sarreaux bleus lustrés, casquettes raides, et les lèvres rasées, vont par les champs nouvellement labourés qui ne sont pas les leurs. Ils marchent, à grandes enjambées, heureux de juger le travail des autres. Parfois ils s'arrêtent, fixent dans leurs dents le tuyau de leurs pipes, se baissent et écrasent entre leurs paumes cornées un peu de terre qu'ils examinent et flairent comme du pain. — La terre d'ici est si bonne!

» Romanie embrassa tout le monde très fort et au moins deux fois. Elle jura n'avoir jamais rien vu d'aussi beau que la parure de la mariée de demain. Puis, elle s'encourut au fournil qui est derrière la maison, dans la petite cour, avec de tels bonds, qu'on voyait bien que c'était là qu'elle aurait le plus de plaisir. Et elle y allait seule parce que les autres filles, serrées aux entournures de leurs habits inaccoutumés, avaient peur de se tacher.

» Tandis qu'elle — oui, je le dis, — comme elle était gracieuse dans le cadre de toutes ces choses!

» C'était un réduit où la fermière, aidée d'une seule servante, façonnait la pâte aux reflets dansants du four déjà allumé. Elle avait la tête méticuleusement serrée dans un mouchoir blanc; le caraco entr'ouvert au cou par la chaleur; les bras crottés de levain et poudrés de farine. Elle découpait des festons aux bords des tartes qu'on allait enfourner. Il y en avait, il y en avait!... Tant, que Romanie n'osa faire un pas quand elle eût poussé et refermé la porte sur elle, vite, de peur des poules qui guettaient les miettes sur le seuil. Des platines garnies étaient posées dans tous les coins; les tables en étaient couvertes, et il y en avait une posée en équilibre jusque sur la gueule d'un pot.

» La fermière reçut bien volontiers les compliments et les baisers de sa nièce, mais sans presque y répondre. La bonne femme était ici à sa tâche si profondément, qu'il n'était pas certain qu'elle sût encore à l'occasion de quoi elle faisait toutes ces choses. D'ailleurs, pour le moment, elle avait une tourte aux « matons » dans les mains ; et cela passe tout.

» Il faisait ici une bonne chaleur propice à la pâte qui lève. Il sentait le lait, la cannelle, la vanille ; le parfum d'un bonheur calme et abondant où rien ne criait. Toutes les choses, à la vérité, étaient comme la petite servante assise en un coin, immobile et silencieuse devant le chaudron où avait cuit la marmelade de poires. Et au moyen d'un doigt pliés en crochet, elle ramassait lentement ce qui en était demeuré aux parois, puis elle passait toute sa main sur sa bouche et la léchait longuement et sans hâte, heureuse que tout fût pour elle ; certainement la plus heureuse parce que tout, tout était pour elle.

» Romanie alors avisa une belle tarte maintenant défournée, fumante encore et garnie d'une croûte dorée. Elle alla devant, lui fit une gracieuse révérence en pinçant sa jupe des deux mains, et chanta sur un air de ronde et d'une bouche joyeuse autant que si elle la dégustait déjà : « Jolie tarte aux macarons, — demain, nous te mangerons. » Et elle ne dérangea rien ; et devant elle, tout continua de sourire comme devant une bonne amie... Elle croyait que je l'aimais encore !

» Le lendemain, les noces. En attendant le repas, on alla dans la prairie. T'ai-je dit, petite fille, que c'était l'automne ? Sur l'herbe d'un vert profond, les femmes jouaient au volant, et les hommes à la balle. En claquant brusquement des mains, on faisait partir, pétaradant, les poulains à la pâture. Les vaches s'approchaient des groupes ; quelquefois on se sentait leur haleine dans le dos.

» Romanie portait une longue gaule sur l'épaule et allait frapper dans les branches, à la recherche des fruits oubliés. Elle se trompait souvent et s'acharnait sur des feuilles fanées qui avaient pris déjà la

couleur de l'or. Enfin, il tomba quelques mauvais fruits déformés et véreux qu'elle me jeta, en courant ensuite, comme un enfant, se cacher derrière un arbre. J'avais bu un petit coup déjà ; je la poursuivais et près de l'atteindre, je trépignais sur place pour la laisser s'éloigner sans la toucher.

» Je ne l'aimais plus ; je ne l'aimais plus. Si quelquefois à la faveur d'une seconde de désir, l'image de la portion de mon passé uni à cette douce blonde au visage pâle, voletait en mon âme, c'était pour tout de suite retomber sur elle-même, comme un pan de drapeau quand il n'y a plus de vent. Et ces dernières secousses d'un amour mort m'irritaient.

» Au soir, quand on eût beaucoup mangé de toutes sortes de bonnes choses préparées simplement, des hôtes venus du Tournaisis (un pays où l'on est très gai et très hâbleur) dérobèrent les draps du lit des nouveaux époux et s'enfuirent dans les champs. On les poursuivit en riant, et on les trouva entourés de leur trophée comme d'une écharpe dont ils ne voulurent se désaffubler que selon l'usage de leur pays, les malins : contre un baiser de la mariée.

» Le soir était très beau, la mariée jolie, tout le monde aviné un tantinet, et heureux. J'avais Romanie au bras. Je parlais, mais c'était à la froide nuit bleue et à la vallée qui se devinait au fond du paysage, ardente et couverte d'une buée lumineuse où couvaient les flammes du pays de Charleroi. Puis c'était aussi aux étoiles que je riais. Peut-être sans le vouloir, et pour voir le Cavalier Persée près d'Andromède et la Chèvre étincelante, justement située au-dessus de sa tête, Romanie se renversait, et son bras sur le mien, s'appuyait plus fort. Alors je me retirais et elle se redressait...

» Les coqs chantaient sur le fumier; les valets ne retrouvaient plus les harnais et criaient ; un à un, pour telle voiture, sortaient de l'écurie des chevaux excités par le repos d'hier et la double ration; et tout le vin sablé m'avait laissé, piqué à l'âme, comme un panache — le lendemain. Ma peau épanouie buvait l'air et la lumière par un million de bouches ; et mon cœur sonnait la Saint-Hubert.

» Je voulus reconduire Romanie. Elle accepta, avec des yeux mouillés de joie, la proposition que je lui fis de guider sa voiture, — alors que je la prenais comme on prend une pomme, un fruit rose et vert à mordre !

» Pendant que j'empilais les boites dans la charrette, elle tenait le cheval par la bouche. Les brides de sa capote entouraient d'une manière si jolie et simple, de leur cadre de velours, ses joues rondes et pâles ! Son costume, d'un moelleux drap gris de fer, par son dessin et sa couleur, augmentait encore le charme de sa physionomie.

» Nous étions si à l'étroit sur le siège que je tressaillis tout de suite à la tiédeur de son bras. Enfin, nous levâmes les mains pour saluer encore le fermier et la famille, et : « Houpsa ! » en route, au petit trot.

» S'en aller, un matin d'octobre, au trot menu d'une carriole dans le pays qu'on aime, est-il un plus charmant voyage?... La voiture dansait sur l'assise rocheuse qui affleure à la surface du sol et dresse ses bancs au travers du chemin, comme les os des côtes de ce pays sec et nerveux. L'air du petit matin piquait nos yeux. De larges plaques roses parurent aux joues de Romanie, et à voir telle et si belle celle que je n'aimais plus, je pensais aux fleurs dont on pare les victimes des sacrifices. Et mon cœur commença de battre avec une sauvagerie joyeuse.

» En marche, elle faisait, d'une voix hésitante, des remarques sur la douloureuse fragilité des choses de l'alentour touchées déjà par la mort. Les coins de sa bouche, la peau de ses pommettes tremblaient. Elle essayait de sourire comme si elle ne s'intéressait à cela qu'un moment, en passant — tandis qu'en réalité ses paupières battaient pour renfoncer ses larmes.

» Quelle douce voix blonde chantait en sa gorge et coulait de ses lèvres, ainsi qu'un miel de pitié pour les hommes, les bêtes, tous les objets ! Mais moi, très haut, j'affectais d'en rire, avec la vilaine voix d'une crécelle rouillée... J'appelais sensiblerie l'angoisse de son cœur sympathisant avec la nature

à l'agonie, par des accents d'une sincérité qui ne pouvait se cacher. Je lui faisais ces grands yeux mous de ceux qui ne veulent pas voir. Je lui tendais ces oreilles sourdes qui ne veulent pas entendre : « Qui, Térée? Est-ce un mets propre pour les milans? » exprimait tout mon maintien.

» Nous allions, nous allions...

» Le garde-chasse avait déjà tondu les haies de son jardin qui finit au chemin où nous passions. Il était assis, au revers du fossé, dans un tas de brindilles. Sa plaque de cuivre luisait à sa casquette. La couleur vineuse de son gilet de laine à bordure rouge me rappelait une accorte maisonnette où l'on peut passer les journées d'hiver à baguenauder en déshabillé. Il suçait si fort sa pipe à tête carbonisée et à bout de corne que ses joues rentraient dans le creux de ses mâchoires édentées à chaque aspiration.

» De ses mains gourdes et tremblantes, il confectionnait, au moyen de baguettes, des pièges en 4 de chiffre. C'étaient des attrapes pour les tenderies à grives. Dans chacune, à la fente d'une encoche, il engageait déjà, en guise d'appât, les cymes pourprées des sorbes mûres. Son chien basset aboya à notre approche; et lui, leva la tête, la tache de son visage rouge au poil blanc brillant sur le fond chatoyant de la haie mouillée de rosée, et sillonnée de la soie des toiles d'araignée brodées de gouttelettes.

— Hé! ho! Le garde est content! criai-je. Les sorbes ont réussi, cette année! Le brouillard sera épais. Les grives n'ont qu'à bien se tenir au passage...

— Salut! me répondit l'homme. Et vous, on s'en reva, qu'on dirait?... De ma maison, j'ai entendu votre musique des noces, durant toute la soirée d'hier... Ça venait doux, doux... Des fois, le vent tournait, et j'entendais le violon plus fort tout d'un coup, comme s'il avait ri... A-t-on bien bu?... Oui?... Et?... Ah, les « losses »!... Les grives?... Pour ça, oui, les grives avancent! On a vu l'avocat sortant du bois, hier, et portant sa carnassière pleine. Cré mâtin!... Avec ses lunettes, ce diable de tendeur me devance tous les ans.

— Hé, garde, écoute! dit Romanie. Moi aussi, je ferai de mon mieux pour te devancer. Les grives que je verrai au bois, je leur crierai de se sauver.

— Bonne mamzelle, répondit la vieille voix traînante et narquoise, « alors un autre que moi les aura plus loin, dà! C'est la planète des grives d'être mangées. Ne savez-vous pas? Elles, elles le savent, allez, depuis si longtemps que ça se fait... Elles s'engraissent pour nous... »

» Je touchai le cheval du fouet et nous pénétrâmes dans le bois en passant entre deux chênes dont les troncs semblaient les piliers d'énormes portes enfoncées. Nous dominions un bas-fond planté de taillis et qu'emplissait encore le lait bleuâtre des buées de la nuit. Romanie, dans ses deux mains réunies en porte-voix, se mit à lancer des roulades qui volaient très loin et puis qui nous revenaient avec une expression plus émouvante.

— Voilà, je fais de mon mieux, dit-elle. Penses-tu que les grives m'auront comprise?... Ces pauvres oiseaux!... J'adore leur mine étonnée et étourdie... Comment peut-on s'en prendre à des bestioles si innocentes?... Et, à l'aurore, elles sifflent d'un cœur aussi frais que si le bon Dieu venait de créer le monde!... Ah! je voudrais les racheter toutes du méchant nœud de crin qui les attend... Désormais, je n'aimerai plus les allées de sorbiers si beaux cependant, verts et rouges, au long des routes, puisqu'ils aident les hommes à commettre des crimes... Mais, cependant s'il en était vraiment ainsi que le garde l'a dit?... Hein? Si ces bonnes petites bêtes de grives savaient ce qui les guette? Et si jamais elles ne chantaient si clair que parce qu'on va les tuer? Dites, les chasseurs, n'auriez-vous pas honte à la fin, et pitié?

— Quels contes! répondais-je. Il y a de certain que je mangerais volontiers une petite casserolée de grives rôties aux baies de genévriers.

» Ainsi, à mesure que dans sa voix et ses regards je retrouvais cette même tendresse gracieuse qui jadis avait lié au sien mon cœur de jeune garçon titubant et inquiet, cruellement je lui montrais des dents plus

avides et méchantes ! Dans l'eau pure de cette source dont je n'avais plus soif, je jetais à présent des pierres, de toutes mes forces ; je faisais des ricochets.

» Le cheval ralentit sa marche parmi des branchages qui jonchaient la route. La voiture tressauta coup sur coup et, en un instant, nous nous trouvâmes enveloppés dans les cimes d'arbres abattus qui s'allongeaient à terre. Proche, un bûcheron attifé d'un long tablier de cuir jaune, et les bras nus, maniait la cognée et triait le bois qu'il coupait.

» Or, au moment où nous passions, il se campait en posant sur sa hanche le bout rond de son outil. Autour de lui, de beaux arbres étaient couchés. C'étaient des trembles dont les sommets, quoique morts, frémissaient encore en murmurant des paroles de bons poètes qui ont vécu dans le vent, au soleil et, sous la nuit bleue, aux yeux des étoiles qu'on ne peut flétrir ; des bouleaux aux grêles troncs d'argent, aux branches emmêlées comme les membres d'hommes tués en tas sous les mêmes coups et qui s'embrassent, et semblent, lèvre à lèvre, se parler encore des heures de la vie ; et des chênaux, à l'odeur âcre et styptique, aux branches noueuses et musclées, semblables à de jeunes guerriers.

» Le bûcheron était un garçon au long nez courbé, aux yeux vifs et insolents d'émerillon. Je le reconnus ; je lui criai :

— Eh, Pierre ? Cela va-t-il ?

— Voilà !... Tout cela en moins d'un mois.

» En parlant, il tournait le bras vers le coin décimé du bois, et par l'éclaircie, entre quelques troncs de vieux arbres encore debout, il désignait des prairies dont la vue inaccoutumée surprenait ; et sur la colline, des maisonnettes imprévues, apparues comme de derrière un rideau. Oui, il avait l'air triomphant de quelqu'un qui arrache le voile d'un mystère.

» Romanie avait naïvement joint les mains et poussé une exclamation de douleur à la vue de cette dévastation. Au son rauque de la voix du bûcheron, elle se cacha derrière moi. Mais je lui remis les rênes et sautai dans les branches, de telle façon, qu'il me semblait ainsi la livrer nue à l'insolence du guerrier

au bec d'oiseau ravisseur, Pierre à la cognée! J'allai à celui-ci. Son corps maigre et musclé, ses fortes mâchoires aux angles saillants, sa bouche tordue avaient un air effrontément fort et gai. Il se démenait dans le lac des vertes branchettes saignantes de sève, ainsi que dans les membres emmêlés d'un corps à corps.

— Du bon temps, s'il dure! qu'il dit. Il me faudrait quasiment un mois encore pour fagoter ce qui reste.

— Et l'an prochain, achevai-je, les amoureux auront ici un bois nouveau.

» Pierre se mit à rire et répondit une superbe indécence. Autour de lui, l'herbe fine et fanée se parsemait de menues boulettes qu'on distinguait, de près, tissées de plumes et de foin mêlés. C'étaient des nids, des nids vidés qu'il cueillait dans les branches abattues. Puis il marchait dessus. En lui donnant du feu pour sa pipe, je sentis que ses vêtements et tout son corps avaient l'amère odeur de l'écorce écrasée des chênes dont on tanne le cuir.

» Revenant sur mes pas, je ramassai quelques-unes de ces maisons d'amour abandonnées des oiseaux et je les portai à la voiture en riant comme si j'avais eu, pour le cœur de Romanie, de nouvelles douleurs plein les mains. Certes, j'allais à elle avec une âme menaçante. Mais quand, à ses pieds, je jetai ma trouvaille, le sang pourtant rougit mon visage, et je sentis bien qu'un autre jour — un autre — je serais mort de la honte de froisser si cruellement celle que j'avais aimée un temps... Je ne mourus pas, ah!... Mon cœur, en ce moment, sautait, ainsi qu'une bête, après s'être ramassée sur elle-même, fonce au travers des rets qui l'emprisonnent. Et elle pourrait alors se déchirer sans le sentir, parce qu'elle ne voit que tout le ciel étincelant de liberté. Quelquefois, ce cœur, il avait aussi les contorsions impudiques et sans mesure d'un étranglé qui se débarrasse du licou. Ou bien, à la prévision, qui durait une seconde, de la moindre barrière — une caresse, un regard! — qu'on eût pu dresser devant son caprice, il mordait avec fureur les tendres mains légères qui se tendaient à lui.

» Romanie dit :

— Pourquoi avoir arraché ces choses qui seraient bien tombées toutes seules, au moment venu?

— Salut, Pierre! criai-je.

» Nous descendîmes dans la vallée et nous nous mîmes au long d'un ruisseau dont les eaux retenues en aval s'étalaient en une nappe toujours plus large. Là-bas, leur masse tombait dans un moulin mouvant les soufflets d'une forge dont nous distinguions plus clairement les bruits à chaque pas.

» Derrière une maison liée à la chaussée voisine par une allée de sapins bleus, deux baies trouées dans un mur noir montraient des flammes. C'était une forge ardant sous les lianes de vignes vierges à présent dénudées, et le rideau des saules dorés du ruisseau.

» L'eau venait tomber et rejaillissait en écumant dans les caisses d'une roue massive dont les ais verdis accrochaient des touffes d'herbe verte encore et les cheveux de fourrage déjà pâli, cueillis aux prairies d'amont. De près, l'on pouvait entendre, en ce que l'eau disait, mille symphonies de rires, des clameurs et des chansons pour pleurer. Mais derrière le mur, un marteau énorme à coups précipités tombait et coupait sans relâche deux bruits alternativement sourds et clairs qui se poursuivaient sans parvenir à se joindre.

» La voiture arrêtée, nous restions cloués par les cris et les gestes de ces parages.

— Comme l'eau est agile! dit enfin Romanie.

— Et jeune toujours, et jeune! lui répondis-je. Ces eaux ont dormi longtemps dans l'étreinte du barrage... Une fois ici, comme elles bondissent ardemment! Elles courent en chantant embrasser le vieux moulin à la barbe boueuse. Mais passées dessus, elles l'oublient pour aller rire et vivre là-bas et toujours. Elles sont le sang de la terre...

— De la terre mourante, Paulin... La bonne vieille! On l'écrase toujours et sans cesse elle revit pour nous. Nous l'égorgeons; mais elle s'éveille encore, fleurit, chante et nous nourrit. Alors, nous la tuons de nouveau! Je connais de telles âmes qui

ne désespéreraient pas, encore que toutes les épines vinssent la percer, et toutes les dents la mordre. Mais son orgueil (elle dit : son) est de rester calme et de continuer la route avec son fagot sur le dos, sans qu'on la voie souffrir. »

» Romanie, en parlant, détournait la tête. Je fermais les yeux et retenais mon souffle pour entendre plus profondément cette voix qui pleurait. Elle continua, semblant répondre et se débattre.

— Mais en octobre, les adieux sont trop cruels. Le marteau de cette forge, vraiment me frappe au cœur.

— Hé! L'hiver glacé, dis-je, porte le printemps dans ses bras. Ce marteau frappe avec le rythme d'un cœur dur qui me plaît, et cette eau coule à la façon des jours l'un sur l'autre... Marchons. Il faut cueillir son jour; et sans regret, quand il est fané, le jeter. Tout est bon. Au moment où je pleure, je ne manque pas de penser que je me fais pour bientôt un souvenir délicieux; et je me griffe au cœur, de mes ongles. Le plus grand bonheur est de vivre, et chaque chose peut payer les mains qui la saisissent... Aujourd'hui est le plus beau jour de l'éternité. « O lac, rochers muets!... Joyeux, je viens seul » m'asseoir sur cette pierre où tu la vis s'asseoir! » Oui, seul et joyeux! Car voyez, je suis l'enfant, je suis l'oubli. Tous les jours où le soleil se lève, voyez, je recommence le jeu de la création. Je suis le plus près de Dieu. Je suis souverainement pur. Je vis selon mes lois. Je suis inviolable et vénéré par la terre. Je suis saint et sacré.

» Romanie me répondit :

— Ah! Paulin, quel levain étrange as-tu dans le sang?

— Ce qui me soulève? Mais c'est le goût de la vie! Je suis fidèle à la terre et pour cela seul, je vis dans une ivresse infinie... Et parce que je sais que tout est vain, hors ce moment que je casse en mes mains sans espoir ni regret ; parce que je sais cela, je frappe du pied et tout ce que je veux vient à moi.

— Et tu n'as jamais souffert, Paulin?

— N...n... non! Du moins, il est très vrai que je n'ai conservé le souvenir que de peu de souffrance.

Avec ses mains de Jouvence, le sommeil lave mon âme qui revient à la vie, chaque matin, pareille à une page blanche. »

» Et la bouche entr'ouverte de Romanie aux lèvres sanglantes d'avoir été mordues par ses dents, elle était pareille à une fleur...

» Cependant, le bon vieux cheval, sans que je dusse l'exciter, allait son train. Il faisait son devoir avec honnêteté, et parfois il secouait la tête avec l'air joyeux de dire :

— Ah! ah! Je traîne joliment la voiture avec notre maîtresse et le mauvais garçon qui rit à côté. Je suis un fameux petit cheval... Ah! si j'avais des fers neufs aux pieds, on en verrait encore d'autres... On parle toujours des jeunes chevaux? Bon! Bon! Mais le tout est de ne pas aller trop vite au commencement... Bientôt nous serons en vue de Lobbes, là où est le coffre à l'avoine. Alors la route descend toujours. »

» Continuant notre chemin, nous passons sur les remparts d'une petite ville blanche et bleue. Des lignes de jardins séparent les lignes des toits. On voit les cours des maisons avec mille détails qui ne s'aperçoivent point de la rue et, d'ici, se livrent à la façon des gens dans l'intimité. Deux clochers. Une vieille tour trapue au milieu d'un bouquet d'arbres. L'autre flanc de la vallée dont je connais chaque pierre et chaque buisson. Dans le pays qu'on aime, toutes les choses viennent au cœur. Si on les quitte un petit temps, il en apparaît, au retour, mille qu'on n'avait jamais vues.

» Nous roulons sur un plateau coupé de ruisseaux débordants, où les herbes s'échevellent, çà et là, et paraissent peignés par le courant. Un soleil couleur d'ambre caresse nos joues. Les champs ont une beauté légère et précaire, et le vent est fin. Le matin est l'ami des cœurs jeunes.

» J'égarai volontairement l'attelage entre ces haies et ces ruisseaux. Romanie s'inquiéta vite du chemin, manifestant une hâte de le retrouver qui trahissait son malaise, en ce coin de nature au bord du néant.

» Nous nous arrêtâmes à la lisière du Plein-de-

Chênes, devant la porte des Marandienne. Le vieux et la vieille de cette maison étaient nos amis; du temps où notre amour avait encore des fleurs fraîches et bleues au front, Romanie et moi nous étions souvent venus ici égrener les groseilles du jardin.

» Du dehors, nous regardâmes quelque temps dans la maisonnette et, sans qu'elle nous vît, la vieille femme aux pelotes de laines emmêlées qui travaillait au jour de la fenêtre. Son visage jaune dans le cadre des godrons du bonnet noir, et ses yeux fixés sur la tâche avaient cette expression lointaine et désintéressée du monde qui fait dès l'abord haïr les vieillards.

» Dans la maison, régnait une odeur douceâtre. Les hôtes d'ici n'avaient plus besoin de l'air vif du large et ils tenaient fermées toutes les issues. Les murs étaient couverts d'un lait de chaux bleue; les boiseries étaient d'un jaune sans reflet; et l'horloge battait avec une lenteur et une insistance ridicules.

» Au bruit du clichet et de la porte se refermant, la vieille s'était levée, avait déposé le bas de laine qu'elle ressassait et nous avait dévisagés par-dessus ses lunettes à grosse monture noire. En pensant que cette vieille allait bientôt mourir, j'avais crié d'une voix éclatante et gaie :

— Nous venons vous dire bonjour avant... avant l'hiver, m'man Marandienne ! Bonjour et au revoir !

» D'une voix menue comme un tricotis d'épinette, elle commença de s'exclamer en « Jésus ! » et en « Marie ! » et de parler, de parler ! Elle nous retint. Elle nous servit, sur une nappe à carreaux bleus, des poires lentement cuites dans une tailloir de grès, du pain bis en tranches épaisses et du café léger. Toutes ces choses avaient une saveur fade et comme vieillotte; elles me dégoûtaient; en y portant la dent, il me sembla goûter de la terre moisie.

» Les deux mains sur la ceinture de son écours, la Marandienne nous regardait, en voulant sourire peut-être, car ses paupières à bords rouges clignotaient et sa tête branlait. On aurait dit, à chaque instant, qu'elle allait parler. Mais ses lèvres ne s'ouvraient que pour un marmonnement indistinct; puis

ses yeux retombaient sur Romanie comme si celle-ci l'avait dû comprendre et allait lui répondre.

» La jeune fille lui répondait... Nous vînmes nous appuyer à la baguette qui régnait le long du poêle à tuyau plat, à la mode de Louvain, installé sur les restes d'un foyer à chenets. De là, Romanie se levait souvent pour poser ses mains sur les épaules de la vieille, et sa voix se mettait à chanter un gazouillis de caresses sous lesquelles la Marandienne heureuse baissait la tête. Alors Romanie, sans la lâcher, sautait par-devant elle, la dévisageait un moment comme pour l'embrasser, et se remettait à parler.

» Or, cet échange de paroles que je ne comprenais pas ; ce visage rond et rose penché sur les rides de ce buis jauni ; cette vie jeune caressant cette vie mourante ; ces yeux clairs qui voulaient rallumer ces prunelles éteintes ; tout cela m'inquiétait étrangement. Je n'étais pas à mon aise. Je me surprenais les regards au large et le souffle en suspens. Durant un moment, il y avait parfois en mon cœur comme une ronde d'enfants arrêtée par le maître d'école.

» Romanie avait-elle, à la vieille, enfin arraché son secret ?... Tout à coup, tournant dans la chambre, elle avisa le baromètre en sa caisse d'acajou déteint, appendu au chambranle d'une porte. Le filet luisant du mercure marquait le mot « variable ».

— Allons, allons ! dit-elle tout haut. Je sais bien ce qui va venir, menteur que tu es !... C'est le mauvais temps... Pourquoi crains-tu de le dire ? Entre donc, tempête, et annonce la nouvelle que tout le monde attend !

» Et à petits coups répétés de l'ongle de son index, en frappant le capillaire de verre, elle fit descendre aussi bas qu'elle voulut, semblait-il, la colonne de métal, et jusque devant le mot : « pluie ».

Mon cœur fit un saut. Ma victime, se redressait donc ? Moqueuse, elle pirouettait devant moi ?

» Heureusement le père Marandienne entra dans la chambre. Il ôta ses sabots et plaça sa bêche derrière une porte. Il était encore plus vieux que sa femme. Son dos large comme une table était cassé à partir

des reins. Et ainsi, il marchait à pas allongés en laissant balancer ses bras et en tenant son cou tendu. La peau de son visage glabre tombait vers son cou en fanons qui tremblottaient du moment qu'il parlait. Il avait l'oreille dure; son visage restait sans expression. Il répondait des mots qui n'avaient pas de rapport avec ce qu'on lui avait dit; puis, quand il s'arrêtait, son nez rentrait dans sa bouche.

» Je ne me rappelle pas ce qu'on raconta. Longtemps, bien longtemps, le vieux Marandienne fut assis devant moi, de l'autre côté du poêle à tuyau plat, fumant dans une pipe retenue en un coin de sa bouche au moyen d'un bourrelet de fil. Au dessus des plis flasques de son visage, ses paupières ne se fermaient qu'à de rares intervalles, avec une contraction de toute l'orbite.

» Le vent gémissait dans la cheminée. Les portes ne s'ouvrirent pas durant les siècles de ces heures. Des gouttes d'eau tombaient en zigzags au long des carreaux de vitre embués. Ici, la vie s'arrêtait et ne respirait qu'à petites gorgées comme les moribonds qui n'ont déjà plus d'espoir.

» Romanie se leva pour annoncer qu'il était le temps de partir. Mais le vieux proféra, de sa voix édentée, et d'une bouche où les mâchoires seules mouvaient les lèvres atones :

— Avant de vous en aller, venez donc voir le jardin. D'ici à bien longtemps, vous ne passerez plus « amon les Marandienne »... Il y a encore des fleurs.

» C'était un jardin de terre noire et clos de haies, étalé devant la maison. Parmi les plates-bandes, il ne restait que des choux rouges à tête ronde, et les fanes pourrissantes des légumes cueillis. Au long des sentes, des groseillers trapus alternaient avec des pieds d'aubépines piquetées de cenelles étincelantes et des plants de dahlias fleuris de boules aux couleurs violentes et froides. Les vieillards cueillaient ces fleurs de papier avec de si courtes tiges, que, réunies en main, elles s'écrasaient l'une l'autre et ne formaient qu'une tête ronde. Nous dûmes les retenir d'encore joindre au bouquet « et celle-là, la plus belle, et celle-ci d'une sorte qu'on n'avait pas

encore. » Cependant que la vieille conservait, dans ses mains, les fleurs sans tiges qui n'avaient pu servir.

» Enfin, enfin, ma compagne embrassa le vieux homme, puis la Marandienne une fois encore, et nous partîmes. Nous partîmes...

» Les coups de fouets du vent me tirèrent à peine de mon engourdissement. La jeune fille tenait à deux mains, sur ses genoux, le bouquet rond de dahlias. Nous suivions un chemin de sable coupant une clairière de bruyères séchées. Derrière nous, il y avait la Maison-au-Bois, l'ombre balsamique de ses sapins, le vert voluptueux de ses prairies, le souvenir exalté d'aventures d'amour déroulées entre ces murs. Plus loin encore des villages en pierre grise et d'une beauté surette, où, sous les pommiers — regarde-moi, petite fille! — en paissant les vaches, des fillettes chantent d'une voix claire, hardie et inflexible, font siffler leurs fouets, et marchent d'un pas de princesses vêtues de brocart.

Et devant, où j'allais, c'étaient des plaines et des plaines; des gens fades au parler pleureur... Nous restions silencieux. Dans mon esprit, ce n'était réellement que l'odeur de ces pensées qui s'élevait. Je ne me les précisais pas. Elles passaient sans parler; mais elles étiraient mon cœur, à la façon du vent si faible qu'on ne le sent pas mais qui suffit pourtant à orienter la buée du soir au fond de la vallée.

» Avant une heure, nous serions arrivés au terme du voyage. Peu à peu, je distinguais que Romanie était dans cet état de vide inquiet où l'on ne se formule aucune crainte précise, mais où l'on appréhende quelque chose qui va pour sûr et bientôt arriver. Les cœurs comme son cœur s'attendent toujours à un malheur; à la vérité ils happent au malheur et l'attirent. Cœurs de morts! Cœurs de péché! Aussi nettement que s'il eût été sur le marbre, je voyais à présent le sien se serrer. Et de cet arbre-ci de la route à cet arbre-là, dans le trajet, si elle fermait convulsivement les yeux et baissait la tête, je puis jurer que c'est parce qu'elle attendait le coup!... Elle était comme une à qui les ciseaux du

bourreau ont déjà rasé la nuque, de leur fer glacé.

Mais ainsi que si nos deux âmes eussent été posées aux bouts du fléau d'une balance, — à mesure que s'enfonçait la sienne dans les ténèbres, pardieu! la mienne se remontrait au jour. Ah! qu'elle revenait de loin!... Enfin, un peu d'air pénétrait en moi sous le lacet d'angoisse qui tout à l'heure encore serrait si étroitement ma gorge; mon cœur commençait de bouger sous les dalles pesantes de ces détestables moments d'indécision; et le sang affluant à mes tempes y battait le rappel des forces qui devaient me tirer de ces sables-boulants où mon ennemie me tenait enlisé. Mon ennemie!

» Mes sens, tantôt écrasés chez ces vieux moribonds que nous visitions, se relevaient violemment à la façon de jeunes arbres pliés de force, en légitime défense contre la mort; ils se revanchaient. Je ne perdais plus rien de l'émoi croissant de Romanie.

» Afin que je la visse mieux, toutes les choses de l'environ avaient disparu à mes yeux. Car les choses, il faut savoir, sont toujours avec moi!

Cependant la carriole galopait et tout à coup, au tressaut d'un tertre, m'apparut, au bout du ruban blanc de la route, le pignon de la maison de Romanie. Il barrait le chemin qui fait là-bas un coude brusque, de son pentagone rayé par l'échelle régulière des espaliers. Avec la soudaineté d'une déflagration qui met en une seule flamme toutes les traînantes et veules molécules indécises, l'image de ce mur blanc, en se projetant dans mon cerveau, y unit les mille affres passées, mes peurs et mes incertitudes, mes hontes et mes calculs les plus secrets. Elle en forgea la pointe du javelot le plus aigu qu'un cœur jamais lança, dans sa haine, contre un autre cœur.

» Je me dressai dans la voiture. Les délices de la vengeance qui m'enivrait en ce moment me payaient enfin de toute l'angoisse accumulée d'un temps infini. Je pouvais contempler Romanie affaissée, blême d'épouvante, me fixant, par-dessus son épaule, de ses regards d'assassinée.

— Parce que tu m'aimes, criai-je, tu voulais donc

arrêter ma vie? Ah! que ta main est trop petite! Trop petite, te dis-je, pour tenir le jeu de mon cœur sauvage. Je fais joyeusement éclater ton étreinte. A moi, ma vie, à moi! »

» Alors, comme je criais ces mots, une vague, haute comme les cieux, roula vers moi avec un tonnerre de musique, me saisit sur ses flammes de soleil et m'emporta... Romanie, voiture, chemin, plus rien!

***

» Je me retrouvai dans le bois traversé tantôt en carriole. J'étais assis au bord du chemin, au pied d'un hêtre, sur une mousse épaisse et molle que mes mains caressaient sans relâche, avec des mouvements d'une hâte fébrile. Et je riais... J'étais tout seul, tout seul, et je riais, te dis-je, petite fille...

» Une odeur de feuilles mortes rampait du fond des halliers, pourrie, âcre, enivrante. La nuit vint et deux étoiles se pendirent au ciel, au-dessus de ma tête. Je les regardais. J'étais sous elles comme un enfant dans son lit qui n'ouvre pas tout de suite tout grands ses yeux à son réveil, mais auparavant écarte d'abord lentement les cils pour voir lui sourire peu à peu les regards qu'il aime.

» Voilà! Le plaisir m'était revenu de contempler librement toutes les choses et de goûter sans haine leurs beautés sous mes dents. Avec moi, ma gloire se renouvelait, et, mon arc comme celui de Job, reverdissait en ma main. L'univers se jetait à nouveau dans mes bras... Ah! je le tiens encore!

» Alors lentement, avec des gestes menus et précis où semblait jouer l'harmonie de tout mon être; et plein de la gravité du desservant qui avance les burettes du sacrifice de la messe, ah! dans ma poche, je pris ma bonne amie ma pipe.

» Dans ma poche, je pris alors ma pipe. Son fourneau était en écume de mer. Un habile ouvrier y avait tracé le dessin d'un jeune homme nu qui riait en agitant une lance entourée de pampres et de lierre; et c'était Dyonisos, aux cheveux bleus; et en sa

main, le thyrse de la vie ardente... Avec une onction, où était toute la seule piété de mon âme, je bourrai ma pipe de tabac, si bien qu'il débordait et retombait en une touffe brune. Ensuite j'y promenai avec soin le feu de plusieurs allumettes, et la fumée s'éleva en ondulant.

» En suivant son caprice, d'abord un moelleux anneau roula et s'épandit comme une bouffée de joie qu'on n'a pu retenir. Puis, vers le premier, un nouvel anneau s'avança. Ils se mêlèrent. Bientôt je me trouvai au sein d'un nuage d'un parfum riche et grave. J'étais libre dans ma vie de bonne odeur; et ma vie me portait! »

***

Voilà ce que Paulin raconta à la petite paysanne crottée de son nouvel amour, une après-midi que la mère coupait, pour la vache, de l'herbe aux rebords des fossés, et qu'ils n'étaient que deux devant la fenêtre de la chaumière d'où l'on voit des vergers et, tout au fond de l'horizon, le bois à la changeante beauté. La fillette avait beaucoup ri durant cette histoire, parce que son bon ami Paulin était à ses côtés et la caressait; et parce que, devant elle, pour elle, il en avait tué une autre...

LOUIS DELATTRE.

L'ESPRIT DU XXe SIÈCLE

Les derniers événements qui se sont déroulés dans les Balkans et au Maroc, ont fourni aux défenseurs des mêlées guerrières (*ces bienfaisantes saignées qui maintiennent dans la race humaine l'énergie, la volonté, et qui la préservent des effets de la trop grande multiplication de l'espèce*), l'occasion de tremper leur plume dans l'encre antipacifiste, en attendant sans doute de tirer leur vaillante épée du fourreau.

En Belgique, nous avons encore trois ou quatre organes qui voient dans la force brutale le seul pivot des événements. Ils défendent cette cause avec l'énergie du désespoir; ils ressassent de vieux arguments qui ne peuvent satisfaire ceux qui approfondissent les choses; ils sont sourds à la voix des peuples qui s'élève chaque jour en faveur de la paix; ils sont aveugles sur les progrès du mouvement pacifiste, qui gagne toutes les couches sociales et en impose aux plus prévenus.

A la faveur des derniers événements, qui auraient pu provoquer la guerre sans que pour cela nos idées et nos espoirs soient chimériques, ils impriment des morceaux comme ceux-ci :

« Tandis que ces messieurs de La Haye, apôtres de » la Paix, partisans du désarmement, grands prêtres » de la communion universelle, sont aux eaux ou à » la chasse, et que les interparlementaires de Berlin » tressaillent encore au souvenir des beaux discours » qu'ils ouïrent ou prononcèrent, et que les hommes » d'Etat, prêcheurs de paix, se pâment dans leurs » illusions, tout se détraque dans la péninsule » balkanique et le feu est près d'y faire éclater les » poudres : la Bulgarie proclame son indépendance, » l'Autriche s'annexe la Bosnie et l'Herzégovine, la » Grèce reprend la Crète... »

Naturellement, on conclut que l'état des choses actuel est né par la force, qu'il ne peut vivre et ne

peut être détruit que par elle. « C'est l'alpha et » l'oméga de toute vie humaine, de toute vie terrestre, visible partout, éclatante dans le champ » des collectivités qui se dénomment races et » peuples... Un traité? cela ne vaut pas le papier » sur lequel c'est écrit. »

Nous nous demandons quelle jumelle nos adversaires ont braquée, pour voir que tout se détraque dans les Balkans. Nous voyons, au contraire, que tout s'y organise!

Après avoir, au XIVe siècle, vaincu l'empire byzantin, les Turcs bâtirent sur les ruines un puissant Etat. Mahomet II prit Constantinople en 1453. Les Turcs vécurent une période de conquêtes et de gloire militaire qui dura jusqu'au XVIIe siècle. L'Etat ottoman atteignit son apogée sous Soliman Ier.

Les efforts de l'Autriche et de la Russie arrêtèrent l'invasion turque. Puis, ces barbares venus d'Asie. restés barbares malgré le contact de la civilisation européenne, soumis aux caprices despotiques et sanguinaires du Commandeur des croyants, devaient se heurter aux aspirations nationalistes des peuples balkaniques qu'ils avaient subjugés.

N'est-ce pas là l'histoire de tous les peuples? Les populations danubiennes vivent une phase de la vie sociale que les peuples plus civilisés de l'Occident ont vécue depuis longtemps. Successivement, la Grèce, la Roumanie, la Serbie, la Bulgarie, secouèrent, dans un bel élan vers la liberté, le joug dégradant de la puissance musulmane.

Depuis le traité de Berlin, en 1878, la Bulgarie constituait une principauté, nominalement vassale de la Turquie, mais, en réalité, absolument indépendante. Depuis cette époque aussi, la Bosnie et l'Herzégovine étaient occupées par les Autrichiens. On a encore souvenance de l'énergique appel des Crétois en faveur de la réunion de l'île de Candie à la Grèce.

Toutes ces aspirations, ces situations de fait, viennent de trouver leur expression définitive dans des déclarations nettes, qui font succéder la franchise à l'équivoque, et donnent aux races en cause la dignité de se sentir libres et maîtresses de leurs desti-

nées. La Turquie elle-même vient de se donner une constitution, et ces événements mémorables se sont déroulés sans branle-bas et sans effusion de sang.

Il faut voir là le travail de l'esprit de notre siècle, qui poursuit, non pas la suppression utopique des conflits humains — ceux-ci sont éternels — mais la fin de la guerre comme moyen de les liquider.

Et cet esprit gagne les peuples et les rois. Naguère, la Norvège a voulu se séparer de la Suède. Le peuple suédois, suggestionné par l'oligarchie militaire, se serait rué sur ses frères de race, sans la sagesse du vieux roi Oscar, qui sut épargner à ses sujets la honte d'ajouter un nouveau crime à l'histoire de l'humanité.

En 1898, à l'époque de l'occupation de Fachoda par l'expédition Marchand, c'est le peuple français qui imposa la paix à ses gouvernants belliqueux.

Le Maroc est composé de tribus sédentaires ou nomades; les Juifs, les Nègres, les Maures, les Berbères et les Arabes s'y coudoient dans une confusion babélienne, sous l'égide d'un gouvernement impuissant.

La France cherche à y apporter l'ordre bien plus que les combats.

L'empereur d'Allemagne, pratiquant une politique surannée, a failli mettre le feu à l'Europe avant le traité d'Algésiras. Là encore, l'esprit du siècle sut vaincre les vieux errements, et empêcher une conflagration générale.

Pourtant, l'Allemagne, comme tous les Etats aujourd'hui, manifeste des sentiments pacifiques. Le chancelier de Bülow a dit à la conférence interparlementaire de la Paix : « Bien que l'Allemagne soit le pays où les efforts de la conférence semblent avoir été le plus lentement compris, l'Allemand est l'ami de la paix. Il est prêt à sacrifier sa fortune et son rang, comme il l'a déjà fait, pour la défense des biens nationaux, pour son honneur, pour son indépendance, mais son pays a été trop souvent en proie à la désolation, à la dévastation, pour qu'il n'apprécie pas plus que toute autre nation les bienfaits de la paix. »

Naturellement, la presse militariste traduit ces paroles à sa façon. « En d'autres termes, dit-elle, les Allemands ne demandent pas mieux que d'avoir la paix, mais chaque fois qu'une circonstance se présentera, semblable à celles qui ont si souvent causé des guerres, les Allemands se battront. »

Ainsi, c'est pour l'honneur et l'indépendance de l'Allemagne que Bismarck falsifia la dépêche d'Ems! C'est pour l'honneur et l'indépendance de la Grande-Bretagne, que les armées anglaises ont envahi le Transvaal et l'Orange, et ont failli détruire sous les balles dum-dum et dans les camps de concentration, la race blanche qui prospérait et se développait la-bas! C'est pour l'honneur et l'indépendance de la Prusse et de l'Autriche que ces deux puissances s'unirent, en 1864, pour s'emparer du Schleswig-Holstein, puis sacrifièrent à Sadowa des milliers de vies humaines avant de partager leur butin! C'est pour l'honneur et l'indépendance des Français que Louis XIV constitua des chambres de réunion chargées de rechercher les territoires ayant appartenu à la France, pour les revendiquer ensuite par la force des baïonnettes!

Eh bien, ces honneurs-là, l'esprit nouveau, l'esprit des peuples conscients de leurs devoirs et maîtres de leurs actions, les condamne.

L'ère des falsifications des documents diplomatiques, et le temps où les armées spoliaient le bien d'autrui, avec autant de scrupule et de raison que le malandrin qui s'empare, au coin d'un bois, du porte-monnaie du voyageur, sont définitivement passés.

Les peuples civilisés ne veulent plus ni du pillage, ni du vol; ils veulent être respectés, mais *ils respectent autrui*, voilà pourquoi la fin des conflits armés n'est pas une utopie

Il est vrai que la population allemande est de 61 millions d'habitants, alors qu'on supposait naguère que le pays pouvait tout au plus nourrir 53 millions d'êtres humains. Et comme l'Allemagne veut vivre, et qu'elle est assez puissante pour vaincre, on conclut à la fatalité d'une guerre plus ou moins prochaine.

Cela signifie que le peuple allemand, étant actuel-

lement le plus prolifique de l'Europe, et se trouvant dans l'impossibilité de se nourrir des seuls produits de son sol, devra tôt ou tard se ruer sur ses voisins pour se procurer la pitance suffisante. Comme la Belgique souffre du même mal et vit dans une paix *qui ramollit la race*, nos gouvernants doivent, s'ils sont soucieux de l'avenir de notre pays, lui trouver une bonne campagne guerrière dans laquelle les Belges retrouveraient, pour un temps, les vertus nécessaires à leur développement général.

Voyons ce que les faits et la science répondent à ces théories qui confinent à l'absurde.

On ne peut nier que l'Allemagne lutte avec âpreté sur le terrain économique pour nourrir sa population surabondante. Malgré ses succès et son développement industriel et commercial, la dette de l'Empire grandit dans des proportions fantastiques, et il n'est pas improbable qu'un Empereur ambitieux, avide de gloire, élevé à l'école bismarckienne et dans un milieu essentiellement guerrier, rêve d'une nouvelle campagne de France qui assurerait au peuple allemand un nouveau trésor et de nouvelles provinces.

D'un autre côté, l'Angleterre voit l'empire allemand la combattre sur tous les marchés du monde; elle voit surtout, avec une sérieuse inquiétude, la marine allemande s'accroître sans cesse. Sans doute, la distance entre les deux forces navales est encore grande, mais elle diminue pourtant et les Allemands ne s'arrêtent de constituer des escadres nouvelles, bien homogènes, à la hauteur de tous les progrès, tandis que la vieille marine anglaise possède fatalement un grand nombre de vaisseaux, construits à des époques moins avancées sous le rapport de la technique, qui alourdiraient l'ensemble des forces.

Cette situation explique toute la politique anglaise de ces dernières années : alliance étroite avec la France; appui énergique de celle-ci en toutes occasions contre l'Allemagne, dans le dessein d'être soutenue en échange, en cas de conflit maritime anglo-allemand.

L'attitude de l'Empereur allemand dans les derniers événements politiques peut paraître une provocation à la guerre désirée. En tous cas, si cette idée

existe, elle a obtenu un tout autre résultat que celui rêvé.

On connaît les faits : un soi-disant journaliste allemand avait installé une agence de désertion à Casa-Blanca. Le consul allemand accorda son appui à cette institution louche et, notamment, il délivra des passe-ports à six déserteurs : un Russe, un Suisse, un Autrichien, un Français et deux Allemands.

Le jour de l'embarquement, le consul, non revêtu de ses insignes, accompagna ses protégés jusqu'au port. Un navire allemand stationnait dans la rade, et les déserteurs, embarqués dans un canot, se dirigeaient vers le vapeur, lorsqu'ils furent reconnus par un gendarme. Forcé d'atterrir grâce à l'intervention de l'officier de service, le consul allemand s'interposa ; d'où une querelle peu édifiante, dans laquelle l'officier français tint bon.

Le consul dut abandonner ses brillants protégés au pouvoir militaire qui les avait enrôlés.

Naturellement, les faits ont été racontés différemment par les deux partis en cause. Selon la thèse allemande, l'officier français fut arrogant et menaça le consul de son revolver. D'après le récit français, l'officier fut sublime de patience et de calme.

La lumière s'est faite sur tout cela. Mais si l'officier français avait observé le calme que l'on dit, nous le proclamerions un héros.

Aussi bien, ce n'est pas dans l'attitude respective de ces deux hommes que gît le nœud de l'affaire. C'est dans l'acte indéniable de cet agent consulaire qui se fit le protecteur d'une agence et de gens sans aveux.

Quoi qu'il en soit, l'Empereur allemand voulait des excuses de la part de la France, après quoi il acceptait de soumettre le règlement du conflit à des arbitres.

La France refusa les excuses, ne pouvant, préalablement à toute enquête, se déclarer coupable. Il y a vingt ans, c'eût été un *casus belli*. Peut-être était-ce là le secret désir de l'Empereur.

Mais la presse publia les récits contradictoires, et le gouvernement allemand, sous la poussée de l'opinion des peuples, et après le regret de l'incident

exprimé simultanément par les deux puissances, accepta de soumettre les faits à un tribunal d'arbitrage.

Oui ! ces messieurs de La Haye, ces apôtres de la paix, ces grands prêtres de la communion universelle, ont été appelés à liquider ce conflit, et les deux Etats ont obéi à leur jugement (1).

Le voilà bien, l'esprit du siècle. C'est la plus belle victoire que le pacifisme ait remportée jusqu'à ce jour, sans compter que le pouvoir personnel de l'Empereur en est fortement ébranlé.

A ce dernier point de vue, les peuples ont un moyen de diminuer pour la cause pacifiste, qui est maintenant la cause de toutes les nations civilisées, les obstacles qu'elle rencontre. Il consiste à enlever aux chefs d'Etat le pouvoir de déclarer la guerre et de conclure des traités sans l'intervention parlementaire.

Cependant, malgré le jugement intervenu, l'appétit allemand ne sera pas plus satisfait, et la dette de l'Empire sera toujours aussi inquiétante. N'a-t-on gagné qu'un répit, ou est-ce un mode nouveau qui s'impose à l'esprit des hommes et qui remplacera, peu à peu, les mêlées sanglantes dans la solution des conflits humains ?

La théorie de Malthus sur le problème de la population nous donne la clef de l'avenir.

Il n'est pas inutile d'indiquer ici la véritable portée de cette doctrine, car elle est autant calomniée que justement célèbre.

Malthus constate, tout d'abord, que tous les êtres vivants ont une tendance constante à accroître leur espèce, plus que ne le comporte la quantité de nourriture qui est à leur portée. Dans le règne animal et végétal, le défaut de place et de nourriture détruit l'excès de naissance.

En ce qui concerne l'espèce humaine, la quantité de subsistances que la terre peut produire assigne,

(1) Le jugement fut rendu le 22 mai. Tout en blâmant les menaces à l'aide d'un revolver, il tranche au désavantage de l'Allemagne, à savoir que le consul allemand n'avait pas le droit d'accorder sa protection à des déserteurs de la Légion étrangère française.

semblablement, une limite rigoureuse au développement de la population.

Au point de vue qui nous occupe, il faut se garder de tomber dans l'erreur de beaucoup d'écrivains qui, ne voyant aucune limite aux progrès industriels, concluaient que les hommes peuvent se multiplier sans crainte, leurs produits pouvant être échangés contre du pain.

Cela est vrai si le sol produit du blé en quantité suffisante; mais le sol n'est pas élastique. La vraie limite de la population ne réside donc pas dans les biens économiques en général : l'homme ne mange ni des maisons, ni des souliers, ni des machines; mais on la trouve dans la quantité de subsistances que la terre peut donner.

Malthus conclut des données de l'histoire et de ses observations personnelles que, si *la population se développait sans obstacle*, elle doublerait tous les vingt-cinq ans et croîtrait de période en période selon une progression géométrique.

D'autre part, les subsistances ne peuvent croître à l'infini, et les calculs de l'auteur le conduisent à la conclusion que les moyens de subsistance, dans les circonstances les plus favorables à l'industrie, ne peuvent jamais augmenter plus rapidement que selon une progression arithmétique.

En mettant les deux progressions en présence, Malthus forme un tableau saisissant, qui fait en quelque sorte toucher du doigt les conséquences fatales de sa théorie.

En supposant la terre habitée de 1,000 millions d'êtres humains, la race humaine croîtrait comme les nombres 1, 2, 4, 8, 16, 32, 64, 128, 256; tandis que les subsistances croîtraient comme ceux-ci : 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8 et 9. Au bout de deux siècles, la population serait aux moyens de subsistance comme 256 est à 9.

Les données de ce tableau ont été discutées à perte de vue, et cela bien inutilement.

Malthus n'a jamais voulu présenter ses chiffres comme des réalités absolues; il n'y a là qu'une image, qui montre avec précision les tendances de la population et des moyens de subsistances, en suppo-

sant qu'aucun obstacle ne s'oppose au développement de l'une et à la diminution des autres.

De tout ce qui précède, il faut retenir ce principe inattaquable : l'homme peut se multiplier sans limite, tandis que le développement des subsistances est limité, par conséquent, un défaut d'équilibre doit s'établir si aucun obstacle n'intervient.

On aura beau espérer dans des progrès agricoles toujours plus grands, et même se réfugier dans les perspectives indéfinies que présente la chimie, c'est reculer le problème sans le détruire. Si la population continue à se développer toujours, les subsistances et l'espace doivent devenir insuffisants.

Mais l'accroissement de la population rencontre des obstacles volontaires et des obstacles naturels. L'homme est doué de raison ; il peut prévoir les difficultés matérielles contre lesquelles se briserait une progéniture trop nombreuse et, cédant à de justes craintes, il peut opposer à l'accroissement excessif de l'espèce humaine des obstacles volontaires, les uns moraux : en évitant les mariages précoces, en pratiquant l'abstinence et la vertu ; les autres, de nature vicieuse ou barbare.

Les obstacles naturels comprennent les travaux excessifs ou malsains, l'extrême misère, l'insalubrité des grandes villes, les maladies et les épidémies.

Malthus divise les obstacles en deux catégories : 1° *l'obstacle préventif*, qui comporte l'abstinence du mariage jointe à la chasteté, et la contrainte morale, c'est-à-dire, la prudence dans le mariage ; 2° les obstacles répressifs, qui comportent le vice et les souffrances humaines.

Si l'on excepte le vice, qui doit être condamné, l'homme ne dispose donc, pour éviter la misère, la maladie, l'épidémie, résultant d'un excès de population, que du moyen préventif, ou du moyen barbare, nous voulons dire la guerre.

Tandis que Malthus voyait la solution du problème de la misère dans la substitution de l'obstacle préventif à tous les obstacles répressifs, y compris la guerre, les militaristes de tous les temps préconisent les mêlées sanglantes, qu'ils considèrent comme étant *l'ultima ratio* des peuples.

Sans doute, la contrainte dans les manifestations de l'instinct sexuel produit un sentiment pénible. Mais ce sentiment est-il comparable aux maux de toute espèce qu'engendre le choc des armées? Au point de vue moral, la fatalité qui obligerait périodiquement les peuples prolifiques à se jeter sur leurs voisins plus faibles pour leur voler leurs biens, la lumière et l'espace, est-elle supérieure à la nécessité d'une contrainte de l'instinct procréateur?

Pour nous, le choix n'est pas douteux, c'est Malthus qui a raison.

Il est vrai que la doctrine malthusienne fut vivement controversée, et qu'on l'accusa de prêcher l'immoralité.

Pour réduire à néant cette accusation, il nous suffira de reproduire les phrases suivantes de Malthus : « Le libertinage, les passions contraires au vœu de la » nature, la violation du lit nuptial, en y joignant » tous les artifices employés pour cacher les suites » des liaisons criminelles ou irrégulières, sont des » obstacles préventifs qui appartiennent manifeste- » ment à la classe des vices. »

Et ces vices, il les condamne avec la plus rigoureuse rigidité. Il dit notamment : « Lorsque la cor- » ruption devient générale et s'étend à toutes les » classes de la société, son effet inévitable est d'em- » poisonner les sources du bonheur domestique. »

Nous ne pouvons dans cet article réfuter tous les arguments que l'on a présentés contre le principe de la population. On n'est, d'ailleurs, pas arrivé à détruire le fond de la doctrine. Pour montrer combien les détracteurs se sont trop souvent attachés à des choses accessoires, nous dirons quelques mots de la manière de voir de M. Paul Leroy-Baulieu, l'économiste le plus en vue de France.

Comme beaucoup d'autres, il démontre dans de nombreuses pages, l'inexactitude des chiffres qui composent le tableau de Malthus. Ce travail est inutile, nous l'avons vu.

Il voit un deuxième défaut dans la doctrine en constatant que certains peuples sont absolument stationnaires, et même en voie de réduction de population.

Très confiant dans les progrès agricoles futurs, dans les énormes espaces de terre vacants, et dans les espérances que l'on fonde sur la chimie, il déclare que s'il n'y a là qu'un répit pour l'humanité, c'est dans tous les cas un répit considérable. Mais pour l'auteur, une considération plus haute domine la question : les races civilisées ont une tendance à restreindre leur fécondité ; les peuples stationnaires pourraient bien être des précurseurs, de sorte qu'il y a lieu de redouter les effets de la stérilité, plutôt que les excès de fécondité.

Si la civilisation a pour effet de restreindre la fécondité humaine, c'est qu'elle inculque à l'homme la prévoyance, par suite, la prudence dans le mariage et, malheureusement aussi, le vice.

En résumé, Malthus propose le remède, et M. Paul Leroy-Baulieu constate l'application ; l'un parle science, et l'autre, art économique. Bien plus, les arguments de l'économiste français conduisent à cette conclusion que l'obstacle préventif n'est pas un résultat exclusif de l'éducation, mais fait partie de l'ordre naturel des choses, car il est permis de croire que Malthus et sa doctrine sont ignorés du plus grand nombre de ceux qui s'y soumettent.

Quant à redouter, avec M. Paul Leroy-Baulieu, les effets de la stérilité, nous lui répondrons par ses propres arguments : les quelques milliards d'êtres humains qui peuplent le globe terrestre et dont un si grand nombre ne mange pas à sa faim, nous laissent des perspectives tranquillisantes d'une telle étendue, qu'il n'y a pas lieu de s'arrêter à cette crainte puérile.

***

Maintenant, que nous avons pris la leçon des faits, et que nous avons entendu la voix de la science, notre conclusion s'impose.

L'Allemagne souffre de sa population pléthorique, et l'émigration n'offre plus un équilibre suffisant. Mais l'empire se trouve, avec la France et l'Angleterre, à la tête de la civilisation. Ses peuples sont pénétrés de l'esprit du XXe siècle ; ils ont compris que la guerre n'est qu'un palliatif barbare, qui n'a

jamais allégé les hommes d'un souci; ils ont des idées nouvelles, des principes nouveaux, des aspirations plus hautes.

La science s'empare de la masse. Les classes inférieures veulent améliorer leur place au banquet de l'existence et, en dépit des erreurs que la passion ou l'intérêt propagent, elles commencent à comprendre qu'elles sont elles-mêmes l'artisan de leurs misères ou de leur bonheur.

S'il y a encore des races primitives, elles ne sont plus isolées, livrées exclusivement à leur barbarie et à leur abjection. Partout, l'être humain est aux prises avec le progrès. Les peuples en retard étudient, font des comparaisons, et secouent leurs institutions surannées. Une certaine unité s'établit, lentement mais sûrement, dans le degré de civilisation des races.

Plus instruits et plus moraux, conscients de leur force, délivrés des barrières que la malice et l'intérêt de classe avaient élevées contre leur développement, les peuples sauront substituer aux voies tortueuses et sanglantes de la guerre, le chemin large et droit de la sagesse et de la vertu.

Oui, la vertu! Car si Dieu a dit : « Croissez et multipliez », nous pouvons ajouter, avec M. M. Block, que les descendants d'Adam et d'Eve ont obéi; car malgré les guerres, les famines, les pestes que l'histoire a enregistrées, on leur compte environ un milliard et demi d'enfants vivants.

Dans ces conditions, c'est la prévoyance et la prudence qui deviennent la vertu, et il est permis de ralentir la progression, car Dieu n'a pas dit : « Multipliez indéfiniment ».

L'Allemagne saura pratiquer cette sagesse et, avec elle, tous les autres peuples. Et les armées, devenues sans objet, seront supprimées; les budgets de la guerre, devenus disponibles, fourniront les ressources nécessaires aux réformes sociales, telles que les pensions et les assurances ouvrières, et prolongeront ainsi les voies de la vie au lieu de multiplier celles de la mort.

J. JOBÉ.

LE SOMMEIL QUI TUE

UNE VISITE AU LABORATOIRE DE LÉOPOLDVILLE.

Un grand bâtiment en briques, percé de larges fenêtres à petits carreaux, qui a des airs d'usine. Une vaste pièce toute éclairée par un joyeux soleil qui caresse la nudité des murs et répand sur les tables noires des diamants parmi les bocaux, les tubes, les bouteilles, les flacons, les pipettes ; une fontaine laisse tomber toutes les demi-minutes une gouttelette d'eau qui s'aplatit avec un bruit métallique dans un seau de zinc. Dans une armoire vitrée, des poudres, des pilules, des liquides mystérieux, terribles et bienveillants, alignent leurs étiquettes où se lisent des noms bizarres. Au fond, près d'une croisée, un noir à figure intelligente rive son œil à la lunette d'un microscope. Au milieu de la pièce, un homme jeune, grand et maigre, le regard très vif et très ardent derrière les verres des lunettes à monture d'or, les cheveux, la barbiche et la moustache en bataille, expose avec des gestes lents et sûrs une longue aiguille à la flamme d'une petite lampe à alcool.

Sans relever la tête, il jette un nom :

« Tumba ! »

Et voilà que, par la porte grande ouverte qui permet d'apercevoir dans leurs cages étroites bourrées d'herbes des cobayes blancs et roux, s'avance une jolie femme du Kasaï dont un pagne à ramages dessine la gorge et le buste harmonieux.

Nerveusement, le docteur Broden a retroussé ses manches de chemise au-dessus du coude, et en plaisantant l'aimable Tumba, lui enfonce dans le bras, ligaturé au biceps par un boy, l'aiguille d'acier au bout de laquelle perle un peu de sang. Puis, entre le pouce et l'index, il immobilise un ganglion qu'il a choisi dans le cou de la patiente, y fait pénétrer une autre aiguille qu'il dirige dans deux directions diffé-

rentes. En pressant sur le ganglion, il aide la lymphe à pénétrer dans la canule par capillarité. La canule enlevée, le « moganga » chasse le contenu sur une plaque de verre au moyen d'une seringue sèche, puis en sifflotant, se dirige vers la table devant laquelle son aide congolais demeure assis, sans souffler mot. Le noir prend la plaque de verre, la fixe sur le chariot du microscope, s'absorbe dans l'examen du liquide ganglionnaire, pendant que le docteur Broden, penché sur un autre microscope compte, à mi-voix, les éléments cellulaires contenus dans un millimètre cube de liquide cérébro-spinal qui vient d'être soumis à centrifugation.

— « 123... Eh! bien! Est-ce que vous avez fini? »

Le noir interpellé se redresse et dit simplement : *Positif.*

La femme, sans bouger, s'amuse au spectacle des choses nouvelles qui l'entourent et qu'elle parcourt des yeux. Elle sourit au docteur qui la fixe, gravement, avec insistance. Elle ne se doute pas qu'elle vient d'être classée parmi les victimes de la trypanosomiase, et que, probablement, elle connaîtra bientôt les troubles de la vue, le supplice des céphalalgies impitoyables, les accès de folie, la décrépitude finale de ce corps jeune et souple dont l'étoffe chatoyante moule superbement le bronze mat.

* * *

Car la science est encore impuissante à dompter le terrible fléau qui moissonne sans répit dans notre colonie. Le résumé de la troisième série des recherches entreprises au laboratoire médical de Léopoldville, pour combattre la maladie du sommeil, a été publié récemment. Il n'a apporté qu'un groupement de premières certitudes qui honorent la persévérance, la sagacité, la sagesse des travaux scientifiques de ces deux vaillants compagnons de lutte, modestes et volontaires, qu'anime un même souffle d'humanité généreuse : le docteur Broden, directeur du laboratoire, et le docteur J. Rodhain, directeur de l'hôpital des noirs à Léopoldville.

Mais la thérapeutique définitive du mal mystérieux est encore à déterminer.

Les résultats acquis à ce jour autorisent cependant à ne pas se montrer pessimiste. Les expériences faites méthodiquement au laboratoire de Léopoldville, chaque année, sur plus de trois cents sujets, marquent déjà un progrès sérieux sur celles de professeurs méconnaissant les noirs et ne pouvant pas contrôler suffisamment la valeur des méthodes de traitement qu'ils recommandent.

Nous savons aujourd'hui qu'un certain nombre de malades au premier degré de la trypanosomiase ont été guéris avant que le liquide cérébro-spinal ait été envahi par les parasites. Au second degré, aucune guérison n'a été constatée.

Dans la pratique courante, l'emploi des matières colorantes, strychnine, mercure, orpiment et la combinaison sublimé et bleu de méthylène, n'est pas à conseiller. Pas plus que l'orpiment associé à l'atoxyl, tout au moins avant que des médecins aient prouvé, en Afrique, que l'on ne doit pas préférer à cette méthode l'emploi de l'atoxyl seul.

De tous les arsénicaux, l'atoxyl paraît être de beaucoup le plus efficace, surtout en injections hypodermiques. Pour éviter la névrite arsénicale (cécité et paralysie), les docteurs Broden et Rodhain sont d'avis que le traitement routinier doit s'en tenir à l'emploi systématique de 50 centigrammes d'atoxyl, chaque cinquième jour. Néanmoins, ils estiment que l'injection d'une dose unique d'un gramme d'atoxyl restera à recommander pour obtenir à coup sûr la désinfection momentanée de la circulation périphérique chez des malades qui doivent faire un voyage de quelques jours avant de rejoindre un lazaret, un poste de traitement.

Dans les missions, dans tous les endroits — trop nombreux malheureusement — où l'on ne peut pas espérer le secours d'un médecin, la solution arsénicale de Loefler-Ruhs devrait être adoptée ; à moins qu'il ne s'y trouve une personne familiarisée avec les injections hypodermiques, et dans ce cas, naturellement, l'atoxyl s'imposerait.

On peut conseiller l'essai des sels d'antimoine combinés à l'atoxyl, dans les trypanosomiases à la seconde période. Pour un certain nombre de malades trypanosomiés à la première période, l'emploi de l'émétique seul peut être conseillé provisoirement.

***

— Mais, observait, avec inquiétude, un voyageur de marque de passage à Léopoldville, qui avait été vivement impressionné par le récit de l'hécatombe de noirs faite par la maladie du sommeil, n'y a-t-il pas un moyen de se prémunir contre le danger qui vous menace dès que vous avez quitté le steamer d'Europe?

— Assurément, lui répondit quelqu'un. C'est bien simple. Il suffit de ne pas se laisser piquer par une tsé-tsé.

— Mais comment éviter les glossines?

— En voyageant sous une moustiquaire.

Le moyen est, on le voit, d'une simplicité enfantine; en pratique, il est vrai, d'un usage assez difficile : à la chasse en forêt, par exemple...

Nous n'avons pas « l'atoxyl préventif ». Mesnil a démontré que l'injection d'émétique ou d'atoxyl doit être quasi concomitante de l'infection. La gaze et la fine toile métallique pourront, sur les bateaux et dans les habitations, être d'une grande utilité. Toutefois, les efforts devront tendre surtout, dans la lutte contre la trypanosomiase humaine, à détruire les foyers d'infection, en débroussant le long des rives ombragées et humides des cours d'eau; ils devront aussi empêcher autant que possible que la maladie du sommeil ne gagne des régions indemnes et protéger celles-ci par une série de postes d'observation constituant une sorte de cordon sanitaire.

Oh! les docteurs Broden et Rodhain ne se dissimulent nullement tous les obstacles qui s'opposeront à la réalisation du programme qu'ils développent. Ils ne sont pas d'hier en Afrique!

***

« Les régions non infectées étant reconnues, disent-ils, elles devraient être protégées par des postes d'observation, dirigés par des médecins coloniaux ou des infirmiers européens suffisamment éduqués. Tous les voyageurs y seraient arrêtés et examinés, blancs ou noirs, entrant dans la zone saine ou en sortant. L'entrée de la région indemne serait interdite à tout homme atteint de trypanosomiase; tout malade trypanosomié serait arrêté sur place et soumis à un traitement d'une certaine durée avant d'être renvoyé à son lieu d'origine.

» Faudrait-il empêcher les populations d'une région saine de se rendre dans des endroits infectés? Théoriquement, oui; mais en pratique nous estimons qu'il sera bien difficile de les en empêcher. De plus, il faudrait alors modifier complètement le mode actuel de recrutement des travailleurs et des soldats en Afrique.

» Dans les régions infectées, l'on devra soumettre tous les malades trypanosomiés à un traitement convenable, de façon à supprimer aux glossines toute source d'infection. Tous ceux qui connaissent les populations central-africaines, se rendront compte immédiatement des difficultés inouïes que rencontrera l'exécution de cette mesure. Il sera, néanmoins, possible de la réaliser dans les postes et les stations; mais nous ne croyons pas qu'avec le traitement dont nous disposons actuellement, on puisse réussir dans les villages indigènes. Il suffira ensuite de songer, que, pour traiter tous les malades trypanosomiés, un personnel médical très nombreux serait nécessaire, pour se convaincre que d'ici à longtemps, dans les colonies central-africaines, nos moyens de combat seront nécessairement limités. »

Les docteurs Broden et Rodhain examinent ensuite plus spécialement la situation telle qu'elle se présente dans le Congo belge :

« Depuis longtemps, l'Etat indépendant du Congo, écrivent-ils, avait décrété la maladie du sommeil une affection contagieuse. Depuis deux ans, il avait commencé l'organisation de la lutte contre ce fléau.

» C'est ainsi que furent créés les postes sanitaires

ou lazarets de Léopoldville, Pania Motombo (près de Lusambo), Stanleyville et Ibembo, quatre grands centres de passage. Ultérieurement des lazarets furent formés à Kutu (lac Léopold II) Libenge, Uvira et Boma. »

En même temps, le gouvernement prescrivait l'examen périodique du personnel noir à bord de ses vapeurs. Tout sujet trypanosomié était soumis à un traitement dans un de ces lazarets.

« Plus récemment, le gouvernement édictait une série d'instructions pour arriver à dresser de la colonie une carte indiquant la répartition des glossines et de la trypanosomiase humaine.

» Nous estimons que dans les conditions actuelles, c'est-à-dire avec les moyens limités dont nous disposons, la lutte contre la trypanosomiase humaine au Congo sera nécessairement réduite. Nos moyens de combat doivent être employés de façon à obtenir le maximum d'effet utile.

» Les premières conditions à réaliser et réalisables en peu de temps pour le gouvernement sont les suivantes : l'assainissement des postes et stations, afin que blancs et noirs puissent y vivre à l'abri des glossines ; l'obtention d'un personnel, tant européen qu'indigène, indemne de trypanosomiase. L'assainissement des postes comportera la recherche de tout nid à tsé-tsé dans la station même et dans les environs immédiats, et le débroussaillement systématique de ces endroits. Cette opération devra nécessairement être renouvelée méthodiquement et exigera donc la formation d'équipes sanitaires qui s'occuperont, en même temps, de la prophylaxie antimalarienne.

« A Léopoldville, sur notre proposition, et grâce au concours bienveillant du chef du district, le commandant Moulaert, une équipe pareille fut formée au moyen de travailleurs noirs, en guérison apparente de trypanosomiase. C'était, à proprement parler, « une équipe de convalescents » soumis à un examen médical deux ou trois fois par mois.

La protection mécanique des habitations pourrait alors être supprimée à l'égard de la trypanosomiase,

mais elle est appliquée et doit être maintenue par la prophylaxie antimalarienne. »

Après avoir recommandé des précautions spéciales pour les stations constituant des centres d'élevage, les docteurs Broden et Rodhain, indiquent les moyens d'avoir un personnel sain :

« Des examens médicaux périodiques seront nécessaires. Le personnel en service sera examiné aussi fréquemment que possible et tout sujet trypanosomié sera soumis à un traitement approprié. »

Un examen médical du personnel à recruter aurait lieu dans le district d'origine de celui-ci. Les noirs atteints de trypanosomiase seraient refusés. Il va sans dire que pour mettre ces mesures à exécution, il faudrait multiplier les lazarets et les hôpitaux; qu'il y en ait un, tout au moins, dans toute zone, dans tout district infecté. Les dispositions prises contre « la maladie du sommeil » seraient indistinctement applicables aux agents de l'Etat, aux agents des compagnies commerciales et aux particuliers. Quant à moi, je verrais établir volontiers des pénalités pour les mauvaises têtes qui refuseraient de s'y conformer. Car il y toujours des grincheux et des imbéciles qui s'ingénient à donner de fâcheux exemples, et je me rappelle le cas d'un certain substitut descendant du Haut-Congo, qui eut le toupet de se faire accompagner à Matadi, par un boy que le médecin de Léopoldville avait reconnu atteint de trypanosomiase !

Reste la question des lazarets.

« D'après les instructions du gouvernement, disent MM. Broden et Rodhain, tout noir trypanosomié doit être hospitalisé et soumis à traitement. Ce système présente de nombreux inconvénients. D'une façon générale, le noir, même malade, n'aime pas l'hôpital : atteint de trypanosomiase, mais se croyant et se disant bien portant et capable de travailler, il cherche de n'importe quelle façon à se soustraire à l'hospitalisation.

» Il y aurait avantage, croyons-nous, à partager les noirs trypanosomiés en deux catégories; les invalides, c'est-à-dire ceux arrivés à une période avancée

et ceux au premier stade, mais dont l'état général est précaire, seraient hospitalisés dans les lazarets; les valides, c'est-à-dire ceux qui sont encore en bon état de nutrition, qui peuvent et désirent continuer leur service, seraient traités à jour fixe au dispensaire.

» Nous avons mis en pratique ce système à Léopoldville, et nous nous en sommes bien trouvés. Les noirs trypanosomiés se prêtaient plus volontiers au traitement quand ils pouvaient continuer à séjourner au camp avec leurs frères et amis, et ne cherchaient guère à se soustraire par la fuite à la médication nécessaire.

» Au lazaret étaient gardés les malades à un stade avancé, les noirs ayant fini leur terme de service et ceux étrangers aux districts.

» Toutes les mesures que nous avons signalées jusqu'à présent, peuvent s'appliquer et s'appliquent au personnel de la colonie. Mais, que reste-t-il à faire chez l'indigène? Nous devons avouer que dans les conditions actuelles nous ne pouvons guère encore appliquer, dans les villages, des mesures de prophylaxie générale.

» Insouciantes, apathiques, rebelles à notre médication européenne, les populations indigènes subissent comme une fatalité les ravages de la trypanosomiase.

» Avant tout, il y aurait lieu de faire connaître aux natifs la nature exacte de la maladie et son agent de transmission, la glossine. Il faudrait leur montrer les dangers auxquels ils s'exposent en plaçant leurs habitations près des cours d'eau ou en séjournant dans ces endroits. Il faudrait leur choisir des emplacements favorables pour la construction des villages, leur indiquer aux sources d'eau, le long des sentiers habituellement suivis, les nids à tsé-tsé à débroussailler.

» Il incombera, d'ailleurs, au gouvernement de la colonie d'entretenir les routes de communication et les gîtes d'étapes à l'abri des glossines. Celui qui connaît l'Afrique tropicale ne se fera pas d'illusion sur les difficultés de l'entreprise.

» Quant à soigner chez eux les indigènes trypa-

nosomiés, il est inutile d'y songer avec les médications dont nous disposons. De leur propre initiative, ils ne viendront pas chez le médecin européen se soumettre à son traitement exigeant des semaines et des mois. C'est ainsi que, à Léopoldville, sur un nombre de plusieurs centaines de noirs trypanosomiés au service de l'Etat qui ont été en traitement, il s'est présenté *deux* indigènes! L'un d'eux s'est empressé de disparaître, au bout d'un mois, quand il a constaté que la guérison se faisait attendre.

» Il reste donc beaucoup à faire dans la lutte contre la trypanosomiase dans l'Afrique tropicale. »

* * *

Beaucoup à faire?

La tâche paraîtrait même au-dessus des forces humaines si l'on ne pouvait partager avec beaucoup de vieux Africains et entre autres le père Handekyn, du lazaret de Saint-Trudon, près de Lusambo, l'espoir que le fléau ne sévira pas toujours avec la même intensité et qu'il disparaîtra lentement. Si la situation actuelle perdurait, ce serait l'anéantissement de la race noire. Que de millions ne devrait-on pas sacrifier pour l'empêcher? Où trouver les ressources nécessaires?

L'intérêt primordial des colonies du centre de l'Afrique — la sauvegarde de la main-d'œuvre indigène sans laquelle notre intervention est inutile et la civilisation lettre morte — exige cependant d'exceptionnelles générosités.

Déjà la trypanosomiase a atteint de nombreux Européens. Du 15 juillet 1907 au 18 mars 1908, le Dr Broden constatait sur cent malades descendus du Haut-Congo à Léopoldville, dix cas de « maladie du sommeil ». Il n'y a pas de raison pour supposer que dans le Congo français, dans l'Uganda, dans l'Angola, dans l'Afrique orientale allemande, les blancs ne soient pas également éprouvés par la trypanosomiase. Heureusement, là-bas, comme chez nous, les Européens trypanosomiés ont infiniment plus de

chances de se guérir ou d'améliorer leur état que ces pauvres bougres de sauvages chez lesquels la population de villages entiers est décimée en quelques années.

Des nations civilisées se sont unies pour restreindre dans un but louable l'introduction de l'alcool, de la poudre et des armes sur le continent africain.

Une race se meurt...

L'Humanité la laissera-t-elle agoniser sans s'émouvoir autrement? Ne se coalisera-t-elle pas contre la maladie du sommeil?

Quel beau geste pour des milliardaires soucieux de bien employer le superflu de leurs richesses que d'alimenter largement cette association des peuples contre la mort!

Voilà comment je comprends l'Internationale!

FRITZ VAN DER LINDEN.

LÉON CLADEL

Nous avons reçu de notre éminent collaborateur M. Edmond Picard une lettre et des documents auxquels nous donnons l'hospitalité avec empressement.

Bruxelles, 51, rue Ducale.

Messieurs les Directeurs de la Belgique Artistique et Littéraire,

Je vous remercie de l'empressement et du soin avec lesquels vous avez, dans le dernier numéro de votre excellente Revue, contribué aux hommages posthumes qu'à Paris et à Bruxelles, on rend au grand et généreux Écrivain que fut mon ami Léon Cladel, notre hôte en Belgique à cinq reprises, et l'admirateur de notre caractère, de nos mœurs, de nos paysages, car il eut le projet de se fixer sur la Meuse, près de Huy, dans les sites pittoresques du Condroz.

Voici le Discours prononcé par Émile Zola, lors des funérailles, avec une émotion qui l'empêcha presque de se faire entendre et de tourner les feuillets. Voici également — imprévu littéraire — quatre des nombreux sonnets que ce singulier et puissant esprit composa au long de sa vie, en brusque et solide expression concentrée de ses visions et de ses sentiments. Peut-être croirez-vous intéressant pour vos lecteurs belges de publier ces documents exposés à disparaître parmi les flots innombrables de l'Océan des Lettres.

Avec mes sincères sympathies pour votre Œuvre poursuivie avec une si intelligente persévérance et un si salutaire effet pour rendre nos compatriotes conscients de la valeur de leur pays et de leur art national.

EDMOND PICARD.

14 Octobre 1909.

DISCOURS PRONONCÉ LE 23 JUILLET 1892 AUX OBSÈQUES DE LÉON CLADEL, PAR ÉMILE ZOLA.

Au nom de la Société des gens de lettres, au nom de la littérature française, je viens dire un dernier adieu à Léon Cladel. Et ce que je regrette, c'est que, averti trop tard, loin de Paris, je ne puis le louer ici comme il le mérite.

Pendant les trente années de son dur et glorieux labeur, il est resté fidèle à la terre d'où il était sorti, il a aimé les humbles et les souffrants qu'il avait coudoyés dans sa jeunesse. Ses héros préférés, ce sont les va-nu-pieds des champs et des villes, tous ceux que la vie sociale écrase ; ce sont aussi les simples, les grands et les tendres, dont chaque heure, dans la bataille de l'existence, est un héroïsme ! Il les prenait parmi le peuple, il leur soufflait l'âme naïve et forte des foules, il les faisait à son image ; car, même sous l'usure de notre terrible Paris, il avait gardé la simplicité et une tranquille grandeur. Il s'était mis véritablement à part, dans notre monde littéraire. On a parlé de sa petite maison de Sèvres où il vivait au milieu des siens, comme un patriarche, de cette maison si accueillante aux jeunes débutants, toute pleine de bonne affection et de travail. Les enfants poussaient là, au grand air. Des bêtes domestiques, libres et carressées, l'envahissaient. N'était-ce pas le milieu naturel du poète puissant qui a dressé les fières figures du Bouscassié, d'Ompdrailles et de l'Homme de la Croix-aux-Bœufs ?

Il était mon aîné à peine de quelques années, je l'ai connu à l'époque de nos débuts, lorsqu'il venait de publier son premier livre : *Les martyrs ridicules*. Et, si j'évoque le Cladel de cette époque déjà lointaine, je revois un jeune homme à la mise correcte, à la chevelure émondée et contenue. Je veux dire qu'il n'est point débarqué à Paris en paysan du Danube, mais que, plutôt, la libre insouciance, la bonhomie rurale l'y ont repris, à mesure qu'il y a

vieilli. C'est là un phénomène typique et charmant, tout à son honneur. Il ne faut pas oublier qu'il a eu des amitiés illustres. Il tutoyait Gambetta, il aurait pu, comme tant d'autres, au lendemain de la conquête, réclamer sa part. Mais, en maladroit qui tenait surtout à ses convictions, il choisit justement pour se fâcher, le jour où son tout-puissant ami fut le maître. Jamais il ne s'est mis du côté du manche, jamais il n'a été là quand la douce pluie des récompenses et des sinécures commençait. Il demeurait d'une intransigeance farouche, sans concessions aucunes, ni politiques, ni littéraires. Et c'est pourquoi, lorsque nous en avons vu tant d'autres mettre des pans à leurs vareuses et changer leurs foulards rouges en cravates blanches, lui, doucement, avec son fin sourire, retournait au chapeau de feutre et à la grosse houppelande, qu'il trouvait commodes et qui lui tenaient chaud.

Cela est très beau, une existence entière donnée à un idéal, dans le désintéressement de tout le reste. Cladel n'a voulu être et n'a été qu'un écrivain. Seulement, être un écrivain, pour lui, exigeait une somme d'efforts surhumains, demandait une vie de conscience et de travail acharné, car il s'était fait du style une idée de haute perfection, hérissée de telles difficultés à vaincre, qu'il agonisait à la peine. On raconte qu'il a recommencé, qu'il a récrit des manuscrits jusqu'à trois fois. La poursuite du mot juste le jetait dans des angoisses infinies. Tout devenait un sujet de scrupules, la ponctuation, le rythme des phrases et des alinéas. J'ai connu, chez Flaubert, ce tourment de la belle prose sonore, parfaite et définitive. Il n'en est pas de plus torturant ni de plus délicieux. Et cela devient d'un grand et superbe exemple, en nos jours de prose bâclée, de journalisme hâtif, d'articles fabriqués à la grosse sur des coins de table.

Le pis est qu'un si noble labeur n'est presque jamais récompensé du vivant de l'écrivain. Ces œuvres si soignées, si voulues, ne se laissent point aisément pénétrer par la foule. Leur beauté a besoin d'une sorte d'initiation, elles demeurent le culte

d'une élite. C'est ce qui fait que Cladel n'a point rencontré les succès retentissants, les acclamations de ce Paris si prompt à s'engouer parfois. Je ne crois pas qu'il en ait souffert, car il avait le cœur solide et haut. Il devait se rendre compte de la vanité de certaines gloires fragiles. Mais nous en avons souffert pour lui, nous autres qui connaissions sa rare valeur, qui savions aussi, hélas ! que le succès, c'est l'aisance, parfois la santé, la maison heureuse, égayée de soleil.

Oui, à chacune de ces belles œuvres impeccables qu'il lançait, ouvragées comme des joyaux de haut prix, nous aurions voulu les forts tirages qui hantent les impatients d'aujourd'hui, le fracas des journaux, le livre courant dans des milliers de mains. N'était-ce point un spectacle fait pour étonner, ces œuvres où il ne glorifiait que les petits et les misérables, et qui n'allaient point à la foule, à l'immense peuple illettré ? Seuls, les poètes, les artistes, en sentaient le fin et puissant travail, les difficultés vaincues, la haute réussite. Il était un maître, il tenait tout un coin de notre littérature, il avait sa griffe de lion qui marquait chacune de ses pages. Dans cette petite maison de Sèvres, si simple, vivait à l'écart du grand public, adoré des seuls fidèles de la littérature, un des écrivains les plus personnels et les plus probes de la seconde moitié de ce siècle.

Et d'ailleurs, n'est-ce pas un destin heureux que d'avoir trouvé de son vivant le succès rétif, quand on a tout fait pour bâtir son œuvre sur des bases indestructibles ? Ce qui les dévore, ces ouvriers acharnés remettant sans cesse leurs phrases au feu de leur forge, c'est l'impérieux besoin de les forger si solides, si définitives, qu'elles vivent ensuite éternelles dans les siècles. Flaubert les voulait d'airain, toutes droites comme des tables de bronze, debout à jamais. Et leur récompense est là, à ces vaillants, dans la certitude qu'ils peuvent mourir, que leurs livres vivront. Le miracle de vie s'accomplit, ces livres résistent et grandissent de jour en jour, lorsque tant d'autres, acclamés à leur apparition, disparaissent rapidement dans la banalité même

de leur succès. La solidité du style, la conscience, le désir de perfection, tout ce qui a rebuté d'abord travaille à la conquête de l'immortalité. Les lecteurs viennent, ne s'en vont plus, le roman se classe parmi les œuvres résumant une intelligence et une époque. C'est ainsi que les jours et les nuits passés sur une page par un écrivain original soufflent à cette page une âme, une vie que rien n'étouffe, qui se développe à son heure et qui monte à la gloire.

Cladel a été le bon et génial ouvrier qui, la journée finie, peut se reposer en paix dans la tombe, satisfait et fier de son labeur. Il a laissé l'œuvre qui survit, l'œuvre vivante qui gagne en force, à chaque lever nouveau du soleil. Elle fait partie, désormais, de l'éternelle nature, elle portera ses fleurs, aux printemps sans fin qui se succéderont.

Et cette gloire de demain, cette moisson de palmes poussant de la mort, c'est le suprême hommage, c'est la grande consolation que je veux déposer aux pieds de la veuve de l'écrivain, de l'admirable compagne qui a été le charme et le courage de son existence. Oui, dans l'affreux deuil qui les frappe, s'il est une consolation possible, que la veuve, que les enfants se disent qu'il n'est point parti celui dont les œuvres grandiront et vivront à jamais dans la mémoire des hommes.

L'AVRIL

Près des sources, là-bas, nous étions isolés;
Il arrivait des bois une sauvage haleine,
Vous eûtes peur de l'ombre immense de la plaine
Et des arbres hurlant ensemble, échevelés.

Attentive aux rumeurs dont la nuit était pleine
Vous me laissâtes mordre à vos doigts effilés;
Je crus que vos effrois s'en étaient tous allés
Et vous serrai plus fort parmi la marjolaine.

Il faisait noir, très noir; or déjà mes baisers
Couraient de votre lèvre à vos yeux embrasés,
Et les ormes riaient, rangés en demi-lune...

Oh! pourquoi fis-tu luire au front de la forêt
Les deux cornes en feu de ton disque indiscret,
Vieille indiciblement insupportable, ô lune!

LE LION

C'était un familier des gorges du Dahran;
Les échos éclataient à sa voix de tonnere;
Et les aigles, groupés à la bouche d'une aire,
N'osaient pas regarder sa robe de safran.

Les graves chameliers qui chantent le koran,
Le voyant accroupi sous la clarté lunaire,
Disaient : « C'est le lion auguste et débonnaire
Toujours doux à l'esclave et féroce au tyran! »

Et les petits oiseaux le frôlaient de leurs ailes,
Lorsqu'il rêvait, austère, au milieu des gazelles,
Méditant on ne sait quelles rébellions.

Mais quand il rugissait, gonflant son encolure,
Et ruant dans les vents sa grande chevelure,
Tout tremblait : l'aigle et l'air, la terre et les lions!

LA MUSICIENNE

Comment cela se fit? Je ne sais, par hasard;
L'été, vers minuit, l'an passé, j'allai chez elle :
Assise au clavecin elle lisait Mozart;
En entrant, je lui dis : Bonsoir Mademoiselle!

Elle était tout en blanc ainsi qu'une donzelle;
Ses cheveux rejetés en arrière et sans art
Arrosaient son peignoir ample de filoselle
Piqué d'une émeraude en forme de lézard.

Emu, je m'approchai : Chère musicienne,
Votre main au clavier erre amoureusement
Et vous avez l'aspect d'une magicienne...

Peut-être évoquait-elle une image ancienne,
Je l'ignore; elle vint à moi d'un pas charmant
Ferma les yeux et mit ma bouche sur la sienne.

L'ÉCHAFAUDAGE

Dôme ou tour, quel est donc l'éternel monument
Qu'ils veulent ériger, tous ces nains périssables?
Le front de leur machine atteint le firmament;
Elle pousse ses pieds au plus profond des sables.

Immense, elle projette impétueusement
Ses bras, ses mains, ses doigts, ses nerfs inextricables;
Elle a je ne sais quoi d'étrange, d'alarmant;
On n'ose interroger ces vis, ces pieux, ces cables.

Cent mille, un million, un milliard suspendus
Au grand échafaudage, ils montent éperdus;
L'un d'eux au ras du ciel : Des clous, des ais, des toiles!

Deux poutres, compagnons, et nous sommes rendus!
Plus de bois! L'homme alors, mordant ses poings tordus :
— Encore un peu, dit-il, nous touchions aux étoiles!

LÉON CLADEL.

Moulin de la Lande en Quercy.

L'ASSASSINAT
DE GUILLAUME DE NASSAU
PRINCE D'ORANGE

Quand le 29 janvier 1579 les députés des provinces septentrionales des Pays-Bas signèrent *L'Union d'Utrecht*, et conférèrent au prince d'Orange le titre de Stadhouder, la mort de l'illustre homme d'Etat fut résolue à l'Escurial.

Cependant, Philippe II prévoyant ce qu'une telle mesure de rigueur pouvait avoir de conséquences désastreuses, usa encore de diplomatie, et, aux conférences tenues deux mois après, à Cologne, le duc de Terranova était porteur d'instructions secrètes lui permettant d'offrir, au prince d'Orange, *la liberté du comte de Buren* (1), *la réintégration dans tous ses biens, et même, si le prince se montrait très exigeant, une somme de 100,000 écus d'or, à la condition qu'il quitterait les Pays-Bas et abandonnerait la cause des Confédérés.*

Les pourparlers n'aboutirent pas : le Taciturne était incapable d'une trahison.

Ne pouvant gagner l'homme qui avait voué sa vie à la cause d'un peuple opprimé, Philippe II fit mettre sa tête à prix. La pièce est signée et datée du 15 mars 1580. Elle fut imprimée dans les deux langues, et le 15 juin, le prince de Parme, forcé d'obéir, l'envoya à tous les gouverneurs et magistrats des villes qui obéissaient encore au roi, avec ordre de la publier.

La pièce étant trop longue pour la faire entrer

(1) Le jeune fils du prince d'Orange, qui, à peine âgé de treize ans, avait été arrêté à l'Université de Louvain, où il faisait ses études, et conduit en Espagne (1567). Ce fut le cardinal de Granvelle qui suggéra cette idée au roi, et le duc d'Albe s'empressa de la mettre à exécution. (Voir lettre du roi au duc d'Albe, 18 déc. 1567, correspondance, p. 611, n° 701.)

ici *in extenso*, nous n'en donnerons que les passages les plus saillants :

Ban et edict en forme de proscription, fait par la Majesté du Roy nostre Sire, à l'encontre de Guillaume de Nassau, Prince d'Orange, comme chef et perturbateur de l'Etat, de la Chrétienté, et spécialement de ses Pays-bas ; par lequel chacun est autorisé de l'offenser et oster de ce monde, comme peste publique, avec prix à qui le fera et assistera.

Philippe, par la grâce de Dieu Roy de Castille, de Leon, d'Arragon, de Navarre, etc., etc. A tous ceux qui ces Présentes verront salut.

Il est notoire à tout le monde comme feu de très haute mémoire l'Empereur Charles-Quint mon Père que Dieu absolve a traisté favorablement Guillaume de Nassau pour la succession du feu René de Châlons, etc., etc.

Suivent tous les bienfaits que le prince d'Orange a reçus de Charles V et de Philippe II, et les accusations que le roi formule contre lui.

Et pour ce que toute cette confusion et malheur que souffrent nos Pays, se reconnoit procéder du Conseil, cuhort, instigation et du fait de ce malheureux Hypocrite par son esprit inquiet, et qui mest toute sa félicité au trouble de nos Sujets ; consequemment qu'il est notoire, tant qu'il est en nos Pays, jamais n'y peut avoir paix, repos, ni aucune quiéstude, fondant tout sur une indifférence perpétuelle, qu'il a toujours en bousche, chose ordinaire aux meschants qui ont la conscience exulcérée comme Caïn, Judas et leurs semblables.

Ainsi que nonobstant les requisitions et offres qui luy ont été faites, même par les Commissaires Impériaux, lui présentant de très grandes (*sic*) avantages, afin qu'il voulust se retirer au lieu de sa naissance, où naturellement chacun doit désirer vivre le plus, n'y a voulu entendre, et lui Estranger aime mieux perdre nos Pays, qu'acquiescer à ce qui convient pour le bien de nos Sujets.

Pour ces causes qui sont si justes, raisonnables et juridiques, Nous, usans à ce regard de l'Autorité qu'avons sur lui, tant à cause des Serments de fidélité et obéissance qu'il nous a souvent faits, comme étant Prince absolu et Souverain des dits Pays-Bas.

Pour tous ces faits pervers et malheureux, et pour estre lui seul chef, auteur et promoteur de ces troubles, et principal perturbateur de tout nostre Etat, en somme la peste publicque, le déclarons traistre et meschant, ennemi de Nous et du Pays, et comme tel l'avons proscrit hors de nos dits Pays et tous austres nos Estats, Royaumes et Seigneuries, interdisant et défendant à tous nos Sujets de quelque état, condition et qualités qu'ils soient, de hanter, vivre, converser, parler ni communiquer avec luy en appert et à couvert, ni le recevoir ou loger en leurs maisons, ni luy administrer vivres, boire, feu ni austres nécessités en aucune manière, sous peine d'encourir nostre indignation, comme ci après sera dit.

Ainsi permettons à tous, soit nos Sujets ou autres, pour l'exécution de nostre dite Déclaration, de l'arrester, empescher et s'assurer de sa Personne, même de l'offenser et outrager, tant en ses biens qu'en sa Personne et vie, exposant à tous le dit Guillaume de Nassau, comme ennemi du Genre humain. Donnant à chacun tous ses biens, meubles et immeubles, où qu'ils soient situés et assis, qui les pourra prendre et occuper ou conquérir, excepté les biens qui sont présentement sous nostre main et possession.

Et afin même que la chose puisse estre effectuée tant plus promptement et partant plus tôt délivrer nostre dit peuple de cette tirannie et oppression, voulant appremier la vertu et chastier le crime, promettons en parolle de Roy et comme ministre de Dieu, que s'il se trouve quelqu'un, soit de nos Sujets ou Estrangiers, si généreux de cœur et désireux de nostre Service, qui scache moyen d'exécuter nostre dite Ordonnance et de se faire quitte de ceste peste, le Nous délivrant vif ou mort, ou bien lui ostant la vie : Nous luy ferons donner pour lui et ses Hoirs en fonds de terre ou deniers comptants, à son choix, incontinent après la chose effectuée, la somme de vingt-cinq mille escus d'or; et s'il a commis quelque délit ou forfait quelque grief qu'il soit, Nous luy promettons pardonner et dès maintenant pardonnons ; mesme s'il ne fust Noble, l'annoblissons pour sa valeur.

Et, si le principal facteur prend pour assistance en son entreprise austres personnes, leur ferons bien et mercede, et donnerons à chacun d'iceux selon leur degré et service qu'ils nous auront rendus en ce point, leur pardonnant aussi ce qu'ils pourraient avoir mesfait, et les annoblissons semblablement.

Le roi déclarait également dans cette pièce, les adhérents et fauteurs du Prince, déchus de noblesse et tous autres biens et honneurs, si dans un mois, après la publication de ce ban, ils ne se séparaient de lui et ne rentraient dans le devoir.

Le prince d'Orange répondit au « Ban et edict » par « l'Apologie » qui fut envoyée à tous les princes de l'Europe et qu'il présenta lui-même aux Etats-Généraux.

Cette pièce qui est assez longue parut la même année, en latin, en français et en flamand. C'est un véritable pamphlet, au ton violent et emporté parfois, mais où l'on sent palpiter un cœur noble et généreux.

Après avoir exposé la nécessité où il se trouve de se justifier du reproche d'ingratitude lancé contre lui, et des crimes qu'on lui impute, le prince fait un parallèle entre les honneurs reçus par lui de la Maison d'Espagne, et les services rendus par ses ayeux, et surtout par son père le comte Guillaume.

Qui, dit-il, a plus travaillé pour le service de l'empereur Charles V qu'aucun autre Seigneur en Allemagne, et afin que je m'estende à réciter ce qui est tant connu, seulement je vous dirai en un mot, que c'est luy qui a mis la couronne impériale sur la tête de l'Empereur, ayant tellement poursuivi cette affaire qu'il persuada aux Electeurs de préférer l'Empereur au Roy de France, qui contendoit aussi pour le fait de ladicte élection, etc., et il conclut fièrement : Que si ceux d'Orange n'avaient tant fait d'armes devant que le Roy Philippe fust né, il n'aurait pas mis tant de titres sur le front de ceste proscription, par laquelle faussement et calomnieusement il me prononce traistre et meschant.

Pour ce qui regarde son mariage avec la fille du duc de Montpensier, il répond : Qu'il n'appartient pas au meurtrier de sa propre femme et de son fils, à celui qui a fait épouser au prince d'Ascali Dona Eufrasia, après en avoir abusé, et qui a donné à ce malheureux seigneur un héritier illégitime, ce qui le fit mourir de chagrin, d'attaquer la sainteté d'un

mariage conforme à toutes les lois et approuvé par le Parlement de Paris.

On m'objecte, dit-il, que je suis Estranger, comme si le Prince de Parme étoit flamand, luy qui n'est point né en ce pays, qui n'y a pas un pouce de terre, et qui y commande à quelques Peuples mal-advisés, qui luy obéissent comme des esclaves. Mais qui est ce qu'ils appelent Estranger? Celuy qui est né hors du Pays? Le Roy d'Espagne est donc Estranger comme moi? Car il est né en Espagne, Pays naturellement ennemi des Pays-Bas, et moi je suis né en Allemagne, Pays ami et voisin de ces Provinces. On répondra qu'il est Roy, et je dis au contraire que ce titre de Roy m'est inconnu. Qu'il soit Roy en Castille, en Aragon, à Naples, aux Indes, qu'il le soit s'il veut à Jérusalem, en Asie et en Afrique, tant y a que je ne connois en ce Pays qu'un Duc et un Comte, dont la puissance est essentiellement limitée par nos Privilèges, lesquels il a juré de conserver inviolablement en prenant possession de ces Provinces.

Parlant de l'inquisition que le duc d'Albe voulait introduire dans nos provinces, il dit :

Je confesse que je fus lors tellement ému de pitié et de compassion envers tant de gens de bien qui estoient voués à l'occision et généralement envers tout ce Pays, auquel j'avois tant d'obligations, que j'entrepris à bon escient d'aider à faire chasser cette vermine d'Espagne hors de ce Pays, et ne me répens point de l'avoir fait. Ains j'estime que moi et mes compagnons, avec tous ceux qui ont favorisé une si louable entreprise, avons fait un acte digne de louange immortelle, qui eust este accompli, et eussions acquis la mesure comble d'honneur, si nous eussions fermé la porte après leurs talons, qu'ils n'y eussent jamais rentré.

Quant aux abatteurs d'images et d'autres desordres, dit-il plus loin, je crois, Messieurs, qu'il n'y a aucun de vous qui ne scassent que telles voyes et manières de faire ne me plaisent aucunement, et que plusieurs de ceux qui me devroient aider, m'ont d'autre part à grand tort déchiré, pour n'avoir jamais voulu souffrir que telles choses se fissent sans l'ordonnance des Supérieurs.

Puis il se plaint de l'enlèvement du comte de Buren, son fils. Il en vient ensuite aux procédures du duc

d'Albe; il se justifie du reproche d'avoir jamais persécuté les catholiques, mais dit s'être plutôt rendu suspect dans son propre parti, par la modération extrême dont il usait à leur égard.

On m'a présenté, dit-il plus loin, de grands avantages, afin que je me retirasse au lieu de ma naissance (ou chacun doit désirer vivre le plus) auxquels je n'ai voulu entendre. Qu'est-ce, Messieurs, qu'ils pourroient dire, qui fut plus à mon avantage? Il est doux à chacun de vivre en son Pays. Pourquoi donc cette maudite race d'Espagnols va-t-elle de Pays en Pays tourmenter tout le monde?

Sa conclusion, où saignent toutes les blessures de son cœur généreux, est noble et fière :

Plut à Dieu, Messieurs, ou que mon exil perpétuel, ou mesme ma mort, vous put apporter une vraye délivrance de tant de maux et de calamités que les Espagnols vous machinent et vous apprestent. O que ce banissement me seroit doux, que ceste mort me seroit agréable! Car pourquoi est-ce que j'ai exposé mes biens? Est-ce pour m'enrichir? Pourquoi ai-je perdu mes propres frères, que j'aimois plus que ma vie? Est-ce pour en trouver d'autres? Pourquoi ai-je laissé mon fils si longtemps prisonnier, mon fils dis-je, que je dois tant désirer si je suis père, m'en pouvez-vous donner un autre, ou me le pourrez-vous restituer? Quel prix, quel loyer puis-je attendre de mes longs travaux? Autre, sinon de vous àquérir, s'il en est besoin, au prix de mon sang nne liberté. Si donc vous jugez, Messieurs, que mon absence, ou que ma mort mesme vous peut servir, me voilà prest à obéir, commandez, envoyez-moi jusques aux confins de la terre, j'obéirai. Voilà ma teste, sur laquelle nul Prince ni monarque n'a puissance que vous, disposez-en pour vostre bien, salut et conservation de vostre République.

Voici quelle fut la réponse des Etats-Généraux :

Réponse de Messieurs les États-Généraux au prince d'Orange. Les États-Généraux ayant depuis quelques jours vu et lu une proscription publiée par les ennemis, contre la personne de Vostre Excellence par laquelle ils imposent à icelle des crimes énormes, et ayant vu pareillement la défense proposée par Vostre Excellence contre ladite proscription, trouvent par la

vérité de ce qui s'est passé en ce Pays, les dits crimes et blasmes avoir estés à tort imposés à icelle. Et d'autant qu'ils connoissent les services pubics rendus par Vostre Excellence à ces Pays, et ceux qu'ils espèrent encore à l'avenir, ils luy offrent pour l'assurance de sa Personne, une compagnie de gens à cheval pour sa garde, et la supplient de l'accepter de la part de ceux qui se sentent obligés à la conservation d'icelle.

Et en tant que touche les dicts Etats qui se trouvent aussi chargés par la dicte proscription, entendent de brief se justifier, ainsi qu'ils trouveront convenir.

Ainsi arresté en Assemblée de Messeigneurs les Etats-Généraux, en la ville de Delft, le 17 jour de décembre 1581.

Le prince d'Orange, convaincu que dorénavant sa vie serait à la merci du premier scélérat qui voudrait la lui prendre, refusa la garde.

Peu de temps après, les Etats-Généraux déclarèrent par acte authentique, le roi Philippe II déchu de la souveraineté des Pays-Bas, et tous les officiers, seigneurs, juges, vassaux et autres habitants du pays de quelque condition et qualité qu'ils fussent, déchargés du serment qu'ils avaient prêté, en quelque manière que ce fut, au roi d'Espagne comme seigneur de ces provinces. Cet acte contenait un long préambule, où, après avoir posé des principes généraux contre les princes qui abusent de leur autorité, on en faisait ensuite l'application au roi Philippe, par le détail de la conduite odieuse qu'il avait tenue à l'égard des Provinces. Dès que cet acte fut publié, on lacéra et on brisa les portraits et les statues du roi ; son sceau fut rompu ; défenses furent faites de rien sceller désormais en son nom, ni de battre monnaie à son coin, et l'on exiga un nouveau serment des gouverneurs, des magistrats et des officiers ; on déchira leurs anciennes provisions et on leur en donna de nouvelles. Dès lors, la république batave agit en état libre et souverain.

Après la démolition de la citadelle, le Magistrat d'Anvers avait accordé au prince d'Orange une partie des terrains démantelés, et le Taciturne s'y était fait construire une magnifique habitation entourée de vastes jardins. Ce fut là qu'eut lieu, le

dimanche 18 mars 1582, la première tentative d'assassinat.

Un marchand portugais ruiné, nommé Gaspard d'Anastro, croyant par là rétablir ses affaires, s'ouvrit de ses projets à son caissier Antonio Venero.

Celui-ci refusa, mais il lui indiqua son domestique nommé Jean Jaurequi, jeune homme de vingt-deux à vingt-trois ans, d'un caractère sombre et renfermé, qui d'après lui, s'il voulait s'en charger, était homme à tenter l'aventure.

Une entrevue eut lieu, et Jauregui avoua à Anastro avoir plus d'une fois songé à assassiner le prince. Un dominicain, nommé Antoine Timmerman, auquel il se confessa, le fortifia dans son projet.

Au jour choisi par Jauregui pour l'exécution de son abominable forfait, le prince d'Orange, après avoir été au prêche, s'était mis à table, dans la grande salle de son hôtel, avec ses enfants, les comtes de Laval et de Hohenloo, les deux fils du comte Jean de Nassau, et les seigneurs de Bonnivet et de Pruneaulx.

Après que la table fut desservie, le prince entouré de seigneurs et de gentilhommes, se dirigea vers sa chambre. Ce fut à ce moment que Jauregui, qui s'était mêlé à la suite du prince, lui tira un coup de pistolet à bout portant. La balle entra sous l'oreille droite, traversa le palais et sortit par la joue gauche après lui avoir enlevé une dent. Le pistolet avait été tellement chargé qu'il éclata et blessa Jauregui au pouce. Malgré sa blessure il avait tiré son poignard, et il aurait achevé le prince si les gentilhommes présents ne l'eussent blessé de plusieurs coups d'épée. Les hallebardiers de service, à leur tour l'achevèrent. On trouva sur son cadavre une chandelle de cire verte, des Agnus-Dei, un catéchisme de jésuite, deux crapauds desséchés et divers papiers qui le firent reconnaître pour Espagnol.

Le lendemain, le corps de l'assassin fut exposé sur la Grand'Place, ce qui eut pour résultat de le faire reconnaître et de mettre sur la trace de ses complices, Venero et Timmerman, qui furent arrêtés. Appliqués à la question, ils avouèrent dans les tor-

tures la part qu'ils avaient pris au crime de Jauregui, et ils furent condamnés à la peine des parricides.

Au milieu de ses souffrances, le prince d'Orange écrivit à Marnix de Sainte-Aldegonde la lettre suivante :

27 mars 1582.

Monsieur de Sainte-Aldegonde,

J'ay entendu que l'on doibt demain faire justice de deux prisonniers, estant complices de celuy qui m'a tiré le coup. De ma part je leur pardonne très volontiers de ce qu'ils me peuvent avoir offensé, et s'ils ont peut-estre mérité un chastoy grand et rigoureux, je vous prie d'y vouloir tenir la main devers Messieurs du magistrat qu'ils ne les veuillent faire souffrir grand tourment, et se contenter, s'ils ont mérité, d'une courte mort. Sur ce je diray le bon soir.

Votre bien bon amy a vous faire service.

GUILLAUME DE NASSAU.

Eu égard à la prière du prince, Venero et Timmerman furent étranglés d'abord, décapités et écartelés ensuite. Les quartiers de leurs corps furent pendus à des crocs de fer aux portes de la ville, et les têtes, fichées sur des pieux, furent exposées sur deux bastions de la citadelle, restés debout.

On en usa de même pour le cadavre de Jauregui.

Quand en 1586, les jésuites rentrèrent à la suite des Espagnols, ils firent enlever et pieusement inhumer ces débris en terre sainte. La tête du dominicain Timmerman fut portée à son couvent et les Pères Dominicains en firent une relique qu'ils ont longtemps exposée à la vénération des fidèles. Elle se trouve encore dans la sacristie de l'Eglise Saint-Paul, mais comme objet de curiosité seulement (1). Là se trouve aussi un avant-bras droit avec la main dessé-

(1) Voici l'inscription qu'on lisait autrefois sous cette tête :

Caput venerabilis P. Antonini Timmerman
in foro Lacteo ab Haereticis interempti.
Obiit 28 Aprilis 1582.

Nous voyons par la date de l'attentat et par la lettre du prince d'Orange que c'est le 28 mars qu'il faut lire.

chés, portant à la paume la trace d'une profonde blessure : on croit, et il y a grande apparence qu'on ne se trompe pas, que c'est le bras de Jauregui.

La blessure du prince avait d'abord été jugée peu grave. La carotide avait été coupée par la balle, mais le coup de feu avait fait office de cautère, et la cicatrisation se faisait rapidement, quand, entre le 5 et le 6 du mois d'avril, l'escarre qui s'était formée se détacha et donna passage à une grande quantité de sang.

Dans l'impossibilité de poser un bandage propre à arrêter l'hémorragie sans comprimer la gorge, le docteur du prince, Leonardo Botalli d'Asti, conseilla de comprimer la plaie, à tour de rôle, avec le pouce, jusqu'à cicatrisation complète.

On employa pour hâter la guérison des mèches graissées roulées dans du *colcatar ou caput mortuum vitrioli*, ce que nous appellerions aujourd'hui du peroxyde de fer. Ce remède venait d'être inventé par Josepho Michaëli de Luca. La comtesse de Schwarzenbourg, sœur du Taciturne, et sa femme, Charlotte de Bourbon, lui rendirent à peu près seules cet office, et l'effet fut tel, que le 2 du mois de mai, le prince put se rendre à l'église pour remercier le Seigneur de sa guérison quasi miraculeuse.

Le prince d'Orange échappait pour cette fois à la mort, mais le « Ban et Edict » fit une autre victime : le 9 de ce même mois de mai on enterrait au milieu d'une affluence considérable de la noblesse et du peuple, Charlotte de Bourbon, la femme du prince. Elle avait été tellement impressionnée par l'attentat commis sur son mari, et les veilles et l'inquiétude l'avaient tellement affaiblie que, prise d'une fièvre ardente, elle était morte le 5 mai suivant.

Cependant, les événements avaient marché. On était au mois de juin 1584, et le prince d'Orange, quoique plus actif que jamais, et se dressant sans cesse contre les entreprises espagnoles, n'avait pas pu empêcher les progrès d'Alexandre Farnèse. Averti par ses espions du siège projeté de la ville d'Anvers, il invita — sous prétexte de venir assister au baptême de son plus jeune fils Henri, — Marnix de Sainte-Aldegonde

et le secrétaire Martini. Il leur promit de venir dans deux mois au secours de la ville, et il recommanda au bourgmestre de faire percer sans retard la digue dite : *Blauwgarendijk*, afin de pouvoir amener une flotte jusque devant les portes d'Anvers.

On sait qu'une misérable question d'intérêt fit avorter ce projet. Ce fut la dernière promesse et le dernier conseil de l'éminent homme d'Etat, qui pendant plus d'un quart de siècle, avait dominé les événements et qui, s'il eût vécu, eût peut-être empêché la prise d'Anvers et les longs malheurs qui en ont été la suite.

Un mois après l'entrevue avec le bourgmestre d'Anvers et son secrétaire, le Taciturne tombait sous les balles d'un assassin. Voici comment fut perpétré le crime. Au commencement du mois d'avril, un jeune homme de vingt-six ou vingt-sept ans, vint s'établir à Delft. Il disait se nommer François Gujon ou Guyon. Son père, à ce qu'il racontait, avait été exécuté pour crime de religion. Lui-même affectait un zèle extraordinaire, et ne manquait aucun service réformé : toujours il avait les psaumes, la bible, ou un livre de piété à la main. Par ces dehors il parvint à inspirer assez de confiance à la cour du prince d'Orange pour être admis en sa présence. Il lui raconta qu'en venant de Besançon, il y avait deux ans, avec le désir d'entrer au service de sa Seigneurie, il avait été arrêté à Luxembourg, chez un sien neveu nommé du Pré, secrétaire du comte Pierre de Mansfeld; qu'ayant occupé auprès de ce du Pré la place de premier clerc, il avait eu souvent le sceau du comte à sa disposition, et qu'il possédait plusieurs blancs-seings qui pourraient au besoin servir pour les espions ou ceux qu'on voudrait envoyer dans ces parages.

Le prince n'y vit d'abord aucune utilité, mais s'étant souvenu que le maréchal de Biron commandait à Cambrai, et qu'il pourrait employer ces blancs-seings comme sauf-conduits pour ses estafettes entre Cambrai et Bruxelles, il ordonna à Guyon d'accompagner en France Noël de Caron, seigneur de Schoonewal, qui devait se rendre auprès du duc d'Anjou.

On sait que l'ambassade conduite par Schoonewal trouva, à son arrivée, le duc expirant. Le seigneur de Schoonewal renvoya Guyon au prince d'Orange avec des lettres relatant la fin du duc.

Après avoir pris connaissance de ces lettres, le prince, qui demeurait alors au cloître Sainte-Agathe, et qui était encore au lit, le fit monter à sa chambre, pour en entendre raconter les détails. Le prince aurait été tué ce jour-là, si Guyon eût eu une arme sur lui.

Avant de partir il montra au prince ses habits et ses souliers qui étaient en fort mauvais état, et il lui demanda quelque argent. Ce fut avec cet argent qu'il acheta les deux pistolets à rouet qui devaient servir au crime.

Le surlendemain, le 10 du mois de juillet 1584, Guyon attendit le prince au passage, alors qu'il allait se mettre à table, et il lui demanda un sauf-conduit d'une voix tellement tremblante, que la princesse en fit la remarque, et demanda au prince quel était cet homme de mauvaise mine. Le prince lui répondit qu'il demandait son passeport et commanda qu'on le lui préparât. Vers la fin du repas, Guyon, ou plutôt Balthazar Gérard, qui était son nom véritable, vint se poster à la porte de la salle, le manteau sur l'épaule gauche, cachant les pistolets qu'il portait attachés à une courroie.

Le prince parut et voulut monter les escaliers. Aussitôt un coup de feu retentit, et le Taciturne tomba, frappé à mort par trois balles, dans les bras de Jean de Malderen, son grand-écuyer. Se sentant mortellement atteint, le prince dit en français : *Mon Dieu, aie pitié de mon âme et de ce pauvre peuple!* On l'assit sur l'escalier. Sa sœur, la comtesse de Schwarzenbourg, lui demanda s'il ne voulait pas *recommander son âme entre les mains de Jésus-Christ?* Il répondit d'une voix à peine perceptible : *Oui.* Ce fut sa dernière parole. Transporté sur un lit, dans la salle même où il venait de prendre son repas, il y rendit l'âme entre les bras de Louise de Colligny, sa femme, veuve en premières noces du seigneur de Telligny, tué, ainsi que son père,

Gaspar de Colligny, pendant la Saint-Barthélemy (1).

Le premier moment de stupeur et d'effarement passé, les gens du prince se mirent à la poursuite du scélérat. Le second pistolet qu'il avait jeté ou perdu, permit de suivre la route qu'il avait prise. On trouva l'assassin près des fortifications, en train de gonfler deux vessies qu'il avait tenues cachées dans ses vêtements, et à l'aide desquelles il espérait pouvoir passer les fossés à la nage. Le premier qui lui mit la main au collet fut un laquais nommé Minnesangh. Appréhendé aussitôt par les serviteurs et les gardes du prince, il fut conduit à la salle de la conciergerie et interrogé par les gens de loi.

Son procès fut bientôt fait, et pour frapper d'une terreur salutaire les assassins à gages, et éviter d'autres attentats sur la vie des fils du prince, Balthazar Gérard fut condamné à avoir la main droite carbonisée dans un gaufrier, à être tenaillé avec des pinces ardentes à six reprises différentes dans les parties les plus charnues du corps, et les morceaux arrachés; à être ensuite écartelé en commençant par en bas; à avoir le ventre et la poitrine ouverts, le cœur arraché et jeté à la face; enfin à être décapité.

L'exécution de cette terrible et féroce sentence eut lieu le 14 juillet 1584 (2).

(1) On voit encore à l'ancien couvent Sainte-Agathe, à Delft, transformé aujourd'hui en caserne, la trace des balles sur le mur, et la colonne derrière laquelle se tenait l'assassin.

(2) Balthazar Gérard trouva des Apologistes. — Voyez entre autres : « Les cruels et horribles tourments de Balthazar Gérard de Bourgogne, vrai martyr, souffertz à l'exécution de sa glorieuse et mémorable mort pour avoir tué Guillaume de Nassau, prince d'Orange, ennemi de son Roy et de l'Eglise catholique. » — Paris, chez Jean de Carroy, 1584, in-8°.

Les frères et sœurs de Balthazar Gérard furent annoblis par lettres données à Madrid le 4 mars 1589. Les armes consistaient en un écu taillé d'argent sur gueules, au lion de l'un en l'autre, lampassé de gueules et armé d'azur, tenant un foudre d'azur. Les descendants de l'assassin jouirent de ces lettres de noblesse, avec de grandes prérogatives, pendant un peu plus de quatre-vingts ans. En 1668, Louis XIV s'empara de la Bourgogne, et les titulaires durent montrer leurs lettres de noblesse au nouvel intendant de la province, le sieur de Vanolles. Celui-ci ne fut pas maître de son indignation : il les prit, les déchira, et les foula aux pieds.

Les membres furent attachés aux portes de la ville (Haeghepoort, Oostpoort, Ketelpoort et Waterloosepoort) et la tête exposée sur la tour dite Schooltoren, derrière le logement du prince.

Les obsèques de Guillaume de Nassau furent grandioses et impressionnantes : tout un peuple en larmes suivit la dépouille de celui qui avait voué sa vie à la défense de nos libertés les plus chères, et qui venait de cimenter de son sang l'union des provinces septentrionales.

A Delft, dans l'église principale, se trouve un magnifique mausolée, élevé par ses compatriotes reconnaissants, au grand philanthrope qui brisa leurs fers.

On parle bas en ce lieu : c'est le palladium de la Hollande.

BEN. LINNIG.

MARINES

L'Océan, le Ciel, ces deux abîmes frères,
ont-ils un seul rythme en leurs fluides accords?
Leurs sérénités, autant que leurs colères,
vont se prolongeant de l'un dans l'autre corps...
. . . .

Un Matin

Le sable est miroitant de ses mille cristaux :
entre l'Océan vert, aux éclats de métaux,
et le Ciel bleu, tout vibrant de lumière,
scintille une poussière...
Or, le Large, où les flots ne sont plus agités,
échappe à notre optique :
l'aether avec la vague, en leurs fluidités,
forment un tout subtil, lumineux, identique.
A l'horizon, tout clair,
se meut, à peine, un point — une voilure, une aile?
Du bord, rien ne décèle
ou s'il vogue sur l'onde ou s'il plane dans l'air...
. . . .

Un Soir

Voici la dune grise aux verdures ingrates
et la vague océane en de souples remous.
Ici, la Mer se calme, oubliant ses courroux
loin des caps déchirants et des spumeux euphrates.

A l'occident, le Ciel, illuminé,
mouille en le flot sa poupre majestale;
et l'horizon borde la Mer étale
de perle et d'or en un mélange igné.
Dans ce lointain, où l'orbe d'atmosphère
apparemment se soude avec la masse d'eau,
tout un nuage obscurcit d'un bandeau
le rouge disque et, fixe, l'oblitère.
Comme une barre, un lingot monstrueux,
dans un foyer aux gerbes d'incendie,
l'obstacle de vapeurs s'allonge, anfractueux,
et sa masse, en relief, est encore agrandie...
Mais le mont nuageux, écrasant l'horizon,
ne saurait offusquer la merveille fulgide
de l'astre en sa déclinaison,
— et le spectacle en devient plus splendide.
A la chaleur intense et fauve du soleil,
on voit roussir les bords de la masse géante :
de ses mille rayons, la source braséante
pénètre le nuage et le brûle, vermeil !
Le bloc, par le milieu, ploie en lignes moins dures
et l'on dirait de l'or de sa cangue épuré !
Quelques fragments épars, sous le lingot doré,
prennent l'aspect de larges battitures.
L'embrasement céleste, en les eaux réfléchi,
crée un décor de colossale forge
où l'âtre flambe, où le métal rougit...
Et tel nous évoquons, en la candide Norge,
le cataclysme où, parmi les airains
et les marbres du ciel, le Walhalla s'écroule...

La mer brasille et les feux qu'elle roule
allument les métaux de reliefs purpurins :
apparais, Dieu-forgeur, en ces vastes apprêts !
... Mais le soleil, qu'on ne voit plus descendre,
de la rouge fournaise a détourné ses rais :
dans l'air comme dans l'onde on voit naître la cendre
et l'occident n'est plus que de tisons clairets...
De toute une splendeur, soudain évanouie,
se perd, en un instant, le suprême rayon...
... Je me retourne. A ma vue éblouie,
le phare est un bougeoir, ses feux sont lumignon !
. . . .

Une Nuit

J'aime à fuir, le front dans la tourmente,
les cités où grimace, importun, mon dégoût.
Quand hurle dans l'espace une voix véhémente,
je vais tout seul, au môle, à l'heure du hibou.
Les gouffres agités soulèvent la marée
et les vents en furie aident les flots montants :
c'est, vers le sombre mur dont la rade est barrée,
un formidable assaut de mille combattants !
... La voix de cette Nuit a d'étranges syllabes :
elle geint, elle râle et heurte des échos ;
c'est un cri d'agonie, une foule en sanglots...
ô Tempête, funeste aux marins que tu gabes,
ta clameur m'hallucine en cet obscur minuit !
De quels membres palmés clapotte l'arrivée ?
De quels naseaux ronfle et rauque ce bruit ?
Par quel effort la mer est-elle soulevée ?

C'est d'un monstre échoué le sursaut convulsif !
Quelle rage ! Il se tend en l'arc de ses vertèbres
et sa gueule, là-haut, d'un aboi offensif,
ébranle la nuée et happe les tenèbres !
Dans un spasme affolant, un colosse ensablé
bave sur son poitrail l'écume et la salive :
il s'ébroue, il renâcle, ahanant, accablé,
jusqu'à ce que le flot l'emporte à la dérive...

GEORGES RENS.

Septembre 1908.

LA FERME DES CLABAUDERIES

ROMAN (Suite)

V

Clems ne rentra Rue de la Paix que cinq ou six semaines après moi. Mon ressentiment avait eu le temps de refroidir. Et — preuve que je ne suis pas rancunier pour un maravédis — ce fut encore moi qui fis les frais du rapprochement, dès que je fus convaincu que Clems ne bougerait pas.

Comme je n'ai pas les yeux dans ma poche, il ne m'avait pas échappé, pendant notre séjour à Genève, que Clems, au point de vue fortune, n'était pas le premier venu. A mainte reprise il m'avait exaspéré par ses prodigalités insensées, et surtout par ses scandaleux pourboires. Mais, d'un autre côté, il ne faut pas trop se fier, pour jauger quelqu'un, aux dépenses qu'il fait en voyage. Neuf fois sur dix on veut se faire passer, à l'étranger, pour un seigneur de marque. Le courtier en vins joue au propriétaire de vignobles; le petit rentier qui a amassé un semblant de fortune à force de gratte et de lésine, et qui est, d'ordinaire, d'une ladrerie à lever le cœur, jette l'argent par les fenêtres; le cabot fait son petit Talma; le chef de bureau singe le ministre, le ministre pose pour l'honnête homme. Ce ne devait pas être le cas de Clems, sans doute. Il n'était guère probable que lui, qui déclinait de la considération d'aloi, en eût quémandé de pacotille. On n'avait d'ailleurs qu'à voir son accoutrement...

Et pourtant, je n'eus tous mes apaisements que le jour où je m'accordai l'honneur de lui faire visite en son home. L'épreuve fut concluante. Tout y était d'un luxe tranquille et rassis, un luxe vieux de plusieurs générations. A vrai dire, j'aimais modérément

le meuble empire, anguleux, froid, hostile; mais je savais l'évaluer. Quant aux statuettes en bronze qu'abritaient les niches du vestibule, d'authentiques idoles hindoues et chinoises, jamais je n'ai rien vu d'aussi hideux. C'étaient, au dire de Clems, des Ganêças à trompe d'éléphant, des bouddhas, un Oui-tô, un Oun-tchang. Je ne pouvais passer devant ces monstres accroupis et biscornus sans un frisson de répugnance.

Pendant plus d'une année, je fis là des visites pour ainsi dire quotidiennes. La Rue de la Paix en fut retournée. Mais, alors que le docteur Rasius se contentait de marquer de l'étonnement, et le député Naeghel de prendre le ciel à témoin, la baronne de Guestret, moins sage, en fit la jaunisse. M. Laprune, le président du tribunal, fut plus estomaqué encore. C'est vers ces temps qu'il contracta la maladie qui devait le mener de vie à trépas. On trépasserait à moins.

Au début, Arlette, la servante, une toute petite vieille ratatinée, me faisait entrer au salon où Clems, alors, venait me rejoindre. Plus tard elle abandonna ces façons cérémonieuses, et trouva plus commode de me faire monter directement à la bibliothèque. Parfois Clems simulait — combien maladroitement! — un travail absorbant et, par des gestes désolés, mimait son regret de ne pouvoir s'occuper de moi. Mais il était trop bon pour persister longtemps en une farouche volonté de me mal accueillir et, bientôt, il se mettait à bavarder comme un gosse. Je n'avais garde, du reste, de prendre la mouche, pas plus qu'il ne me plaisait de relever la franche hostilité et le parti pris d'impolitesse de ce poison d'Arlette.

La bibliothèque était une vaste pièce qui prenait toute la largeur de la maison et avait vue sur le jardin. On n'a pas idée du silence qu'il faisait là; on se serait cru à je ne sais quelle distance de tout lieu habité. Positivement, on y entendait bruire le soleil. Le bourdonnement de quelque grosse mouche velue, prisonnière entre le store et la vitre, y retentissait comme un bruit assourdissant.

Des rayons, qui ployaient sous le faix des livres,

couraient le long des quatre murs, sans autre solution de continuité que les portes et les fenêtres. Ils montaient jusqu'à la corniche, et un système de glaces, se mouvant dans des glissières, les protégeait. Et comme toutes les reliures étaient anciennes, de couleurs passées, et variaient de rangée en rangée, le moindre rayon de soleil y allumait un extraordinaire chatoiement de tons, de lueurs, de reflets bizarres, mordorés, languissants, mourants.

Cependant, les formes tourmentées des instruments de laboratoire et de précision, les dynamos, les cornues, les alambics, arrêtaient le regard plus encore que les livres. Un télescope d'au moins quatre mètres de haut, assez semblable à une bête éclopée, barrait la pièce d'une ligne oblique. Que de fois me suis-je buté à cet instrument encombrant! Et il y avait encore, je me rappelle, un globe terrestre supporté par un atlante, des planisphères, une machine d'Atwood et un magnifique hibou empaillé.

Je ne comprenais pas grand'chose, d'abord, aux expériences de Clems, car j'ignorais le premier mot de la physique On ne peut pas tout savoir. Mais, en m'aidant de livres, chipés dans les rayons, au petit bonheur, et surtout, grâce à ma remarquable facilité d'assimilation, je ne tardai pas à m'initier. Je m'abstins de demander aucun éclaircissement, m'imaginant mon ami très attentif à déjouer ma curiosité. Dans ma peur de lui mettre la puce à l'oreille, j'allais même jusqu'à feindre une ineptie plus grande que nature et à faire l'âne pour avoir du son. C'était bien de l'embarras en pure perte, car Clems était incapable de méfiance.

Je ne prétends pas qu'il faisait chaque jour sa petite découverte. Il ne faut pas me faire dire des bêtises. Mais tenez pour assuré que celles que j'ai vues, de mes yeux vues, plongeraient les physiciens dans un abîme de stupéfaction. Peut-être les publierai-je un jour — à l'exclusion, s'entend, de celles qui pourraient avoir une valeur commerciale — quand j'aurai créé, grâce à ce livre, une atmosphère de curiosité autour du nom de Clems.

Il me serait difficile de dire vers quel temps et pour

quel motif nos relations commencèrent à s'altérer fâcheusement. Il est vrai que nous nous chamaillions fréquemment et que nos discussions tournaient souvent à l'aigre. Mais cela est inévitable entre gens qui se voient tous les jours.

J'aime la discussion. J'y use mon trop plein de combativité. Elle est pour moi ce que le jeu est aux pauvres d'esprit : un exutoire à l'humeur contredisante. Car ce n'est pas pour gagner qu'on joue aux cartes ou aux échecs, mais pour avoir raison.

L'invraisemblable placidité de Clems me jetait hors de mes gonds, me faisait perdre toute mesure, m'incitait à des affirmations qui dépassaient ma pensée. Et j'en vins insensiblement — sans raison, j'en conviens — à voir en Clems le champion de toutes les vertus mineures, de toutes les vieilles blagues du répertoire, le progrès, la liberté, la justice, la solidarité humaine, que sais-je!

Je m'échinais alors à lui démontrer qu'il n'était qu'un nigaud, à lui faire entrer dans la caboche que, s'il croyait à la liberté, c'était parce qu'il était riche et partant indépendant, mais que ceux qui n'ont pas de quoi, savent au prix de quelles humiliations et de quelles vilénies ils doivent gagner leur croûte et que, si haut qu'on soit monté sur l'échelle sociale, il y a toujours un individu au-dessus de vous pour vous faire enrager.

Je m'époumonnais à lui crier que celui qui se laisse prendre aux protestations pompeuses, aux épithètes ronflantes et aux appellations humanitaires, dont les gens ont accoutumé de décorer leurs petites saletés, n'est qu'une gourde; que par l'art — pour saisir quelques exemples à la volée — le littérateur entend les tantièmes qu'il touche sur la vente de ses livres, et le peintre ses démarches pour décrocher une médaille, et le compositeur de musique sa cantate qui doit lui valoir le ruban convoité; et que, lorsqu'il est question de la gloire de la patrie, le ministre pense à son portefeuille, et le député aux fraudes qui doivent assurer sa réélection, et l'administrateur de la chose publique à ses pots-de-vin, et le banquier à ses tripotages véreux, et le fabricant à

l'écoulement de ses produits avariés, et le propriétaire-éleveur aux droits prohibitifs sur le bétail ; que l'officier appelle patriotisme une bonne place au tableau d'avancement ; que le juge dénomme justice ses intrigues pour enlever une nomination mieux prébendée; que le médecin définit prophylaxie sa chasse au client ; que le mariage n'est souvent qu'une prostitution, plus éhontée parce que légale ; que l'amour...

Mais cela suffit, je crois. Au surplus, le lecteur exerce probablement quelque métier ou profession. Il sait donc à quoi s'en tenir. Clems n'essaya pas même de rétorquer mes arguments. Car des « Dieu vous bénisse ! » et autres exclamations de même farine, ne peuvent passer pour une réfutation.

Le malheur est qu'au lieu de dire cela tranquillement, je m'emportais, je m'oubliais jusqu'à asséner des coups de poing sur l'espèce d'établi où il cuisinait ses drogues, et où toutes ses fioles esquissaient instantanément une danse de Saint-Guy, qu'il contemplait avec un navrement comique.

De grâce, qu'on ne se méprenne pas ! Je ne veux pas me faire meilleur que je ne suis, et je serais vraiment désolé d'être pris pour un parangon de vertu. Bien au contraire, je ne me sens que très peu d'inclination pour les honnêtes gens, qui sont généralement ennuyeux comme la pluie. Je ne reproche à personne de faire ses petites affaires, sachant que, fonctionnaire, avocat, commerçant ou artiste, on ne peut vivre de l'air des temps. Ce qui m'exaspère, c'est l'hypocrisie. Je n'ai jamais prétendu, moi, que mon commerce de vins fût une institution philanthropique. Je l'ai toujours appelé un négoce, tout bonnement. Eh bien, que tout le monde use de la même franchise, c'est tout ce que je demande.

Aucune jouissance n'est comparable à celle de dire leurs quatre vérités aux hypocrites. C'est le seul plaisir dont je sois tenté de faire abus. Marthe s'en plaignait assez. Elle me reprochait d'avoir la tête trop près du bonnet. Mais quoi ! il m'est aussi indifférent de passer pour un sage que d'être traité de joli coco, parce que je dis tout haut ce que tout le

monde pense tout bas. Moi non plus je ne tiens pas tellement à la considération. Et, à ne vous rien déguiser, si ma sincérité pouvait me valoir quelques solides inimitiés parmi l'engeance des Tartufes, des Grippeminauds et autres coupeurs de cheveux en quatre, je n'en serais pas fâché. Je ne dédaigne pas les petits profits.

Clems, qui n'était pas une bête, ne voyait en ces réflexions rien de personnel ni de désobligeant. Et, s'il prit le parti, précisément vers cette époque, de quitter la capitale pour aller vivre à la campagne, on ne doit voir entre ce départ et mes façons un peu vives, mais exemptes d'arrière-pensée, aucune relation de cause à effet. C'était une simple coïncidence, rien de plus.

Chez Clems, projet et exécution ne faisaient qu'un. Aussi eut-il vite fait d'acquérir une propriété foncière qu'Arlette affirmait belle et vaste. Ai-je rêvé qu'elle était sise à Andrimont, près de Verviers? Est-ce Clems qui me l'a dit? J'en mettrais ma main au feu, bien qu'il l'ait toujours nié.

Il fut convenu que je ferais de fréquents séjours dans la nouvelle demeure — et vous savez, plus vous resterez et plus vous me ferez plaisir! — et que mon ami m'écrirait dès que l'emménagement serait terminé.

Cette lettre, je l'attends encore. Et quand, à bout de patience, je me rendis à Andrimont, à dessein de laver les oreilles à mon Clems, j'appris qu'il y était totalement inconnu.

Que croire? Malentendu ou mauvaise foi, sans-gêne ou mystification? On peut s'attendre à tout de la part d'un individu qui s'est affranchi du besoin de considération.

Je ne dirai pas que je dépérissais. S'il fallait se faire de la bile, chaque fois qu'un ami vous trahit... Aussi bien, cette amitié commençait à montrer la corde. Et puis, le temps n'était pas à la mortification. Je venais de perdre, après quinze ans de mariage — peut-être l'ai-je déjà dit? — une femme quinteuse et despotique, et telle que je ne vous en souhaite pas en peinture. Le contentement n'étant pas

amoindri par l'accoutumance, j'en étais encore à savourer mon veuvage, et tous les matins je retrouvais, frais et neuf, mon bonheur de pouvoir dépenser, comme bon me semblait, mon temps et mon argent, sans avoir à subir les éternels piaillements de Marthe.

J'avais donc complètement oublié Clems — d'autant plus que j'ai la précieuse faculté de pouvoir envoyer à l'ours les souvenirs qui m'embêtent — quand, il y a deux ans, par une radieuse journée de juillet, je me trouvai nez à nez avec mon lâcheur, à la gare du Nord, à Bruxelles.

Il n'avait pas la conscience nette, c'était visible. Lui qui, d'habitude, dominait les événements par son infernal aplomb, il fut interloqué au delà de toute expression. Il jeta un regard de détresse autour de lui et, reconnaissant l'impossibilité de se dérober, il fit la grimace, puis s'expliqua.

Il y avait maldonne. Ce n'était pas à Andrimont mais à Andoumont, un hameau près de Trooz, dans la vallée de la Vesdre, que Clems était allé nicher. Il me prodigua les excuses — il m'avait parfaitement écrit pour me rappeler l'invitation, mais oui, il s'en souvenait à merveille — il n'y avait pas de sa faute si la lettre s'était perdue — c'est scandaleux comme la poste est mal faite par le temps qui court. Et patati et patata.

Je ne commis pas la maladresse d'accabler le bon apôtre. Mais, cette fois-ci, je jugeai plus expédient de m'inviter moi-même. Ma première visite, toutefois, serait brève, car j'étais sur le point de partir pour la Forêt-Noire où je devais passer les mois des grandes chaleurs. Il me serait facile de m'arrêter à Trooz, qui se trouvait sur mon chemin. Je pourrais y arriver le surlendemain qui était un samedi, et continuer mon voyage le lundi matin, puisque, ce jour-là, j'étais attendu à Heidelberg.

Je mentirais si je disais que Clems fut enchanté de cet arrangement. Il montra, au contraire, une confusion des moins flatteuses. Mais il n'osa aucune objection.

Et me voici arrivé, non pas encore à Andoumont,

mais à la fin de ces prolégomènes. Ils ont pris du développement, malgré ma volonté de me résumer. Mais le plus difficile est fait et le récit, désormais, peut marcher grand train. Tout ce qui va suivre est de l'histoire assez récente, et je n'aurai plus à fouiller les coins poudreux de ma mémoire, pour me rappeler comment les événements se sont emmanchés. Chose plus précieuse encore, il me sera loisible de céder fréquemment la parole à Clems qui, lui, était né artiste et n'avait pas besoin de se battre les flancs pour donner de la forme à ses discours.

Car là est mon point vulnérable, je le sens bien. Je n'en suis encore qu'aux premières pages de mon bouquin, et déjà le désordre s'y est installé comme chez lui. En me relisant, je vois que j'ai parlé d'un tas de choses qui n'ont rien à voir dans ce récit, d'un fou qui se promène le chapeau à la main, d'un hôtelier qui s'amuse à cracher dans le Rhin, du haut de la terrasse où dînent ses clients — tiens non! j'ai oublié ce détail, qui a cependant de la saveur — mais que je n'ai pas fait le portrait de Clems. C'est un comble! Non pas qu'il y ait, à réparer cette omission, une utilité notable. Rien de plus vague qu'un portrait littéraire. Ne sait-on pas qu'un même signalement peut s'appliquer, trait pour trait, à des personnages qui n'ont entre eux aucune ressemblance?

Ce sera donc simplement pour me conformer à l'usage. Mais il est entendu que je décrirai mon ami tel que je le connus à Genève, et non pas tel que je le retrouvai quelques jours avant la catastrophe. C'est qu'il avait diantrement changé entretemps, et pas à son avantage.

Je lui donnais alors trente-cinq ans. Mais je me hâte de dire que je n'affirme rien. On est généralement trop prodigue quand il s'agit de dons de cette espèce. Il était grand, sec, noueux, très droit, haut sur jambes. L'étroitesse de la figure, encore accentuée par la barbiche en pointe et la moustache tombante, tout en paraissant quelque peu anormale, avait du charme. Mon ami ressemblait étonnamment à l'image de l'homme qui, dans mon premier atlas

d'écolier, représentait la race caucasienne, un dolichocéphale au front volontaire, dont on avait, à dessein, exagéré les caractéristiques. Je ne pourrais mieux m'exprimer qu'en disant que Clems était la forme aberrante d'un beau type.

Ce n'était pas un meneur d'hommes. Il n'avait rien pour accaparer l'attention, si ce n'est sa haute taille et son vêtement élimé, digne d'un juif polonais. Ce qu'il avait de mieux, les yeux, la voix, n'exerçait sa séduction que dans l'intimité. Ils étaient magnifiques, ces yeux, d'un bleu très clair, très rare, et d'une incroyable douceur d'expression. Ils étaient prompts à l'étonnement, et avaient parfois l'air de fixer des choses lointaines, invisibles à d'autres que lui. La voix aussi était très douce, profonde, chaude et chantante, chargée de tendresse. Elle émouvait rien que par sa sonorité un peu chevrotante, abstraction faite du sens des paroles.

Ce n'est pas l'instinct de dévouement qui m'empêche de dormir — Marthe, qui n'était certes pas suspecte de flatterie, me l'a assez dit — mais je suis sûr que Clems eût obtenu de moi les plus invraisemblables sacrifices, rien qu'en me parlant comme il savait le faire, lentement, confidentiellement, à voix basse, les yeux dans les yeux.

VI

Lorsque j'arrivai, sur les dix heures du matin, à la petite gare de Trooz — qu'un architecte en délicatesse avec le bon sens, dota de créneaux, d'archières et de mâchicoulis, tel un château féodal — je fus assez surpris d'y trouver Clems. La moue significative qui avait accueilli la promesse de ma visite, ne faisait pas prévoir tant d'amabilité. Mon ami devina peut-être ma pensée, car il dit :

— Jamais vous n'auriez trouvé votre chemin.

La maison était située sur les hauteurs. C'est pourquoi Clems conseilla de prendre le tramway vicinal, qui relie la vallée de la Vesdre à celle de l'Ourthe, et qui escalade le massif sprimontois par l'échancrure

du Mosbeux. On pourrait descendre à Andoumont ou, mieux encore, à Louveigné. Mais le prochain départ ne devant avoir lieu qu'à midi, je proposai de faire la route à pied, heureux de me dégourdir les jambes. Je laissai ma malle au dépôt et ne pris, pour tout bagage, qu'une valise que je confiai à Clems.

Pendant quelques minutes nous longions la Vesdre, en silence, quand Clems trouva bon de me donner une de ces frayeurs qui, pour être absurdes, ne vous coupent pas moins le sifflet. Il marchait devant, à son ordinaire, d'un pas allongé et nerveux. Moi, je suivais sans penser à mal. Et voilà que, brusquement, cette espèce d'escogriffe se retourne pour me demander, de but en blanc :

— Et cette bonne Mme Latour, comment va-t-elle?

Cela n'a l'air de rien, et pourtant j'ai eu une belle frousse, je vous en donne mon billet. Une vision rapide me montra Marthe qui s'apprêtait, les poings sur les hanches, à me lancer ses plus brillants arpèges à la tête. La commotion que j'en reçus fut telle que, toute cette matinée, il demeura dans mon esprit comme la menace d'une chose mal définie, mais horrible.

Nous avions quitté la Vesdre pour prendre, à notre droite, la route de Louveigné, une belle route blonde qui tirebouchonne à travers l'étroit vallon du Mosbeux, exposée tantôt à l'averse du soleil et tantôt plongée dans la pénombre verdâtre. Le Ry — un cours d'eau qu'on franchirait d'une enjambée — se glisse entre les herbes, emplissant la vallée de son puéril zézaiement, auquel se superpose le ronron plus profond de quelque moulin. Le long de la route, des villas, dont les stores multicolores étaient baissés, dormassaient béatement au milieu de grands jardins.

Ma foi, il n'avait pas si mal choisi, ce grand flandrin de Clems! Cela ne me déplaisait pas de me laisser vivre dans ce jovial vallon et d'y mijoter quelques jours dans le soleil.

Malgré la chaleur qui mettait, à se faire remarquer une insistance de mauvais goût, la promenade eût été charmante, faite sur un rythme d'indolente

flânerie. Ce n'est pas ainsi que Clems l'entendait. Il paraissait singulièrement pressé de regagner son perchoir et, pour tout dire, il courait comme s'il avait une nuée de diables à ses trousses. Aussi fus-je bientôt à bout de souffle et trempé de sueur.

Bien entendu, je ne me fis pas faute de protester. Et je dois dire qu'à mes objurgations il modérait son allure, plein de bon vouloir. Mais c'était pour cinq minutes, et il ne tardait pas à reprendre sa course absurde.

Cependant, il me donnait des encouragements :

— Là, nous y sommes, nous allons arriver!

Déjà je me crus hors de peine et je cessai de bougonner. J'avais du reste assez à faire de m'éponger. Mais à Andoumont, il quitta la grand'route pour enfiler un sentier, large comme la main, qui montait dans le bois. C'était un ancien lit de torrent, je pense, car il était jonché de galets qui dégringolaient sous mes pas avec un vacarme infernal. Trente-six fois je risquai de me rompre les os, alors que Clems, avec ses jambes d'échassier, paraissait être dans son élément.

Ce n'était pas de jeu. Après un quart d'heure de cette fastidieuse gymnastique, je déclarai que j'en avais assez.

— Quand on habite des endroits pareils, on ne se permet pas d'inviter les gens ou, tout au moins, on organise un service de mulets!

— C'est fini, affirma Clems de nouveau, nous y voilà !

Ah oui, bernique! Ce qui était fini, c'était l'ascension par le sentier, dans la fraîcheur relative du sous-bois. Mais alors commença une interminable succession de montées et de descentes, sous un soleil de plomb, par des chemins impossibles, en pleine bruyère, une bruyère énorme, poussiéreuse, dégoûtante, qui s'étendait à perte de vue, coupée çà et là d'un taillis de rouvres.

Le gosier desséché, la langue râpeuse, les veines gonflées à éclater, je maudissais cet animal de Clems pour sa fichue idée d'établir son gîte dans ce désert. Comme je suis trop fier pour feindre de la fausse

honte, je traînais la patte en poussant de petites plaintes. Et Clems, que la chaleur ne semblait nullement incommoder, bien que ma valise, assez pesante, lui battît les jambes, s'en prévalut pour me jeter, de temps à autre, un regard de mépris. Si je n'avais pas été si accablé, il aurait eu son paquet!

Ce fut un soulagement véritable quand nous nous trouvâmes enfin devant un portillon à claire-voie, dans une haie d'épine. Une dernière montée alors, pas très longue mais diablement dure, dans le demi-jour d'une magnifique allée de bouleaux, et nous étions devant la maison. Pour ce qui est du parc que nous avions traversé, du paysage qui s'étendait devant moi, on devine comme je m'en souciais!

Je m'affalai sur un banc où Clems m'abandonna à mon sort, comme s'il avait rempli, et au delà, tous ses devoirs d'hospitalité. Et je ne sortis de ma prostration que quand Arlette vint m'avertir que le déjeuner était servi.

VII

En sortant de table, Clems proposa le classique tour du propriétaire. C'était dans l'ordre, il n'y avait rien à redire, si ce n'est un trop grand empressement à réclamer son dû.

Et voilà pourquoi il n'y aura dans ce chapitre que descriptions sur descriptions, et cela précisément au moment où le lecteur se dit que cette histoire manque décidément un peu trop d'action et d'intrigue.

Je n'en ai cure. Je ne vois pas pourquoi je me priverais de la joie d'évoquer ce beau domaine. Depuis la mort de Clems, le souvenir des heures vécues là est tout mon bonheur. Que de fois l'ai-je savouré, les yeux fermés, et n'osant les rouvrir de peur que l'adorable vision ne s'évanouît!

Et où que j'aille, j'emporte avec moi cette précieuse puissance d'évocation. Un léger effort, quelques secondes de concentration de la pensée, et le sublime décor m'apparaît avec une acuité que le spectacle réel ne comporterait peut-être pas.

Simultanément mon regard embrasse l'ensemble

et descend jusqu'aux plus infimes détails. Je vois la maison avec son toit bleu — et je vois le heurtoir de la porte avec son lourd battant en fer forgé. Je vois le parc et le dédale ténébreux de ses allées — et je vois le moindre sentier avec sa bordure d'arbustes et de buissons. Je vois l'horizon prodigieusement lointain — et je vois la silhouette de chaque sommet qui en dépasse la ligne tendre et apaisée.

Les écrivains de profession, je ne l'ignore pas, ont la manie d'entremêler, dans la mesure du possible, les péripéties de leur narration et leurs descriptions de paysages, de sorte qu'on ne peut suivre les unes sans avaler les autres. Ainsi l'apothicaire dissimule l'huile de ricin dans une capsule de gélatine.

Je ne les imiterai point, sachant par expérience combien il est vexant de buter, à tout bout de champ, à d'inutiles digressions. Et comme je me pique de loyauté, je tiens à dire expressément que ce chapitre-ci n'est nullement indispensable à la compréhension du récit. Si donc le lecteur veut le sauter, il pourra le faire. Je n'y vois aucun inconvénient.

Nous commençâmes notre tournée après que Clems eut allumé sa pipe. Car il était grand fumeur. Il prétendait que l'usage du tabac porte à la résignation et que les plus grands malheurs sont peu de chose, vus à travers le nuage bleu d'un cigare. Il disait encore que la sensibilité et, partant, les souffrances humaines, étant destinées à aller grandissant, l'emploi des narcotiques, opium, morphine ou haschisch, se généralisera de plus en plus, en attendant qu'on découvre des stupéfiants plus agréables et surtout plus énergiques.

Ce qui faisait de la maison de Clems une si enviable résidence, c'est que, bâtie sur un mamelon qui s'avance en promontoire dans la vallée de la Vesdre, elle était complètement isolée du plateau, perdue dans l'espace azuré, suspendue entre ciel et terre. Sans doute, cette montagne n'est pas un Gaurisankar, mais son altitude — la promenade de ce matin me l'avait appris à mes dépens — est loin d'être dédaignable.

Les beaux sites sont le plus souvent ravalés au

niveau d'une propriété collective, où il faut subir la présence déshonorante du quidam fortuit. Ici, au contraire, on se sentait à l'abri de toute promiscuité, et l'on avait la délectable illusion d'une possession immédiate et exclusive.

L'habitation ne se trouvait pas sur la crête même de la montagne, mais un peu plus bas, sur le versant qui descend en pente douce jusqu'aux rochers, surplombant la Vesdre. Je présume qu'on avait choisi cet emplacement pour protéger la maison contre les vents d'ouest, prédominants dans le pays.

Elle était en pierre de Sprimont, d'une jolie teinte bleutée, curieusement patinée par les intempéries, et elle datait, au dire de Clems, de la seconde moitié du XVIIIe siècle. Si l'on faisait abstraction d'une annexe peu importante, elle formait un carré parfait.

Entre l'extérieur, d'une harmonie rectiligne simpliste, et la disposition intérieure, dictée par une fantaisie abracadabrante, il y avait un contraste si imprévu que chaque fois, en entrant, j'éprouvais la même petite secousse de surprise. Cette juxtaposition de deux esthétiques incompatibles ne pouvait s'expliquer que par des transformations successives. On racontait, en effet, que la maison avait appartenu, il y a quelque quatre-vingts ans, à un gentilhomme français, qui avait passé sur elle ses envies de bâtisseur.

Il s'appelait Grégoire d'Arthé, et passait à tort pour un ancien conventionnel, peut-être à cause de son homonymie approximative avec deux hommes politiques de la Révolution, dont l'un, Grégoire, avait aussi joué un rôle sous la Restauration, peu d'années auparavant.

L'étranger devait à cette méprise d'être cordialement détesté. Parmi ses exploits que les anciens du pays, serrés, l'hiver, autour de l'âtre, remémorent, on chercherait pourtant en vain quelque trait de mauvais gré. Mais il faut avouer que ses mœurs n'étaient pas des plus congrues. Il vaguait, dit-on, à travers bois, les nuits de lune haute, juché sur un âne si petit qu'il était obligé de tenir recourbées ses longues guibolles de polichinelle qui, sans cela, auraient traîné par terre.

Je penche à croire que c'était une sorte de *minus-habens*, un pauvre hère au cerveau détraqué, sans défense contre ses lubies Une de ses marottes était d'illuminer sa maison à giorno, la treizième nuit de chaque mois, probablement dans un but d'exorcisation. Il lui arrivait même parfois, quand le treize était par surcroît un vendredi, de vouloir trop bien faire et de mettre le feu au bois. Et il n'est pas étonnant qu'une demeure où se passaient d'aussi étranges choses, ait été dénommée « la Maison des Charmes ».

Une autre tradition veut trouver l'origine du nom dans la circonstance que la gentilhommière était anciennement entourée d'un bois de charmes. Et il est de fait que les indigènes ne connaissent la maison de Clems que comme « li mohonne dê tchornals ». Mais, à en croire mon ami, ce serait là plutôt une transposition qu'une traduction, de date assez récente et due à l'ignorance.

Un gîte ordinaire ne pouvait convenir à un seigneur aussi lunatique. Le premier soin de l'étranger fut de bouleverser la maison de fond en comble. Il n'a guère dû en laisser que les quatre murs. Et Clems avait scrupuleusement respecté les dispositions imaginées par son prédécesseur, qui exaltaient son insoumission aux idées reçues, en même temps qu'elles flattaient son goût de l'imprévu.

La porte d'entrée, dont les vitres dépolies étaient protégées par une rosace en fonte, donnait dans le hall, de beaucoup la plus spacieuse pièce de la maison. On se demande pourquoi le gentilhomme français lui donna l'aspect d'une chapelle. Il est certain que jamais aumônier ne fut attaché à la maison, et les inscriptions latines qui s'étalaient naguère au-dessus des portes, et que Clems fit disparaître, ne dénonçaient rien moins que de la piété. Quoi qu'il en soit, imitation ou persiflage, l'intention était supérieurement réalisée. Rien qu'à voir les portes en chêne sombre, avec leurs écharpes en diagonale, leurs énormes ferrures de suspension, et leurs loquets démesurés, un remugle de sacristie frappait les narines. Les chambranles avaient la forme d'un arc

outrepassé, et les moulures étaient bizarrement dorées et enluminées.

Dans le fond, un double escalier, recouvert d'un tapis jaune et rouge, conduisait à un palier formant galerie, qui dominait le hall et d'où, par une dizaine de degrés, on montait à l'unique étage. Clems avait remplacé la fenêtre qui ouvrait sur ce palier, par un grand vitrail rapporté jadis d'un de ses voyages en Italie, une reproduction de la *Madonna col Bambino*, de Francisco Bissolo, qui se trouve au musée de Venise. Grâce à ce vitrail aux tons somptueux et chatoyants, il régnait dans l'immense salle un jour tamisé et mystérieux, qui ajoutait à l'illusion de fraîcheur et contrastait délicieusement avec le soleil aveuglant du dehors.

Les sièges à très haut dossier, fixés à demeure le long des murs, étaient en chêne teint au brou de noix. Ils affectaient des contours de stalles et de confessionnaux, et faisaient merveille en ce milieu renfrogné. Un gigantesque poêle noir était placé entre les deux volées de l'escalier. La demi-obscurité aidant, et pour peu qu'on fût accessible aux hallucinations, on eût pu le prendre pour quelque farouche prédicateur de carême.

Les autres pièces du rez-de-chaussée, bien éclairées par de larges baies, étaient plus gaies, par bonheur. Il y en avait quatre : à gauche, la salle à manger et la cuisine, celle-ci communiquant avec l'annexe; à droite, le salon et la bibliothèque attenante à la vérandah, où étaient relégués les gros instruments, la machine d'Atwood, le globe terrestre, les télescopes, les astrolabes. Les pièces de droite ne communiquaient avec celles de gauche que par le hall, ce qui faisait de celui-ci le centre, le cœur de l'habitation.

Une terrasse dallée de céramique, qu'on eût souhaitée de couleur plus discrète, et surmontée d'une marquise aux supports ouvragés, longeait la façade. Là se trouvait le banc où je m'étais effondré à mon arrivée. Derrière la maison, séparée de la brande par un simple palis, s'étendait une grande cour pavée de galets pointus et jaunâtres. Au milieu se

voyait, entre deux tilleuls rabougris, une fontaine munie d'un abreuvoir. Elle était à sec, la source ayant été captée pour les besoins domestiques.

A l'étage il n'y avait que des chambres à coucher. Leur grand nombre donnait à penser que M. Grégoire d'Arthé entretenait un important domestique ou recevait beaucoup d'amis. En dépit de l'épaisseur inusitée des murs, il y faisait très chaud en été et, l'hiver, le froid les rendait presque inhabitables.

La maison entière, même le salon qu'on n'ouvrait autant dire jamais, était imprégnée d'une fade et écœurante odeur de pétrole. Parmi les inconvénients inhérents à l'habitation, de par sa situation isolée, c'était pour moi le plus pénible. Aucun autre relent ne symbolise à ce point la médiocrité et l'indigence. Mes souvenirs de la Maison des Charmes, datant de cette époque, sentent tous le pétrole.

Quand nous pénétrâmes dans le salon, le domestique, un vieil homme aux gestes précautionneux, époussetait les bibelots. Car on était au samedi; et l'habitude ancestrale, qui tresse les jours en guirlandes de sept, conservait ses droits même dans la solitude des Charmes. Je revis avec plaisir les portraits de famille, frissonnants de vie, les beaux paysages ardennais de Richard Heintz, les Saisons, quatre bronzes de Jef Lambeaux, et même mes vieux ennemis, les dieux hindous et chinois, grotesques et terribles.

Il y avait là le portrait du père de Clems, un beau vieillard aux cheveux argentés. Bien que sa crinière léonine lui donnât une majesté qui manquait à Clems, la ressemblance entre les deux hommes, résultant surtout de la coupe allongée de la figure, du nez aquilin et du regard rêveur, un tantinet désabusé, était indéniable.

Le mère de Clems était morte dans la seconde année de son mariage. Son portrait, exécuté d'après une photographie, la représentait en costume de fantaisie quasi carnavalesque. La main droite tenait un éventail espagnol, levé en un geste provocant. Dans la chevelure d'un noir de corbeau, en partie cachée par la mantille, une grande fleur pourpre,

une orchidée, flamboyait. La figure, jolie mais d'une maigreur morbide, et comme brûlée de sensualité, n'éveillait aucune sympathie.

Entre cette femme ardente et son mari contemplatif, il y avait un monde. Et pourtant, à elle aussi Clems ressemblait, autant, peut-être plus encore qu'à son père.

Et il y avait encore le grand-père et la grand'mère paternels, l'un et l'autre affublés de couvre-chefs fantastiques, celui-là du bicorne de chirurgien militaire du premier empire, celle-ci d'un chapeau semblable à une monstrueuse écaille d'huître.

— Arlette, avait dit Clems après le lunch, vous servirez le café au pavillon.

Ce pavillon, je l'avais remarqué dès mon arrivée, en dépit de ma fatigue. Aussi bien, il était impossible de ne pas le voir. Distant de 300 à 400 mètres de la maison, il occupait la crête du mamelon. Six hêtres de toute beauté, au feuillage rouge-brun, plantés en hexagone régulier, l'abritaient. Pendant toute la durée de mon séjour aux Charmes, ce sinistre groupe d'arbres, couleur de sang coagulé, perdu au milieu de la bruyère et qu'on voyait de partout, à des lieues et des lieues à la ronde, m'a obsédé comme une abominable pensée de meurtre.

Le pavillon même était un édicule banal, qui ressemblait assez à quelque kiosque où l'on fait de la musique de plein air. Mais dès qu'on y était monté par ses cinq marches, un phénomène étrange se produisait. Comme on ne voyait d'aucun côté la terre, et qu'on se trouvait pour ainsi dire suspendu dans le vide, on éprouvait une indéfinissable sensation de vertige et on avait la folle tentation de se cramponner à quelque objet stable. Car, à partir de ce point culminant, le terrain dévale dans toutes les directions. La pente, douce et assez régulière vers la Vesdre, plus accentuée sur la gauche, devient très abrupte vers l'ouest et le sud, où se creuse la profonde échancrure du Mosbeux. A l'est, vers Louveigné, il n'y a qu'une forte dépression, après quoi le plateau se continue aussi loin que porte le regard. Au delà de la vallée de la Vesdre, le massif de Herve élève la ligne

altière de ses sommets. Disséminés sur l'étagement de ce vaste amphithéâtre, de nombreux villages, amenuisés par la distance, apparaissent comme de petits troupeaux de maisons blanches que domine, tel un berger, le clocher de l'églisette.

Mais à part cette échappée sur le pays de Herve, qui contraint le regard avec une douce violence, c'est, toujours et partout, la bruyère, l'interminable, l'affreuse, l'obsédante bruyère. A la fixer, je sentais la colère me gagner. Quand le soleil de midi la balayait, j'y croyais voir un moutonnement de vagues et d'inexplicables effets de mirage, de brouillard et de houle. Oh, cette satanée bruyère! Encore maintenant son souvenir me donne le mal de mer.

Jadis la maison se trouvait à l'orée du parc. Soit pour dégager la vue, soit pour plus de sécurité, soit pour tout autre motif, on avait abattu quelques milliers d'arbres, peut-être bien les charmes dont parle la légende. A moins que cette partie n'ait été détruite jusqu'à la racine par les autodafés du français maboul.

On n'avait épargné que la belle allée de bouleaux, par où nous étions venus ce matin. C'est donc par là qu'il fallait descendre au parc si on voulait éviter de traverser la bruyère, alternativement humide de rosée ou surchauffée par le soleil, toujours remplie du bourdonnement pressé d'insectes dégoûtants.

VIII

— Cela vous déplaîrait-il de dîner demain avec mon fermier et sa famille? demanda Clems.

Je fis la réponse escomptée — parbleu! — Il ne m'appartenait pas de censurer les fréquentations de mon hôte. Et puisque ces gens étaient si respectables, si laborieux, si probes, ce n'était pas se commettre que frayer avec eux. Clems les recevait tous les dimanches à sa table, et une dérogation à cette déjà vieille habitude eût pu les froisser. Le seul travers qu'on leur connût, était d'être un tantinet chatouilleux sur le chapitre des égards et prompts à se formaliser.

Comme la chaleur commençait à décroître, nous nous mîmes en route pour la ferme, située sur le plateau de Louveigné, à une grosse lieue de distance, afin de porter à cette intéressante famille nos salamalecs et notre invitation.

La promenade n'offrait aucun agrément. Le sentier se déroulait à travers la bruyère, à perte de vue, assommant de monotonie. Il était incommode, plein de souches où les pieds s'agrippaient, et peu propice à la causerie, car son étroitesse nous obligeait à marcher à la file. De plus, la bruyère, calcinée par la sécheresse persistante, se désagrégeait au moindre contact, et les nuages de poussière faisaient une escorte dont on se serait bien passé.

Nous traversâmes ainsi l'énorme pli synclinal qui sépare les Charmes du plateau de Louveigné, et qu'on voit si bien du kiosque.

Sur les hauteurs, la nature du terrain changeait à vue d'œil. A mesure que la végétation se faisait plus fraîche et plus luisante, le sol devenait gluant et, bientôt, franchement marécageux. Le phénomène me parut étrange, mais Clems, qui avait réponse à tout, l'expliquait par la stagnation des eaux pluviales sur une couche de schiste imperméable. Le chemin, uniquement indiqué par les herbes foulées, mettait à profit toutes les menues éminences du terrain et nous imposait souvent de grands détours pour éviter les bas-fonds. Çà et là des rangées de grosses pierres aidaient à franchir les endroits vaseux. Des bouffées d'air surchauffé, saturé d'humidité, montaient du marécage.

Après la fagne, d'une étendue peu considérable, ce fut une région sablonneuse où les trous à lapins abondaient. Les champs de varechs, de bruyère et de genêts alternaient avec de longues théories de jeunes sapins, plantés à distances égales.

Enfin la ferme apparut, blottie dans un bouquet d'arbres. Je n'aperçus d'abord qu'un vieux mur, crépi à la chaux, en bordure d'une route venant, je pense, de la vallée de la Vesdre. Cette belle route cendrée, si parfaitement déserte et silencieuse, avait je ne sais quoi d'énigmatique et de touchant. Ensuite,

par une baie que fermait une barrière, primitive au possible, je vis la cour intérieure, de dimensions exagérées, hors de proport on, me semblait-il, avec l'importance de l'exploitation. Deux chemins pavés de galets, se coupant à angle droit, y dessinaient une croix régulière. L'un allait de la barrière au corps de logis, l'autre reliait les granges aux étables. Le long du mur qui bordait la route, une rangée de peupliers étiques exhibaient leur feuillage racorni. Quelques arbres aussi des deux côtés du logis.

Me voici encore une fois rechu dans ma manie descriptive, malgré mon intention de surveiller cette faiblesse. Mais il y a parfois des choses qui se gravent dans la mémoire sans qu'on sache pourquoi. Cette cour de ferme, mon Dieu, comme je la vois ! Et l'habitation avec sa façade écaillée, qui ne dénonçait rien moins que la prospérité — et les petites fenêtres à croisillons, ornées de pots de géranium — et le pigeonnier vermoulu, vide d'habitants — et cette truie barbouillée qui groïnait son contentement — et ces poules, nombreuses, les unes vautrées dans le sable chaud, les autres perchées sur un araire abandonné, d'autres encore éparpillant le fumier !

Un grand griffon d'écurie, miraculeusement laid, nous fit les honneurs de la ferme, la queue frétillante, les yeux dilatés de joie. J'en inférais que Clems était un familier. Ce fut, d'ailleurs, le seul accueil qu'on nous fît. La maison était fermée, le domaine confié à la garde du chien.

Clems, qui avait peut-être des raisons pour ménager son fermier susceptible — le métier de propriétaire foncier est plein d'embûches — me quitta pour se mettre à sa recherche.

Je ne fus pas fâché de rentrer seul, en lambinant. Mon ami avait une façon de se promener qui réclamait des capacités ambulatoires supérieures aux miennes.

Le jour déclinait rapidement. Le soleil glissait à ras de terre, et les quelques arbres souffreteux, épars dans la lande, jetaient des ombres démesurément allongées. Des reflets bizarres, cuivrés, se coulaient sous les varechs, les métamorphosaient en plantes exotiques

et somptueusement ornementales. Dans la zone des cultures, où les larges écrans des sapinières interceptaient la lumière du couchant, l'ombre, déjà, se condensait et un air humide, chargé de senteurs résineuses et de l'âpre odeur des fougères, tonifiait les poumons.

Mais à la corniche du plateau, la vue s'ouvrait, comme si un rideau, brusquement, se fût levé sur une scène de féerie. Tout l'espace s'emplissait d'enchantement. De longs faisceaux divergents de lumière flavescente descendaient, suspendant de mystérieux reflets vieil or à toute chose, à la ramure des arbres, aux anfractuosités des rochers, et même aux minuscules papillons beiges qui se levaient par nuées sur mes pas, ou encore au corselet de quelque gros bourdon, zigzaguant, ivre de soleil et de miel, parmi les bruyères.

Au-dessus du plateau de Beaufays, un immense éventail se déployait qui résumait toutes les possibilités des teintes jaunes. C'était une lente gamme qui, à partir du brasier central — une coulée de lave — traversait d'abord les couleurs foncées, ocreuses et orangées, puis une zone de chaudes teintes ambrées, le jaune topaze et chrysocale, atteignait ensuite les nuances claires, le jaune opalin et jonquille, pour aboutir enfin au jaune crême vaporeux, presque blanc qui, à son tour, par une insensible dégradation, se perdait dans le gris bleuté du firmament.

Le disque solaire était masqué par le mamelon qui portait la Maison des Charmes. Mais sur la crête se dressait, régnant sur l'horizon, à des lieues et des lieues à la ronde, le groupe de hêtres, sinistrement rougeoyants qui, de nouveau, éveillait en moi je ne sais quelle étrange épouvante.

Et, comme pour fixer cette éphémère beauté en une image inoubliable, voilà qu'une jeune fille, parée de toute la poésie du crépuscule, s'avança à ma rencontre. Sur la tête elle portait un large panier. Et le bras qui le soutenait, le beau bras nu, dessinait une courbe gracieuse, semblable à une anse d'amphore. Au bras gauche aussi un panier, plus petit, était accroché. La silhouette, d'une grâce apaisée, indici-

blement touchante, se découpait sur un fond d'or sombre, et se nimbait d'une fluorescence safranée. Le buste semblait pris dans une cuirasse étincelante, lamée d'or, et la merveilleuse chevelure était un filigrane de rayons dorés, illuminé, eût-on dit, par une source de lumière intérieure.

L'ajustement de la jeune fille — les bras étaient nus jusqu'à l'épaule, et la robe de tiretaine, retroussée assez haut, découvrait un cotillon rouge — ne décelait pas précisément la personne de qualité. D'autre part, la physionomie reflétait cette placidité animale qu'on aime de voir dans les yeux ronds des ruminants, mais qui n'est pas l'indice d'un esprit alerte.

Ces circonstances me furent d'un grand secours pour dompter mon cœur inflammable. Car je ne suis pas de ceux qui professent que l'éducation et l'esprit perdent leur prestige à l'heure où la femme dénoue sa ceinture, et que les atours y sont pour le moins superflus. Pour moi, une femme dénuée d'esprit est un chandelier sans lumière, une perle sans eau.

CARL SMULDERS.

(*A suivre.*)

LES LIVRES BELGES

Camille LEMONNIER, LA MAISON QUI DORT. — AU BEAU PAYS DE FLANDRE. — MON MARI. (Un vol. in-18 à fr. 3.50, chez Fasquelle, Paris.) — Un livre de Lemonnier, c'est toujours un événement ; c'est toujours, bien certainement, la promesse d'une ou deux soirées de rare et bonne lecture. Et, vraiment, c'est de la bonne, de la belle, de la saine lecture.

Voici trois nouvelles, reflets de trois faces différentes d'un talent qui est l'honneur de nos lettres et l'objet de notre fidèle admiration.

La Maison qui dort, c'est celle de Jasper Joost, brave petit rentier hollandais. Depuis quelques mois, Joost est touché au cœur par l'injustice séculaire qui laisse mourir de faim les travailleurs à côté des richards repus. Et, tôt le matin, Joost s'évade du lit où sa petite femme « en sucre », ronde comme un fromage de son pays, les yeux clos sous ses cheveux beurre frais, dégage « un enviable calorique ». Il fuit, le brave homme, il fuit vers le port où travaillent les pauvres hères mal payés, et il leur donne ses vêtements neufs, tandis qu'il en porte de vieux. La plèbe adore Jasper Joost, et pourtant, un jour d'émeute, c'est une brique lancée par un ouvrier qui dévie en sa course, et vient frapper au front le bon rentier socialiste.

Dans la petite maison tiède et somnolente, Josina Joost, la veuve, pleure un peu... Puis, comme la serre fleure bon la frangipane, comme Liesje fait de l'excellente cuisine, comme Poucke ronfle en son panier rembourré, comme Fifi tirelire éperdument dans sa cage, comme le samovar est engageant sur la nappe blanche, et que les biscottes à l'anis « se laissent manger », comme le lit est moelleux et large où l'on dort seule, la grosse petite dame comprend que tout n'est point mort avec son utopiste époux, que la vie a du bon, et qu'il faut se soigner... Et, dans la petite maison tiède, Josina Joost dort de nombreux sommes sans rêves.

C'est tout. L'histoire est contée avec une ironie douce, sans cruauté, avec un brin de pitié pour le pauvre homme qui voulut bien faire. *La Maison qui dort* est évoquée, tracée, dessinée de main de maître.

Quant *Au beau Pays de Flandre*, il donne la plus joyeuse, la plus plantureuse, la plus colorée des impressions des riches plaines grasses où sont « les plus beaux étalons, les plus belles génisses, les plus belles filles ». C'est la vie au *pachthof* vaste, peuplé de servantes, de valets, regorgeant de grains, débordant de fruits, animée du bruissement des abeilles, et d'un monde de chevaux et de bêtes à cornes. C'est le tennis ou le polo sur les prairies au sol égalisé. C'est le doux roman d'amour entre la fille du métayer puissant et le jeune paysan presque pauvre, mais poète...

La somptueuse palette de Camille Lemonnier a trouvé dans *Le beau Pays de Flandre* l'emploi de ses tons les plus chauds.

Dans *Mon Mari*, d'un tout autre caractère que les pages précédentes, Lemonnier, s'il a brossé quelques paysages avec son art coutumier, son prestigieux don d'évocation verbale, s'est préoccupé de faire aussi de la littérature moins personnelle que celle qui nous vaut, parmi tant d'autres bijoux d'observation et de description, les deux contes d'aujourd'hui : *La Maison qui dort* et *Le beau Pays de Flandre*.

Et voici, en définitive, un superbe nouveau-né qui vient accroître encore la lignée de chefs-d'œuvre que Lemonnier prodigue depuis plus de trente ans.

SANDER PIERRON : HENRI BONCQUET (Un vol. in-4° ill. à 10 francs, Van Oest et Cie, édit.). — C'est l'histoire d'un artiste, histoire toute simple, et pourtant plus poignante que bien des romans, que M. Sander Pierron nous dit en ces pages émues. Il s'agit du sculpteur Henri Boncquet, dont l'enfance besogneuse et sans joie s'écoula dans le petit bourg d'Ardoye et la ville flamande de Roulers, — et dont la mort arriva l'an dernier, à Bruxelles.

En quarante années d'une vie où le souci de l'art statuaire régnait déjà bien avant que le futur maître sût lire ou calculer convenablement, Henri Boncquet n'a pas cessé une seule journée de projeter, de mûrir, de rêver une œuvre nouvelle, pendant que, sous ses mains consciencieuses autant qu'habiles, un ouvrage naissait. Il est mort, avec le regret de ne pouvoir réaliser en grandeur naturelle la dernière production de son talent : *La Justice conduisant l'Humanité dans la voie du bien*. Pieusement, son ami Isidore De Rudder s'est chargé d'agrandir la maquette dans les proportions définitives.

C'est donc la vie de cet artiste, préoccupé de son œuvre jus-

qu'au dernier souffle, que M. Sander Pierron nous conte. Nous voyons Henri Boncquet cheminer matin et soir sur la grand'route qui mène d'Ardoye à Roulers, — gamin songeur à l'esprit plein d'improbables rêves de beauté, et qui va (jusqu'au jour néfaste où, « pour gagner davantage », il devra se faire boulanger) récolter quelques sous en préparant la glaise et en nettoyant les ébauchoirs à l'atelier Dupon.

Nous le voyons ensuite, étudiant à ce même atelier d'abord, puis chez Carbon, — ceci grâce à l'admirable dévouement de sa sœur Eugénie qui, pour lui permettre de devenir sculpteur, n'a pas hésité à prendre le dur métier de « bonne à tout faire ». A tout faire ! fallait-il qu'elle eût confiance en la destinée de son cadet pour accepter pareille vie !

Nous suivons le jeune homme au régiment, et je cueille au passage cet argument militariste : « Incorporé au régiment des carabiniers, il fut détaché à la compagnie universitaire, cette compagnie qui a été le salut de tant de garçons sans fortune arrivés dans la suite à de si hautes situations dans les arts et dans les sciences *qu'elle seule justifierait chez nous la nécessité de l'armée permanente...* ». Ce sont là deux années heureuses, deux années de travail forcené, — après lesquelles la vie précaire reprend. Cependant, au bout de longs mois de souffrances et de lutte, Boncquet (qui est désormais parvenu à intéresser à son art si vrai Ch. Van der Stappen, Portaels et un Mécène dont M. Pierron laisse deviner le nom sans le dire), Boncquet obtient le Prix de Rome.

Sa vie est assurée, pour un temps du moins ; il voit du pays, il produit.

Et c'est ici que se révèle l'art subtil de M. Pierron, un art fait de finesse, de science, d'exactitude, de psychologie aussi ; un art semblable à celui dont il a si remarquablement fait preuve dans ses descriptions bruxelloises du *Baron de Lavaux Sainte-Anne*. Il analyse les ouvrages de Boncquet avec une précision de style, avec un charme qui les mettent en valeur. Le lecteur le moins initié, ayant lu ce livre, comprendra sans peine ce que veut dire M. Sander Pierron lorsqu'il parle de l'attitude *mobile* de certaines statues, de leur mouvement qui *continue visiblement* le précédent et *annonce* celui qui va venir. Le critique nous montre Boncquet restant Flamand, c'est-à-dire lui-même, jusqu'au bout ; il nous montre combien logiquement ses œuvres se sont succédé et il en étudie les principales avec une piété clairvoyante.

Trop peu connu du grand public, Henri Boncquet, qui n'a pas encore de place dans notre Musée national (alors qu'il en a une à Düsseldorf) vivra désormais dans beaucoup de mémoires grâce à l'hommage affectueux de M. Sander Pierron. Ce livre, vrai monument à la mémoire de l'artiste, est admirablement illustré de reproductions de ses œuvres.

L. MAETERLINCK : LE GENRE SATIRIQUE, FANTASTIQUE ET LICENCIEUX DANS LA SCULPTURE FLAMANDE ET WALLONNE (édit. Jean Schemit, Paris. Un vol. illustré à 12 francs). — Dans cette longue étude, M. Maeterlinck s'occupe tout particulièrement des sculptures anciennes qui ornent les stalles dans le chœur de nos églises belges, et, plus particulièrement encore, des *miséricordes* de ces stalles. (On appelle ainsi la console qui se trouve sous la tablette du siège, vers le devant, et qui sert à soutenir — ni debout, ni assis — l'occupant de la stalle, lorsque le siège est relevé. Ce nom de *miséricorde* ou encore de *patience* est d'une aimable ironie!) Il est difficile de s'imaginer, à moins d'avoir lu l'ouvrage si documenté de M. Maeterlinck, tout ce que les ymaigiers de nos pères ont pu mettre d'art naïf et malicieux, d'esprit caustique et de diversité dans le travail de ces innombrables petits blocs de bois. En chercheur avisé, très épris de son sujet, l'auteur a visité les vieilles églises du pays, de Damme à Liége, de Diest à Hastière. Il a suivi nos « beeldhouwers » jusqu'en France, où leur travail était fort apprécié, en Angleterre et en Hollande.

Et l'on éprouve une certaine fierté rétrospective (qui ne va pas sans quelque humiliation actuelle) à constater que jadis Paris, centre du monde, ne dédaignait pas d'appeler nos artistes pour orner ses églises.

L'ouvrage de M. Maeterlinck présente un rare intérêt au point de vue folklorique. Comment, ces nombreux personnages semblables à ceux que Musset nous décrit :

... dans une humble posture,
Débarrassant leurs flancs d'un importun fardeau.

... tous ces indécents petits *schijters*... agissaient... de la sorte dans les églises?

Et ces nombreuses, nombreuses, nombreuses miséricordes où des baladins exhibent une virilité étonnante, — où un homme poursuit gaillardement et « les armes à la main », selon les

expressions de l'auteur, une femme qui se dérobe à peine, — où des luxurieux s'en vont, navrés, « montrer leur cas » à quelque médecin qui jubile, — tous ces amusants et peu édifiants bonshommes s'étalaient sous la vaste assiette des chanoines de jadis ? Eh ! voilà qui donne à penser ! et M. Maeterlinck reproduit, avec commentaire, le testament de l'un ou l'autre évêque qui laisse sa fortune à quelque six ou huit bâtards qu'il eut d'autant de maîtresses diverses.

Et ce « clystère en pleine rue » — et cette « extraction de ver solitaire » — et ce « bain mixte », où, dans un vaste caveau, un homme lutine une jolie fille, tandis que, aguichés, une petite bonne et un fou surveillent la scène, — et cette horrible « vierge sage » édentée, racornie, affreuse, immodeste à force de laideur, opposée à la plantureuse, fraîche et belle « vierge folle » — et ce « gendre » grinchu, faisant pendant (déjà !) à sa « belle-mère » bougonne, — et cette satire de la femme « moitié ange, moitié serpent », — et ces deux « opérateurs sur la même jumelle » ! Ah ! Seigneur ! que de choses effarantes l'on mit en vos temples « au bon temps d'autrefois » ! et combien cela nous ouvre des aperçus nouveau sur la mentalité ancestrale. Nous étions portés à considérer Ulenspiegel comme une joviale exception, mais il semble au contraire traduire et synthétiser merveilleusement les aspirations et les idées de ses contemporains.

Parfois, une préoccupation se fait jour : les menées des hérétiques inquiètent et, vite, un rébarbatif savant protestant est sculpté, le nez dans sa vaste bible, le dos rond et ridicule ; ou bien un vague restant de croyance aux sorcières, de crainte du démon, fait que l'ymaigier creuse dans le bois quelque belle fille chevauchant un balai, quelque affreuse vieille montée sur un bouc, ou quelque terrifiant Belzébuth. Mais tout cela est vite oublié ! les dragons les plus horribles sont délaissés et l'on revient aux familières non point gauloiseries, non point grivoiseries, disons « flamanderies »...

L'âme fustigatrice de Léon Bloy doit avoir ses sources profondes dans une époque où le clergé, les juifs, les magistrats, les usuriers, Hercule et Omphale, Samson et Dalila, ceux qui mettent un grelot à leur chat, et ceux qui s'installent entre deux chaises, les ambitieux et les indécis, tout le monde, chacun sans exception, était raillé, bafoué, critiqué impitoyablement et ouvertement, et ridiculisé « dans le bois » et d'une manière permanente et définitive.

Il faut louer M. L. Maeterlinck de nous avoir montré en détail ce qu'était l'art de nos pères, et d'avoir rehaussé ses commentaires lucides de quelques croquis explicatifs. Il faut mettre son livre dans les bibliothèques à côté du chef-d'œuvre de De Coster, — et il faut le remercier d'une consolation qu'il nous apporte : Si nous avons la plaisanterie un peu lourde, l'esprit plutôt... massif que frondeur, ainsi que les *revues* de fin d'année tendent à le prouver de loin en loin, — il n'y a pas tout à fait de notre faute, c'est l'atavisme !

Oui, mais quel effort vigoureux, quel énergique coup de talon il faudrait alors donner pour que cet atavisme ne soit pas la condamnation en Belgique de tout art élevé !

H. FIERENS-GEVAERT : LES PRIMITIFS FLAMANDS (Fascicule VII. G. Van Oest et Cie, édit.). — Poursuivant sa vaste étude de la peinture en Belgique d'après l'examen des richesses innombrables que contiennent musées, églises et collections, M. Fierens-Gevaert passe aujourd'hui en revue l'œuvre de *Jérôme Bosch* et de *Quentin Metsys*.

On sait que ce considérable ouvrage, dont ont paru déjà des chapitres relatifs aux créateurs de l'art flamand et aux maîtres du XVe siècle, comprendra de douze à quinze fascicules du format in-4°, offrant au total, outre 300 pages de texte sur papier de Hollande, environ 200 reproductions hors texte en typogravure de l'essentiel de la richesse artistique de notre passé brillant.

M. Fierens-Gevaert examine donc aujourd'hui, avec l'autorité et l'érudition qu'on lui connaît, ce qui se révèle d'étrangetés dans la peinture de ce satirique, de ce moraliste rude aussi que fut Bosch, un des apôtres les plus originaux du symbolisme moyen âgeux, qui mêle curieusement le réalisme au mysticisme. Il nous dit la vie de cet enfant illustre de Bois-le-Duc, il énumère et classe son œuvre abondante.

Chez Metsys, dont il est probable qu'Anvers fut le berceau, c'est à l'aboutissement d'une période de transition, c'est à la fixation des phénomènes précurseurs d'un nouveau style que nous assistons. Metsys personnalise le milieu et l'esprit nouveaux qui se découvrent dans l'opulente cité du grand commerce mondial que fut notre port si prospère au temps de Charles-Quint. Un des premiers aussi il subit l'influence, la bonne influence de l'Italie, mais sans perdre rien du caractère foncièrement flamand de son inspiration et de son talent.

Tout cela, l'auteur de ces excellentes monographies l'explique avec une sûre méthode et une clarté très littéraire.

ABBÉ PAUL HALFLANTS : LA LITTÉRATURE FRANÇAISE AU XIXe SIECLE, DEUXIÈME PARTIE (Un vol. in-18. Alb. Dewit, édit.). — Il n'y a pas longtemps, nous attirions l'attention sur le premier volume de cette histoire littéraire écrite à l'intention des élèves de nos collèges. Après les écrivains de la période romantique l'auteur passe en revue les publicistes, les orateurs et les poètes. Un troisième tome annoncé sera consacré aux romanciers, aux auteurs dramatiques, aux critiques et aux historiens.

Le lecteur doit bien s'imprégner, avant de porter un jugement sur ces études, de ceci : que M. l'abbé Halflants n'entend pas étudier tous les écrivains de l'époque, mais il semble prétendre uniquement à nous faire partager ses prédilections et à nous dire les raisons qui dictent le choix de ses préférences. Nous n'avons donc pas à juger la valeur ou le bien-fondé de son criterium ; nous devons nous borner à approuver ou à nier l'excellence de sa louange et le poids de ses arguments. Or, ici, nous ne pouvons qu'applaudir à l'incontestable et sagace érudition et priser le goût incontestable du critique.

Nous devons aussi tenir pour très heureuse sa méthode de travail qui consiste à placer toujours l'exemple en regard du précepte, c'est-à-dire qu'après avoir écrit le portrait biographique et souvent physique d'un auteur, après avoir mis en lumière sa mentalité et son originalité, il reproduit des extraits essentiels et typiques de son œuvre.

Enfin, M. l'abbé Halflants fait la part large et belle à nos écrivains belges, et c'est là un titre de tout premier ordre à notre approbation et à notre gratitude.

JULES PEUTEMAN : ALBERT BONJEAN (Une plaquette, à Verviers). — M. Albert Bonjean s'est créé une personnalité très particulière, et au surplus très sympathique, dans notre petit monde littéraire. Il est fidèlement, tenacement, pieusement dirai-je, le poète sans défection, le chantre épris d'un coin de terre wallonne à l'admiration, à la dévotion duquel il rapporte toutes ses pensées, consacre toutes ses visions et dédie tous ses vers.

M. Albert Bonjean a chanté la poésie mélancolique mais sereine, le charme pénétrant, la sauvagerie désolée aussi et le

mystérieux légendaire de la Fagne ardennaise. Ses poèmes reflètent les couleurs et les harmonies des matins et des soirs sur les étendues de bruyère déserte ; ils disent l'émouvante grandeur de cette pauvreté désolée.

M. Peuteman, lui, célèbre avec une sympathie sincère la consciencieuse persévérance de l'effort du poète et il dénombre son œuvre déjà abondante et méritoire.

PAUL ANDRÉ.

Pierre BROODCOORENS : EGLESYNE ET FLOURDELYS, pièce en trois actes (Louis Verhellen, édit., à Bruxelles).

La pièce de M. Pierre Broodcoorens est la deuxième partie d'une trilogie, *Le Trésor sous la Roche*, dont le prologue, une sombre tragédie, parut l'an dernier sous le titre : *Le Roi aveugle*.

Nous retrouvons le souverain déchu de Transvalie et d'Orangée, le vieux Payllighann, ainsi que la princesse Flourdelys, sa fille. Mais ils ont émigré du pays fabuleux, à l'atmosphère shakespearienne, où leur première aventure se déroulait, vers une île de rêve et de mystère, comme en comporte la géographie maeterlinckienne.

Aussi bien M. Broodcoorens semble avoir voulu nous suggérer l'idée de cette dualité dans son admiration ou dans son inspiration, par les épigraphes géminées dont s'ornent les actes de sa pièce et pour lesquelles *Othello*, *Joyzelle* ou *Monna Vanna* ont fourni des textes allusifs. Mais c'est surtout à l'auteur de *Joyzelle* qu'on pense en lisant *Eglesyne et Flourdelys*. On se plaît à considérer comment un écrivain fougueux et un peu débridé par tempérament, a, cette fois-ci, cherché à contenir une verve exubérante et y a souvent réussi.

Je ne raconterai pas la pièce. C'est l'histoire toute simple du grand amour fatal qui entraîne deux êtres de passion pure et idéale. Car c'est un amour prédestiné qui lie Eglesyne, prince aventureux, sorte de chevalier du Graal et la douce Flourdelys. Il n'y a proprement d'action que dans leur cœur fervent à tous les deux et dans celui, tout convulsé d'anxiété et d'horreur, du vieux Payllighann.

Mais un grand souffle lyrique remplit les trois actes. Les

amants vivent dans un éblouissement de soleil et de fleurs. Et nous-mêmes nous subissons un peu le mirage qui les enchante, comme si le philtre qu'ils ont bu nous ensorcelait à notre tour.

***

Charles GOVAERT : CONTES BRABANÇONS (Société d'Edition à Liége). — Je ne sais pas en quoi les *Contes brabançons* de M. Charles Govaert sont plus particulièrement représentatifs de la province du nom de laquelle ils se couvrent, que de tel autre coin de notre pays. Ou si c'est que la psychologie de l'âme brabançonne implique des nuances que je ne saisis pas bien. Diable ! il y en a tant chez nous de sortes d'âmes ! Combien n'en a-t-on pas découvert depuis quelques années ! Outre la belge, n'y a-t-il pas la flamande, la wallonne ? Pourquoi pas aussi la campinoise de M. Virrès, la luxembourgeoise de M. Ed. Ned, la brabançonne de M. Ch. Govaert ?... Après tout, le titre choisi par M. Govaert ne tend peut-être à rien d'autre qu'à planter en quelque sorte pour notre imagination le décor commun aux petits drames qu'il nous conte, aux tableaux qu'il nous montre. M. Govaert possède quelques-unes des qualités qui font un bon conteur. Il ne manque pas du don d'observation, et il a souvent de l'émotion à propos. Mais, à mon avis, son choix n'est pas toujours le plus heureux, et l'intérêt n'est pas constamment soutenu. Enfin, la forme n'est pas aussi alerte et déliée qu'on le souhaiterait.

ARTHUR DAXHELET.

Henri LIEBRECHT : HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE BELGE D'EXPRESSION FRANÇAISE (Bruxelles, librairie Vanderlinden, 1 vol. in-8°, à 4 francs). — Ce n'est pas sans inquiétude, je l'avoue, que j'ai ouvert l'*Histoire de la Littérature belge d'expression française* de M. Henri Liebrecht. Un tel ouvrage suppose de longues recherches, une vaste lecture, un sens critique exercé, et, en admettant que l'auteur présente toutes ces garanties, risque encore de n'être en grande partie qu'une compilation. Or, M. Liebrecht est très jeune et, en outre, paraît avoir donné plus de temps à la poésie, au roman, au théâtre, qu'à l'histoire littéraire. Je le répète, je n'avais pas confiance.

Il se trouve que mes craintes étaient pour une bonne part

injustifiées. Certes, le livre que je viens de lire est imparfait. On y relèverait des jugements sommaires, des assertions risquées, quelques erreurs peut-être... C'est le cas notamment dans la première et la deuxième partie. En outre, l'ensemble de l'ouvrage est un peu diffus et négligé, et il y a quelque emphase dans la quatrième partie, consacrée au mouvement Jeune-Belgique, qui tient du dithyrambe au moins autant que de l'histoire. Mais, ces réserves faites, il faut reconnaître que l'*Histoire de la Littérature belge d'expression française* témoigne d'un bel effort et est appelée à rendre de sérieux services. On s'y renseignera utilement sur l'origine, le développement, les caractères essentiels, les tendances dominantes de notre littérature, qui prospéra ou déclina avec la nation elle-même. On y verra dans quelle mesure et à quelles époques cette littérature fut proprement l'expression de notre tempérament ethnique ; quel caractère synthétique, cosmopolite, européen, lui conféra à certains moments la situation de la Belgique au carrefour de l'Europe... La plupart des questions essentielles que comporte un ouvrage de ce genre y sont abordées et résolues, avec une assurance peut-être excessive, mais d'une façon intéressante, sinon convaincante et péremptoire. Au reste, la vérité même, en une telle matière, a toujours quelque chose de relatif et de provisoire... D'autres chercheurs réformeront les jugements de M. Liebrecht, qui aura du moins le mérite d'avoir ouvert la voie.

Un écueil était inévitable. On trouvera, très probablement, que M. Liebrecht, s'étant proposé de faire l'*Histoire de la Littérature belge d'expression française*, prend trop aisément au sérieux les moindres de nos compatriotes qui se sont appliqués à écrire en français. C'est qu'il n'y a pas de littérature belge sans littérateurs belges... Un Philippe de Maldeghem, un Henri de Wachtendonck, un Denis Coppée, écrivains des plus médiocres, acquièrent aux yeux de M. Liebrecht, parce qu'ils sont Belges, une importance qu'ils n'auraient pas, s'ils étaient Français. Il ne leur attribue pas du génie, j'en conviens; mais il leur fait l'honneur de les discuter. En France, ils ne seraient même pas cités.

Craignons l'esprit de clocher : conservons à nos jugements littéraires leur valeur absolue, et négligeons, dans une *Histoire de la Littérature belge d'expression française*, les écrivains qui ne mériteraient pas de figurer dans une *Histoire de la littérature française*.

Au reste, il faut le remarquer, les historiens de cette dernière littérature ont *généralement* rendu justice à ceux de nos compatriotes qui s'étaient signalés comme écrivains français; notamment à nos trouvères et à nos chroniqueurs et, plus tard, au prince de Ligne. Il y a eu des oubliés. Les plus notables d'entre eux sont, au XVIe siècle, Marnix de Sainte-Aldegonde, au XIXe siècle, De Coster, Pirmez, et nombre de *Jeune-Belgique* marquants. Mais on sait que l'aube de la gloire commence à luire pour ces derniers. Un Maeterlinck, un Verhaeren es aussi prisé en France qu'en Belgique, sinon davantage. Les autres auront leur tour.

Ils auront leur tour... Il convient pourtant de ne pas nous illusionner. Un sévère triage se fera parmi ces écrivains, poètes ou prosateurs, qui pullulent aujourd'hui en Belgique. Beaucoup de non-valeurs, qui auront pu en imposer un instant au public superficiel et moutonnier, seront éliminées sans merci. M. Liebrecht le sait bien. Il sait que tel ou tel écrivailleur, « gobé » dans certains milieux, est méprisé, littérairement, de tous les écrivains dignes de ce nom. Mais il n'a pas osé exclure de son *palmarès* ces médiocrités ou ses nullités. Leur nom y figure, soit seul, soit accompagné d'un mot élogieux. L'éloge est banal, j'en conviens, et personne n'est dupe, sauf, bien entendu, les intéressés. Mais c'est déjà trop, et la bonne tenue d'un tel ouvrage en est compromise.

Les chapitres relatifs au XIXe siècle sont, dans cet ouvrage, les plus réussis et les plus intéressants; il s'y trouve mainte page excellente. Je regrette cependant que le ton y soit dithyrambique. En vérité, nos écrivains ont assez de talent ou de génie, malgré leurs défauts, et le public est aujourd'hui assez favorablement disposé pour qu'on puisse impunément faire une histoire impartiale de la littérature belge. *L'éloge sera magnifique, malgré les restrictions qu'une critique loyale devra y faire; et l'éloge inspirera d'autant plus de confiance qu'il ne sera pas exclusif et systématique.*

J'admire fort Edmond Glesener, l'auteur du *Cœur de François Remy*, mais je croirais rendre un mauvais service à cet écrivain, — aussi bien qu'au public, — en appelant « pochade *géniale* » son *Histoire de M. Aristide Truffaut*, œuvre estimable d'ailleurs. Je fais grand cas d'Eugène Demolder, qui écrivit *La Route d'Emeraude;* mais je n'aurais pas consacré une seule ligne à *La Mort au berceau*, du même auteur, dont la la valeur est nulle.

Décidément, nous abusons, en Belgique, des épithètes louangeuses. Nous décernons si souvent à des œuvres simplement honorables le titre de chefs-d'œuvre, que notre embarras est grand quand nous nous trouvons en présence d'un chef-d'œuvre authentique. Le sens de la mesure nous manque et aussi un peu le sens du ridicule...

M. Liebrecht, je me hâte de le dire, trouve cependant, à maintes reprises, la note juste. Il loue comme il sied, c'est-à-dire grandement, et, ce qui vaut mieux, caractérise exactement la plupart de nos écrivains notables ; non seulement Maeterlinck et Verhaeren, dont le renom est européen, mais encore ceux de leurs pairs qui n'ont pas reçu jusqu'ici la visite de la gloire. Et il remet à son rang tel poète médiocre que la gloire avait indûment visité. On trouvera peut-être sévères les lignes relatives à Georges Rodenbach ; elles ne sont que justes.

Par contre, le critique n'a pas su rendre justice à certains écrivains de la dernière génération, dont le récent succès fut assez brusque pour être un peu déconcertant. M. Spaak ne trouve certainement pas chez M. Liebrecht la part d'éloge qui lui revient pour sa *Kaatje* et surtout pour ces *Voyages vers mon pays*. Et M. Kinon, l'admirable poète de l'*Ame des Saisons*, méritait mieux qu'une sèche mention.

En somme, il faut, pour parler équitablement de la littérature d'aujourd'hui, quelque chose de plus qu'un sens critique pénétrant et exercé. Il faut une indépendance d'esprit, un désintéressement, une générosité, et, à l'occasion, un courage, qui sont peu communs. Il est si grave de heurter l'opinion courante concernant certains écrivains dont la gloire semble définitivement consacrée ! On sait que leur renom ne les empêche pas d'être médiocres, mais on juge plus prudent de ne pas le dire... Et, d'autre part, il nous est si malaisé de reconnaître loyalement et spontanément le mérite d'un contemporain en qui nous voyons toujours un rival...

Je m'empresse de dire qu'il ne faudrait pas étendre à toute l'œuvre de M. Liebrecht la portée de ces observations. Ce livre est très estimable, et les deux dernières parties le sont tout spécialement. Je crois seulement qu'un certain excès dans l'éloge, une certaine partialité involontaire, y empêche çà et là les œuvres et les hommes d'être exactement à la place qui leur revient. Ils sont parfois un peu trop haut, parfois un peu trop bas. Je crois que ce défaut, tout relatif d'ailleurs, était inévitable.

M. Edmond Picard a écrit pour cette Histoire de la Littérature belge une préface sur l'existence de l'âme belge. On ne pouvait imaginer une meilleure introduction à ce livre que ces pages affirmant sur un ton crâne, fantasque et provocant une vérité selon nous incontestable.

FERNAND SEVERIN.

LES THÉATRES

MONNAIE : *Rigoletto* (12 oct.) ; *La Tosca* (16 oct.). — Reprises de *Samson et Dalila* (30 sept.) et *Tannhäuser* (21 oct.).

Une Nuit d'Ispahan, ballet en 1 acte de MM. Fijan et Ambrosiny, mus. de M. Szulc (19 oct.).

PARC : *4 fois 7, 28*, com. en 3 actes de M. Romain Coolus (4 oct.).

Le Voleur (2 oct.); *Macbeth* (13 oct.) ; *La Nouvelle Idole* (22 oct.).

La Route d'Émeraude, pièce en 5 actes en vers, de M. Jean Richepin, d'après le roman de M. Eugène Demolder (25 oct.).

GALERIES : *Le Greluchon*, com. en 4 actes de M. Maur. Sergine (16 oct.).

ALCAZAR : *Master Bob*, pièce en 4 actes de MM. Marcel Lauras et H. de Brisay (5 oct.).

MATINÉES LITTÉRAIRES DU PARC : *Mihien d'Avène*, pièce en 4 actes en vers, tirée par M. Nigond du roman de M. des Ombiaux. — Conférence de M. G. Rency sur l'*Ame de la Wallonie* (21 oct.).

MATINÉES CLASSIQUES DES GALERIES : *Le Légataire universel* (5 oct.) ; *Ruy Blas* (19 oct.).

* * *

Les galas italiens. — Les chanteurs italiens et Mme Frieda Hempel ont littéralement emballé le bon public généralement placide de la Monnaie ; leur triomphal succès fait bien augurer

des « semaine italienne », « semaine russe », — que sais-je encore, et que ne raconte pas ? — projetées pour ce printemps qui verra affluer dans Bruxelles les foules cosmopolites cousues d'or...

Mme Frieda Hempel était connue de beaucoup qui l'ont souvent applaudie à Ostende. Dans le rôle, malheureusement trop effacé, de Gilda de *Rigoletto*, elle a prodigué le charme pur, l'étonnante facilité d'une voix qui se pose sur des notes presque paradoxales, qui file des sons et tient des trilles déconcertants mais ne trahissant nul effort.

Mme Bianchini-Capelli, avec des moyens vocaux solides, souples et habiles, donne à un personnage violemment caractérisé comme celui de Floria Tosca un relief énergique. Passionnée, émouvante et, s'il le faut, sentimentale avec un délicieux abandon, coquette et vive aussi, et tragique intensément, cette artiste a dans les yeux toute la vie frémissante et dans le sang toute la chaleur des filles sauvages des pays du soleil et des amours exaspérés.

M. Anselmi conquiert aisément toutes les sympathies pour ce qu'il prête de noblesse élégante, d'aisance jolie à ces séducteurs chevaleresques ayant noms le duc de Mantoue et le peintre Cavaradossi. Et le chanteur manie un instrument d'une richesse magnifique avec un art et une méthode qui sont le vrai secret de ces Italiens égalés par personne.

M. San Marco sait dessiner un personnage avec un pittoresque de détail et un réalisme impressionnants. Son Rigoletto notamment fit sensation. Ajoutez que le chanteur est de grand style et vous comprendrez le succès.

Il serait injuste de ne point louer les pensionnaires de MM. Kufferath et Guidé qui, s'étant donné la peine d'apprendre leurs rôles en italien, les jouèrent et les chantèrent à côté de ces brillantes vedettes avec le plus sûr mérite et la meilleure tenue.

***

Samson et Dalila et **Tannhäuser.** — Deux reprises toujours bien accueillies. Elles n'offraient cependant pas de nouveauté essentielle dans l'interprétation. En quelques mots, donnons à chacun la part de louanges ou de réserves qui nous semblent résumer l'impression générale.

Mme Croiza est demeurée l'impressionnante Dalila, toute de charme troublant, de beauté tentatrice et de fanatisme séducteur

de la perverse Femme de Gaza que nous révèle le Livre des Juges; telle nous l'avons admirée maintes fois déjà. Un peu de lassitude se trahit peut-être, par instant, dans la voix, mais le sonore métal harmonieux de celle-ci n'est en rien altéré comme d'aucuns ont cru pouvoir le dire.

Mme Pacary était exceptionnellement bien disposée le soir de la reprise de *Tannhäuser*. Elle a donné aux chants éperdus de la blonde Elisabeth une intensité d'expression amoureuse vraiment superbe.

Mme Laffitte, sans qu'il soit possible de lui adresser une critique précise, ne réussit pas à tirer un parti heureux du rôle, évidemment plutôt passif et gênant, de Vénus.

M. Verdier, très à l'aise dans la sauvagerie impétueuse de Samson, manque de souplesse et d'élégante majesté en héros-poète échappé de l'enchantement du Vénusberg. Le ténor de même n'a pas eu de défaillance quand il s'est agi d'entraîner les Hébreux à se révolter contre les tyrans philistins, mais il n'a pu trouver les accents inspirés et la sûreté, la chaleur vocales qu'il eût fallu au rival de Wolfram devant l'assemblée des chevaliers de la Wartbourg.

M. Weldon, décidément, ne conquiert pas les faveurs du public bruxellois. Le chef des vieillards dans l'œuvre de Saint-Saëns ou le landgrave dans celle de Wagner n'ont trouvé en lui qu'un interprète hésitant, à la voix sans ampleur ni fermeté. M. Weldon fut plus heureux le soir où il chanta les quelques phrases de Sparafucile; ici le mordant, le relief nerveux pouvaient suppléer à la solennité bien posée et à la nécessaire pureté de diction, — qualités essentielles d'une basse noble.

M. Bourbon, qui est un des meilleurs chanteurs et des artistes les plus intéressants de la Monnaie, n'aurait pas dû être chargé du rôle du grand-prêtre de Dagon qui demande d'autres qualités que celles qui sont son partage.

M. Lestelly a fait un Wolfram de superbe allure; s'il se débarrassait d'une tendance à appuyer trop nerveusement sur chaque syllabe qu'il prononce, ce chanteur exceptionnellement doué, et qui ne cesse, on le sent, d'accomplir de persévérants et victorieux efforts, placerait son nom à côté des plus réputés.

Il ne m'est pas possible de poursuivre plus loin ce palmarès. Aussi bien, lors des créations prochaines que la Monnaie nous offrira, aurai-je l'occasion de réserver aux artistes de second plan les appréciations qu'ils méritent. De même me bornerai-je à mentionner aujourd'hui la toujours attentive et parfaite tenue

de l'orchestre de M. Sylvain Dupuis, particulièrement applaudi, on le devine, le soir de *Tannhäuser*.

Au dernier moment enfin j'enregistre la totale beauté de la reprise d'*Orphée*, émouvante, sereine et grave, grâce surtout à l'admirable interprétation de Mme Croiza.

***

Une nuit d'Ispahan. — C'est un petit ballet sans prétention aucune sinon sans agrément. M. Fijan a noué, dans un décor qui pouvait être chinois, sicilien, tunisien ou malaisien aussi bien que persan, pourvu qu'il fût joli, une anodine intrigue d'amourette.

Un galant pince de la guitare sous le balcon d'une belle. Parents et rival jaloux surgissent et le donneur de sérénade et sa bonne amie passeraient un mauvais quart d'heure si des fleurs enchantées et très puissantes ne venaient, sous la forme gracieuse de nos plus jolies ballerines, prendre les amoureux sous leur protection.

Tout cela, qui se passe au clair de lune, dans un décor de roses embaumantes, est de nature à détruire la légende que perpétuent les Agences Havas et autres broyeurs de noir, à savoir que l'empire du Schah est en proie aux révolutions, assassinats et autres turbulences tragiques.

M. Szulc a musiqué cette heure d'aimables badinages chorégraphiques de façon à charmer sans banalité les oreilles, tandis que M. Ambrosiny s'ingéniait avec succès à charmer les yeux par des évolutions et des groupements d'adroite et pittoresque fantaisie.

***

4 fois 7, 28. — Tout est artificiel dans cette pièce, mais tout y est si joli, de si belle humeur, d'une menue philosophie si bonne enfant qu'on aurait tort de s'en plaindre.

Il y a jusqu'à une belle-mère qui est le comble de l'artificiel : une belle-mère de caractère pacifique et conciliant ! Une belle-mère qui raccommode un ménage en querelle, alors que toutes les belles-mères s'ingénient, on ne le sait que trop, à brouiller les ménages ; il en est même, hélas ! qui parfois y parviennent...

Quant à Paul Lorbey, le mari excédé par les coquetteries et les fantasques caprices de sa jeune femme Juliette, l'auteur en fait de même un tout exceptionnel spécimen d'humanité con-

temporaine : Vous n'êtes pas né mari, lui affirme-t-on, vous êtes né gendre !

Je vous assure que cela ne se voit qu'au théâtre.

Or, parce que ces deux époux gâtés (on dit des enfants gâtés ; c'est par analogie que j'appelle Paul et Juliette des époux gâtés) prétendent, l'une aller passer l'été à Cabourg, en compagnie de ses flirts, et l'autre, rester à Paris dans l'appartement intime et confortable, — auprès de belle-maman très choyée, — pour cela voilà la guerre allumée et l'instance en divorce introduite. Comme il s'agit de corser les griefs, madame prendra un amant (vous devinez bien qu'en réalité il ne sera qu'... honoraire) et monsieur affichera une maîtresse (platonique, bien entendu).

Mlle Juliette Clarens, — en religion mondaine : Mlle Dietz-Monin, grande noblesse de finance, on nous l'a dit sur tous les tons de l'interview —, Mlle Clarens et M. Bertic ont joué avec une finesse joyeuse, un enjouement plein de primesaut et un naturel très fin ces scènes alertes de ménage en plaisante ébullition. Ils se sont renvoyés, comme volants sur raquettes, les « mots », très voulus, très cherchés peut-être, mais amusants et drôles, que M. Romain Coolus a prodigués dans son pétillant dialogue.

Entretemps, Mme Fériel, avec une exubérance parfois un peu excessive, a été la joie de cet intérieur désemparé dont elle s'ingénie à replâtrer les lézardes.

Mais les événements se précipitent. Juliette se compromet avec une espèce de boxeur mondain très plaisamment caricaturé par M. Nyms, tandis que Paul est venu exciter la jalousie de la « demanderesse » — on va plaider, n'est-ce pas ? — en consolant *urbi et orbi* l'abandon de la pimpante Manette, une cocotte sentimentale, délicieusement incarnée par Mlle Terka Lyon.

Tout le monde, amis, ennemis, indifférents, se rencontre dans un hall d'hôtel et belle-maman, toujours affolée, préside à une inénarrable séance de présentations équivoques.

Bien entendu, Juliette et Paul ne se sont jamais tant adorés qu'à ce moment-là. Mais comment arriveront-ils à se le dire ?

Tout simplement, tout gentiment, au premier instant où il leur arrivera d'être seuls l'un en face de l'autre... D'être seuls, et de pouvoir s'expliquer, et de ne plus avoir en de tiers malfaisants ou gaffeurs, ni belle-maman, fût-elle de bonne volonté, ni les amis sournois, ni Daspre, le vieux raisonneur, ce Daspre, le type peut-être le plus subtilement observé de la pièce et à

qui M. Paul Daubry prêta l'originalité d'un talent très fin.

Je le répète, tout cela est artificiel, mais c'est amusant, c'est plein d'esprit, et, bien joué, avec entrain et légèreté, bien monté, dans un cadre élégant, comme ce fut le cas au théâtre du Parc, cette pièce, au titre étrange, constitue un agréable spectacle.

Titre étrange, en effet, qui signifie, l'auteur nous l'apprend au troisième acte, que la femme se renouvelle, en s'améliorant, tous les sept ans, et que Juliette, qui vient d'avoir vingt ans, est sur le point d'accomplir sa troisième mue, donc de se perfectionner beaucoup, en attendant d'être parfaite lorsqu'elle aura quatre fois sept, c'est-à-dire vingt-huit ans.

Paul Lorbey en accepte l'augure.

* * *

Quelques galas. — M. Guitry, Mlle Mellot et quelques artistes de mérite sont venus jouer *Le Voleur* de M. Henry Bernstein. Ils y ont apporté la sûre autorité de leurs talents diversement remarquables. Frémissante, passionnée, toute en nerfs, Mlle Mellot est bien cette femme en qui l'amour, l'amour conjugal s'entend, prend des formes de vice ou de névrose, cette femme d'un modernisme suraigu comme en a campé plus d'une l'auteur de *La Griffe*, du *Voleur* et de *Samson*. M. Guitry, lui, joue avec un art concentré; son réalisme intense se refuse à tout éclat, à toute parole, à tout geste qui ne seraient pas ceux d'un homme agissant, marchant, parlant, aimant, souffrant dans la vie elle-même. L'impression est très forte et le caractère du personnage, comme aussi l'émotion du drame, prennent un relief vigoureux.

Mme Georgette Leblanc, M. Séverin-Mars et tous ceux qui furent leurs collaborateurs dans la récente tentative originale de l'abbaye de Saint-Wandrille, ont concentré dans l'étroit espace de la scène du Parc, étriqué dans quelques décors de toile peinte, et réduit à l'optique si spéciale d'un théâtre la gigantesque, sauvage et formidable tragédie shakespearéenne. L'impression que celle-ci est appelée à produire ne peut évidemment qu'être fortement atténuée, et le véritable intérêt doit se concentrer, abstraction faite de l'admiration provoquée par la belle langue et l'adresse de l'adaptation nouvelle de *Macbeth*, par M. Maurice Maeterlinck, sur l'incarnation des héros fameux par quelques artistes pleins d'audacieuse conviction.

Mme Leblanc a prouvé, une fois de plus, quelles ressources d'intelligence, de charme et d'émotion elle peut mettre au service d'une plastique superbement décorative. M. Séverin-Mars outra certains aspects du rôle ténébreux de Macbeth, il en atténua d'autres comme ce côté maladif, impuissant du triste assassin irresponsable ; il ne cessa, néanmoins, d'être intéressant.

Enfin, Mlle Lara et M. Mayer, de la Comédie-Française, notre concitoyenne Mlle Ève Francis, de l'Odéon, et quelques autres artistes honorables, sont venus jouer une des plus fortes et probes comédies de ce temps, une des rares qui survit au rapide oubli d'une production dramatique effrénée. *La Nouvelle Idole*, de M. de Curel, ne perd rien, après dix ans, de sa grave beauté, de sa portée morale et de sa vérité psychologique.

* * *

La Route d'Emeraude. — Il est incontestable qu'un auteur, qu'un poëte doté d'une personnalité aussi accusée, d'une originalité aussi vive que celles de M. Jean Richepin, même s'il emprunte à un confrère la matière qu'il va pétrir et orner selon sa seule inspiration et son propre goût, nous donnera finalement une œuvre apparentée de très loin seulement à celle qu'il transforma. Mais où l'art apparaît, où le mérite fait ses preuves, c'est précisément dans ce nouveau génie créateur, ou recréateur si l'on veut, qui permet au dramaturge-poète de nous intéresser, de nous émouvoir en nous montrant des décors, des personnages, des péripéties pris entièrement au romancier-prosateur, mais qu'il a peints avec des couleurs, vêtus d'une beauté ou d'un pittoresque, animés d'une vie totalement sortis, eux, de ses yeux, de son cœur et de son imagination.

Ce sont les mêmes tubes d'indigo, de chrome et de carmin qui servent à tous les peintres pour brosser des paysages, des figures ou des natures-mortes. Avec les mêmes charpentes, les mêmes granits, les mêmes briques, le même plâtre, tel construit une gare, un autre un temple, celui-ci une caserne ou une villa...

M. Jean Richepin a écrit un drame où chantent, frémissent et s'exaltent la fièvre, la passion outrée, les contrastes énormes, les enthousiasmes fous du romantisme grandiloquent sur un sujet et dans un cadre qui avaient procuré à M. Eug. Demolder la matière d'un livre de beauté grave, de sentiment profond, d'évocation prestigieusement colorée.

Et c'est peut-être parce que le poète a dérouté quelques-unes des idées traditionnelles que nous nous faisons de la Néerlande austère et somptueuse du XVIIe siècle, parce qu'il nous montre des peintres de Harlem plus apparentés aux rapins de Montmartre qu'aux sages et studieux disciples de Rembrandt, parce qu'il campe une façon de Cyrano septentrional assez artificiel en la personne de son Dirk, hâbleur et bon diable, que sa pièce n'a rencontré, à Paris, qu'un succès d'estime. Une interprétation assez mal distribuée la desservait aussi, me suis-je laissé dire. M. Reding a pris le meilleur soin de s'éviter pareille déconvenue. Et je ne crois pas mentir en affirmant que la façon brillante dont il nous a présenté *La Route d'Emeraude* fut pour beaucoup dans le très chaleureux accueil qui fut fait à ces cinq actes attachants.

M. Richepin a choisi cette succession d'épisodes essentiels du roman dans le transfert de celui-ci à la scène : l'intérieur paisible du moulin de Balthazar, à Dordrecht, à l'époque où Kobus rêve de partir sur la merveilleuse et symbolique « route d'Emeraude » qui doit le mener à la gloire des grands peintres, ces grands peintres dont il sent en lui bouillonner l'enthousiasme et l'inspiration ; — l'atelier du vieux Maître Krul, à Harlem, où Kobus, loin de sa touchante fiancée Lisbeth, s'éprend de la beauté capiteuse et du charme malsain de Siska, modèle et courtisane ; la chambre somptueusement ornée de Siska, à Amsterdam, où, malgré les conseils du bon Dirk clairvoyant, Kobus aveuglé par la passion a suivi sa maîtresse, délaissant et les siens et son art ; — le campement nocturne des Bohémiens auprès de qui se sont réfugiés Siska, Dirk et Kobus après que celui-ci eut tué le riche amant de Siska ; — le vieux moulin où revient l'enfant prodigue et repentant, ramené par Dirk, qui meurt en s'accusant du crime qu'il n'a pas commis, qui meurt du coup de feu reçu volontairement par lui à la place de son cher Kobus à qui il était destiné.

Et cela fait une suite de tableaux superbement enluminés. Le dialogue poétique est gonflé parfois, évidemment, de cette rhétorique chatoyante qui est la religion de ces fervents romantiques dont l'auteur des *Gueux* est un des derniers fidèles. Mais, malgré ces exagérations, à cause de ce prestige verbal, dût-il envelopper des longueurs, des outrances ou des naïvetés, cette *Route d'Emeraude* est impressionnante et mérite son succès.

J'ai dit la beauté des cinq décors, fêtes de couleurs et de lumière, et celle des costumes d'un archaïsme délicieux.

J'ai dit aussi quelle part de mérite revient à Mlle Lucie Brille, une Siska fougueusement belle et ensorceleuse ; à Mlle de Brandt, touchante et jolie Lisbeth ; à M. Paul Daubry, qui campa un Dirk alerte, vivant, aisé, sympathique ; à M. Scott, un peu mièvre, mais sincère et juvénile en Kobus ; à M. Carpentier, qui parut avec noblesse sous les traits de Rembrandt ; à M. Séran, pittoresque Krul ; à beaucoup d'autres, tous très attentifs à donner du caractère et de la vérité à leur personnage.

***

Le Greluchon. — Après une série de représentations, suivies par des foules enthousiastes, de *Vieil Heidelberg*, ce joli tableau un peu suranné, fleurant le bon parfum de la sentimentale Germanie des rêves romantiques et juvéniles, ce petit drame naïf et touchant auquel Mlle Jane Delmar et M. André Brûlé prêtent un charme communicatif de tendresse ingénue et de jeunesse sympathique, M. Fonson nous a présenté *Le Greluchon*, un des récents succès de l'Athénée, avec une splendeur rare d'interprétation et dans un luxe opulent de mise en scène.

Le Greluchon ?...

On s'interroge, on est intrigué, on ne sait pas, — et le but est atteint. Oh ! les auteurs de ce temps savent bien qu'il faut accrocher l'attention du passant par tous les moyens ; celui d'un titre énigmatique est peut-être le plus facile et le plus sûr.

Tout le monde ne peut forger des mots. Les morticoles, l'armature, les métèques, les embrasés, les révélées, les transatlantiques, les demi-vierges, et d'autres ont fait fortune, dans le livre ou au théâtre ; mais à défaut de créer, on peut rajeunir. C'est ce que s'est dit M. Sergine et, dans le vocabulaire galant du XVIIIe siècle, il a retrouvé l'expression qui désignait le personnage qu'en français on appelle aujourd'hui l'amant de cœur, en argot le gigolo et... en ornithologie le coucou.

Le Greluchon de M. Sergine est un jeune romancier parisien du nom de Gaston Lagarde, et à qui M. Brûlé prête toute son élégance tant appréciée, son chic incomparable pour marcher, pour s'habiller, pour sourire, pour ouvrir les bras, pour tendre les lèvres, bref de quoi tourner toutes les têtes, me suis-je laissé dire : celles des spectatrices et celle aussi de Francine Fernay. Francine Fernay, qui nous apparaît sous les traits jolis et dans l'harmonieuse beauté potelée de Mlle Madeleine Lély, est une comédienne très richement entretenue par

un certain M. de Satigny. Elle ouvre sa porte, ses bras, son cœur à Gaston Lagarde.

Et si celui-ci était le vrai Greluchon, au sens historique et étymologique du terme, elle lui ouvrirait même sa bourse,... ou presque...

Mais voilà, et c'est une erreur capitale de M. Sergine, son Gaston Lagarde n'est pas un greluchon du tout. Du jour où il se sent bien épris de Francine, du jour où il sent que la jeune femme est, de son côté, toute à lui, il n'a de cesse qu'elle n'ait renvoyé Satigny et que, très proprement, très honnêtement, très ouvertement il ne devienne son amant et ne travaille avec acharnement pour lui continuer la vie élégante et facile qu'elle a accoutumé de mener.

Il est vrai que surgit à ce moment un autre grapilleur dans ce nid d'amour. C'est l'ami le meilleur de Gaston, ce fantoche assez ridicule et presque cynique de Maxime de Brécourt, de qui M. Berry accentue encore à plaisir l'air bénêt et la jovialité peu scrupuleuse. Lui, il aspire aux profits sinon au titre de greluchon. Je me hâte de dire qu'il n'y parvient pas. Francine repousse ses pressantes avances; ou plutôt elle en rit et les tolère sans y répondre, ce qui est une imprudence, et même une petite malhonnêteté de la part d'une femme amoureuse, c'est-à-dire qui ne devrait avoir nul secret, surtout de pareille nature, à l'endroit de son ami.

Hélàs! l'amour de Francine est trop exigeant, trop encombrant, trop égoïste aussi et la vie en commun de tous les instants devient pour Lagarde, empêché même de travailler quand il le faudrait, une contrainte, bientôt un supplice.

Francine voudrait s'étourdir, sauver par un peu de sacrifice son beau rêve qui file à la dérive... Il est trop tard et la gangrène est dans la plaie.

Le jour où Satigny reviendra, elle le recevra, Gaston s'en ira et il y aura des larmes, et des larmes sincères dans leurs yeux à tous deux.

J'ai noté au passage quelques critiques suggérées par des erreurs d'observation ou des contre-vérités psychologiques. Il y aurait d'autres discussions à soulever à propos de ces notations sentimentales contemporaines dont M. Sergine a voulu faire le fond de sa pièce.

Mais ces critiques doivent désarmer devant le plaisir que l'on prend à entendre le dialogue étonnamment alerte, pétillant d'esprit que l'auteur a mis dans la bouche de ses personnages.

Plusieurs de ceux-ci sont inutiles au développement de l'action, c'est entendu ; mais leur présence donne l'occasion de scènes si typiques et de mots si plaisants!

Le meilleur exemple est celui de Mme Daynes-Grassot qui dessine avec une joyeuse fantaisie inimitable la silhouette d'une maîtresse de piano, pédicure et manucure-entremetteuse. Tout ce rôle pourrait être supprimé, comme ceux de quelques-uns des joyeux drilles et des jolies filles pas bégueules qui donnent un entrain bruyant et pimenté au début du premier acte, sans que la pièce en souffrît autrement que par la perte d'une bonne série de traits d'esprit et de nombreuses répliques, voire aussi de quelques à-peu-près plutôt blâmables.

Ce *Greluchon*, à tout prendre, et surtout ce *Greluchon* joué par MMmes Lély et Daynes-Grassot, MM. Brûlé et Berry déjà nommés, et par les excellents artistes de la troupe ordinaire des Galeries, est une pièce des plus amusantes, un peu trop longue en ses développements, mais d'une fantaisie délicate et spirituelle.

* * *

Master Bob. — Voici une étrange tentative. Je ne serais pas étonné que l'auteur de ces quatre actes mouvementés et rapides, préoccupé de la vogue sans cesse croissante du cinéma au détriment du théâtre, ne se soit imaginé de concilier l'un avec l'autre. Ce *Master Bob* n'est-il pas, en somme, quelque chose comme du cinématographe réel? Ou de la réalité cinématographiée, si vous préférez ?

En une succession de tableaux ayant pour décors un établissement d'entraînement, un débit de vins où se cache une agence de paris, une pelouse de champ de courses et le pavillon où siège la commission du Jockey-Club, l'auteur fait défiler des scènes prises sur le vif, préoccupé avant tout d'un réalisme photographique, et réservant à un personnage anonyme et collectif : la Foule, l'essentielle part dans une action brusque, pittoresque et tumultueuse.

Le fond de cette histoire est la rivalité d'affaires et d'amour entre deux sportsmen, dont l'un soudoie le jockey chargé de mener, dans le Grand Prix, le crack de l'autre à la victoire. Le jockey se fera battre; il y aura une émeute parmi tous les parieurs déçus. Le propriétaire soupçonné de tricherie sera presque lynché, mais au bon moment le traître se trouvera démasqué.

Tout cela n'est que prétexte naturellement à croquer des types pris sur le vif du monde spécial et louche du turf, à agencer des scènes d'un réalisme peu édifiant s'il est fidèle.

Vous voyez d'ici la difficulté de mettre sur pied, surtout dans un théâtre comme celui de l'Alcazar, un monde grouillant, agité, qui doit donner l'illusion de la vie, du bruit, de l'entrain, des bagarres.

M. Meer et ses nombreux collaborateurs y sont parvenus avec originalité et avec adresse au prix de quel patient travail, on le devine !

Master Bob a fourni pour cela une longue carrière à l'Alcazar, inaugurant avec succès les représentations de la nouvelle direction.

***

Mihien d'Avène. — Je ne ferai à aucun des lecteurs de cette revue l'injure de supposer qu'il ne connaît pas le roman de M. Maurice des Ombiaux, dont un jeune poète français, M. Gabriel Nigond, a tiré la pièce en 4 actes et en vers, choisie par M. Reding, pour former le spectacle de la première Matinée littéraire de cette saison.

Je comprends qu'il ait été prudent et logique de la part de M. Georges Rency, le conférencier chargé de préparer le public à la représentation d'une œuvre semi-nationale, de raconter l'intrigue de *Mihien d'Avène*, d'en noter les caractères et de montrer comment cette histoire dramatique et pittoresque à la fois est représentative de l'âme même de la wallonie, c'est-à-dire des gens originaux et frustes qui en sont les héros, des choses à nos yeux familières qui en sont le décor.

Pareille précaution « oratoire » ne serait pas ici de mise. Qu'il me suffise de dire que M. Nigond n'a pas transporté servilement à la scène le roman ; il en a notamment modifié le dénouement. C'est ici Mihien, le chemineau, qui est tué par Florent, le beau gars, pour l'amour de la jolie Rosette, au lieu que dans le livre le misérable joueur de vielle met à mort son rival détesté.

La question essentielle est de savoir si M. Nigond a eu raison de tirer un drame d'un roman tel que *Mihien d'Avène*. Je crains de me ranger à l'avis de la majorité en répondant négativement.

Il a paru, en effet, que l'œuvre était bien dénaturée, et que l'âme de la wallonie, cette âme précisément que M. Rency, et

avec infiniment de raison, admire d'être partout présente dans les pages savoureuses, ou poétiques, ou enjouées, ou tragiques du livre de M. des Ombiaux, cette âme faite de primesaut et de mélancolie à la fois, de jovialité et de bon sens, était généralement absente des quatre actes représentés sur la scène du Parc.

L' « atmosphère » n'y était plus, c'est-à-dire le charme le plus sûr, le prestige irrésistible du beau conte si humain dans son sentiment, si vrai dans son observation. C'est à travers le Berry, ou peut-être à travers une campagne quelconque, conventionnelle et « littéraire » avant tout, que M. Nigond a vu le pays et les riverains de la Meuse.

Ah! pourquoi ne s'est-il pas trouvé un poète de chez nous, un poète né dans nos montagnes d'Ardennes pour dialoguer la touchante aventure du pauvre Mihien, souffrant du mal d'amour? Ce poète n'eût point eu peut-être l'habileté du dramaturge déjà éprouvé qu'est M. Nigond ; mais que j'eusse préféré son inexpérience aux multiples erreurs, à toutes les trahisons dont fourmille la pièce devenue si peu wallonne !

Je ne prétends pas, — qu'on me comprenne bien — déclarer que le *Mihien d'Avène*, ainsi rimé et découpé en actes, soit dépourvu de mérite et d'intérêt. Que non pas ! Mais à mon sentiment il est, ainsi transformé, devenu une œuvre très éloignée de celle qui l'inspira, parce qu'il a dépouillé l'essentiel et le plus typique de son caractère. Les personnages n'y parlent pas comme on parle chez nous et la langue, n'est-ce pas le plus fidèle miroir de cette âme qui est partout dans le roman de M. des Ombiaux, et que j'ai cherchée en vain dans la pièce de M. Nigond, — cette âme que M. Georges Rency, en de belles périodes orfévrées avec élégance, prononcées avec une conviction communicative, célébra chaleureusement, l'opposant à l'âme flamande si souvent exaltée, comme il opposa les qualités et les titres d'une race à ceux de l autre en une péroraison très applaudie.

M. Carpentier, qui a mis en scène le drame de M. Nigond, en a aussi créé le principal rôle, celui de ce Mihien, de cet errant famélique de qui un impossible amour fait presque un poète, un rêveur en tout cas, — un homme sûrement, lui qui n'avait été jusque-là qu'un simple, bafoué par tout le monde. On sait combien M. Carpentier excelle dans ces rôles de composition. Il a dessiné celui-ci avec un soin, avec un art intelligents et attentifs qui lui ont permis d'atteindre à la vraie et sûre émotion.

M. Richard a fait un Florent de belle allure, bien campé, bien disant.

Mme Angèle Renard manqua malheureusement de mémoire; mais elle donna une physionomie sympathique à la vieille tante Maïeure; Mme Dhamy et M. Séran firent un couple de vieux pris sur le vif; Mlle Carmen d'Assilva une impressionnante Cadie déguenillée et liseuse de sort; M. Daubry, un berger chenu, très brave homme; et Mlle Roger prêta la grâce jolie de toute sa jeunesse ingénue au charmant personnage de Rosette.

***

Matinées classiques des Galeries. — M. Fonson a recommencé d'offrir à une clientèle d'abonnés de plus en plus nombreux et assidus, des représentations de chefs-d'œuvre classiques par des artistes de la Comédie-Française et de l'Odéon. C'est de l'utile et belle éducation littéraire.

Cette année ayant vu célébrer le deuxième centenaire de la mort de Regnard et le cinquantenaire de la publication de la *Légende des siècles*, M. Fonson a jugé opportun, et il a eu raison, de commémorer à sa façon ces deux anniversaires. Il a demandé à Mme Kolb, MM. Georges Berr, Dehelly et Joliet de venir jouer *Le Légataire universel*, à Mlle Delvair et MM. Albert Lambert fils, Mayer, Fabre, etc., de nous redire les tirades éclatantes de Dona Sol, de Ruy-Blas, de don Cézar...

Il est inutile d'insister sur la valeur de ces interprétations; je me plais plutôt à en signaler une fois de plus la portée utile et les fructueux résultats sur la culture intellectuelle et sur le goût d'un public empressé.

PAUL ANDRÉ.

LES SALONS

L'Art tournaisien du XIX[e] siècle. — Vingt-cinquième Exposition du Cercle Artistique de Tournai. — Le Salon de l'Union. — A la Salle Boute : MM. Cluysenaer, De Win, Du Bois, Finch, Gaspar, Hazledine, Lemmen, Schlobach, Stevens.

Tournai est une ville paisible et jolie. Elle a des rues sinueuses où sourient beaucoup de vieilles maisons; elle a un fleuve qui n'est encore qu'une rivière; elle a les *Choncq Clotiers* qu'on restaure, mais que l'on ne restaurera pas trop, espérons-le; elle a des coins imprévus et un parc charmant où l'on ne rencontre personne. C'est, pour tout dire, un de ces endroits sur lesquels, en passant, le voyageur jette un regard d'envie, car il semble que l'on pourrait y goûter un loisir heureux. Loisir qui, d'ailleurs, ne serait point privé des plaisirs de l'esprit et de l'art, puisque Tournai possède un *Cercle Artistique* dont les Salons annuels sont en réputation, et une Académie de dessin qui s'enorgueillit d'avoir formé nombre d'artistes excellents.

Pour célébrer le vingt-cinquième anniversaire de sa fondation, le *Cercle Artistique* avait organisé cette année une Rétrospective en miniature, destinée à comměrorer le souvenir de ces artistes. A la vérité, tous les maîtres dont les œuvres figuraient à la Halle aux Draps, où l'exposition avait été installée, n'étaient pas natifs de la ville ou de la région. On y rencontrait, entre autres étrangers, Cels, Stallaert et Legendre, Flamands authentiques, par leur origine tout au moins, sinon par l'inflexion de leur art. C'est que Tournai, qui revendique, par la voix de ses érudits, la gloire d'avoir formé dans le sein de sa propre école (?) le génie pathétique de Roger van der Weyden, a confié, durant une partie de siècle dernier, la direction de son Académie de dessin à des Flamands. Mais, heureusement ou malheureu-

sement, ces estimables artistes étaient des esprits de tout repos, amoureux de la tradition plutôt que de la vie et de la réalité, et dans les peintures, classiques ou romantiques, desquels leur extraction ne se décèle absolument par rien. Et on ne voit aucune raison, à ne considérer que leurs ouvrages, pour qu'ils n'aient pas été les compatriotes de Gallait, et, partant, pour que leur présence au catalogue d'une recension de l'*Art tournaisien du XIXe siècle* ne soit parfaitement justifiée.

On a dit tant de mal de Gallait dans ce dernier quart de siècle que, ne fût-ce que pour sortir de la banalité, on voudrait bien trouver quelque chose à louer dans ses nombreux travaux. Nous avons regardé, une fois de plus, dans cette intention, ses toiles du Musée de Bruxelles : *Jeanne la Folle, Art et Liberté*, qui étaient là, accompagnées de l'*Archet brisé* et des illustres *Têtes coupées* (*Derniers honneurs rendus aux comtes d'Egmont et de Hornes*), mais, en dépit d'efforts méritoires, nous n'avons pu découvrir en nous que des mouvements de répugnance pour cet art fait d'habileté glacée et de sentiment factice. Hennebicq n'a, certes, point été moins homme de convention que Gallait, mais, à la comparaison de celui-ci, il paraît plein de fougue et capable, parfois, de faire passer un frisson dans l'interprétation des sujets historiques qu'il affectionnait. La *Messaline insultée par le peuple*, que le Musée de Mons avait envoyée à Tournai, n'est évidemment pas un chef-d'œuvre, mais la réalisation que le peintre a essayée de cet épisode tragique ne déçoit point trop l'imagination hantée par les mots éclatants de Tacite. A la vérité, il faut être — comme Delacroix — non seulement peintre, mais poète et grand poète, savoir, enfin, animer de sa propre âme les héros de l'histoire ou de la légende que l'on évoque, savoir les rêver et les faire vivre de nouveau dans leurs aspects de grandeur pour aborder avec quelque chance de succès des sujets de cette envergure. Aussi faut-il prendre Hennebicq de préférence dans ses œuvres d'observation telles que les *Travailleurs dans la campagne romaine*, du Musée de Bruxelles.

Parmi les autres Tournaisiens notoires représentés à l'exposition, nous marquerons encore les noms de Léon Herbo et de Boulenger. Herbo faisait surtout le portrait. Il parvenait, paraît-il, à donner un air martial aux colonels de la garde civique qui lui servaient fréquemment de modèles. Comme il n'était pas dénué d'aspirations idéales, en ses heures de poésie il peignait de langoureuses odalisques, « productions » qui

rencontraient une grande faveur dans le monde où se recrutaient les admirateurs du psychologue Ohnet. De sorte que, aussi bien que ce dernier, il fit fortune. On ne saurait en dire autant, cela va de soi, d'Hippolyte Boulenger, qui avait du talent, une riche sensibilité d'artiste et qui, ayant pris la fâcheuse habitude de sentir et de voir par lui-même, passa longtemps pour un révolutionnaire. Le temps a remis chacun à sa place.

Le Salon du *Cercle Artistique* comprenait près de sept cents numéros, peinture à l'huile ou à l'eau, sculpture et art appliqué. Les murailles étaient garnies jusqu'au plafond. Mais, selon le cliché consacré, l'exposition se distinguait à la fois par la quantité et par la qualité. Dans la masse, beaucoup d'amateurs des deux sexes, dont les travaux patients, honorables, inoffensifs, quelconques, faisaient cortège à ceux des professionnels. Parmi l'élite de ceux-ci, M. Laermans avec deux toiles, l'*Ivrogne* et la *Campine, pays pauvre*, moins prenantes que d'ordinaire, dans la répétition d'effets déjà vus ; M. Victor Gilsoul, avec une page ferme et brillante : le *Pont de bois*. M. et Mme Wytsman, M. Frans Van Leemputten étaient représentés par d'excellentes toiles, pleines de grâce et de lumière. M. Auguste Lévêque avait un triptyque : *Hymne à la femme* que l'on peut ne pas aimer, mais qui intéresse comme tout ce que tente cet artiste ; M. Reckelbus, toute une série d'œuvres pénétrantes, coins de Bruges, sites flamands, dont l'artiste a saisi avec émotion et délicatesse le charme fait d'ancienneté et de silence cordial...

Il faudrait encore citer nombre d'ouvrages remarquables, mais la vie est trop courte — *Ars longa, vita brevis* — et nous devons nous borner, pour terminer, à mentionner, du côté féminin, Mlle Léo Jo, pour ses amusantes silhouettes, et Mme Roland-Brohée, pour ses portraits : la *Lecture* et *Mlle C. D.*, deux pages d'une facture résolue et fine, des plus caractéristiques.

* * *

L'Association d'art *Union* est toute jeune. Elle vient d'accomplir sa deuxième année. Elle naissait à peine que l'on disait déjà qu'elle promettait. A présent, elle essaie de tenir... Ce n'est pas facile dans une carrière aussi encombrée que celle de l'art !

Chaque année, le nombre des groupements d'artistes augmente, et le moment approche qu'il n'y aura plus de vacances pour la critique. Groupements qui, d'ailleurs, se forment, non point sous l'impulsion de quelque commun idéal, pour la réalisation de quelque programme collectif, mais uniquement pour réunir les ressources nécessaires à l'organisation de salons annuels. Ce sont des coopératives de production. Mais, cette production dont l'importance est en progression continue, il arrive que l'on se demande, en allant d'une exposition à une autre, qui la consomme et l'absorbe... Les portraits, on peut supposer qu'ils servent à leurs modèles de miroirs complaisants, de plus en plus infidèles, nécessairement et qu'après un certain temps — les femmes, surtout ! — on doit avoir envie de retourner contre le mur ! Mais, les autres peintures qui, à chaque saison, réapparaissent innombrables, fourmillantes, au Musée moderne, au *Cercle Artistique*, à la salle Boute, à la Galerie Royale, toujours nouvelles et toujours identiques?... Où vont tous ces *Sous bois*, toutes ces *Clairières*, ces *Printemps* sans nombre, ces inévitables *Automnes?* Où, ces sempiternelles *Marines*, ces *Canaux* monotones, ces immobiles *Etangs*, ces *Marais* trop vus *de la Campine?...* Et, ne sachant que se répondre, on ajoute question à question : Où encore, ces *Natures mortes*, plus mortes souvent que nature ; où, tous ces *Coins de village*, tous ces *Moulins*, toutes ces *Fermes...* Où, enfin, toutes ses *Vieilles maisons*, ces *Vieux ponts*, ces *Vieilles rues*, qui dessinent leurs silhouettes anciennes dans le brouillard, dans le soleil qui se couche ou dans la lune qui se lève?... Où?... Et tous ces « où » font comme une huée lamentable dans la pensée.

En réalité, on ne sait pas. Et il est préférable qu'on ne sache pas, car, sachant la vérité, on ne saurait pas se retenir de la dire et, dès lors, se mettant en marche, elle irait, peut-être, décourager les légions de jeunes artistes qui sortent de l'Académie en nourrissant la généreuse ambition d'apprendre au monde à connaître, enfin, la beauté de la mer, le charme de la campagne et la grâce mélancolique des vieilles et pittoresques maisons que, par on ne sait quel oubli, on a négligé de démolir... Et ce serait dommage, car on risquerait d'énerver, en même temps que l'effort des médiocres, celui de l'homme de génie que demain révélera.

Cet homme-là se cache-t-il parmi les membres de l'association d'art *Union?* Peut-être, mais, jusqu'à présent, il se

cache bien. En attendant le génie, le nouveau cercle nous offre tout au moins le talent. Un talent de plus de pénétration que d'éclat, qui ne frappe pas tout de suite, mais qui retient pour peu que l'on s'y arrête. Nous voulons parler de M. Joseph François, dont on a vu, l'an dernier, de belles perspectives de bruyères et de montagnes ardennaises au *Cercle Artistique*, et qui nous revient ici avec des pages où s'affirment encore l'acuité et l'étendue de sa vision : *Forêt de Soignes* (*Hiver*) ; *Grands marais* ; la *Meuse à Waulsort*, etc.

M. Florent Menet fait contraste avec son confrère. Le paysage ne l'attire pas, mais la figure, et la figure exotique, la tache de couleur exaspérée qui bouge et qui vibre sous l'irradiation brutale des soleils de l'Espagne : *Andalousie*, les *Picadores*. M. Menet aime les tons rares, les heurts et les dissonances qui sont comme des coups de cymbale picturaux et il recherche naturellement les sujets et les types, tels que : *Au Café-concert* et *Saltimbanques*, susceptibles de satisfaire à ses instincts de coloriste violent. M. Flasschoen qui, lui aussi, a été chercher en Ibérie des sensations vives, en a rapporté une bonne impression, fine et lumineuse : *Place Velasquez (Séville)*. Vérone et Venise ont tenté M. Leduc, mais le Nord lui suggère des inspirations plus heureuses : *Marché à Dixmude, Pays industriel* (*Hiver*).

M. Émile Jacques se fait remarquer à la fois dans l'expression de la figure (la *Sonate*) et dans celle du paysage (*Jour d'été au parc de Tervueren*). Les *Intérieurs* de MM. Denonne et Geudens plaisent. M. Jomouton a quelques aquarelles un peu froides. L'*Araignée* de M. Lemmers est médiocrement séduisante ; on stationne plus volontiers devant son *Étude de noirs* et sa *Robe chinoise*.

Nous aurons cité à peu près tous les exposants, lorsque nous aurons mentionné les bons portraits de M. André Cluysenaer, le *Pont des Augustins* (*Bruges*), de M. Jamar, la *Dyle à Malines* de M. Merckaert, *Luce*, de M. Watelet. Quant à la sculpture, tout ce que l'on en peut dire, c'est que M. Jules Herbays est un artiste très laborieux, et que le *Projet pour le Monument Lambermont*, de M. Crick, montre, une fois de plus, l'impuissance de l'art à rendre supportable la glorification plastique de nos grands hommes en redingote... Oh ! comme la mémoire de tous ces illustres : Rogier, Frère-Orban, etc..., serait en meilleure recommandation auprès des gens de goût, si elle leur était rap-

pelée, non par de vilaines et inexpressives statues, mais par quelque construction d'agrément public, une belle fontaine, un jardin orné, un portique élégant et noble...

***

A la salle Boute, exposition des plus attrayantes, parce que petite, intime, n'offrant à la curiosité que des œuvres choisies d'artistes choisis. Et, d'abord, M. Georges Lemmen, dont l'art est, plus que jamais, volonté, finesse, harmonie. Ce n'est pas lui qui cherchera à accrocher l'attention par des moyens qui ne soient pas proprement « peintres ». Ce n'est rien, quelques bibelots que le hasard a rassemblés sur une table, des fruits, des fleurs, un modèle nu qui se repose, une femme qui tricote dans le coin d'une chambre, des dames : *Dame à la fourrure*, *Dame en gants blancs*; rien de dramatique, rien d'inattendu... De paisibles aspects de vie ordinaire, mais vus de l'œil d'un maître vivement épris de la beauté colorée des choses et qui excelle à la mettre dans toute sa lumière. Et les qualités de vision intense et nuancée qui caractérisent le talent de M. Lemmen, apparaissent particulièrement en certaines études de plein air : *Automne; Avril, temps gris ; Neige et soleil.*

M. Willy Schlobach, luministe délicat, nous montre des *Meules*, autour desquelles il semble que l'on voie le soleil tourner, de l'aube au crépuscule, pour en profiler la silhouette massive tour à tour dans la clarté et dans l'ombre. Son *Paysage d'automne*, des arbres aux feuilles dorées, baignés dans les brouillards violets de la saison, est délicieux. L'âpre sévérité des *Côtes de Cornouailles* ne l'a pas moins bien inspiré. La manière de M. Pinch a on ne sait quoi de sommaire, presque de brutal, qui fait qu'on l'aime mieux dans ses eaux-fortes que dans ses tableaux.

Les portraits de M. Cluysenaer, habilement mis en page, sont gracieux. Ce sont des portraits aussi, *Départ pour le tennis* et, surtout, le *Profil de jeune fille*, qui retiennent dans l'envoi de M. G.-M. Stevens, dont, cependant, les sites africains, le *Village rouge*, notamment, sont remarquables. M. Hazledine est excellent, selon sa coutume, dans sa vue de *Caen*, ses *Marchés à Bruxelles* et son *Paysage gris.*

On connaît le tallent élégant et, parfois, un peu mièvre de

M. Paul Du Bois : il avait à la Salle Boute de nombreuses statuettes et des bustes, parmi lesquels une expressive figure de l'*Automne*. M. Jean Gaspar exposait, outre l'*Adolescence*, belle figure du désir à la fois ardent et timide, œuvre déjà ancienne et réputée, des animaux d'une observation très poussée, un *Lion* (bronze), entre autres, de grande et superbe allure.

ARNOLD GOFFIN.

LES CONCERTS

Premier concert populaire (24 octobre) Émile Sauer.

La Bible mentionne quelque part le miracle de la multiplication des pains. Il me souvient qu'en l'occurence ce prodige témoigna de la puissance du Seigneur, et contenta tout le monde. Aujourd'hui, ce qui nous occupe est encore une multiplication, mais il ne s'agit plus de ce précieux aliment que certains esprits d'humeur gaie appellent parfois : les dons de Cerès. L'Olympe y a encore à faire : ce n'est toutefois plus la déesse des moissons mais une des muses : Euterpe. Ce que cette pauvre sera surmenée cet hiver! J'en frémis. Elle devra présider pour le moins *deux cent cinquante* séances musicales. Deux cent cinquante, oui monsieur : comptons ensemble : quatre concerts populaires, plus six Isaye, six Durant et quatre concerts du Conservatoire, sans oublier la répétition générale pour chacune des auditions mentionnées.

Vingt-six nouveaux concerts dirigés par M. Van Dam et inaugurés, sans éclat d'ailleurs, le 21 octobre. Six séances à la « Scola » de la rue Gallait, et autant au groupe des Compositeurs belges. Vingt-huit séances symphoniques populaires le dimanche, et vingt-huit de musique de chambre le mercredi, chez M. Durant. Les séances de sonates Bosquet-Chaumont, celles du quatuor Chaumont; les séances Zimmer; les quatre concerts de la société Bach...

Ce n'est pas fini : une centaine d'auditions organisées annuellement par des impressarii et une trentaine au moins, dues à des initiatives privées. Veuillez, je vous prie, faire la statistique !!!

Certainement, au point de vue de l'art musical, nous n'avons pas à nous plaindre de cette merveilleuse fécondité harmonique.

Mais envisageons, d'autre part, le côté pratique de la chose. Le tout-Bruxelles va-t-il devenir mélomane et dilettante pour alimenter les feuilles de location et fournir des auditeurs à cette débauche sonore? Nous nous permettons d'en douter. Il va se produire le phénomène de l'offre et de la demande, si connu en économie commerciale, et la marchandise (passez-moi le mot) sera singulièrement dépréciée.

Sans être un refroidisseur d'enthousiasme, nous serions tenté de crier casse-cou aux organisateurs trop entreprenants. Mais en voilà assez. Un désideratum cependant : puisse-t-on avoir la bonne idée de ne pas accumuler les concerts en des jours fatals et ne pas fixer plusieurs auditions en une après-midi et une soirée : ce n'est pas se montrer trop exigeant : car l'ubiquité est encore impatiemment réclamée par les critiques à l'auteur des Mondes, et je ne crois pas qu'ils obtiennent satisfaction de si tôt.

* * *

Dimanche, 24 octobre, premier concert populaire. Nous avons revu Émile Sauer. C'est toujours le pianiste au toucher précis, au son clair, au rythme nerveux observant scrupuleusement la ligne. On ne saurait trouver interprète à la fois plus consciencieux et personnel. Remarquez aussi quelle netteté dans les basses aux passages les plus endiablés et tumultueux. Son succès s'est transformé en une ovation aussi spontanée et sincère que méritée. Au programme, le classique Joseph Haydn, avec la symphonie, nº 2, en *ré*, exécutée avec soin, surtout dans le Menuet où les rythmes et les accents furent très bien observés et soulignés. Puis l'ouverture pour Faust, de Richard Wagner, qui nous révèle ce que peut le maître en ses œuvres magistrales. Tous nos éloges à M. Sylvain Dupuis. Enfin, pour terminer, le « Caprice espagnol », de Rimsky-Korsakow, cette œuvre d'un savoureux humour et d'une orchestration non moins tourmentée et... humoristique, où se donne libre carrière la géniale imagination de l'auteur.

EUGÈNE GEORGES.

L'HISTOIRE DE BELGIQUE

Il y a un demi-siècle, l'illustre Jacob Grimm engageait un Allemand émigré chez nous (1), à faire un livre sur notre pays et son histoire : le passé glorieux et tragique qui avait inspiré Schiller et Goethe n'avait pas encore rencontré de héraut national. Dernièrement, l'Université de Leipzig, fêtant ses mille semestres académiques, conférait la distinction insigne et rare de son doctorat *honoris causa* à M. Henri Pirenne, de l'Université de Gand, « pour reconnaître la manière exemplaire dont il a écrit l'histoire et raconté les exploits des Belges en s'éclairant des idées modernes ». Il y a donc bien quelque chose de changé au royaume de Belgique : en prenant conscience de sa force et de ses ressources, notre pays retrouve l'intelligence et le culte des souvenirs collectifs. Il possède désormais dans l'*Histoire de Belgique* (2) de H. Pirenne, une œuvre égale au moins à celle de Lavisse en France ou de Lamprecht en Allemagne, écloses aussi dans un renouveau d'activité nationale. Une interprétation adéquate des faits, appuyée sur une documentation immense, a rencontré un public attentif et avide : les éditions se multiplient aussi rapidement que les volumes, et l'on a le spectacle rare d'un écrivain belge lu par des Belges qu'il entretient de leur pays.

Que leur enseigne-t-il?

Il serait professeur d'*âme belge*, si l'on en croyait un jugement aussi simpliste que répandu. Jugement qui, comme toutes les opinions courantes, enveloppe

(1) *Belgische Studien, Schilderungen und Erörterungen,* von Dr Friedrich Oetker, Mitglied der deutschen Reichstags, etc. — Stuttgart, Verlag von August Auerbach, 1876, p. 1. — Ce réfugié politique vécut en Belgique de 1854 à 1859.

(2) *Histoire de Belgique*, par H. Pirenne, professeur à l'Université de Gand, t. Ier, 3e édit., 1909; t. II, 2e édit., 1908; t. III, 1907 (*Geschichte Belgiens* paraît d'abord comme on sait, en allemand).

une âme de vérité dans un tissu d'inexactitudes et d'à-peu-près. La formule de l'âme belge, ainsi que la plupart des inventions, ainsi que l'aéroplane et l'imprimerie, apparaît à la fois sur plusieurs points,

Et non plus que du Nil on n'en voit point la source.

Mais c'est M. Edmond Picard qui lui a donné le plus de retentissement, et qui est devenu son parrain sur les fonts baptismaux de l'opinion publique. De la Toison d'Or, la foule du XVe siècle remarquait surtout le héraut somptueux, théâtral et sonore à qui elle donna le nom même de l'Ordre; mais derrière les proclamations et les cortèges, l'idée de l'institution loyaliste et savante avait été mûrie par les humanistes de Philippe le Bon. Aujourd'hui, un historiographe plus docte et plus sobre, mais non moins patriote, retrouve les titres et les gestes des populations belges : l'œuvre élaborée loin du fracas des *Brabançonnes*, c'est l'*Histoire de Belgique* de Henri Pirenne.

Aujourd'hui qu'elle est parvenue à la période moderne et que les premiers volumes réapparaissent, mis au courant des dernières recherches scientifiques, on peut la considérer dans son ensemble, dans les idées qui l'inspirent et le groupement qu'elle opère des phénomènes historiques.

* * *

La première originalité de notre historien national, c'est qu'il a recherché dans le passé de nos anciennes provinces les éléments communs à toute la région, à toute la civilisation; il y a découvert une unité dont on ne s'avisait pas : « il faut chercher le secret de notre histoire en dehors d'elle, il faut l'étudier à la lumière de celle des grands Etats qui nous entourent, et considérer la Belgique, divisée ethnographiquement entre la race romane et la race germanique, de même qu'elle l'est politiquement entre la France et l'Allemagne, comme un « microcosme de l'Europe occidentale ». Voilà ce qui anime, du coup, cette histoire jadis si inconsistante, si fragmentaire et si désespérément locale. Dans la

mémoire des écoliers, les principicules de Brabant et de Flandre, de Liége et de Luxembourg, de Hainaut et de Namur, laissaient un fastidieux désordre dont l'ennui était à peine égalé par la période mérovingienne ou par l'ancienne géographie de l'Allemagne. Sous le bariolage régionaliste nous voyons désormais se mouvoir des populations chez qui les intérêts solidaires se multiplient, où les rapprochements s'accentuent; et le contact de la civilisation romane et des Germains, les traditions administratives et ecclésiastiques, le christianisme carolingien, les agitations sociales des communiers, l'unification monarchique des ducs de Bourgogne, toutes les grandes étapes de la culture européenne conduisent dans le même sens : de siècle en siècle se vérifie la pénétration régulière des influences occidentales, et se précise la ressemblance entre les fragments de ce qui fut ou sera la Belgique.

C'est dire que M. Pirenne est beaucoup plus attentif aux grands mouvements populaires, au travail des foules obscures et anonymes, aux institutions religieuses et politiques, aux usages de la justice, aux idées des penseurs, qu'il ne peut l'être à la biographie de Baudouin Bras de Fer ou à la généalogie de Godefroid le Barbu. A cet égard, il est bien de notre temps et de notre pays.

*
* *

De notre temps, qui est celui de la démocratisation sociale et intellectuelle, et celui aussi des luttes économiques. Dans la même époque à laquelle les politiques apercevaient, d'un regard plus ou moins inquiet ou clairvoyant, le « quatrième état », les artistes se mettaient à peindre la vie des humbles, « des remueurs cassés de sols et de labours » (1), des houilleurs et des ouvriers qu'a vus Meunier; et la littérature se colorait de tous les régionalismes provinciaux; les érudits abandonnaient l'étude dogmatique du beau, du sublime et des genres poétiques,

(1) Verhaeren.

pour scruter les productions linguistiques et littéraires des manants et des rustres, les dialectes dédaignés, le folklore et les chants populaires. Voyez maintenant comment l'historien des démocraties flamandes met en scène les multitudes ouvrières des grandes villes au XIIIe siècle :

Leur existence était précaire et livrée à la merci des crises et des chômages. Que l'ouvrage vînt à manquer, que l'exportation des laines anglaises s'interrompît, les métiers partout cessaient de battre et des bandes de sans-travail se répandaient par le pays, mendiant un pain qu'ils ne pouvaient plus se procurer par leur labeur. Certainement, la situation de ces grands métiers, sur lesquels reposait la richesse du pays, était bien inférieure en stabilité et en indépendance à celle des autres corporations. De là, la turbulence et l'esprit de révolte qui leur sont si souvent reprochés et dont ils ont d'ailleurs donné tant de preuves. En dehors des époques de chômage forcé, la condition des maîtres, propriétaires ou locataires d'ateliers, était satisfaisante, mais il en allait tout autrement pour les valets (*cnapen*) employés par eux. Ceux-ci habitent dans les faubourgs de misérables chaumières louées à la semaine. La plupart du temps, ils n'ont d'autre propriété que les vêtements qu'ils portent sur le corps. Ils vont de ville en ville chercher le travail qui les fait vivre. Le lundi matin, on les rencontre sur les places, sur les marchés, autour des églises, attendant anxieusement les patrons qui les embaucheront pour huit jours. Pendant la semaine, la cloche des ouvriers (*werkklok*) annonce par ses tintements le commencement de la besogne, le court intervalle des repas et la fin de la journée... (1).

Aussi, quel jour nouveau et cru tout le tableau de la situation économique jette sur l'histoire de cette fameuse bataille de Courtrai !

La composition même des deux armées montrait que la journée ne devait pas seulement trancher un conflit politique, mais encore décider d'une lutte de classes. Derrière Robert d'Artois marchaient, à côté de l'infanterie française et de troupes mercenaires formées d'arbalétriers génois et de chevaliers allemands, les brillants escadrons de la noblesse d'Artois, de Normandie, de Picardie, renforcés des contingents envoyés par Jean d'Avesnes et d'une foule de Leliaerts. On ne voyait guère, au contraire, dans l'armée flamande, que des fantassins et des gens du peuple, foulons, tisserands, paysans du Franc de Bruges, tous armés de la lourde pique et coiffés du chapeau de fer. La noblesse et le patriciat ayant abandonné la cause nationale, la cavalerie manquait. Seuls, Gui et Guillaume étaient montés,

(1) *Histoire de Belgique*, t. Ier, 3e édit., p. 272-273 et suiv.

ainsi qu'une trentaine de chevaliers... C'était la première fois, peut-être, qu'on voyait la démocratie urbaine conduite au combat par des princes féodaux et les aidant à reconquérir leur héritage... (1).

Les grandes forces économiques, religieuses, politiques, pèsent d'un poids irrésistible sur les destinées, dont les héros eux-mêmes ne sont que les exécuteurs ou les interprètes. Nous voilà loin de Carlyle et des « résurrections » romantiques où l'historien galopait à travers des biographies hallucinées. Il y a bientôt dix ans, j'entendais dire, à propos du premier volume de l'*Histoire de Belgique* : « Sans doute, l'action des masses anonymes et des circonstances matérielles est bien démontrée pour le moyen âge, période végétative et ingrate. Mais attendons les temps modernes, et la pensée des grands hommes... » Or, M. Pirenne garde à cet égard la même conviction que pour les origines ; et même, il rompt tout à fait avec l'appréciation traditionnelle de la période bourguignonne. Ce sont les institutions politiques qui prennent ici la première place, et l'activité industrielle est moins apparente que la conspiration générale des événements en faveur d'une centralisation monarchique, d'une certaine unification des Etats belgiques.

Les ducs de Bourgogne deviennent donc des dynastes intelligents, représentants avisés de leur siècle. Et c'est ce qui était neuf à dire ! Le massacreur de Dinant, le destructeur de Liége, les ravisseurs des libertés communales, voilà les premiers Croquemitaines de notre ancienne historiographie ; et la haine ingénue des écoliers hésitait jadis entre Philippe le Bon et Charles le Téméraire — pour les envelopper tous les deux dans une même réprobation. Or, qu'a-t-on vu depuis ? Non seulement il est arrivé à M. le Ministre Schollaert parlant à Liége, de comparer notre temps à l'époque de prospérité des ducs de Bourgogne ; mais on avait pu déjà faire une Exposition de la Toison d'Or ; et un sénateur socialiste avait composé un drame historique où *Charles le Téméraire* est proclamé par la voix de

(1) *Histoire de Belgique*, t. Ier, 3e édit, p. 410.

Saint-Georges « grandiose dans la mémoire des hommes (1) ».

C'est que M. H. Pirenne, rappelant le titre de *conditor Belgii*, donné par Juste-Lipse à Philippe le Bon, a réussi à faire « comprendre que le premier souverain moderne des Pays-Bas ne peut être apprécié à la mesure médiévale d'un Gui de Dampierre (2) ». Le changement de point de vue est, pour notre histoire nationale, celui que Victor Duruy introduisit jadis dans l'histoire romaine; il soutint que César et les premiers empereurs, au lieu d'être les déplorables destructeurs de l'idéal classique et républicain, correspondaient aux besoins véritables de leur siècle et du monde romain. C'est substituer aux nostalgies romantiques pour un passé révolu, une tranquille et sereine constatation des faits, qui à d'aucuns semble inspirée d'un certain fatalisme historique. En réalité, les historiens nouveaux racontent simplement les faits qu'ils ont observés, rétablis, précisés; loin d'être les orateurs démonstratifs d'autrefois, les instituteurs des nations, les justiciers du monde, ils pratiquent volontiers la maxime de l'économiste libéral : « Je ne propose et je n'oppose rien : j'expose. » Leur réalisme scientifique, leur apparente impassibilité, succède à l'histoire lyrique et romanesque comme les mêmes tendances se sont succédé dans la littérature d'imagination.

Au lieu d'être la transposition dans le passé de nobles et généreux sentiments personnels, l'idée générale du récit est la contexture même des faits, le tracé des grands courants. Au lieu de frissonner devant un duc d'Albe de mélodrame, l'historien constatera que le régime de Philippe II était inclus déjà dans celui de Charles-Quint, et il montrera d'où venaient les divers éléments dont la rencontre et les heurts violents ont frappé tant d'écrivains. Il fera apparaître l'enchaînement ininterrompu qui conduit des ducs de Bourgogne à l'époque moderne.

(1) Edm. Picard, *La Joyeuse Entrée de Charles le Téméraire, Bruges, 1467, Gand.* Bruxelles, 1905, p. 98.
(2) *Histoire de Belgique*, t. II, 2e édit., p. 264.

Et à coup sûr, l'ordre et l'harmonie des mille événements passés, c'est toujours l'auteur d'aujourd'hui qui les introduit; l'histoire, — comme MM. G. Monod et Max Nordau se plaisent à dire en citant Zola, — c'est le passé vu à travers un tempérament. M. de la Palisse aurait été de l'avis de ces messieurs s'il s'était occupé de psychologie et s'il avait écrit l'histoire au lieu de la faire. Otez à temps le crâne de M. de Buffon, la colonne vertébrale de Darwin, les méninges de M. Hugo de Vries, et vous aurez singulièrement nui à l'histoire naturelle. Si les historiens n'existaient pas, qui donc inventerait l'histoire? Si des Belges n'existaient pas, et qui pensent, qui donc rêverait d'une collectivité imaginaire appelée Belgique, et d'une généralisation également téméraire : la vie de nos aïeux, l'organisation politique de nos provinces? Quand le sociologue se fait le médecin et l'anatomiste du « corps social », il traduit en action une image plus ou moins adéquate. Mais toute l'activité intellectuelle ne revient pas à autre chose. C'est la même illusion, si vous voulez, qui permet de croire à l'identité du *moi.* Et ceux qui nient la légitimité de synthèses historiques, sont au fond plus sceptiques que les *nominalistes* du moyen âge. Si l'histoire est en perpétuel devenir comme la vie elle-même, c'est que précisément elle représente les souvenirs ondoyants et mobiles de l'humanité; et l'intérêt des faits et leur interprétation varieront d'après « l'échelle des valeurs » qui leur sera appliquée dans chaque génération.

* * *

L'échelle des valeurs, pour Pirenne et Lamprecht, ressemble fort à celle des économistes. Ce n'est point à dire que l'*Histoire de Belgique* sacrifie les manifestations de la vie spirituelle Elle contient d'excellents chapitres d'histoire linguistique et littéraire, religieuse et scientifique. Elle rencontre, au XVe siècle, « le culte doux et tendre de Notre-Dame qui s'empare des âmes en quête de protection et de

consolation (1) » ; et les groupements ecclésiastiques ou monastiques si influents dans la vallée de la Meuse et même en Flandre, suffiraient à arrêter et à retenir l'historien le plus épris d'histoire économique. Aussi les Frères de la Vie Commune, les études de la Renaissance, et la diffusion de l'imprimerie, vivifient la pensée de nos aïeux et viennent éclairer aujourd'hui les pages de leur véridique historien.

Seulement, ce même historien constate que « déjà, au milieu du XIVe siècle, Jacques de Guyse accusait ses compatriotes de n'avoir de goût que pour les *sciencias grossas atque palpabiles* (2) ». Plus près de nous, quel penseur méconnu, quel philosophe de l'histoire, quel psychologue de l'âme belge, ce ministre qui répondait par le vers de Chrysale aux criailleries budgétivores des rimailleurs! Il y a donc chez nous, à travers les siècles, une tradition solide, robuste et truculente, comme les tableaux de Teniers, de Rubens et de Jordaens. C'est le prix attaché à la vie matérielle, à la santé et à l'opulence. Nos grandes époques sont de prospérité économique. Et voilà une caractéristique qui compensera dans nos traditions psychiques l'unité de langage, la séculaire centralisation monarchique et courtisanesque, les superstitions académiques de raffinement et d'aristocratie intellectuelle.

Il y a, sans doute, une part de vérité humaine dans le matérialisme historique issu de Karl Marx, et qui imprime sa marque à tant de travaux depuis une génération. Mais il est peu de pays qui se prêtent aussi bien que le nôtre à pareille considération de la société et de l'histoire. La solidarité des intérêts économiques est la première dont on prenne conscience chez nous avec celle des intérêts religieux. Aussi, c'est dans notre historiographie nationale qu'on doit le moins songer à reprocher à l'école de Pirenne et de Lamprecht l'importance considérable et légitime accordée aux facteurs économiques.

(1) T. II, 2e édit., p. 472.
(2) *Histoire de Belgique*, t. Ier, 3e édit., p. 349; t. II, 2e édit., p. 477.

L'esprit robuste et positif de nos ancêtres et de nos contemporains ne laisse pas, d'ailleurs, d'avoir ses complaisances intellectuelles. La prospérité matérielle a pour corollaire l'éclat des fêtes, des tournois et des kermesses, et les commémorations de la peinture et des lettres. Ici encore les Belges, sensés et réalistes, apprécieront l'exactitude des narrateurs comme la richesse des tapisseries et le coloris des tableaux. Froissart suit les prouesses et dépenses des riches seigneurs d'Artois, de Flandre et de Brabant, et sait que les bourgeois de Gand « mettaient tous la main à la bourse quand il besognait ». Plusieurs siècles avant lui, dès « les écoles cathédrales et monastiques de l'époque impériale, on constate déjà ce goût prononcé pour l'histoire qui, depuis lors, est toujours resté dominant en Belgique (1) ». On peut dire aussi que dans toutes nos renaissances littéraires, l'historiographie a pris une place d'honneur et d'initiative; et, à plus d'un voisin qui nous voit du dehors et de loin, nous apparaissons comme un peuple d'ingénieurs et d'historiens. Quels noms, par exemple, avons-nous fournis à l'histoire de la littérature française qui y tiennent plus de place que Froissart et Philippe de Commines?

*
* *

Henri Conscience a conté avec bonhomie comment la lecture d'une traduction de Guichardin (2), sous la tonnelle du jardin paternel, avait suscité son premier roman historique. Aujourd'hui, nos romanciers ont un inspirateur aussi sûr et plus circonstancié que le voyageur florentin : et ils le trouvent parmi nos compatriotes; l'*Histoire de Belgique* paraît aussi en allemand, en français, en flamand; et après avoir

(1) *Histoire de Belgique*, t. Ier, 3e édit., p. 157.

(2) « Le livre était un grand in-quarto et portait pour titre : *Beschry-Vinghe der Gantscher Nederlanden, Anders Ghenoemt Neder-Duytslandt, door Ludovicum Guicciardinum, edelman van Florence* Arnhem, 1619. » (Voir *Souvenirs de jeunesse*, 2e partie, V; le récit émouvant fut celui des ravages des iconoclastes en 1566.)

édifié les érudits de Leipzig et de Leiden, elle présente des tranches de notre vie passée à l'imagination de nos artistes, à M. H. Carton de Wiart (1), à M. Edmond Picard, à bien d'autres encore. Et comme imaginer le passé en l'animant de son cœur revient souvent à combattre et à agir dans le présent, nos hommes d'Etat ont manifesté en plus d'une circonstance un patriotisme pénétré d'esprit historique. Pourrait-on mettre en doute l'efficacité de l'enseignement scientifique de l'histoire que Godefroid Kurth acclimatait chez nous il y a trente-cinq ans, et des méthodes qui ont rénové nos universités en y introduisant la salutaire spécialisation du travail ?

ALBERT COUNSON.

---

(1) Relisez *La Cité ardente*, roman historique, 4e édit. Librairie académique Perrin et Cie, Paris.

LE LAPIN ET LES CERISES

I

Après le souper, Colpin secoua le feu avec le tisonnier, puis, ayant ramassé, dans le creux de sa main, une braise rouge, il la déposa sur sa pipe, qu'il venait de bourrer. Lorsque le tabac fut allumé, il se rendit chez Benoît.

Eté comme hiver, Colpin porte des sabots ferrés. On reconnaît, par conséquent, son pas de loin. D'habitude, au moment d'entrer chez son ami, il entend, derrière la porte, la voix joyeuse de celui-ci, qui s'écrie :

— Voici le grand diable !

Aujourd'hui, rien ne bouge dans la maison. Colpin a l'air d'entrer dans une habitation vide. Pourtant Benoît est là avec sa femme. Prudence occupe sa place habituelle, devant la table, où brûle la lampe coiffée de son vieil abat-jour ; elle carde de la laine pour faire un coussin et ses doigts craquelés et jaunes, tout imprégnés de suint, brillent comme de la faïence. Quant à Benoît, il est accroupi plutôt qu'assis sur sa chaise, un coude au genou et la joue droite serrée dans sa main.

Colpin, étonné de ce silence, s'arrête au milieu de la demeure. Finalement, il retire sa pipe de sa bouche :

— Bonsoir, les amis !

Ni la femme, ni l'homme ne répondent ; mais Benoît fixe sur Colpin un œil langoureux.

— As-tu mal aux dents ? demande Colpin.

Benoît ne desserre pas les lèvres.

— Au ventre ? continue-t-il.

Comme Benoît ne répond toujours pas, Colpin poursuit son interrogatoire :

— Est-ce que les enfants sont malades ?... Je n'en vois aucun...

Benoît fait signe que non.

— Et le porc?

— Le porc n'a rien.

Colpin, cette fois, n'y est plus. Il repousse sa casquette et se gratte le front, puis il tire un coup sec sur sa pipe et lance à ses pieds un formidable jet de fumée.

— Ne serions-nous plus des amis? demande-t-il tout à coup. T'ai-je manqué?

— Nous n'avons jamais été de plus grands camarades, répond Benoît.

— Entre camarades, riposte sèchement Colpin, il n'y a pas de secrets!

— Benoît se redresse et lance son poing devant lui comme pour assommer quelqu'un :

— Voici...

Il s'arrête un instant (sa gorge est si sèche qu'il a besoin de sucer sa langue) :

— J'avais un lapin...

— Le noiraud...

— Le noiraud... Je l'avais tué hier et, le soir, nous l'avions mis au four... Ce matin...

— Ce matin... répète Colpin.

— Il n'y était plus!...

La figure de Colpin s'épanouit; ses veines se gonflent; son cou se congestionne. Il va éclater; mais il fait un effort pour se ressaisir et une bouffée de tabac s'engouffre dans sa gorge.

Tandis qu'il tousse, les mains aux genoux, le nez presque à terre, avec un tel bruit que les assiettes tremblent au-dessus de la huche, Benoît le couve d'un œil irrité.

— Voilà bien les amis, pense-t-il avec aigreur.

Aussitôt que la quinte est passée, il dit :

— J'avais justement envie de t'inviter pour *le* manger avec nous.

Colpin sursaute et son visage redevient sérieux; toutefois, Benoît remarque encore au coin de son œil un petit sourire sceptique.

— C'était mon idée, ajoute-t-il. Et, pour convaincre son ami, il se tourne vers sa femme :

— Hein? Prudence.

— Vous l'aviez dit, Benoît, répond celle-ci.

Cette fois, Colpin s'anime :

— Sais-tu qui l'a volé?

— Qui? qui? crie Benoît en brandissant les poings; il ne faut pas le demander...

— On te vengera! dit simplement Colpin.

Sa voix a un tel accent de sincérité que Benoît en est tout ému.

— Voilà une parole qui me fait plaisir, dit-il.

Et, pris subitement d'un accès de générosité, il offre à Colpin la peau du lapin qui sèche, bourrée de paille, contre le mur :

— Tu t'en feras deux bonnes et chaudes semelles pour mettre l'hiver dans tes sabots.

Colpin ne dit ni oui, ni non. Il prend une chaise, s'assied en face de Benoît, croise les jambes et rallume sa pipe qu'il avait laissé éteindre. Comme il remarque que Benoît va retomber dans ses idées sombres, il sort une pièce de dix centimes de son gousset et la lui montre. L'autre extrait aussitôt de la poche de sa culotte sa bourse de toile bleue et dit simplement :

— Prudence .. la « mesure »...

Comme si le Seigneur lui avait dit : « Lève-toi et marche », Prudence, sans répliquer, abandonne sa laine, va prendre dans l'armoire la petite mesure d'étain et se rend chez Mlle Agnès; quelques instants plus tard, elle reparaît avec de l'eau-de-vie.

Colpin et Benoît boivent chacun une gorgée, puis la mesure est mise au frais sur le sol, à côté de la huche.

Lorsqu'elle est vide, Colpin souhaite le bonsoir « à la compagnie » et s'en retourne, sans oublier d'emporter la peau du lapin qu'il va décrocher lui-même à la muraille.

Aussitôt qu'il est sorti, Prudence prend une poignée de laine dans son tablier et la jette à terre, puis elle en prend une seconde, puis une troisième, et, à la façon dont elle les lance sur le sol, on devine qu'elle dit intérieurement : « Voilà! voilà! Et voilà! Plus jamais je ne travaillerai! » Après cela, elle se lève, applique un coup de pied dans sa laine et se dirige vers la chambre, la mine pincée, en faisant

claquer ses sabots. Au moment d'ouvrir la porte, elle se retourne :

— Avec cette peau, nous aurions acheté une once de café; demain, vous boirez de la chicorée, Benoît!

— Je m'y attendais! s'écrie Benoît en se tournant du côté de Prudence, qui a déjà refermé sur elle la porte de la chambre.

— Et c'est qu'elle a raison! murmure-t-il quelques instants après, en réfléchissant tout seul devant le poêle... Ma main s'ouvre trop facilement...

Il fixe un œil sur la mesure, qui brille dans l'ombre, près de la huche.

— Elle contient peut-être encore une goutte, pense-t-il.

Il se lève, va la prendre et la tient suspendue quelques instants au-dessus de sa bouche, grande ouverte.

Une goutte finit par lui tomber, toute chaude, sur la langue.

Cela suffit pour le remonter. Il secoue la tête et se met à rire :

— Je ne serai jamais riche!

II

Au mois de juin, tous les ouvriers de M. Gerbehaye furent employés au sarclage des betteraves. Il n'avait pas plu depuis des semaines. Le ciel était embrasé comme la voûte d'une fournaise et le feu tombait de partout sur la vaste plaine, qu'aucun arbre n'abritait. A l'heure du goûter, les ouvriers se couchaient le long des blés pour y chercher un peu de fraîcheur. Leurs tartines, grillées par le soleil, craquaient sous leurs dents.

Un jour, Furet sortit de sa musette un petit paquet enveloppé de papier, qu'il ouvrit précieusement. Sous le papier, il y avait une feuille de chou et, dans la feuille de chou, des cerises.

Furet possède dans son verger un cerisier extraordinaire. Son père ne l'a pas vu planter, son grand-père non plus. Il est aussi vieux que le village. Et il donne tous les ans. Cette année, il n'y a pas

beaucoup de cerises, c'est vrai... La valeur d'un bon panier... Mais elles n'ont jamais été plus belles, ni plus juteuses, ni plus grosses... Voyez ..

Et Furet, ayant bien montré ses cerises à tout le monde, les mange tout seul.

Il les mange lentement pour faire durer le plaisir. Il les promène d'une joue à l'autre; se barbouille les lèvres de jus; suce le noyau à fond; puis, pftt! d'une chiquenaude de sa langue, il le lance au milieu du chemin, où, raclé, poli, comme s'il avait été nettoyé avec un couteau, il roule sur les pierres ainsi qu'un gros pois.

Le soir, Colpin quitta sa demeure, nu-tête, la chemise déboutonnée, les mains dans les poches. Il fit plusieurs fois le même chemin, s'arrêta, poussa des cailloux devant lui avec la pointe de son sabot; et, tout en ayant l'air de n'aller nulle part, arriva dans les champs.

Après avoir interrogé du regard les quatre points cardinaux, il s'allongea dans une pièce de trèfle.

Quelques instants plus tard, à l'orée du village, un autre homme apparut — nu-tête, la chemise déboutonnée, les mains dans les poches.

C'était Benoît.

Il interrogea à son tour les quatre points cardinaux, puis courut s'étendre dans la pièce de trèfle, à côté de Colpin.

Au bout de quelque temps, celui-ci dit :

— Je vois une étoile.

— Où? demanda Benoît.

— Cherche.

Benoît n'avait pas encore trouvé, lorsque Colpin dit de nouveau :

— J'en vois une seconde.

D'autres bientôt suivirent. Elles naissaient au fond du ciel, à une distance infinie, et elles avaient l'air de s'avancer vers la terre, en agitant de petites ailes lumineuses, comme des papillons ou des abeilles.

Colpin se dressa sur ses genoux. Tout était calme, tranquille. Seules, au loin, des rainettes chantaient.

— Hop! cria Colpin.

Ils se mirent tous deux debout et se dirigèrent

vers le verger de Furet. Ils longèrent la haie pendant quelque temps, puis, ayant découvert un endroit où elle était moins fournie, ils écartèrent deux plants d'épine, cassèrent une latte, firent un trou, une sorte de chatière, par où ils se glissèrent dans l'enclos en rampant sur le ventre. Ils se tinrent ensuite quelques minutes dans l'ombre de la haie, les yeux fixés sur la maison de Furet. Les volets étaient clos. Furet dormait.

Le cerisier se dressait au fond du verger. Son tronc était court et trapu ; mais sa tête était énorme ; elle se profilait sur le ciel comme un ballon noir. A la cime, un épouvantail, les bras en croix et mal d'aplomb, avait l'air d'un ivrogne qui cherche l'équilibre et dont le chapeau a glissé sur la nuque. Furet l'avait mis là pour effrayer les étourneaux.

Colpin et Benoît, ayant abandonné leurs sabots sous la haie, attaquèrent l'arbre par le bas, à la manière des chenilles. Ils le dépouillèrent avec méthode, mangeant d'abord les cerises au fur et à mesure qu'ils les cueillaient. Benoît crachait les noyaux dans l'herbe; Colpin avalait tout. Quand ils furent rassasiés, ils glissèrent les cerises qui restaient dans des sacs qu'ils portaient en bandoulière.

Ils s'élevaient petit à petit, en sautant d'une branche sur l'autre, sans oublier de surveiller la maison, où Furet dormait toujours. Lorsque la branche supérieure était trop écartée, ils s'y suspendaient par les mains et se lançaient en l'air comme des singes.

Tandis qu'ils s'avançaient vers le sommet du cerisier, la lune se leva. Elle resta un instant posée au ras du sol, comme une bonne tête joufflue, placide et comique. Puis elle s'enfonça dans une couche de brouillard; ronde et plate, elle apparut aussi grande que le soleil et toute barbouillée de sang. Elle monta encore un peu et bientôt on la vit briller de sa pure clarté lunaire, lançant autour d'elle des rayons qui argentaient le ciel et doraient la plaine...

C'était une belle nuit! Colpin et Benoît en parlèrent longtemps après. Chaque fois qu'ils en parlaient, ils riaient. Mais, je ne vous ai pas dit la

fin de l'histoire... Voici (c'est Benoît qui me l'a conté à l'oreille) : Lorsqu'ils furent descendus de l'arbre, Colpin, pour narguer Furet, voulut s'en retourner par sa cour et semer quelques cerises sous ses fenêtres. Près de la maison, ils aperçurent un petit banc, abrité par des noisetiers. C'était le banc où Furet venait prendre le frais après son souper... Un banc tout neuf, bien raboté, avec des moulures et recouvert d'une belle couche de couleur verte... Les deux hommes s'arrêtèrent, admirèrent un instant ce banc magnifique, puis frappèrent en même temps la main sur leur cuisse, ce qui voulait dire qu'ils avaient tous deux la même idée. Ayant tous deux la même idée, ils exécutèrent tous deux le même geste. Benoît sauta à gauche, Colpin à droite ; ils s'accroupirent et firent... mon Dieu ! ce que peuvent faire deux hommes accroupis sur un banc et qui ont mangé beaucoup de cerises...

HUBERT KRAINS.

DU VERS LIBRISME
A LA POÉTIQUE LOGIQUE

Tout le monde sait que M. Kahn est le créateur du Vers-libre. Si quelqu'un l'ignore, c'est qu'il n'a pas lu les manifestes où M. Kahn l'affirme. Lors du prix décerné au premier volume de vers de M. Gregh, l'Académie ayant statué dans son palmarès qu'on avait compté au jeune auteur, comme circonstance atténuante, qu'il n'était pas le créateur du Vers-libre, M. Gustave Kahn, dans un article spécialement écrit à cette intention s'écriait : « Evidemment ce créateur n'est pas M. Gregh, puisque c'est moi. » Plus tard ou antérieurement, alors que cet heureux père servait sa patrie dans les Afriques, car on encaserne les poètes en France, une page de la « Vie Moderne » lui tombe sous les yeux; Gustave Kahn y découvre, imprimé vif, un poème en Vers-libres et le revoici protestant... « Ce poème était signé d'une personne qui me connaissait bien, et voulait bien, moi absent, se conformer étroitement à mon esthétique : je faisais école! » Vous voyez que l'on n'a pas lu M. Gustave Kahn, si l'on ignore encore le seul créateur possible du Vers-libre.

D'ailleurs nous n'avons pas la prétention, ni l'envie, de rechercher ici quel en est le père véritable, d'abord parce que la recherche de cette paternité-là ne nous est pas défendue, ensuite qu'en ce qui concerne ici le Vers-librisme, il est indifférent que ce soit M. Kahn ou Lafontaine qui lui ait donné le jour. Avant M. Kahn, avec une richesse de conviction toute péruvienne, M. Della Rocca de Vergalo, qui vivait misérablement en France, à Paris même, faisait paraître en 1880 son petit manifeste intitulé « La Poétique Nouvelle »; je crois bien qu'il y lançait, assez loin, les premières flèches du Vers-librisme. Le premier il supprima, considérant que c'était là un misérable artifice, la majuscule au début de chaque vers et créa,

en quelque sorte, le Vers-libre par le principe de la strophe Nicarine avec césure mobile. On a parlé de Marie Krysinska, auteur de lignes inégales, affectant un peu trop, tout de même, l'air de traductions, avec des nouveautés peut-être redevables à l'impossession d'une langue très étrangère à cette jeune Polonaise. Enfin, ne feignons pas d'ignorer en Amérique Walt Whitman, opulemment licencieux, et plus tard les « Illuminations » de Rimbaud et le « Solo de lune » de Laforgue parus en 1886.

Ce que nous retiendrons avec gratitude cependant, c'est que M. Kahn a ouvert tout à fait la croisée que Verlaine avait entr'ouverte.

Bien que la rénovation de la poésie française ait été la conséquence d'une succession d'efforts, d'une suite de libertés prises par des poètes que la nécessité de secouer un peu la poussière des vieux thèmes avait émus, M. Kahn n'en a pas moins été celui qui a donné le vol à toutes ces licences emprisonnées, impatientes d'évoluer au grand jour. Les Parnassiens furent très étonnés de voir sillonner leur azur d'un vol intempestif et turbulent, mais devant l'inoffensivité apparente de ces phénomènes, haussèrent les épaules jusqu'au ciel. Cependant, il ne s'agissait pas seulement de restaurations au vieux concept ruiné, mais de la création de toute une autre base d'où allait s'élever, pleine d'idées nouvelles, une autre poésie française. Dans sa *Chronique de la littérature et de l'art*, où il faisait la critique des livres, M. Kahn a exprimé, avec un peu d'obscurité à cette époque, les théories du Vers-librisme.

Il y estimait la nécessité de la création d'une métrique nouvelle, sinon d'une langue, en raison de ce que notre manière de penser et d'éprouver avait évolué avec le temps. Il y constatait cette raison de *Struggle for life* qui fait les chefs d'écoles, conservateurs d'une littérature qui est la leur, s'opposer à l'éclosion d'une école nouvelle.

Ce n'était pas là des idées essentiellement personnelles à M. Kahn, mais il faut lui reconnaître cependant la gloire de les avoir vulgarisées courageusement.

« Avons-nous eu raison? écrit-il, le Vers-libre

» sera-t-il le chemin futur de la poésie française?
» Le poème en prose que nous avons dépassé et qui se
» retrouve reprendre de la consistance d'après notre
» orientation, sera-t-il cette forme intermédiaire entre
» la prose et le vers que recherchait, qu'avait trouvée
» Baudelaire et deviendra-t-il le Verbe de leurs suc-
» cesseurs? Y aura-t-il trois langages littéraires : le
» vers, gardant son allure parnassienne, éternelle-
» ment, sur la chute des sociétés et des empires, puis
» le poème en prose et la prose, ou bien le Vers-libre,
» englobant dans sa large rythmique les anciennes
» prosodies, voisinera-t-il avec le poème en prose
» baudelairien, et la prose propre? Ce sont nos suc-
» cesseurs qui résoudront ce problème. Ma conjec-
» ture est que, se demandant de plus en plus et avec
» inquiétude, sur quelles bases sérieuses on s'ap-
» puyerait pour boucler l'évolution rythmique, on
» ira au Vers-libre. »

Il est certain que l'on n'empêchera plus que l'école symboliste ou Vers-libriste ait existé, et quand bien même on en reviendrait à la poésie d'avant 1860, on devrait constater le passage de ces écoles dans ces productions reparnassiennes.

Mais je l'ai dit, je ne veux pas donner ici l'historique du Vers-librisme; aussi bien il ne me paraît pas urgent, sinon possible, de l'entreprendre et les conclusions demanderaient peut-être un recul plus respectable.

Mais si je ne puis, pour des raisons d'atavisme ou d'esthétique, me rallier sous le fier et multicolore étendard du Vers-librisme; si je lui reproche parfois d'ignorer ou de détruire sciemment l'harmonie poétique; si je ne puis me résoudre à considérer que la poésie française n'est que la recherche réfléchie d'une pensée, volontairement obscurcie pour le snobisme d'une impossible élite, je n'en serai pas moins le partisan très enthousiaste des réformes instinctives enfin osées depuis le symbolisme et qui ont victorieusement désempesé le faux-col parnassien et déplumé le panache romantique.

Il y a d'ailleurs quelques façons d'être Vers-libriste, ou plutôt le Vers-librisme peut se partager en plu-

sieurs faisceaux de licences ou de libertés, et nous verrons certains poètes n'en admettre, n'en adopter que la partie qui conviendra le mieux à leur esthétique propre. Le symbolisme qui a eu pour but de restituer ses droits à la métaphysique réagissait contre le Positivisme des Parnassiens. Il proclama l'union indéfectible du surnaturel et du positif, d'où une transformation profonde de la poétique. Quand la préoccupation parnassienne était de rendre le plus réellement possible les choses vues, les Symbolistes voulaient extraire de la réalité tout le mystère qui la sature. On peut proposer cette raison comme certaine des divergences survenues entre les deux écoles qui nous occupent. Mais, de cet écart de tendances, devait fatalement naître une nouveauté d'expression et conséquemment la forme du vers français se renouveler. Et c'est ici que nous allons voir quelles sont les raisons de cette métrique et quelles infidélités feront, aux règles parnassiennes, les novateurs du Vers-libre.

Avant tout, un des immuables principes des Parnassiens était de vaincre la difficulté, d'inventer des complications de rythmes ou plutôt de mètres. Depuis le *Petit traité de Poésie française* où Banville avait puérilement affirmé que la rime seule importait dans le vers, qu'elle seule était le point d'acoustique de l'oreille et devait réunir toute la pensée de l'auteur en même temps qu'elle devait concentrer toute l'attention, depuis lors, dis-je, l'école parnassienne qui tenait peu compte, en somme, de la pensée, n'eut plus en vue que la richesse de la rime, et ce fut après chacun de leurs vers une pétarade artificielle, une dépense d'originalité et de recherche, à ce point que, poussés par un désir de mieux faire, non contents de rimer avec la consonne d'appui :

Vani**té**,
Tu crois qu'en te créant Dieu t'a mis de cô**té**,
Que ton berceau contient toutes les ori**g**ines
Et que tout se condense en toi ; tu t'ima**g**ines
Qu'à mesure que tout naissait et surgi**ss**ait
L'Eternel t'en donnait quelque chose ; et que **c'**est

Sous ton crâne que Dieu pensif créà l'é**p**ure
De ce monde qu'emplit son auréole **p**ure.
Tu dis : J'ai la raison, la vertu, la beau**té**,
Tu dis : Dieu fut très las pour m'avoir inven**té**...
Que dis-tu des yolofs, barbouillés de rou**c**ou
Attachant des colliers d'oreilles à leur **c**ou
Et des hurons ornés de stupides bala**f**res
Mire-toi dans les noirs, mire-toi dans les ca**f**res,
Dans les yoways, trouant leur nez, peignant leurs **p**eaux (1)
Empoisonnant leur flèche aux glandes des cra**p**eaux !
Apprends ceci, rayon, apprends ceci, pensée
L'ange commence à l'homme et l'homme au chimpan**z**ée
L'orang-outang, ton frère, est un homme à tâ**t**ons
Tu peux bien l'accepter puisque nous l'accep**t**ons

d'aucuns, poètes loustics, se mirent à y adjoindre la syllabe d'appui, voire l'hémistiche d'appui et plus :

Comme vous envoyés, ô port de Lorient
Des vaisseaux envoyés aux ports de l'Orient.
Chercher dans le désert, où le chameau habite,
Ou l'aigle roi des airs ou le chat mohabite.

jusqu'à ce que, je ne sais quel humoriste, Courteline peut-être, mais qu'importe, en vint à rimer de vers à vers, et, parodiant les prodigalités banvillesques de ce genre :

Notre premier départ par la *locomotive*
la cherté de ces *locaux motive*

ou :

La dette est claire, elle eut semblé même *évidente*
Au siècle qui chanta Béatrice *et vit Dante.*

(1) Un exemple, en passant, de ce devoir, puéril et classique, de ne rimer un mot pluriel qu'avec un mot pluriel, où l'on voit qu'après n'avoir eu qu'un nez, ce qui est correct, les yoways ont subitement, pour les besoins de la rime, plusieurs peaux ; pour n'avoir, plus loin, qu'une seule flèche, très probablement parce que Victor Hugo ne pouvait écrire : Empoisonnant leur**s** flèches aux glandes des crapeaux. Nous pensons qu'entre deux lois, la grammaticale doit prévaloir aux dépens de la parnassienne quand celle-ci oblige à des incorrections de ce genre. Et, tout à fait, de l'avis des grammairiens avertis qui disent : On met au singulier *leur* et les objets qu'il détermine : lorsque chaque possesseur ne possède qu'un objet on emploie le pluriel quand chaque possesseurs a *ou peut avoir* plusieurs de ces objets, nous accorderons plutôt au poète moderne le droit d'éviter une loi surannée et peu capable de contribuer à la beauté d'un vers, qu'à Victor Hugo, celui de commettre une erreur syntaxique.

put tirer, avec sa plus belle révérence au nez des Parnassiens amusés, ce feu d'artifice :

> Eve appelle Adam : enfer ! un veau l'hume
> Et va Péladan en faire un volume.
>
> Gall, amant de la reine, alla, tour magnanime,
> Galamment de l'arêne à la tour Magne à Nîmes.

Peut-être aussi devons-nous ces cabrioles à Alphonse Allais qui nous donna certainement encore celle-ci pour en finir :

> Par le bois du djin où s'entasse de l'effroi
> Parle, bois du gin, ou cent tasses de lait froid.

Mais cessons de rire.

C'était en arriver fatalement au calembour. Et, s'il est vrai que la rime riche devrait être le seul souci du poète, cela n'a pas empêché Victor Hugo, celui-là même sur lequel Banville,...

> merveilleux acrobate
> Retombait chaque fois comme un chat sur ses pattes.

d'éviter, visiblement, l'emploi de la rime riche où celle-ci allait donner à la rime l'aspect d'un jeu de mots, et c'est ainsi qu'ayant pu écrire :

> Es-tu celui qui lie ou celui qui délie,
> Aurais-tu, par hasard, le double esprit d'Elie ?

il atténuera :

> Pour parler de la sorte es-tu celui qui lie
> Et qui délie ? As-tu le double esprit d'Elie ?

Catulle Mendès, dont la science en cette matière ne sera pas contestée, s'explique à ce sujet à propos d'une œuvre d'Edmond Rostand et nous assistons, non sans étonnement, à une petite querelle de ménage entre d'aussi convaincus Parnassiens. Relevons dans la critique écrite par l'auteur de *Sainte-Thérèse*, au lendemain de la première de la *Samaritaine* (14 avril 1897) ce passage : « Et puisque je suis » en train de mécontenter tout le monde je veux ajou- » ter que M. Edmond Rostand, très souvent me » fâche par trop de malice que ne rachète pas trop de

» négligence, et surtout par l'affectation de ce qu'on » appelle la rime riche. Certes à mon point de » vue, la rime doit être pleinement sonore, avec la » consonne d'appui, quand le mouvement lyrique » n'exige pas quelque apparence d'abandon. Cette » rime-là est celle de Hugo, de Gautier, de Leconte » de Lisle, de Baudelaire, de François Coppée, de » Sully-Prudhomme, d'Armand Silvestre, de Jean » Richepin, de Maurice Bouchor, de cet admirable » Saint-Amand; Raoul Ponchon et la mienne. Mais » la rime, comme qui dirait, à deux étages, ou à » double menton, la rime exagérée, la rime deux fois » riche, deux fois rimée, n'est véritablement de mise » (relisez les *Odes Funambulesques*, de Banville; les » *Gilles et Pasquins*, de Glatigny; la *Nuit Bergamasque*, d'Emile Bergerat; la *Grive aux Vignes*, de » Catulle Mendès où d'ailleurs j'ai eu soin d'éviter la » rime calembour), n'est, dis-je, véritablement de mise » que dans les odes farces, quand le vers condescend » à la blague lyrique! En les œuvres pas pour rire, » la rime trop riche, ou trop imprévue, est interruptrice de l'emportement, de la tendresse, du sublime. » De même que j'ai blâmé Emile Bergerat d'avoir » dans *Manon Roland* fait rimer, « Dumouriez » » avec « mouriez », je blâme M. Edmond Rostand » d'avoir fait rimer dans la *Samaritaine* : « muriez » » avec « murmuriez ». Il ne faut être drôle que » quand on est décidé à ne pas être sérieux. »

Je vous l'ai dit : petite querelle de ménage à laquelle Rostand eût avantageusement répondu si lui-même ne s'était mis en posture de tomber sous le coup de bien d'autres incartades inexcusables à qui s'inscrit à l'école du Parnasse, où, pour commencer, nous relevons cette définition de la poésie élaborée par Bouilhet et corroborée par Mendès, novateur parnassien :

« L'art existe-t-il, oui ou non? S'il ne faut qu'avoir » beaucoup de chagrin pour mériter le nom sacré de » poète, le digne homme qui vient d'accompagner au » cimetière une jeune et adorée fille unique, n'a plus, » pour dépasser les artistes célibataires, qu'à faire » mention sur une feuille de papier trempée de ses

» larmes, de la douleur qu'il éprouve! Misérable » confusion entre les choses du cœur, qui appar- » tiennent à tous, et la rare faculté de les exprimer » idéalisées par l'imagination! Etre capable de ressen- » tir et plus profondément que quiconque, mais » avoir en surcroît le don inné, puis développé par » le travail, de communiquer *dans une forme par-* » *faite* ce qu'on a ressenti, voilà ce qui est indispen- » sable pour être poète.

Voici donc, sans conteste, toute la théorie parnassienne.

Et plus loin, Mendès, lui-même, écrit :

« Je sais ce qu'on a dit contre la rime, qu'elle » oblige à des détours de pensée, à des torsions de » phrases et qu'elle lasse enfin l'oreille par le retour » de sonorités prévues. Pour ce qui est de la gêne » qu'elle impose, rien de plus saugrenu qu'une » pareille idée. Quel est l'artiste, l'ouvrier poétique, » si vous voulez, vraiment digne de ce nom, qui ne » se soit rendu assez maître du langage, assez bon » ordonnateur des mots, pour que la rime, loin d'être » ce qu'elle semble exiger d'être, ne soit ce qu'il lui » plaît, à lui, qu'elle soit? »

Eh bien, il est vraiment un peu excessif que l'ouvrier poétique qui a pu écrire ceci, se soit, à ce point, rendu assez maître du langage et montré assez bon ordonnateur des mots pour écrire de tels vers :

Avec la reine ayant, comme j'ai dit, couché
(Contes épiques : *La bonne Infante.*)

Elle dit, son œil s'éteint, et sa lampe.
(Contes épiques : *Un miracle de Notre-Dame.*)

que son correligionnaire, Edmond Rostand, digne tout au moins, n'est-ce pas, du titre d'ouvrier poétique, ait *soumis* cette pensée, par exemple : *Oui, ces vers sont très beaux et c'est vrai, le divin murmure de la ramure les accompagne bien* par la trouvaille de ces vers :

Oui ces vers sont fort beaux et le divin murmure
Les accompagne bien, c'est vrai, de la ramure.

Que dans Cyrano de Bergerac, le même, pour exprimer :

Et que nous provoquons tous les blancs-becs qui, sans être gascons, se font admettre, par faveur, parmi les purs gascons que nous sommes,

ose ces vers :

... et que nous provoquons
Tous les blancs-becs qui, par faveur, se font admettre
Parmi les purs gascons que nous sommes, sans l'être.

Une ponctuation même rigoureuse ne peut excuser de telles incartades. Toutes les écoles ont leurs tares, le soleil lui-même a les siennes, et je pense aussi à cet autre soleil dans lequel l'astronome Banville découvrit des taches amèrement reprochées ; je pense à Victor Hugo, accusé, par l'auteur des *Odes Funambulesques*, de faire rimer « Londres » à « fondre », encourant tous les reproches de cet incomparable et méticuleux jongleur.

Je me rends bien compte que j'ai l'air de commettre, à peu de frais, une facile impertinence.

Qu'on n'aille pas se méprendre cependant et penser que je m'attarde à chicaner la gloire des aînés. Le hasard seul me fait choisir ici Mendès et Rostand, et j'ai le regret de croire qu'il m'eût été facile de glaner mes exemples sur le flanc très fleuri du Parnasse, et même irais-je, non vainement, jusqu'à son sommet où trône immarcescible et éternel celui que les poètes de son temps se plaisaient à nommer le Père même de la poésie française. J'y trouverais, circulant autour de ce titan de l'image, en un double monôme éblouissant, un tel cortège de rimes somptueuses ou sobres, étincelantes ou obscures, gaies ou tristes, tendres ou cruelles, fières ou timides, grandes ou petites, religieuses ou profanes, agenouillées ou hautaines, voluptueuses ou chastes — et chacune si harmonieusement accouplées que rien n'en pourrait contrarier le choix. Mais voici cependant, se coudoyant, comme étonnées de cette fortune, et si dissemblables qu'il s'en faut de peu qu'elles ne se chamaillent, des rimes, dont l'une siffle quand l'autre bougonne, chante quand l'autre pleure, rit quand l'autre se lamente. Elles passent : voici

Vénus et inconnus — Pays et Thaïs — Carmen et main — Lesbos et sabots — Praterynnis et infini; et je ne puis m'empêcher alors de songer à ceux-là qui nous interdisent, avec d'horribles sursauts de plume, l'accouplement de — long*s* et violon — arôme*s* et à Rome — airs minable*s* et interminable.

Plus amusante encore nous paraît la règle de l'hiatus qui défend aux poètes l'emploi de mots où la rencontre de deux voyelles inélidables oblige à une espèce de bâillement et gêne la prononciation ! C'est ainsi que bon nombre de locutions usuelles sont bannies de la poésie française classique, telles que : Il y a — tu es — tu as — si on vient — etc., ce pendant que les législateurs parnassiens écriront sans sourciller : Il se réconcil*ia* — Il t*ua*it en aveugle — Le chien qu'elle t*ua* — Un enfant de *Sion* vient à nous par les champs; se permettant ainsi l'hiatus dans le corps du mot comme ils se le permettent avec les mots commençant par un h aspiré dans ces vers, par exemple :

On a peine à haïr ce qu'on a tant aimé (Corneille).
Il attendait la reine au haut de l'escalier.
O hyménée, ô héros.

après quoi ils se détourneront avec horreur de cet hémistiche délicieux de Musset :

O folle que tu es,

Je le répète : est-ce à dire que je pense à railler ici les potentats du Parnasse? Mille fois non. Mais il s'agit, tout au moins, d'un peu se défendre contre leur exclusivisme et leur intolérance. Sans doute, que ceux qui ont planté, sur le sommet d'une colline, l'étendard d'une école, lui fassent les honneurs de la garde, quoi de plus logique, de plus humain, de plus prudent? Et c'est bien ainsi que nous comprenons pourquoi et avec quelle élégante désinvolture, le talent et la gloire d'un Anatole France, que la prose conquit hautement, font bon marché de cette faction et que l'ancien poète des *Noces Corinthiennes*, devenu le premier et le plus fécond des romanciers français, en ballade aujourd'hui hors de sa guérite, en vienne à excuser, que dis-je, à approuver la révo-

lution technique que tentent les symbolistes. Nous savons bien qu'à la belle logique de ce pur écrivain s'oppose celle non moins écrite d'un Charles Baudelaire, et que si France a pu dire : « La poésie de » Boileau et des classiques étant morte, pourquoi la » prosodie de Victor Hugo et des romantiques serait- » elle éternelle ? puisque la prosodie est visiblement » fondée sur l'usage et non sur la nature. » Nous savons, aussi, que l'auteur des *Fleurs du mal* a pu écrire : « Je ne crains pas qu'on dise qu'il y a absurdité à supposer une même méthode appliquée par une foule d'individus différents. Car il est évident que la rhétorique et les prosodies ne sont pas des tyrannies inventées arbitrairement, mais une collection de règles réclamées par l'organisation même de l'être spirituel. »

Soit, mais nous ne pouvons nous empêcher aussi de constater que si Anatole France a toutes les grâces du monde pour faire bon marché de son œuvre poétique, Baudelaire est un poète parnassien qui ne saurait impunément laisser sans les arroser de son éloquence, ni sans les secourir du tuteur de ses principes, ses seules *Fleurs du mal.*

D'ailleurs, deux images s'imposent et, sans doute, chacune aura ses partisans ; c'est, qu'avec ses prosodies et ses rhétoriques, la poésie classique aura toujours l'aspect d'une eau calme ou tumultueuse, ou bouillonnante, ou limpide, mais dont le courant suit le parallélisme de deux quais de pierres ; tandis que la poétique nouvelle serait un fleuve quittant les villes et la rhétorique des rives artificielles pour vagabonder par les champs, dans les plaines, entre les monts où sa verve, libérée d'entraves, dessinera la grâce de ses courbes et la serpentine de sa fantaisie.

Voici d'ailleurs de quelle exquise façon Charles Guérin ayant abandonné le vers-librisme pour la poétique un peu stricte des Parnassiens regrettait ses vagabondages de débutant et le petit ruisseau bleu de sa première verve :

On trouve dans mes anciens vers
Une veine de poésie
Tout ingénieux, avec des airs
De ruisseau bleu qui balbutie...

Or, depuis, j'ai changé son lit
En un canal de marbre lisse
Où la force de mon esprit,
Sans que rien l'interrompe, glisse.

Mais, quelquefois au contact dur
De mes strophes trop ordonnées,
Je souffre d'un regret obscur
Pour l'art de mes jeunes années.

Pour conclure, il serait excessif cependant de dire que tous les rhétoriqueurs du Parnasse ou que les Néoparnassiens ne se sont attardés qu'à la forme et à la volupté des difficultés vaincues. Nous nous en voudrions de croire que les Parnassiens ont toujours sacrifié l'idée à la technique, et que la plupart de leurs poèmes se confinent en des successions de formes fixes susceptibles, à cause de leur vacuité, de lasser par leur monotonie. Nous n'affirmerions pas davantage que tous les poèmes des Vers-libristes sont des monuments de la pensée, où des pierres inégales et de matières précieuses s'étagent, cimentées de génie, pour ériger, sur la plus haute cime qui soit, le temple le plus sévère et le plus parfait de la beauté. Mais nous pensons que des réformes logiques s'imposent, au point qu'il s'agirait de raréfier les lois de la prosodie par la suppression des règles dont j'indiquais, dans le courant de cet essai, les fastidieuses prétentions.

Ce n'est pas que, par l'expression : « Poétique logique », j'entende m'écarter beaucoup des libertés qu'ont innovées les symbolistes. Au contraire, et si je me garde bien de pencher pour l'adoption intégrale de leurs principes, je m'écarte, tout le moins, d'une respectable distance des lois parnassiennes. J'entends situer, entre chacune des écoles qui nous occupent, la poétique que je préconise, avec cependant une tendance marquée vers ceux que, paradoxalement, on dénomma les Décadents. Je pense aussi que les vers-libres ne restent véritablement des vers que s'ils marquent, par leurs césures ou par leurs rimes, le rythme du poème ; que si des mots, voire des assonances, viennent à des distances harmonieuses marquer l'écho d'autres mots.

La Fontaine, dont le vers est certainement le plus harmonieux que nous connaissions, semble avoir réuni, sans outrepasser les droits de la poésie, les plus logiques licences possibles. On peut, néanmoins, le dépasser dans ce domaine, sans pour cela verser dans la cacophonie rebutante de certains pionniers monauts, qui n'ont dû leurs tristes audaces qu'à leur inaptitude du rythme, doublée d'une incurable otalgie. D'autres cependant, et nous en connaissons, choisiront cette forme libérée, parce qu'ils croient la plier plus facilement aux exigences de leur pensée, et que, malgré tous leurs efforts pour en triompher, ils n'ont jamais composé deux alexandrins présentables. Est-ce à dire que cette échappatoire leur réussit? On en pourrait douter. Le Vers-libriste, vraiment digne de ce mètre, n'est pas embarrassé par la forme fixe des Parnassiens. D'autre part, peut-on considérer l'emploi du vers-libre comme une prévarication, un machiavélisme, à cause de son apparente facilité? Que ceux-là qui ont travaillé l'un et l'autre : l'alexandrin et le vers-libre, y répondent; pour nous, nous n'avons jamais bénéficié (en facilité s'entend), de l'emploi de l'une ou de l'autre forme. Mais s'il nous arrive encore, malgré notre réelle sympathie pour l'alexandrin, d'écrire des poèmes en vers-libres c'est que, fatalement, le sujet que nous voulons chanter se rythme et se morcelle malgré nous en des hémistiches et des vers irréguliers, sans toutefois, le plus souvent, se départir d'une parité syllabique favorable à l'harmonie du poème. Or, cela revient à penser que bien des pièces en vers classiques eussent bénéficié d'être écrites plus librement, c'est-à-dire avec une variété de *rythmes imitatifs*, plus aptes à en caractériser le sujet; qu'aussi tel poème, telle idée, telle peinture réclament le vers-libre comme d'autres veulent l'armature géométrique des lois parnassiennes. Il ne faudrait pas s'imaginer que l'emploi du vers-libéré est toujours le faux-fuyant choisi par l'impuissance et croire qu'il est aisé, même quand on possède à fond le métier classique, d'établir musicalement un poème en vers libérés.

Un exemple m'a frappé. Je suis bien obligé de le

puiser chez Jean Richepin (dont je respecte beaucoup le caractère, la vie et le talent), d'abord parce que je n'ai jamais rencontré le cas chez d'autres Parnassiens, et aussi que, malgré l'usage que j'en dois faire, il n'attentera d'aucune façon à l'œuvre maîtresse de l'auteur de la *Chanson des Gueux*. Mais, tout de même, qu'elle ne fut pas ma surprise de trouver parmi ses poèmes où se dressent en un merveilleux faisceau toutes les formes, tous les mètres, de la poétique, d'y trouver, dis-je, un long poème entièrement écrit en vers-libres. Je vous engage à le lire (1). Vous verrez quelle impossession du rythme intérieur, quel malheur dans le choix des rimes, dans le dessin du poème, en un mot, et j'ose le dire, parce que je vais mettre en joie le prévenu, quelle inaptitude au vers-librisme. Certainement Jean Richepin, grand conquérant du verbe et prince du mêtre ne pouvait se refuser d'adjoindre à son royaume la capricieuse province du vers-libre. Elle n'est qu'une imperceptible tache sur la carte multicolore de ses états. Mais la chose est joyeuse, qui nous prouve, qu'après avoir bataillé rudement contre la force montante du vers librisme, cet enrôlé provisoire y ébrêche toutes les facultés de son talent.

Pour terminer, atténuons, par quelque amende honorable, l'outrecuidance que le caractère de cet essai semble révéler, et disons quels furent notre intention et notre but en l'écrivant. Il y a beau temps certes que les Décadents, les Symbolistes et les Vers-libristes se sont affranchis des lois que nous semblons exhumer; aussi, n'est-ce pas à ceux-là que nous pensons en écrivant ces lignes. Mais que la nouvelle génération que rebutte l'inharmonie des licences excessives, l'absence du rythme, de la rime, et que l'alexandrin inspire encore, que ceux-là ne se croient plus astreints à la puérile discipline des purs classiques et n'empèsent pas de lois surannées la dentelle du col harmonieux et souple de la Muse.

MARCEL ANGENOT.

(1) Voir *Mes Paradis*, par JEAN RICHEPIN. — Édition Charpentier, poème L.

LES MOULINS

Que j'aime les moulins, dociles tourbillons,
Panaches orgueilleux ou palmes inclinées,
Mimant, tandis qu'ils broient le blé de nos sillons,
Le drame de notre âme au vent des destinées.

Un cœur ivre de vie ou tremblant de terreur
En leur essor ailé chante, gémit, palpite.
A leurs frissons de joie, à leurs sursauts d'horreur,
On sent bien que la fièvre humaine les habite...

. . . .

A l'heure où les soupirs de la jeune saison
Eveillent le moulin d'une nuit de paresse,
On dirait, s'étirant par-dessus l'horizon,
Des bras voluptueux ouverts à sa caresse.

Sous la pluie, où se noient les hauts épis dorés,
Quand grelottent les nids et qu'expirent les roses,
Les moulins, battant l'air de signaux éplorés,
Maudissent, avec nous, la tristesse des choses.

En la paix des étés, sous l'émail clair des cieux,
Leur labeur semble un jeu léger dans la lumière ;
Sous les zigzags d'éclair, c'est un appel aux dieux,
En grands signes de croix, en gestes de prière.

Mais, après la torpeur des midis accablants,
Au souffle large et pur qu'a légué la tempête
N'est-ce pas qu'un moulin qui reprend ses élans
Paraît danser la ronde, au rythme de la fête?...

Et vous tous, gueux, martyrs, forçats, suppliciés,
Lorsqu'au soir un moulin surgit de la pénombre,
Tordant ses membres lourds, las et crucifiés,
Ne croyez-vous pas voir votre frère ou votre ombre?...

J'aime enfin le moulin, chimérique géant,
Pour le grain merveilleux qu'il offre aux fous sublimes.
Si le rêve, à ses pieds, découvre son néant
De loin, pourtant encore, il flotte sur ses cimes.

. . . .

Que j'aime les moulins, dociles tourbillons,
Panaches orgueilleux ou palmes inclinées
Mimant, tandis qu'ils broient le blé de nos sillons,
Le drame de notre âme au vent des destinées.

GÉRARD HARRY.

CONTES D'AVANT L'AMOUR

II. — Zizine aux Masques.

Zéphirin n'avait point encore fait ses Pâques, et c'était un petit garçon au long cou frêle, aux traits fins, aux cheveux blonds soyeux, quand il habitait chez sa grand'mère, au village, dans la rue tortueuse qui va de l'église à la place.

A la porte pendait un bouton de sonnette en cuivre étincelant comme une tache de soleil. On sonnait, alors s'ouvrait le corridor pavé en damier blanc et noir, et au bout apparaissait le jardin parsemé de grosses boules de verre argenté, haussées sur des trépieds et réfléchissant l'image des passants qu'on voyait subitement, la tête en bas.

Au fond du jardin de géraniums et de giroflées, à travers une clôture de planches d'aubier tordues, mal assemblées et brunies de restes d'écorces, on découvrait la cour étroite d'une autre maison; celle-ci s'ouvrant au loin, dans un cul-de-sac, triste venelle humide, sans plus de jour jamais que si les bornes de pierre et les chaînes rouillées qui la barraient eussent, en même temps que les attelages, empêché le soleil d'y pénétrer.

Or, cette masure, pour la grand'mère de Zéphirin, était juste aussi répugnante à seulement regarder que la fosse à fumier creusée derrière la remise, où la servante tire la paille des garennes et jette les épluchures du ménage. Car elle abritait le cabaret de Catherine Gripia, surnommée Zizine.

Zizine était une femme de haute taille, à grosse tête, aux traits durs. Veuve de trois ou quatre maris, elle montrait sur sa lèvre tant de poils gris et tant de verrues sur ses joues, qu'il apparaissait, dès le premier abord, qu'elle pouvait se passer maintenant d'aucune aide dans ses affaires. Et c'était chez Zizine qu'à l'occasion des grands jeux de balle, tirs à l'arbalète,

tirage de la milice ou carnavals, s'en venaient s'abriter des demoiselles étrangères vêtues de robes clinquantes, coiffées d'éclatants chapeaux à plumes de perroquets, que les enfants en bandes suivaient, dès la station de chemin de fer, jusqu'à la porte basse de la masure de la cabaretière, où elles s'engouffraient.

Les soirs de ces jours de fête, que d'hommes l'on voyait, sur la place, tourner et retourner pour saisir le moment de se jeter en cachette dans la ruelle.

Au fond du jardin de Zéphirin, ces soirs-là, les fenêtres du cabaret étincelaient toutes jaunes de lumières. Et l'enfant se glissait en cachette jusqu'à la clôture. Il avançait la tête dans un interstice des planche torses, et suivait longtemps le jeu des ombres qui se plaquaient devant lui sur les rideaux baissés; tandis que les rires, les fusées de chansons, les fracas de verres brisés à terre, la mêlée des voix disputant et jurant, le faisaient haleter d'effroi. Ses fines lèvres roses, pures comme des roses des haies, frémissaient.

Combien, à ce manège inquiétant, Zéphirin passa-t-il de longues heures, au fond du jardin calme inondé de lune blanche? Combien le petit garçon, au fond du jardin où la brise nocturne murmurait dans les syringas, passa-t-il de soirées fiévreuses à écouter le vacarme des hommes ivres?

Et, à chaque fois cependant, comme son cœur battait quand la porte de la cour du cabaret venant à s'ouvrir, giclaient, avec une nappe de lumière crue, dans toute leur force, les bruits de l'intérieur confondus!...

L'homme alors s'avançait en titubant. Butant aux débris des dalles descellées, il marmottait et hoquetait. Puis, immobile devant la muraille, et se tenant d'une main, il oscillait longuement sur ses bottes à la façon d'un pieu foncé dans de trop molle argile.

A son tour se montrait aussi un petit homme aux jambes cagneuses et aux longs bras. C'était Pierre, un nain au visage carré et à la tête énorme, l'ami de Zizine. Dans la cour obscure, il vaquait souvent seul, à l'aise ainsi que chez lui, comme une araignée

gigantesque. Ses yeux luisants avaient tôt découvert le visage pâle du petit Zéphirin encadré dans la clôture. Claudicant, le nain alors s'approchait. Riant et gloussant d'une voix profonde, il saisissait la main de l'enfant. De son index, lentement, doucement, il grattait la paume au milieu, avec des mots bizarres qui semblaient des bribes d'incantation ou de chansons de bébés qu'on porte encore sur les genoux :

Chourisette a fait son nid
Avec un p'tit fétu d'estrain...

Mais bientôt, sous l'ongle crochu et tenace, grattant plus fort, grattant toujours plus fort, enfin l'enfant, secoué de rire, s'arrachait à l'étreinte ; et gesticulant, comme pour secouer de sa main tout un nid de fourmis chatouillantes, il s'enfuyait. Et Pierre le Nain rentrait dans le bouge.

Ainsi les relents de l'orgie, en se répandant par bouffées, venaient inonder le petit Zéphirin, quand il n'avait encore que des yeux pour voir et rien que des oreilles pour entendre, le doux petit garçon qui piétinait, au long de la clôture, les carrés des pures reines-des-bois fleuries de blanc sur leurs collerettes étoilées !

Cependant un jour, réunissant toutes ses forces dans un coup d'audace suprême, notre gamin élargit l'entre-bâillement de deux piquets et passant au travers, se trouva dans la cour du cabaret Zizine. Oui, il marchait sur ces dalles réduites, par les ivrognes, en mille morceaux sertis dans la terre noire ; il touchait la planche de chêne et la pierre carrée fixées pour les quilles d'un ancien jeu de « bouloir ». Et voici le robinet de plomb toujours gouttant de la fontaine usée, branlant au mur sur son tuyau tordu en façon de pied de vigne.

C'était un clair matin, et toutes les fenêtres étaient au large. Une pierre roula sous les pieds peureux du gamin. La veuve aux verrues poilues, dans sa chambre de derrière, préparait le dîner. Au bruit, elle leva la tête de ses casserolles et aperçut le garçonnet qui s'approchait en manière de jeune chat vagabond,

enjoué et sans but : il vient on ne sait d'où, si léger que le vent le pousse sur le côté, la queue presque en avant; si menu qu'il fait : « frrrtt ! » et s'épeure pour une feuille qui roule à terre.

« Hé! qui voilà? » cria joyeusement la cabaretière Zizine aux moustaches grises. « N'est-ce pas mon gentil petit voisin? Zéphirin de la maison de là-bas?... Si!... C'est l'enfant de la maison blanche!... Entre donc, entre, mon petit garçon!... Entre donc! »

Zéphirin entra. Il s'assit. Elle lui offrit un verre de sirop de groseilles dans une chope de verre épais. Et ils demeurèrent quelques temps à se sourire en silence comme deux enfants qui font connaissance, sur un banc de la promenade. Elle caressait la tête du garçonnet, rajustait son col blanc à dentelles, et faisait bouffer sa lavalière de soie bleue à pois blanc. Elle tendait sa veste en la tirant dans la ceinture, pour que tout fût bien, ce pendant que l'enfant admirait ici l'ordre des choses nouvelles à ses yeux.

Car en la pleine lumière du matin, rien ne répondait, dans la chambre de Zizine, aux soirs de désordre et aux heures de cris sauvages où les lampes couraient aux fenêtres de l'étage. Zéphirin ne pensait plus à ces choses de la nuit. D'ici par la fenêtre ouverte, il reconnaissait au loin, entre les touffes vertes des arbustes, la maison de sa grand'mère, le toit d'ardoises et les petites lucarnes rondes de son grenier. Et tout lui semblait nouveau, joyeux et étincelant.

« Viens, lui dit la veuve au bout d'un moment. Viens en haut. Je te montrerai des objets qui nous feront rire! »

L'escalier de l'étage était encagé en une tour certainement aussi vaste, à elle seule, que la moitié de la maison tout entière. La lourde porte en bois fruste, garnie de clous caboches, s'ouvrit en criant. Les marches abruptes étaient si serrées autour de la vis, que le gamin, pour les gravir, sautait à quatre pattes.

En haut, c'était une chambre badigeonnée d'une chaux très bleue, et pavée de briquettes posées de champ, en bâtons rompus, alternativement gris et

roses. A un mur, une image grossièrement coloriée montrait les portraits des brigands de la Bande-Noire, dont les exploits tout chauds, et récemment clôturés par la guillotine, faisaient encore, dans les campagnes, l'effroi de la veillée.

La cabaretière s'agenouilla à terre. De dessous le lit, elle tira deux longues caisses de carton.

Ah, mais! Regardez Zéphirin tournant à petits pas dans la chambre!... Ce visage rose, ce n'est plus que des yeux! Ses narines, ses lèvres, ses deux dents palettes, au devant de la bouche, comme elles rient dans l'attente de ce qui va venir!

Une boîte était pleine de fleurs de papier, montées en couronnes de toutes les couleurs, et ornées de longs rubans plissés. C'étaient les restes d'un ancien commerce de Zizine. Elle avait jadis vendu de ces guirlandes aux miliciens, les jours de tirage au sort. Ils les attachent à leur casquette de soie. Ceux qui eurent bonne chance s'en payent, l'une sur l'autre, des tas hauts comme des turbans. Sur les têtes, les flots de rubans volent et éclatent, en donnant, aux visages basanés des paysans et aux faces haves des mineurs, l'air de sauvages ornés pour la guerre.

Les noires, les funèbres couronnes de roses noires, elles sont pour les malchanceux, ceux qui « iront soudards » à la guerre pour le roi. Mais aujourd'hui, malgré le sort mauvais, c'est fête. Ils veulent danser malgré l'avenir même. Ils s'arrachent aux bras des vieilles mères qui pleurent, sur leur poitrine, le départ de demain...

Bientôt, dans la chambre de Zizine, le lit se trouva couvert de ces roses de papier brillant; bientôt le pavement en fut jonché. Les plus fraîches, les plus dorées, la vieille les posait sur la tête du petit Zéphirin. Elle les passait à son cou, comme des colliers; les liait à son ventre en guise de ceinture et les chargeait à ses épaules. Et lui, il fermait les yeux dans sa joie, rougissant et palissant tour à tour.

Tout à coup, sur ses cheveux gris, Zizine se posa elle-même une large guirlande de fleurs sombres, dont les rubans noirs tombaient sur son corsage, comme des ornements de deuil. Alors, levant les bras,

tordant la bouche, devant l'enfant, elle se mit à chanter d'une voix d'homme qui a déjà beaucoup bu et beaucoup chanté aujourd'hui, et qui est triste en son cœur :

Soldat, quand tu partiras,
Ne pleur'ras-tu pas en quittant ta mère?...

la chanson des miliciens des villages.

La première vidée, la cabaretière porta la seconde caisse sur le coffre devant la fenêtre, et le couvercle fut levé. C'étaient des masques, et, aux yeux de l'enfant, du même coup, une foule rugissante et folle, bariolée de toutes les couleurs, bondit, et traversant le plancher, trouant le plafond, s'éparpilla comme une pluie parmi toute la maison. Et cet élan fut presque le renverser. Tournant sur lui-même, il se mit à pousser des cris, à galoper en cercle dans la chambre, en revenant se pencher sur la caisse béante pour revoir encore ces visages de carton ; et alors, sur ses pieds il dansait plus haut.

Ces masques de carnaval étaient, en hautes piles, emboîtés les uns dans les autres, en sorte que cette caisse, d'ailleurs large et profonde, en contenait des centaines. Zizine les tirait un à un. Ses doigts, voyez, semblent se tremper dans une pâte magique, et jeter à la lumière ces faces coupées de rire jusqu'aux oreilles. Ces yeux ronds, ces nez en bec de poulet, ces pommettes ossues, ces bouches hurlantes, ces lippes trouées de crocs féroces ! Pour Zéphirin, le petit garçon extasié dans les roses de papier, la cabaretière du bouge des houilleurs fait lever la foule baroque de tout un Mardi-Gras qui gitait sous son lit.

Voici la moindre chose qui puisse jamais être appelée visage humain, matière qu'on n'a pas achevé de pétrir, où le nez est à peine un nez, le menton un menton ; et où les os du front ne tiennent encore que des ténèbres bestiales. Voici l'horreur contraire du pif monstrueux rattaché, à même les oreilles, en un groin finard, immonde et cruel, sous deux trous de vrille qui sont les yeux mêmes de la luxure. Des foules

se déroulent de beaux masques saugrenus, mi-partis bleus et jaunes, rouges et verts, où chaque moitié se moque de l'autre. Voici des expressions solennelles de vieux rois majestueux et tristes en leurs barbes de chanvre; des mentons en galoches toquent des nez crochus de sorcières édentées; des visages d'un tendre ovale, aux joues pures et lisses de cire incarnat, sourient comme les valets de cœur des cartes à jouer. Ils demeurent impassibles et jolis devant des êtres de cauchemar, blafards comme la lune, et parmi les rictus de diables rouges aux dents acérées, tenaces et moqueuses.

Sans relâche et pressés, voilà les masques qui agitent leurs défroques aux yeux de l'enfant. Ils tournoient dans la chambre, sautent par-desus le coffre et cognent aux carreaux de la fenêtre.

Sous la couronne de fleurs noires qu'elle a conservée sur sa tête et dont les rubans flottent sur son caraco d'indienne, la vieille Zizine se noue un jeune et mignon visage de carton éclairé d'un rire aussi frais que le rire des clochettes du muguet. Au petit Zéphirin elle attache un nez immense, un pif formidable et comme empourpré par un coup de soleil.

Voyez! Les yeux de deux amis, derrière leurs masques, comme ils brillent de vrai plaisir! La vieille et l'enfant se prennent par les mains et se mettent à danser en rond par la chambre. Chaque fois qu'ils passent devant la glace, ils adressent des révérences et crient des saluts à leurs images.

Tout à coup Zizine éclate de rire, arrache ses roses de papier, jette son joli minois postiche. Mais elle veut que Zéphirin conserve les belles choses qu'il porte. Encore tout adorné, elle l'aide à descendre. Dans un raide escalier, un si beau nez et si brillant est fort gênant pour voir où l'on pose les pieds. Zéphirin se trouve brave comme Riquet à la Houppe quand il va paré pour ses noces. Son nez de carton verni, par maintes fois, lui semble piquer au ciel même.

Enfin, la cabaretière s'excuse de devoir achever la préparation de son dîner. Bien doucement elle dit au revoir à l'enfant. Lui, déjà, l'aimait aussi. Il se jette

dans ses bras, et sans avoir peur de la moustache et des verrues de la vieille, ni cure de son masque, il embrassa tendrement la Zizine du bouge des houilleurs qui fait l'horreur du village.

En son accoutrement de mascarade, Zéphirin ensuite s'en retourne. Il franchit comme il peut la barrière de planches et les plates-bandes du jardin de sa grand'mère.

Or, l'aventure avait duré là-haut, et il était, de longtemps, passé midi. La maisonnée s'était mise à table, en se demandant où, diantre, pouvait encore être à cette heure le petit gamin? Et voilà qu'il apparaît tout à coup empapillotté de rouge et de jaune. Il gambade, secouant la tête pour montrer son faux-nez; et, à la façon d'un cochet paradant sur ses ergots, il essaie une voix de fausset qui doit, à son idée, faire peur à sa grand'mère elle-même. Mais on n'a point peur de lui. Loin qu'on s'enfuie à son apparition, on l'appelle. Il doit s'approcher et expliquer d'où il sort en cette tenue.

« Oh!... Oh!... Quoi? Où?... » s'écrie grand'-maman aux premiers mots de Zéphirin. « Quoi? Tu viens du cabaret du Cul-du-sac! Tu viens de chez Zizine? Malheureux! Que dis-tu?... Tu as dansé, tu as dansé avec des masques?... Plus de cent masques?... Et des couronnes de papier?... Vous étiez plus de cent?... Et toi aussi?... Tu dansais avec la cabaretière?... Il y en avait plein la chambre et sur le lit?... Et sur le lit?... » répète la bonne femme épouvantée. « Seigneur, c'est à huit ans qu'un enfant est entraîné à de telles horreurs? Mais c'est un crime! Il n'y a donc plus de police?... Et toi, petit malheureux, petit malheureux!... »

On conduisit Zéphirin à sa chambre et on l'enferma. Effrayé du tumulte qu'il avait soulevé, sans comprendre il pleurait.

Mais il ne pleura qu'un petit temps. Bientôt, monté sur une chaise devant la glace, il se mit lui-même à se faire peur et à se faire rire à la vue de son faux nez. A la longue, doucement, il s'endormit. Il s'éveilla dans le plein jour encore. Sa grand'mère était penchée sur lui et l'embrassait, comme elle

l'embrassait après une maladie et comme s'il venait d'échapper à un terrible danger.

La clôture de lattes au bout du jardin de grand'-mère fut changée en un haut mur de pierres. Mais déjà l'enfant ne devait plus oublier la maison de la ruelle du Cul-du-sac qu'il avait vue, par tant de nuits, pleine de lumière et résonnant du vacarme de la danse des hommes. Il ne devait plus oublier la chambre au grand lit où une foule fantasque, sous les masques et les couronnes, avait sauté autour de lui, au commandement de la maîtresse du bouge où les houilleurs et les cloutiers allaient danser et casser des carreaux. Il se souvient de Zizine qui le caressa si doucement de ses fleurs de papiers multicolore. Il se souviendra toujours de la vieille réprouvée qui lui montra un petit coin de cœur si frais et rose...

LOUIS DELATTRE.

ENQUÊTE

sur la

LITTÉRATURE NATIONALE

INTERVIEW DE M. IWAN GILKIN.

A une époque où le problème d'un art et d'une littérature vraiment belges, divise nos écrivains, il m'a semblé intéressant de recueillir ici quelques conversations avec les plus en vue d'entre eux.

Les deux questions auxquelles ils ont bien voulu répondre sont celles-ci :

1° EXISTE-T-IL UNE AME BELGE ET S'EST-ELLE MANIFESTÉE EN LITTÉRATURE?

2° DANS CE CAS, QUELLES SONT LES PERSONNALITÉS DE NOTRE LITTÉRATURE NATIONALE QUI SONT A CE POINT DE VUE LES PLUS CARACTÉRISTIQUES?

C'est de M. Iwan Gilkin, le maître incontesté de *Savonarole*, le poète de *Prométhée* et de la *Nuit*, lauréat de l'Académie française et titulaire du *Prix triennal de littérature dramatique*, que je commence aujourd'hui par recueillir l'opinion.

Au fond d'un quartier dont la paix évoque un peu le calme de Passy ou d'Auteuil, dans une rue silencieuse, une maison plus pacifique encore.

C'est là que, par une soirée de septembre, où l'eau tombait du ciel comme d'un arrosoir, et où le vent vous décoiffait à chaque coin de rue, je suis arrivé, comme en détresse, chez M. Iwan Gilkin.

Je lui avais demandé un entretien sans en préciser le motif; il m'avait prié de passer chez lui ce samedi, vers neuf heures...

Le bureau du maître... la chambre est vaste, d'une simplicité un peu austère, et qui le serait peut-être davantage, si aux murs on n'apercevait pas quelques photographies de tableaux (un Saint Sébastien, entre autres) qui donnent la nostalgie de la chère Flo-

rence... Un fauteuil. Des chaises comme dans une salle de chapitre. Des livres rangés sur des rayons jusqu'à la hauteur des cimaises, et dans le fond deux immenses bibliothèques que sépare une cheminée sur laquelle s'alignent des portraits d'amis. Une table de travail immense et assez basse, jonchée de caisses de cigares et de paquets de cigarettes... Aucun papier n'y traîne. C'est, décidément, ici le domaine de l'ordre et de la paix.

M. Gilkin survient, et le sourire aux lèvres, — celui du bon accueil — me tend les deux mains d'une sympathie bienveillante... L'auteur de la *Nuit* est un homme doux et affable, et, vraiment, on ne se doute pas à le voir que c'est lui qui a tordu naguère si cruellement le cœur de l'homme dans les crispations de la haine, ou de la douleur...

Quelques paroles aimables... On apporte le thé... M. Iwan Gilkin allume un de ces grands cigares *sableux et noirs* qu'approuverait M. Maurice Barrès, et que fument les gens graves qui veulent rester longtemps à rêver sans se déranger.

De but en blanc, j'expose l'objet de ma visite. Mon hôte se redresse comme quelqu'un en cas de légitime défense. — « Une interview? Vous n'y pensez pas?... » Et je rougis... « Est-ce un crime de lèse-hospitalité? » L'attitude de mon interlocuteur est péremptoire... Il n'y a pas à y revenir... Nous nous mettons à causer cependant et de choses bien différentes, telles les cigarettes égyptiennes, le théâtre de l'Œuvre, la représentation de Saint-Wandrille, d'où le maître revient d'avoir accompli son petit pèlerinage, l'œuvre à paraître d'un commun ami : M. Albert Giraud...

— Oui, dis-je, Giraud est un poète français dans toute l'acception du terme, et exclusivement.

Je ne pensais pas le premier mot de cette affirmation, naturellement, mais j'espérais ainsi provoquer un peu de discussion, au moins sur la question qui m'amenait...

Iwan Gilkin ne répondit que par un sourire. Deux ou trois fois encore j'essayai de le remettre sur la voie de l'interview... Il me glissa de nouveau

entre les doigts... « Il tient un peu de l'anguille », me dis-je...

— J'ai rencontré Carrington, cher monsieur. Il m'a dit vous avoir commandé un livre sur Verhaeren.

— En effet, me répond M. Gilkin.

Verhaeren. Mon prétexte était trouvé!... Je ne le lâchai plus cette fois...

— Il y a, repris-je, une question Verhaeren dans la littérature... Naguère les Parisiens aimèrent ces poèmes discordants et épileptiformes un peu comme ils se complurent au spectacle de la danse du ventre ou des Aztèques...

Je savais la sympathie de l'auteur de la *Nuit* pour l'auteur des *Flambeaux noirs*; aussi ces quelques clichés, volontairement incisifs, produisirent-ils l'effet désiré...

— Verhaeren, me dit M. Gilkin, est aujourd'hui le plus lu des poètes de langue française... Tout comme Maeterlinck, il s'est créé un public slave, germain et anglo-saxon, aussi nombreux que son public latin. Son grand mérite est d'avoir rendu dans une langue latine son rêve flamand, et d'avoir été, comme l'est du reste Maeterlinck, un point de contact entre le nord et le sud de l'Europe, entre les Germains et les Latins... Maeterlinck et lui, faisant cela, s'affirment Belges bien nettement... Mais vous prenez des notes?...

— Sans doute, cher monsieur. Ceci ne fait-il pas partie de l'interview?...

— Oh, vous êtes exaspérant! Enfin, puisque vous y tenez, je vais vous parler de l'âme belge..., bien succinctement, sachez-le, car cette question me préoccupe depuis dix ans, et vous comprenez qu'il m'est difficile de vous dire en quelques minutes tant de choses... Sachez pourtant qu'en vous montrant Verhaeren et Maeterlinck comme deux jonctions entre l'esprit latin et l'esprit germain, je ne fais qu'appliquer à la littérature la thèse historique du professeur Pirenne...

La Belgique, nous dit cet éminent historien, n'est pas une création de la diplomatie, comme générale-

ment on se l'imagine... Elle est au même degré que la France, l'Espagne ou l'Angleterre, bien que circonscrite par des frontières moins définitives, une œuvre naturelle... Les deux races qui la peuplent sont, l'une et l'autre, les postes avancés de deux mondes opposés..., deux populations de frontière... Et, à cause de leur situation géographique, c'est la Flandre qui subit jadis le joug de la domination française, et la Wallonie qui subit celui de la domination allemande... L'une et l'autre tendent à s'affranchir de plus en plus, et finalement y parviennent. La Belgique naît ainsi de l'alliance de deux races dont la fonction économique, qui découle de leur situation, est en somme commune : faciliter les échanges entre le monde latin et le monde germain. Leur fonction intellectuelle est parallèle à leur fonction économique... Notre littérature, d'ailleurs, est solidaire de la peinture, qui est aussi un art de fusion et d'alliance entre deux mondes... Cela vous étonne? Mais voyez les exemples : Où donc Rubens a-t-il été apprendre à composer, si ce n'est en Italie? Où donc a-t-il appris à peindre, si ce n'est à Anvers? Songez à Van Dyck, qui porta en Angleterre un art admirable, né de la fusion de la beauté savante de l'Italie et du naturalisme des Flandres.

Mais, savez-vous que la Basilique, peinte par les frères Van Eyck, dans l'*Annonciation* qui se trouve à l'*Ermitage*, est une basilique italienne?... Savez-vous que c'est au contact du faste des ducs de Bourgogne et de leur cour, si éminemment française, qu'ils ont développé leur art, ces artistes de sang germanique?

Que dites-vous d'apprendre que Roger Vander Weyden, ce grand peintre « flamand », était un Wallon, un Tournaisien, presque un compatriote de notre ami des Ombiaux et qu'il s'appelait en réalité de la Pasture?... Et Sluters, ce remarquable sculpteur, qui peupla de ses œuvres la Bourgogne et l'Anjou, n'était-il pas Flamand? Albert Giraud ne s'appelle-t-il pas Kayenbergh? Stijn Streuvels ne porte-t-il pas un nom des plus français : Frans Lateur?

Croyez-moi, chaque fois que la Belgique a été grande, elle s'est révélée un véritable truchement entre l'esprit latin et l'esprit germain.

Qui donc a fait admettre la Renaissance dans le nord de l'Europe? Erasme, un Belge encore... Je puis multiplier mes exemples à l'infini.

C'est donc un rôle analogue à celui d'Erasme et de Rubens que jouent aujourd'hui Verhaeren, Maeterlinck et leur génération merveilleuse.

— Et Rodenbach? objectai-je.

— Rodenbach? Mais sa sentimentalité n'est pas française pour un sou... C'est un doux, un maladif, mais un Flamand... Verhaeren est un rural... Rodenbach est un provincial... L'un est celui des champs et des villages, l'autre celui des petites villes.

— Voilà pour les poètes... Il nous reste à parler du roman.

— Ceci, monsieur, est de beaucoup plus délicat... Le roman belge est en général trop descriptif ou trop lyrique... Peu d'entre nous savent donner un fondement psychologique à un livre... L'un de nos compatriotes, pourtant, y est parvenu... Je veux parler de M. Henri Vignemal. Le *Fruit défendu* est, je me hâte de vous le dire, un livre bien ordonné, charpenté..., un livre qui a une colonne vertébrale, ce qui est rare chez nous. Dans ses ouvrages précédents on pouvait parfois critiquer la langue. *Méprise tragique*, un roman d'ailleurs remarquable, débute ainsi : *L'Escaut est plein d'un calme majestueux. Anna regarde le fleuve. Elle travaille à un ouvrage de mains qui, n'occupant que ses doigts, laisse trop de liberté à son esprit où les inquiétudes fermentent.*

Dans la suite, l'auteur a abandonné cette langue trop belge, hélas! pour le vrai Français.

— Et Lemonnier?

— Lemonnier, par la richesse de son coloris, rappelle Rubens... Pour moi, je l'aime surtout dans ses œuvres les plus simples. *Le petit homme de Dieu* est une œuvre exquise, une idylle délicieuse, tout imprégnée des sentiments de l'âme belge.

— Et les conteurs?

— Delattre et des Ombiaux sont de merveilleux évocateurs du monde wallon... Ils se distinguent par leurs facultés pittoresques... Avez-vous lu le *Roman du chien et de l'enfant*? Quelle petite merveille! Et j'allais oublier de vous parler d'Eekhoud et de Demolder qui sont deux peintres hors pair de la vie flamande... La *Route d'Emeraude*? Est-ce évoqué! Et *La Nouvelle Carthage*! les *Milices de Saint-François*! Tout le vigoureux naturalisme flamand est là!

En somme, encore dans le roman, nous remarquons mieux qu'autre part cette âme de transition dont nous parlions.

— Et le théâtre?

— Ceci est en terrain dangereux! très glissant! Nous n'avons pas encore à proprement parler trouvé de théâtre national. Le succès de *Kaatje*, de M. Spaak, en est peut être un avant-coureur...

En tous cas ce sera un théâtre d'Action lente, souvent encombré de lyrisme, qui se manifestera peut-être dans des spectacles historiques d'une allure pompeuse...

— Maeterlinck!

— Lui encore! Il s'est montré dans son théâtre, surtout un évocateur... Il a transposé dans des paysages de primitifs les âmes simples qu'il a observées dans les villages des environs de Gand. Parfois avec un réalisme remarquable...

— Maeterlinck, réaliste?

— Par moment. Je faisais allusion à tels passages de la *Princesse Maleine*!

— Quel dommage! Le paradoxe eût été délicieux!

— Vous trouvez ?

— Et *Savonarole*, est-ce une œuvre belge?...

— Pas plus que les *Etudiants russes*, me dit M. Gilkin avec un sourire... J'y ai gardé évidemment mon tempérament de Belge... Mais, voyez-vous, les artistes peuvent doser le caractère national de leurs œuvres... Ainsi, tenez, notre ami Valère Gille... Vous a-t-il lu son *Sire de Binche*? C'est une action très française dans un vrai jardin de Breughel... Je suis sûr qu'il ne s'en doute pas... En somme, au

point de vue du théâtre, notre attitude doit être expectative... Nous ne pouvons rien dire encore... quoique l'avenir soit à l'œuvre qui recherchera et précisera le mieux la constitution foncière du caractère national...

Et M. Iwan Gilkin continue à me parler de toutes sortes de choses également attachantes... Les anecdotes pleuvent..., les cigarettes succèdent aux cigarettes... Aussi est-il tard quand je dois m'arracher à la conversation de cet esprit subtil et charmant...

Il se lève, d'un geste effleure les cheveux sombres qui découvrent son front large, d'où rayonne la pensée, rajuste son pince-nez qui précise le regard de deux yeux qui seraient glauques, et me congédie cordialement.

Interview de M. Georges Eekhoud.

M. Georges Eekhoud n'a pas l'intellectualité un peu froide de M. Iwan Gilkin... C'est un évocateur enthousiaste et passionné de nos villes et de nos campagnes, un admiratif... Il aime les couleurs et les formes, autant que les idées, et tire parti des mots dont il connaît les plus étonnants secrets, aussi volontiers que des faits.

Une conversation avec lui sur l'âme belge ne pouvait être que très pittoresque, l'auteur de la *Nouvelle Carthage* étant le plus puissant de nos conteurs et de nos romanciers nationaux, en même temps que le plus intense et le plus Français (*je parle de la forme*) de nos écrivains.

Je l'ai rencontré dans son vestibule, en toilette de travail... Un costume de pilou vert-olive; une chemise largement échancrée sur un cou musculeux qui accentue encore la puissance de la physionomie volontaire et charnelle qu'on connaît au maître, et qu'idéalise un peu l'éclat de deux yeux très bleus.

— Je sais ce qui vous amène, mon cher ami... Albert Giraud m'a parlé de votre enquête... Donnez-vous donc la peine de monter dans mon cabinet.

Je m'exécute : le bureau de M. Eekhoud est plus

sombre et plus étroit que celui de M. Iwan Gilkin.

Tout révèle ici l'activité... Le travail de M. Eekhoud doit être plus physique que celui de l'auteur de la *Nuit*. Plus intense aussi, sans doute...

Le maître ne se refuse pas à l'interview, et même sans attendre ma question, sans s'être assis, commence à me parler de mon Enquête...

— Vous faites de bonne besogne en précisant à jamais ici des faits et surtout des mots qui sont une source de discordes et de malentendus parmi nous... J'avais déjà, en 1905, inaugurant la série des conférences au Kursaal d'Ostende, parlé de l'*âme belge*, et donné à ce sujet certaines notions dont les polémistes auraient dû se souvenir (1). Loin de vouloir proclamer l'indépendance de notre littérature vis-à-vis de la langue de laquelle elle se sert et grâce à laquelle, au fond, elle existe, je me suis contenté de mettre en garde la plupart de nos écrivains contre le dangereux miroir aux alouettes qu'est le boulevard parisien, où ne règne comme esprit que le persiflage, et comme profession de foi littéraire que le mépris le plus absolu de toute personnalité artistique, et de toute œuvre qui ne soit pas médiocre...

— Ecrivains français de Belgique, nous sommes en droit d'être Belges autant que Barrès d'être Lorrain, Tailhade d'être de Toulouse, Renan d'avoir été Breton, Barbey d'Aurevilly d'avoir été Normand... En somme, je crois surtout à ce que Taine a appelé l'influence du milieu... Mais il est évident qu'écrivains français, de Belgique, ou de Bretagne, ou de Languedoc, ou d'ailleurs, le premier de nos devoirs est de rester Français, c'est-à-dire de nous servir de la langue qui est l'Héritage que nous ont laissé Rabelais et Villon, et Ronsard autant que Montaigne, et Jean-Jacques, et Voltaire, et le Prince de Ligne, et Chauderlos de Laclos. Cette langue est, d'ailleurs, le plus merveilleux des instruments... Voyez Anatole France, dont je suis un fanatique! Comparez-le à J.-K. Huysmans que j'admire! Ne s'affirment-ils l'un par l'autre, je vous le demande?...

(1) Conférence publiée dans *La Belgique Artistique et Littéraire* d'octobre 1905.

Toutes les nuances s'expriment dans notre langue, et combien merveilleusement, sans que sous un prétexte quelconque on la mutile.

— Et croyez-vous, mon cher maître, à l'existence d'un caractère vraiment national qui se soit manifesté dans la littérature ou dans l'art?

M. Eekhoud semble éviter ma question.

— Tout ce que je puis vous affirmer, me dit-il, c'est que les deux races qui peuplent la Belgique sont en voie de fusion, ou tout au moins qu'il se forme dans nos grandes villes une caste participant des deux races... Je connais mieux qu'aucun autre les paysans des Flandres... Mme Eekhoud et moi, nous en avons souvent étudié pendant de longues heures, en Campine... Eh bien, je vous assure que jamais je ne les ai trouvés adversaires des Français... bien au contraire...

— Pourtant, le mouvement *flamingant* s'accentue dans nos villes, si pas dans nos campagnes.

— Ce mouvement a sa raison d'être... On aurait tort de n'y voir qu'une menée d'ordre plutôt politique et provoquée par les intérêts de quelques arrivistes. Ainsi, Anvers, ville essentiellement flamande, est aussi une ville de culture française. On y lit énormément, je crois même qu'on y lit plus de livres français qu'à Bruxelles, et, même, qu'on y parle le français plus correctement... J'ajouterai que notre langue y est mieux connue et que les flamingants lettrés y connaissent tous les bons auteurs français à commencer par ceux de Belgique... Les Français y sont bien plus sympathiques que les Allemands qui la peuplent... Les Allemands, à Anvers, ne sont qu'une nécessité commerciale... Les Français y sont une nécessité intellectuelle... En somme, il nous faut aimer notre patrie, parce qu'elle est admirable, mais nous devons l'aimer dans une langue correcte et pure. A chacun de choisir son meilleur moyen d'expression. Pour ceux qui ne veulent pas du français, n'y a-t-il pas le flamand? La littérature flamande est aussi active que la nôtre, bien qu'elle retarde un peu sur elle .. *Van nu en straks*, la revue des jeunes, a réalisé, mais après, un programme identique à celui de notre *Jeune Belgique*. Les conteurs flamands

ont un peu refait l'œuvre de Lemonnier et la mienne d'ailleurs. Il y en a de merveilleux : Stijn Streuvels, Cyriel Buysse, De Meyere, Baekelmans, Six... Mais Guido Gezelle, quelle poète!

— Nous voici aux personnalités, dis-je!

— Mon Dieu, mon cher, excusez-moi de n'en citer que quelques-unes. J'en oublierai évidemment... On me pardonnera... Pour le roman, Lemonnier s'est montré un réaliste de première force... Mais c'est surtout Krains qui est parvenu à dégager le mieux les caractères de notre pays! Son roman : le *Pain noir* et son dernier livre : *Figures de notre pays*, sont des merveilles... Mon vieil ami Demolder est aussi un évocateur prestigieux, un transpositeur plutôt qu'un créateur proprement dit, mais quel lyrisme, quelle sensualité, quelle bonhomie savoureuse; Demolder, c'est du Hals et du Jordaens en littérature!... Puis pour la Wallonie, Delattre, plein d'humanité et de délicatesse... des Ombiaux, dans une note plus superficielle, moins directe, mais charmante...

En somme, tout cela c'est de la description... Tant mieux, d'ailleurs, car généralement c'en est de bonne... Ce qui importe avant tout, voyez-vous, c'est la personnalité d'un chacun, sa *vision spéciale*... J'allais oublier de vous signaler Courouble, qui réalise une très curieuse note d'humour...

— Et les poètes?

— Les poètes?... Je ne puis vous signaler que ceux que je relis souvent... Je suis d'assez loin le mouvement poétique. Je lis souvent Séverin, dont la musicalité wallonne me séduit... Je le lis par réaction. Giraud, qui est un admirable décoratif à la manière de Leys et de De Braekeleer... en même temps qu'un chanteur de la race des Ronsard et des Desportes... Ce Flamand, par sa sensualité puissante, est pourtant bien Français par son aristocratie nostalgique... Et Verhaeren, plus démocrate, ébloui par l'avenir, comme Giraud l'est par le passé. Verhaeren, qui est, lui aussi, un lyrique puissant.

— Et le théâtre?

— Maeterlinck, certainement — Verhaeren et Gilkin, peut-être... Il faut attendre.

Et pour terminer l'entretien, M. Eekhoud me lit une merveilleuse page de son prochain livre : *Les libertins d'Anvers*, page qu'il me semblerait téméraire d'évoquer ici... Elle est tout simplement empoignante de pathétique, d'évocation, d'intensité vitale... Je ne puis pourtant ne pas signaler ici l'endroit où il nous montre que la richesse et la prospérité d'Anvers furent grandement influencées par Venise et par Florence...

— Remarquez, me dit le maître, les sympathies latines...

— Je les note avec joie, lui dis-je, en serrant sa main loyale et vénérée.

Un dernier regard sur le mémorable portrait de *Max Waller*, que peignit jadis M. Henri de Groux, sur un Laermans qu'on devine dans l'ombre, sur tel autre Jacob Smits... et surtout des reproductions, du Tintoret, de Murillo et de Velasquez, et je m'en vais en me disant que décidément les partisans de l'âme belge, tels que M. Gilkin et M. Eekhoud, aiment surtout l'art italien.

***

P. S. — J'ai reçu coup sur coup ces deux lettres de M. G. Eekhoud, que je m'empresse de publier.

Mon cher Ami,

Pour ne point froisser des susceptibilités respectables, voulez-vous ajouter aux poètes que je cite : Max Elskamp, un fra Angelico flamand; feu Van Lerberghe, Hannon, Gilkin; parmi les nouveaux jeunes : Victor Kinon et Thomas Braun. Aux romanciers, adjoignez, please : Garnir, Glesener, sans oublier le Picard des Scènes judiciaires. — *Et aux gens de théâtre, le subtil et à la fois ingénu Maubel, le Gilkin d'*Étudiants russes, *et de* Savonarole *; le théâtre moraliste bourgeois, de Van Zype; la* Kaatje, *de Spaak et... c'est tout.*

Cordialement à vous.

G. EEKHOUD.

Bruxelles, 8 septembre 1909.

Mon cher Bonmariage,

J'écris à Carrington dans le sens indiqué, et insisterai à l'occasion. Vous pouvez compter sur moi. J'ai lu l'interview ; elle est très fidèle et surtout bien aimable, bien généreuse pour moi. Je vous demanderai, çà et là, une petite modification :

Ne me faites pas attaquer le mouvement flamingant, car je le comprends et je l'approuve en ce sens qu'il défend les droits des petits, des autochtones, paysans, ouvriers, qui tiennent *à leur langue comme à leur peau et à leur sol. Il a même fait de très bonne besogne, et ses chefs, dont plusieurs sont de mes amis, ne sont pas hostiles à la langue française, bien au contraire ; ils combattent le mauvais langage, et sont d'avis que le peuple flamand fait mieux de continuer à parler sa langue que le mauvais français des* Kaekebroeck *— lequel a pourtant sa saveur. Vous voyez combien je suis éclectique. Je déplorerais la disparition du wallon presque autant que celle du flamand. Toutes ces langues complètent et varient la physionomie du pays. Certes, il y a des* arrivistes *et des simples* politiciens *parmi les flamingants, comme dans tous les mouvements d'idées et de sentiments, mais la majorité est animée au fond par un généreux amour de la justice et un* patrialisme *que, patrial fanatique, je suis le premier à comprendre et à partager. Tout cela, sans préjudice de ma ferveur pour la langue française, qui est ma langue maternelle. — Pour l'instruction, je suis d'avis, avec les flamingants, qu'en pays flamand il faut commencer par apprendre parfaitement le flamand aux* enfants du peuple, *mais aussi, quand ils se mettent plus tard à l'étude du français, leur apprendre aussi cette langue de culture universelle, avec beaucoup plus de soins et de pratique qu'on ne le fait à présent. — Voilà, mon cher ami, ce que je désirerais vous voir dire dans votre article ; en somme, toutes les langues sont belles, les vraies langues, et peut-être même les* argots, *les langues vertes. Leur variété fait ma joie, comme la variété de l'art même, comme celle de toute la nature. Les langues pures, même le français, ne se retrempent-ils point parfois dans l'argot ? Il y a, d'ailleurs, là — depuis la tour de Babel, mille fois bénie parce qu'elle nous préserva du volapuk et de l'espéranto — des forces et des phénomènes mystérieux contre lesquels ne prévaudront ni les théories, ni les discours, ni les critiques, ni même les plus brillantes* interviews.

Bien cordialement, vôtre

G. EEKHOUD.

INTERVIEW DE M. ÉMILE VERHAEREN.

Il me plairait, un jour, de consacrer quelque *essai* ou quelque poème à la gloire d'un homme dont la vie et l'œuvre sont également admirables. L'œuvre de M. Emile Verhaeren est sa vie autant que la vie d'Oscar Wilde, par exemple, fut son œuvre. La sincérité est donc la première de ses vertus; c'est ce qui fait qu'on l'aime autant qu'on le respecte. Je me suis rendu chez lui par une soleilleuse et froide matinée de novembre, où la lumière du ciel donnait des teintes d'opale au brouillard.

Le maître me reçoit avec son affabilité habituelle... « Un cigare? »... « Volontiers »... « Prenez donc la peine de vous asseoir. » Et, immédiatement, nous commençons l'interview. Il m'écoute quelques instants, fixant sur moi le regard de deux yeux d'une mobilité extrême, et caressant parfois d'un geste un peu nerveux ses longues moustaches mérovingiennes... Et la conversation s'engage, très animée...

— N'attendez pas de moi, me dit-il, que je tranche d'un coup la question de savoir si notre littérature est indépendante ou non de la littérature française... Cela nous mettrait sur la pente d'une discussion fort longue et, en somme, assez inutile... Ce qu'il nous faut avant tout? Des œuvres! Je ne reconnais littérairement un homme qu'en lisant ce qu'il produit... Le malheur est qu'en Belgique ceux qui écrivent correctement le français sont assez rares... Nos écrivains doivent certes s'attacher à l'étude de la philologie et de la syntaxe de la langue dont ils se servent. Mais ils doivent avant tout sauvegarder leur individualité... J'estime qu'un écrivain belge doit en même temps se rapprocher de la France par l'étude de la langue et s'en éloigner pour conserver ses dons de couleurs et d'images violentes, qui sont sa précieuse originalité.

— Mais ne pensez-vous pas, mon très cher maître, qu'il arrivera fatalement un moment où la nécessité d'exprimer ces images, obligera nos écrivains à employer des mots nouveaux... à forcer la grammaire, dans tous les cas?...

Je crois que M. Emile Verhaeren vit dans ma question quelque malice,... peut-être une allusion... Nous échangeâmes deux regards que sépara un imperceptible sourire...

— Sans doute, me répondit-il... Qu'est-ce que la langue? L'expression d'une race et rien de plus. Quoi de plus naturel, par conséquent, que de la faire se plier à des nécessités ?... Ce qui ne veut pas dire que j'excuse ceux qui la caricaturent à plaisir. Certains tempéraments ont modifié la langue chez nous : Eekhoud et Maerterlinck, par exemple, et aussi Lemonnier...

Ne perdez pas de vue que nous sommes des hommes du Nord et que la langue française est faite surtout pour exprimer des idées, alors que chez nous les images — qui en sont peut-être le symbole — tiennent souvent la place de ces idées... Je m'en suis surtout aperçu au cours de ma vie... Ma pensée est du Nord... J'aime l'ombre autant que la lumière... Cela m'a rendu plus compliqué et plus profond. *Mon imagination est moins de lignes que de couleurs*, elle me permet de multiplier les images...

Nous sommes aussi des êtres contradictoires... Tout chez nous est en contraste. Nous aimons les oppositions qui coexistent en nous. Nous vivons avec elles, sans les vouloir détruire pour les détruire. L'angoisse, la force, la peur, la joie, les moindres sentiments se transforment chez nous en véritables sensations physiques... Nous voyons tout en positif, en matériel... Nous voyons en peintres... Je l'ai dit d'ailleurs dans ma conférence à l'hôtel de ville : La littérature belge est la résurrection de notre école plastique d'autrefois. Nous allons vers la France pour lui demander notre expression d'art, comme les peintres du XVII[e] siècle s'en sont allés vers l'Italie.

— Et maintenant, quels sont, à votre avis, ceux qui présentent le mieux les caractéristiques que vous venez de m'énumérer ?

— Des noms propres ! Vous me demandez des noms?... A quoi bon?... J'en oublierais sûrement beaucoup...

— Qu'importe...

— Eh ! bien, soit ! Rodenbach, qui est souvent un primitif, a apporté à Paris une sentimentalité un peu maladive, mais qui est pourtant bien celle d'un homme du Nord. Gilkin, qui devait beaucoup à Baudelaire et à Leconte de Lisle, s'est écarté de ses maîtres français dès *Prométhée*. Sa pensée est devenue philosophique, et la forme parnassienne est par lui reléguée. Il tend vers le panthéisme de Goethe et quoi de plus *nordique ?* Le panthéisme est septentrional, exclusivement septentrional ! Voyez Hugo, qui était un homme du Nord. Tout le romantisme, ne l'oublions pas, est d'origine anglaise et allemande.

Giraud, qui est un admirable poète, est resté parnassien, français par la forme, mais il a un don des évocations et des images qui est bien flamand... Relisez *Hors du Siècle* et les *Dernières Fêtes*. C'est tout Van Dyck, tout Franz Hals ! Et l'on songe pourtant, malgré soi, à Banville. Cependant, il a une qualité qui le distingue des Flamands : le goût. Il choisit les détails les plus évocatoires au lieu de les énumérer tous.

Elskamp a pris sa forme — parfois délicieusement didactique — à la chanson populaire flamande.

J'avoue que le plus pur de nos poètes : Charles Van Lerberghe, est avant tout au préraphaélite ! Pourtant le génie flamand apparaît ci et là ! Séverin est un délicieux chanteur de la vie intérieure et des émotions d'une âme sincèrement émue ..

— Parmi les jeunes ?

— Crommelynck — du talent et quelque chose à dire... Spaak, du talent — plus encore dans *Voyages vers mon pays* que dans *Kaatje*. Puis Ramaekers, Roidot, Pierard, Legavre, Gauchez. Il faut savoir sortir de sa sensibilité propre, aller vers l'objectif; être immensément ému par les mille bourdonnements de l'activité humaine qui est décidément de plus en plus prodigieuse ! C'est ce qui manque aux jeunes.

— Le roman ?

— Ceci n'est plus ma partie... Le roman est évidemment surtout pictural... Nous répugnons à l'analyse. Nos romanciers voient mieux qu'ils ne pensent...

J'aime beaucoup Eekhoud, Demolder, Krains, Lemonnier, Delattre et Glesener, qui est tout à fait intéressant.

— Le théatre?

— Maeterlinck, au-dessus de tout... *Aglavaine et Sélysette*, *Pelléas et Mélisande*, voyez-vous, c'est admirable!... J'aime moins ses féeries...

Picard a eu raison de croire que l'idée doit être maîtresse de notre théâtre. Malheureusement, l'action et le mouvement s'en ressentent...

— On a beaucoup reproché à notre théâtre d'être trop lyrique?

— Mais le lyrisme est loin de me déplaire. Je le crois même indispensable lorsqu'on veut exprimer et pousser vigoureusement un caractère.

Et ici la conversation dévie... M. Emile Verhaeren s'emporte, il est tour à tour enthousiaste, lyrique, fâché comme ses poèmes. Il se révolte contre la sécheresse de la jeunesse française, contre la banalité du talent de certains... Et ce sont tour à tour les anecdotes qui pleuvent et les souvenirs qui défilent... Puis les chers amis de Paris et de Londres auxquels nous vouons une affection profonde l'un et l'autre, dont nous nous informons mutuellement... Régnier, Arthur Symons, Moréas, Merrill... Mais tout ceci n'est plus de l'interview, c'est même bien loin de l'âme belge...

Aussi est-ce avec tristesse que je me trouve obligé de me séparer du maître que j'admire et que j'aime, mais est-ce avec allégresse que je me sens meilleur d'avoir passé auprès de lui une heure inoubliable.

M. Emile Verhaeren qui est très grand, est aussi très bon. Il excelle à communiquer à ceux qui l'entourent, un peu de ce qu'il a de meilleur en lui-même. Son art est un art généreux. Sa vie est un peu une vie d'apôtre.

P.-S. — Quelques jours après notre entretien, j'ai rencontré M. Emile Verhaeren.

— Vous ai-je parlé de Kinon? m'a-t-il dit. Je ne crois pas. Permettez-moi d'insister, c'est un très bon poète qui vient de se révéler en lui. Son livre *L'Ame des Saisons* m'a plu et m'a ému.

Interview de M. Maurice des Ombiaux.

J'ai rencontré, comme presque tous les jours, M. Maurice des Ombiaux à l'apéritif.

— Je vais vous interviewer, mon cher ami...

— Ah! je sais, il s'agit de votre enquête...

Ame belge ou non? Je crois, entre nous, que vous perdez votre temps... Ne perdez pas en même temps celui des autres... le mien, par exemple, et parlons d'autre chose...

— Mais votre opinion intéresserait les lecteurs de la *Belgique Artistique et Littéraire.*

— Eh! bien, dites-leur que je crois qu'il existe en Belgique autant d'âmes que de patelins... en Wallonie, les gens de chaque village ont un caractère différent...

— Et la fusion des races qui s'opère?

— Mais jamais l'animosité n'a été plus vive entre Flamands et Wallons... La fusion des races, allons donc... Non, mon cher, la seule chose vraie est celle-ci : Autant de villages, autant d'âmes — si vous voulez — différentes...

— Hélas, fit le délicieux Georges Lemmen, perdu dans le rêve de la fumée d'une cigarette et regardant son verre de « scotch » au travers de ses pince-nez mémorables, on ne peut pas dire autant d'âmes que d'habitants!

A PROPOS DE LA CRITIQUE D'ART

Interview de M. Robert Sand.

M. Robert Sand, qui est un fin lettré, et le plus cultivé peut-être de ceux qui s'occupent en Belgique de questions d'art, était, me semble-t-il, tout désigné pour nous parler de la critique belge. Notre question — posée sans doute un peu à brûle-pourpoint — l'a comme embarrassé.

— Il y a certainement chez nous, me dit-il, une façon particulière de voir et de sentir. Si l'on veut

appeler ce sens critique un peu spécial : sens critique belge, je n'y vois pas d'inconvénient.

La question de savoir s'il y a une peinture belge serait peut-être plus intéressante...

— Permettez, cher ami, je ne vous demande d'apprécier que la critique... Mon enquête est, hélas, toute littéraire!...

— Alors je regrette...

SYLVAIN BONMARIAGE.

Cette enquête sera continuée par les interviews de MM. Raymond Poincaré, Camille Lemonnier, Edmond Picard, Henry Maubel, Paul André, Arthur Daxhelet, Valère Gille, Léopold Courouble, Théo Hannon, Carton de Wiart, Eugène Gilbert, Albert Giraud, etc.

PAYSAGE D'EAU

I

O le reflet du ciel au fond des clairs étangs
Que l'hirondelle effleure au seuil des aubes roses
Tandis qu'à l'horizon flambe l'apothéose
Du soleil qui rougit les sapins frissonnants !

Rien n'enchante mes yeux comme le jeu des eaux
Roulant dans la lumière et la paix des prairies
A l'heure où le matin déroule sa féerie
Le long des verts sentiers conduisant aux hameaux.

J'aime aussi le sanglot nocturne des fontaines,
Le rêve des couchants dans les calmes bassins,
Le bleu miroitement des rivières lointaines
Sur qui le soir étend son geste souverain.

Et je ne voudrais pas vivre au pays des fées
Quand des eaux d'artifice aux subtiles couleurs
Montent sous mes regards des palais enchanteurs
Où jadis se cachaient les nixes apeurées.

Mon bonheur est partout où des ondes redisent
La sereine beauté des arbres et des cieux,
Partout où des vents frais mêlent leurs vocalises
Au magique allegro des flots prestigieux.

II

Le jour blanchit... La barque aux voiles frissonnantes
Glisse sur l'eau nacrée, et dans l'air nébuleux
Où le jour, avec peine, écarquille ses yeux
La brise fait vibrer son aile caressante.

Les bords sont frais... Les flots ont des reflets changeants
Et le poisson qui rôde aux abords de l'étrave
Trace des moires d'or entre les joncs tremblants
Que l'aurore bleuit de ses splendeurs suaves.

L'eau tendrement gazouille et sur les avirons
Où le jour rose enfin met sa tiède caresse
La main du nautonier se pose avec ivresse
Dans le rayonnement serein de l'horizon.

La rivière scintille alors de mille feux :
Elle est rouge, elle est jaune, elle est bleue, elle est verte
Et tandis que midi s'élève dans les cieux
Le flot a des lueurs qui parfois déconcertent.

Le soir arrive... L'onde apparaît recueillie,
Elle pâlit, s'embue et bientôt ses cailloux
Ténébrés par le soir aux sombres draperies
Cachent aux promeneurs leurs rayonnements roux.

Et c'est la nuit... Les flots sont étamés de lune
Ils cheminent toujours vers le fleuve géant
Mais à les voir partir si mornes, si navrants
On dirait qu'ils s'en vont vers un port d'infortune.

RENAUD STRIVAY.

LA FERME DES CLABAUDERIES

ROMAN (Suite)

IX

J'avais fait la grasse matinée : il était dix heures lorsque je sortis de la maison. Dès le pas de la porte je fus pris d'un éblouissement, tant le soleil impérieux abasourdissait la rétine, et je fus un moment avant de recouvrer la vue.

Il n'y avait plus de paysage. Disparue la ligne lointaine des montagnes et sa succession de cimes arrondies — disparu le moutonnement violet de la bruyère — disparu le parc avec ses rochers blancs et ses allées sombres. Et rien ne subsistait qu'une immense nappe d'argent liquide, un poudroiement effervescent, un ruissellement d'atomes lumineux, d'où émergeait un unique îlot : le sommet du mamelon avec la maison.

Le ciel même avait abdiqué devant cette avalanche de lumière, et mué son azur en blancheur laiteuse. Le gazon roux, la bruyère vineuse, les hêtres autour du kiosque, tout était anémié, décoloré, blêmi par le soleil triomphant. Et si intense était ce rayonnement que, quelque point que l'on fixât dans l'étendue, il s'y paraissait former aussitôt un centre miroitant d'où partaient de longs faisceaux à reflets micacés.

Mon intention était de consacrer la matinée à l'exploration du parc. Car, jusqu'au lunch, je serais livré à mes propres ressources. Clems, qui en prenait décidément à l'aise avec l'hospitalité, s'était fait excuser par Arlette, se couvrant du prétexte de je ne sais quels travaux urgents.

La vieille servante était de belle humeur, par fortune, et m'avait souri de toute sa menue figure. Elle

semblait bien portante, et elle avait quitté cette expression maussade qui m'avait tant de fois exaspéré. Au contraire, elle était très drôle avec son air de vieille fée débonnaire, qu'elle devait à son bavolet et surtout aux lunettes qu'elle portait maintenant, de gros verres ronds dans une monture en écaille aux larges pattes.

Pendant que je déjeunai, elle m'avait dit son existence douillette, un peu trop dénuée d'événements, au milieu de cette solitude qui ne lui avait inspiré d'abord que langueur et nostalgie, mais qui avait fini par la conquérir toute. Elle s'était plainte — oh, sans amertume, simplement par une inclination naturelle, commune à toutes les femmes — des difficultés de la vie matérielle, dues, en majeure partie, à l'isolement. Sans le voisinage de la ferme, habitée par des gens serviables, jamais elle n'en serait venue à bout.

Elle n'avait pas tari sur le compte de ces fermiers, sans toutefois trahir son opinion de derrière son bavolet. Elle leur avait donné, c'est vrai, des louanges hyperboliques, mais auxquelles son regard futé, diablement caustique, retirait toute vertu persuasive. Du reste, je préférais les juger par moi-même, puisque, selon l'habitude dominicale, ils devaient dîner aux Charmes.

J'étais enclin à les juger avec bienveillance. Car, sur moi aussi, l'influence lénifiante de la vie au grand air agissait. Je me sentais heureux, pacifié, délivré de cette hostilité envers le monde qui, depuis tant d'années, s'amassait en mon cœur.

« Pour un peu », me dis-je, tout en gagnant l'allée des bouleaux pour descendre au parc, « je croirais que j'ai calomnié Arlette et que la sourde rancune, le parti pris d'incivilité de cette vieille fille n'ont jamais existé que dans mon imagination. Je m'attendais à la trouver, à son habitude, acariâtre, boudeuse, rechignant aux corvées domestiques supplémentaires que ma venue lui impose, et la voilà tout amabilité, tout attendrissement, tout ardeur à se faire bien venir !

» Qu'est-ce que cela peut bien cacher ? Quand les

femmes font patte de velours, on doit s'attendre aux pires manigances. J'en sais quelque chose! J'ai même payé cette science par quinze ans de dur assujettissement.

» Etait-elle assez savante stratégiste, cette petite Marthe, alors une jeune fille potelée, toute ronde, avec son éternel sourire un tant soit peu niais, son éternel canezou de dentelle défraîchie et son éternel catogan maigriot? Avait-elle assez adroitement exposé sa nasse, la rusée pêcheuse? Car elle était sans fortune, et toutes ses facultés convergeaient vers ce but unique : un mariage congru. Mais où donc avait-elle pu acquérir cette science subtile d'en conter aux hommes, cette jolie science qu'elle devait tant négliger, sitôt mariée? Avec quelle finesse la petite rouée savait insinuer que jamais Philémon ne rencontra pareille Baucis!

» Je la croyais, bonne bête que j'étais, je buvais ses mensonges, parce que j'avais une si grande soif d'affection, et parce que c'est le sort des hommes d'être emberlificotés par les femmes.

» Alors, tout comme maintenant, cette voix avertisseuse s'élevait en mon cœur. J'ai fait la sourde oreille. Dieu sait s'il m'en a cuit! »

J'en étais là de mes réflexions, lorsque je m'avisai qu'à cette bévue ancienne j'étais en passe d'en ajouter une nouvelle, de moindre envergure certes, mais tout de même tâcheuse : celle de gâcher une radieuse matinée d'août en ruminant des souvenirs horrifiques.

La chose était d'autant plus déraisonnable, que je n'avais pas trop de toute mon attention pour m'orienter dans ce parc touffu, extraordinairement enchevêtré.

L'artère principale, une immense et très irrégulière spirale, formait un circuit fermé, sans fin. Bordée d'arbres de haute venue, de platanes, d'ormes, de marronniers, véritable avenue forestière, elle se dirigeait d'abord vers la partie basse du parc — dessinant sa limite à gauche — longeait ensuite les rochers escarpés qui surplombaient la Vesdre — la limite vers le nord — et remontait à travers un bois

de pins au sol brunâtre, feutré d'aiguilles — la limite à droite.

Mais, au lieu de fermer la boucle, en revenant au point initial — l'allée des bouleaux — elle s'infléchissait vers le centre et traçait une nouvelle spire, plus ou moins parallèle à la première, mais sensiblement plus petite. Une troisième spire, plus resserrée encore, la conduisait au point central, une élévation de terrain assez considérable, de nature rocheuse. La route franchissait ce rond-point d'abord à ciel ouvert, puis, après un dernier et brusque crochet, revenait au pied du même massif, mais pour le traverser cette fois-ci par un tunnel d'une cinquantaine de mètres. Enfin, après avoir rejoint la troisième spire, la plus petite, elle parcourait encore une fois toute la spirale en sens inverse, se confondant avec la partie déjà décrite.

Mais le promeneur, qui ne se doutait pas que ce parc fût une sorte de dédale, un rébus préposé à sa perspicacité, et qui, d'autre part, n'avait pu s'apercevoir de l'escamotage du retour par le tunnel — dissimulé qu'il était par une orgie de verdure — ignorait qu'il fût revenu sur ses pas, et sa surprise de se retrouver à son point de départ était extrême. Il avait alors couvert une distance d'une lieue et demie.

D'autres allées, nombreuses mais beaucoup plus étroites que l'artère principale, reliaient transversalement les grands cercles de la spirale. L'architecte avait fait choix, pour ces petites drêves, d'arbres dont le feuillage contrastait avec celui de la grande allée. Il y en avait qui étaient exclusivement composées de frênes, d'aunes et de troënes blancs. D'autres ne réunissaient que des hêtres bruns, des lauriers pourpres, des bouleaux argentés, des érables panachés, des mélèzes sombres, presque noirs. Et ces oppositions de tons créaient des effets de sous-bois jamais vus, de petites féeries intimes, furtives.

Il n'y avait guère de fleurs, la plupart des arbustes, les sureaux, les lilas, les aubépines, les magnolias, étant de floraison printanière. Je vis cependant quelques sentiers bordés de chèvrefeuille, d'églantiers, et de glycines aux grappes mauves. C'étaient, disait

Clems, des strophes d'amour intercalées dans un poème sylvestre.

Celui qui se donnait la peine de faire le tour complet du parc, emportait de cette promenade l'illusion d'avoir visité des pays très différents. La corne gauche était aquifère. Les eaux vives produisaient là un incessant bruissement, d'une trame si serrée qu'on n'y discernait qu'à la longue le glouglou labial des sources, le zézaiement des ruisselets, le cancanage impertinent des douves, la note onctueuse des gouttes tombant dans des vasques. Des saules tortueux y dressaient leurs branches couvertes de bryon, semblables à des pieuvres figées.

La partie centrale, plus élevée, était sèche et fallacieusement inculte. Des roches gréseuses affleuraient, ici blanches, comme lavées à grande eau, là verdâtres, mangées de lichens. Les broussailles, les sarments, les chardons, les orties, pullulaient. Autour du rond-point, par où passait le tunnel, les digitales cauteleuses disputaient le terrain aux insolents ajoncs.

Le côté qui regardait la Vesdre était banal. Sur ses chemins soigneusement ratissés — ce coin était seul entretenu — sur ses alignements corrects d'aucubas, de buis, de rhododendrons, pesait l'ennui des jardins de casino. Le soleil même avait l'air de s'y embêter. Mais il avait une supériorité immense : on y secouait la terrible oppression de la solitude, car le regard plongeait dans la vallée et l'on y voyait des hommes, des promeneurs, des cyclistes, des cavaliers sur les routes, des laboureurs dans les champs. Et je n'étais pas le premier à éprouver cette sensation de délivrance : la balustrade ajourée — trop basse, à mon estimation — et le belvédère en pierre jaune, qui affichait des prétentions au style ionique, en témoignaient.

Cependant, à la saine lumière de ce dimanche ensoleillé, le parc, avec ses jeux d'eau artificieux et ses spirales amphigouriques, m'apparut d'un romantisme quelque peu impatientant. Le matin, déjà, j'avais eu la même impression en entrant dans l'oratoire. Loin de retrouver l'enthousiasme de la veille,

je n'avais pu me céler combien ce pastiche était puéril et déplaisant. Ces choses portaient bien le sceau de leur époque, une époque ennemie du naturel et de la simplicité.

Par bonheur, le parc était à l'abandon et il en usait pour corriger, petit à petit, les déformations romantiques. Dans les chemins l'ivraie poussait, drue. Partout la végétation vivace et débrouillarde, les lianes folles, les vignes vierges, les sarments griffus, les ronces sournoises, les herbes voraces, envahissaient les plantations, convertissaient les pelouses en prairies, les bosquets en impénétrables halliers. Des arbres magnifiques se mouraient, étouffés par un incroyable emmêlement de plantes parasites, un écheveau de suçoirs et de tentacules. Encore quelques années de ce régime licencieux et il ne resterait plus trace de dessin ni de culture. Ce serait partout la brousse et la jungle.

X

En pénétrant dans le hall, je me trouvai face à face avec les invités, le couple des fermiers et leur fille, une personne dégingandée, très à l'étroit dans ses atours du dimanche, en qui j'eus quelque peine à reconnaître la jeune paysanne, si séduisante, la veille, dans la lumière dorée du crépuscule.

Et me voici acculé à trois nouveaux portraits. J'en suis vraiment chagriné. Les caractères ne sont pas mon fort, et je crains que ceux-ci, venant après plusieurs chapitres d'arides descriptions, ne détruisent l'économie de mon livre.

J'ai aussi le grand désir de me borner au rôle modeste d'enregistreur impartial et pour ainsi dire automatique, sans chercher à capter l'assentiment du lecteur par des réflexions subjectives ou des interprétations tendancieuses. Telle est ma manière de comprendre ma mission de chroniqueur. Mais le pourrai-je, sachant qu'avec ces trois individus le malheur s'est faufilé dans la vie de mon pauvre Clems?

En l'absence de l'hôte, le fermier prit sur lui de faire les présentations.

« Votre serviteur, Hubert Derive des Clabauderies, ma femme, ma fille Yonne. »

Le moment lui sembla tout indiqué pour me dire que les parents qui donnent à leurs enfants des prénoms vulgaires ou ridicules, méconnaissent leurs devoirs. Un beau prénom est une auréole qui poétise l'enfance et embellit l'âge mûr. Celui qu'il avait donné à son unique enfant, Yonne, il l'avait inventé de toutes pièces.

Il mentait effrontément, ainsi qu'Arlette se donna le plaisir de me l'apprendre, le soir même. A l'état civil, Yonne n'était connue que comme Marie-Sidonie, fille de Hubert Derive et de son épouse, Catherine Bonmariage. Le souci de l'auréole poétique était venu après coup, et le prénom d'Yvonne, devenu Yonne dans la bouche du bébé, était un faux.

Le patronymique n'était pas moins maquillé. La désignation *des Clabauderies* appartenait à la ferme, et datait du temps où le chenil du maître des Charmes était établi dans la cour intérieure. Derive l'avait jugée bonne à prendre. Car ses théories égalitaires s'accommodaient fort bien d'une gloriolite aiguë. Le bon sens des paysans, tout en feignant de prendre au sérieux les prétentions nobiliaires du fermier, les tournait en dérision. Et c'est ainsi que Derive était devenu *le Clabaud*, sa femme *la Clabaude*.

Je sentais venir le moment où le fastidieux bavardage de l'individu aurait raison de mon endurance et, déjà, les impertinences me montaient aux lèvres, quand l'arrivée de Clems me tira d'affaire.

Mon ami avait fait toilette. Il était rasé de près, cravaté de blanc, et il avait revêtu une longue redingote de drap pagnon, d'une coupe irréprochable, qui faisait valoir sa haute taille cambrée, svelte, flexible, étonnante de jeunesse et de ressort. Il nous donna le bonjour avec cette inimitable grandezza, légèrement teintée de condescendance, qui lui était coutumière, s'enquit de la manière dont j'avais passé la matinée et s'excusa derechef de n'avoir pu s'occuper de moi, à

cause de ses travaux. Cérémonieux, et cependant dédaigneux des usages, il offrit le bras à la jeune fille. Nous suivîmes à la queue leu leu. Car la matrone ne m'inspirait aucun désir d'être galant. Je vis avec un réel plaisir, à son air froissé, qu'elle était sensible à ce manque de courtoisie.

Avec le sans-gêne du familier, le Clabaud s'installa à l'un des grands côtés de la table. Clems et la jeune fille lui faisaient vis-à-vis. La vieille paysanne et moi occupions les petits pans.

Le fermier rehaussa son potage d'une généreuse rasade de vin et se mit à manger avec un clappement lingual qui, tout de suite, me rebroussa les nerfs.

Au premier abord, cet homme paraissait un géant, peut-être à cause du vêtement trop ample, ou encore de l'envergure et de l'abondance de la gesticulation Le fait est qu'il réclamait beaucoup de place. Il n'était guère plus grand que Clems, cependant, et pas très gros. Mais une adiposité malsaine le faisait paraître bouffi. Il était possesseur d'une mâchoire de dimensions peu ordinaires. Le soin de raser une telle surface eût absorbé trop de temps C'est pourquoi les joues accusaient la rugosité d'un champ de chaumes, où la sueur coulante figurait des canaux d'irrigation. Les cheveux, courts et rares, telle une emblavure mal venue, étaient teints, et oscillaient fâcheusement entre leur désir d'être roux et leur devoir de paraître noirs.

Il s'exprimait avec une facilité naturelle et en abusait. Si Clems me faisait parfois penser à quelque appareil dissertateur automatique, dans lequel il suffirait de glisser un sujet de deux sous pour qu'il en sorte aussitôt une dissertation toute faite — chez Derive il n'était besoin d'aucun geste pour déclancher la machine : elle fonctionnait à jet continu, et ce n'était pas une petite affaire que de l'arrêter. Et pourtant, malgré ce que son débit avait de grasseyant et de caillouteux, de populacier et d'ampoulé, il eût été amusant, sans le mélange de fausse bonhomie et de cynisme, répandu sur toute la personne de ce singulier cultivateur.

Mais il y a plus de deux ans de cette rencontre, et

il est bon de dire que je ne suis plus à même de faire le départ entre mon impression première et la formidable antipathie qui m'est venue à la suite d'une connaissance plus exacte du personnage. Quand je pense à cette brute radoteuse, il me semble que mon aversion monte d'un bond jusqu'au maxime degré, et je suis tout surpris en constatant qu'elle est encore dépassée par celle que m'inspire l'âme sordide de la vieille paysanne.

La Clabaude n'avait pas ces façons peuple. Elle était roide et réservée, sobre de gestes, avare de paroles, non par timidité, plutôt par mépris. La figure hommasse, tout en os et en angles, était effrayante de dureté. Plus âgée que le Clabaud, elle avait pour son homme remuant une indulgence un tantinet maternelle. Les mains jaunies, déformées par des nodosités, disaient assez qu'elle ne rechignait pas à la besogne. Avec sa tournure affaissée, sa poitrine plate et sa croupe volumineuse — probablement à cause de l'entassement de jupons — elle semblait contrefaite.

Jamais je ne lui ai vu le moindre mouvement d'affection pour sa fille.

Ce jour-là elle avait mis une jupe d'apparat en soie héliotrope, qu'elle troussait sans vergogne pour éviter de la froisser en s'asseyant, et un corsage noir avec des passements en forme de feuilles de fougère, rehaussés de verroterie.

La présence des parents dépoétisait la jeune fille. A la confronter avec eux, il semblait que les lèvres sensuelles rappelaient la bouche lippue du Clabaud et qu'un reflet du regard froidement cruel de la Clabaude durcissait son visage.

Je suis d'ailleurs persuadé que l'idéal de beauté féminine, la perfection plastique, n'existe qu'en tant qu'œuvre d'art. Ne sait-on pas que le sculpteur prend à qui le nez, à qui l'épaule, à qui la jambe, à qui d'autres rondeurs? La plus belle femme pêche par quelque côté, et l'on doit s'estimer heureux si les défauts ne déparent l'ensemble dans une trop grande mesure.

Ainsi Yonne. Ses formes étaient saines et

copieuses, mais le saillant de la gorge et de la chute des reins était certainement exagéré. Le bras était potelé sans lourdeur, mais les mains trahissaient plus de courage au travail que d'aristocratie. Les yeux étaient d'un beau brun clair à paillettes d'or, mais, outre qu'on les eût souhaités plus tendres, on y lisait peu de malice et encore moins d'honnêteté. La tête était fine et régulière, mais la joue semblait un décalque atténué de la mâchoire paternelle. Et sous ce front bas, les pensées, même petites, devaient se trouver bien à l'étroit. J'ajouterai, tant que j'y suis, que, le col de l'oiselle étant un peu court, les mouvements ne rappelaient en rien la grâce lente des cygnes.

Mais en revanche, comment louer à leur juste prix cette bouche prometteuse, et ce menton à fossettes, et ce nez aux ailes palpitantes, et la pulpe mate de la peau, et, surtout, ce charme capiteux qui enveloppe, comme un fluide, la femme enamourée?

En vérité, je serais bien en peine de dire combien cette jeune fille était appétissante et désirable, si je n'avais, pour me tirer d'embarras, la classique comparaison avec un fruit juteux. Mais pourquoi diable pensait-on plutôt à une poire?

La nippée, c'était visible, n'avait pas fait l'objet de longues méditations. Une robe en taffetas rose, un peu enfantine, gaînait de manière quasi indécente les formes plantureuses, et leur donnait une peu agréable apparence de précocité. En somme, la jeune personne était fagotée.

Le Clabaud avait avalé le premier son potage. Outillé comme il l'était, son mérite fut petit. Mettant ses loisirs à profit, il porta à ma connaissance — tout en aspergeant la soupière de gouttelettes de salive — qu'il avait connu un Latour, originaire de Stavelot et maquignon de son état, qui n'avait pas son pareil pour *taper* un cheval, métamorphoser la rosse la plus caduque en fougueux coursier. Ce commerce n'était, toutefois, qu'une façade qui cachait un trafic moins licite encore, en fournissant le prétexte plausible pour passer et repasser la frontière. Et, pour le faire court, le madré compère avait

fait fortune dans la contrebande de la saccharine.

— Je n'ai rien de commun avec ce filou, assurai-je.

— Je m'en doute, répondit le Clabaud, en me toisant insolemment. « Mon Latour était joli garçon et fin matois. Mais il eût été de vos parents que je ne vous aurais estimé ni plus ni moins pour la cause. Car il est souverainement injuste qu'un homme soit encensé ou honni pour des actes posés par ses proches.

» Tenez, mon père a été compromis dans une vilaine affaire de distillerie clandestine. Le seul fait, que les fraudeurs se sont fait pincer par la maltôte, suffirait à prouver que le vieux n'était pour rien dans l'entreprise. C'était un rude lapin, allez, et qui la connaissait dans les coins! Cela ne lui a pas évité d'être conduit à Louveigné, menottes au poing. La justice est si bête! Et dure aux pauvres gens, donc! On y eût regardé à deux fois s'il se fût agi d'un richard.

» Ne croyez pas que je veuille diffamer les juges d'instruction! Ils sont un mal nécessaire. Mais il ne faut pas s'attendre à ce qu'un aussi vilain métier soit exercé par des citoyens de premier choix. Je tiens pour démontré que leur mentalité, déformée par le commerce de malfaiteurs astucieux, est imperméable à la logique, et que leur manie de flairer un coupable en tout accusé, rend leur fréquentation excessivement dangereuse.

» L'affaire s'est terminée par un non-lieu, naturellement, et il a bien fallu que la justice ouvrît ses crocs. Mais supposons un instant qu'on eût mis le vieux à l'ombre pour quelques années, croyez-vous que je me serais glissé le long des murs, le dos courbé comme un pauvre honteux? Allons donc, mon insoupçonnable probité n'en eût été que plus méritoire.

» Je dis, moi, que le fils d'un voleur ou d'un assassin, qui tient tête à la poussée des instincts que l'hérédité a mis en lui, est un héros. Et notez que, neuf fois sur dix, ce héros est un meurt-de-faim. Je comprends à merveille que vous, Monsieur Latour, en sortant de la banque où vous venez de toucher vos

dividendes, résistiez victorieusement à la tentation de voler un pain. Mais je puis me mettre dans la peau du serre-la-boucle qui cède aux sollicitations d'un estomac creux.

» Les ouvriers, ou, comme vous dites, les couches inférieures de la société, qui voient le luxe insolent des millionnaires sans que l'idée leur vienne d'en revendiquer leur part légitime, sont tout bonnement admirables. Par malheur, ce sont toujours les mêmes qui font preuve de grandeur d'âme. Il est temps qu'un nouvel Augias vienne nettoyer l'écurie d'Hercule (*sic*) qu'est la société actuelle, qu'un nouveau chambardement comme celui de la Révolution française intervertisse les rôles et procure aux richards l'occasion de mériter de l'admiration à leur tour! »

Petit à petit, l'apôtre de la justice avait haussé la voix jusqu'au coup de gueule. C'est en mon honneur qu'il s'était livré à cette improvisation, car je remarquai que tout le monde me guignait du coin de l'œil, le Clabaud provocant, la Clabaude gouailleuse, Yonne amusée, Clems anxieux.

Mon ami me supposait, sans doute, impatient de river mon clou au rustre, et appréhendait les suites d'une riposte trop vive. Il se trompait. Je ne croise le fer qu'avec mes égaux et l'idée d'une joute oratoire avec ce tribun de caboulot ne m'avait pas même effleuré. Mon irritation, assez visible pour inquiéter Clems, n'avait d'autre cause que la pluie de salive dont le Clabaud arrosait les plats.

Personne ne souffla mot. Or, le succès d'une diatribe se mesure à la véhémence des protestations qu'elle soulève. L'apôtre comprit que sa violence détonnait en ce milieu cossu, et chercha un autre débouché à sa faconde.

— Ce que je dis, reprit-il, plus calme, n'est pas pour notre hôte. Il n'est pas de ceux qui se croient issus de la cuisse de Jupiter. Si tous les riches lui ressemblaient, la guerre des classes n'existerait pas. Au lieu de traiter son fermier de haut, ainsi que font certains propriétaires qui ont volontiers l'insolence pour manière, il préfère vivre avec lui de pair à compagnon. Aussi ne s'est-il pas fait tirer l'oreille

pour m'octroyer le droit de chasse sur les terres des Charmes. Je lui en ai de la reconnaissance. Car je suis grand chasseur comme, du reste, tous les Derive des Clabauderies.

Et cet insupportable hâbleur partit de là pour nous faire tout un cours de cynégétique dont je ne tirai, pour ma part, qu'un petit gain, faute de m'intéresser à ce sport et d'en entendre les termes techniques. Il nous entretint de la chasse au petit plomb et au furet, à courre et à l'affût, du rabat des perdreaux, des abattures et des fumées du cerf, du sceau du loup, des déchaussures du sanglier, des empreintes du renard. Il nous apprit que les garennes dansent au bord de leurs terriers les nuits de lune haute, et qu'on ne doit pas chasser le lièvre à vau-vent. Il nous raconta tout ce qu'il savait en fait de vénerie, et probablement davantage.

— Les animaux, dit-il encore, sont très casaniers, à l'encontre de ce que l'on pense généralement. Ils vivent et meurent dans les parages qui les ont vu naître. La bête qui quitte son terroir, à moins qu'elle ne soit poussée par la faim ou qu'elle n'appartienne aux espèces migratrices, est atteinte de dégénérescence. C'est un sûr indice. Et l'homme est logé à la même enseigne. Celui qui court le monde à la recherche du bonheur, est un être anormal. Un homme bien équilibré reste attaché à son patelin.

— Je pars demain pour un long voyage, jetai-je négligeamment.

— Je sais, M. Clems me l'a dit. C'est même à ce propos que je rappelle les mœurs sagement casanières des bêtes.

La repartie était grossière, l'intention de m'étriller trop patente. Le gueux trouva cependant moyen de surenchérir. Avec un regard très appuyé vers ma tête grisonnante, il poursuivit :

— Il est curieux de constater que la dégénérescence se traduit par la décoloration du poil. Si vous rencontrez, au détour d'un dîner, un ours qui montre des reflets blanchâtres, inférez-en hardiment que la bête n'est pas bien dangereuse. Un halbran trop clair, un faisan qui exhibe des anneaux blancs au

col, ne sont pas bons à manger. Tout ce qui est blanc m'inspire de la méfiance.

— Cela ne t'empêche pas, riposta la Clabaude, impassible mais point sotte, de dépenser le plus clair de ton argent à l'estaminet du *Cheval blanc*.

On fit au mot un sort exagéré, heureux de secouer la gêne par une hilarité bruyante.

Les Derive ne prirent point racine. Après le repas, le Clabaud se versa, coup sur coup, une demi-douzaine de chartreuses. La Clabaude s'en tint au café, dont elle lampa une quantité invraisemblable. Quant à Yonne, elle pratiqua un louable éclectisme.

Dès qu'ils furent dehors j'ouvris toutes grandes portes et fenêtres. La Clabauderie ne sentait pas bon.

XI

La nuit n'avait apporté aucune fraîcheur. C'était toujours la même chaleur lourde et stagnante, si sèche qu'elle se traduisait par des picotements sur l'épiderme. Pas un souffle, pas de quoi remuer une feuille. Dans l'immobilité ambiante, le scintillement des constellations mettait seul une apparence de mouvement. A part quelques vagues lueurs jaunâtres, attardées du couchant, qui traînaient encore, très loin, sur la gauche, toute couleur était éteinte.

Ma pensée revenait obstinément au Clabaud. Ses sarcasmes, qui m'avaient d'abord fait rire, me cuisaient maintenant. Plus je les ruminais, moins je les digérais. L'idée de quitter les Charmes, sans avoir pris ma revanche, me devenait pénible. C'est pourquoi je méditais sur la possibilité de différer mon départ. Mais, outre que Clems ne paraissait guère porté à encourager ce dessein, les difficultés matérielles s'avéraient trop nombreuses.

— Allons au pavillon, proposa Clems.

Il rentra un instant pour prendre sa pipe, puis, par l'étroit sentier tracé dans la bruyère, en ce moment à peine visible, il se mit à monter lentement vers le bouquet de hêtres, assez semblable à un attroupement de fantômes.

Du kiosque, ouvert de tous côtés, l'on distinguait encore vaguement, profilés sur l'azur, les troncs lisses des arbres. Au delà c'était l'abîme sans fin.

L'air était chargé d'électricité. Une inquiétude planait, étrange, obsédante comme un pressentiment. Des bruits légers, indéfinissables, prenant naissance très loin, très loin, et dont il était impossible de deviner l'origine, venaient mourir tout près de nous. Le battement d'ailes d'une chauve-souris qui m'effleurait avec une insistance énervante, me faisait sursauter de dégoût. On entendait trois coups de sifflet précipités, angoissants comme des appels désespérés, bientôt suivis du halètement éperdu d'une locomotive sur la ligne de la Vesdre, pareil au râle d'un moribond. Un aboi de chien, si ténu, si diminué par l'éloignement, qu'il ne faisait guère plus de bruit qu'une bulle d'air qui crèverait à la surface d'un étang, était néanmoins chargé d'une haine inassouvissable.

— Tu devrais avoir un chien de garde, dis-je, pour rompre le silence. Comment peux-tu être aussi tranquille dans cette étreignante solitude?

Clems poursuivit, il faut croire, des images plus alléchantes que celle d'un chien tirant sur sa chaîne, car il ne répondit pas. D'autres tentatives pour amorcer la causerie n'eurent pas plus de succès. Je finis par me taire.

Du temps coula. Les rumeurs avaient cessé, l'une après l'autre, aspirées, eût-on dit, par l'étendue. Alors ce fut le silence, auguste certes, mais moins rassurant encore que le bruit. Clems semblait endormi. Je n'entendais pas sa respiration, je ne voyais plus le feu de sa pipe. Sans doute il devait être très tard.

— Quel silence! fis-je, en frissonnant.

Mon ami ne dormait point.

— Oui, dit-il, je n'ai jamais ouï silence comparable à celui de ces hauteurs.

Après une pause il ajouta :

— Les esprits épais, qui ne se doutent pas que nous vivons entourés de mystères, ignorent, ou feignent d'ignorer ce que c'est que le silence. Ils

disent que c'est l'absence de bruit. Mais les intelligences un tant soit peu averties savent que c'est la musique la plus pure qui soit, une musique souveraine qui enveloppe l'univers tout entier.

— Et vous, Denis, l'entendez-vous, la symphonie du silence?

J'avouai, en hésitant, que je n'entendais rien.

— Représentez-vous le silence, insista Clems, comme un gouffre immense, dans les profondeurs duquel vous descendrez en pensée, sans vous laisser distraire par quoi que ce soit, sans vous attarder à aucune réflexion. Au fond, tout au fond, si vous écoutez avec le ferme désir d'entendre, vous découvrirez un remous, une trame légère de rumeurs indistinctes, parmi quoi vous discernerez, si vous le voulez sincèrement, une sorte de gonflement rythmé, semblable à une lente exhalation.

De nouveau, après une longue pause, Clems demanda :

— Entendez-vous?

Mais je n'entendais toujours rien.

— Concentrez toute votre force de volonté, toutes vos facultés de perception sur le fond où rampent les ténèbres. N'entendez-vous pas cette aspiration infiniment ténue, alternant, à intervalles très réguliers, avec un long soupir?

» C'est d'abord, au fond du néant, la naissance d'une onde, suivie aussitôt de la naissance d'une autre onde. Et chaque onde se soulève lentement, se gonfle, s'élargit en demi-cercle, emplit l'espace. Et les ondes deviennent courbes. Et toutes les courbes, toujours suivies d'une infinité d'autres courbes, se multiplient, s'amplifient, et, finalement, s'épanouissent en immenses voûtes aériennes — respiration rythmique, sereine, majestueuse, d'une poitrine colossale, pulsation d'une artère surhumaine. »

Et Clems dit encore :

— Cette musique naît du flux et reflux de l'océan qui baigne les mondes, les plus rapprochés comme les plus éloignés, disséminés dans l'étendue sans nom et sans mesure, où ils brillent comme d'imperceptibles points. C'est la marée de la mer sidérale, où

les pâles nébuleuses flottent comme des îlots lointains, marée dont les vagues tour à tour compriment et dilatent notre atmosphère terrestre en un incessant mouvement d'aspiration et d'expiration. Cette musique, Denis, est le souffle de la création, la respiration de l'infini, l'haleine de Dieu!

Clems parlait tout bas, presque en chuchotant. Et pourtant, les syllabes avaient une articulation volontaire, excessive, d'une netteté inouïe. Quant à moi, j'étais assez penaud de ne rien entendre de ces merveilles, et encore plus mortifié de devoir me ranger parmi les esprits épais que Clems accablait de son mépris.

— J'ai peine à croire, dis-je, que cette musique soit aussi belle que tu la décris. Je m'en passe sans trop de regret. Mais je trouve étrange qu'un homme aussi épris de silence, et aussi habile à l'interpréter, se donne la société d'un individu tapageur comme ce Derive. Je te croyais plus difficile dans le choix de tes amis.

Clems ne daigna répondre, et ce mutisme accrut mon ressentiment.

— Ce grand pignouf à mâchoire de cheval, continuai-je, qui ne peut dire un mot sans insulter quelqu'un — cette vieille maritorne qui, au moindre geste, répand un âcre fumet de crasse et de sueur — cette pécore aux yeux de pintade qui s'empiffre en silence, voilà des convives comme on n'en rencontre guère que dans les cauchemars.

Clems jugea qu'il était temps de prendre la défense de ses amis. Il le fit sur un ton ennuyé.

— Je ne comprends pas votre préjugé contre ces braves gens. Certes, je ne les donnerai pas pour le type accompli de la famille patricienne. Ils ne font pas figure dans un salon. Mais depuis quand est-ce là un étalon de valeur morale?

— Je n'ai que faire de leur valeur morale. Je puis raisonnablement demander à un voisin de table qu'il ait les mains propres, qu'il ne sente pas mauvais et qu'il ne goupillonne pas les plats.

— Allons, allons, mon cher Latour, vous voilà encre une fois parti! Je vous accorde que Derive est un paysan...

— Je n'en veux qu'aux paysans du Danube !

— Vous lui en voulez surtout de vous avoir pris comme cible à ses facéties. C'est le vilain côté de l'esprit, qu'il ne peut s'exercer qu'aux dépens de quelqu'un. D'ordinaire c'est sur moi que Derive décoche ses pointes. Mais c'était devenu fastidieux par l'accoutumance, et il a voulu nous être agréable en variant son jeu. Ne soyez pas si susceptible. C'est encore le meilleur moyen de montrer la supériorité de votre éducation.

« Je serais mal venu, du reste, de faire le difficile. Croyez-vous que des personnes plus raffinées affronteraient le soleil caniculaire, barboteraient dans la bruyère poussiéreuse ou, l'hiver, pataugeraient dans la boue et la neige, à seule fin de me réjouir par une visite ? Des voisins moins plébéiens ne me seraient d'aucune utilité.

— Je me résignerais plutôt à ne jamais voir figure humaine qu'à frayer avec ces ostrogoths.

— Des phrases, mon cher Latour, des phrases ! Il faut de larges épaules pour porter la solitude. Je pensais comme vous, naguère, avant d'avoir tâté de la vie érémitique.

— Au fait, tu ne m'as jamais dit pourquoi tu es venu te terrer ici.

— Oh, les raisons étaient si imprécises que je ne suis pas même certain de me les rappeler. Je traversais alors une période de dépression, d'irritabilité morbide, due au surmenage, et je ressentais plus vivement que de coutume les disgrâces de la vie urbaine, les inconvénients de la promiscuité. J'en avais assez des horreurs qui se dressent à tous les coins de rue, sous prétexte d'art public, des statues sur les places, des bustes dans les squares, des affiches aux carrefours, et j'étais surtout excédé par ce fléau sans rémission, l'infâme musique dont on est souffleté à chaque pas, à toute heure du jour.

» Rien n'était plus simple, me semblait-il, que de m'en aller, de rompre tout contact avec la société. N'étais-je pas à l'abri de l'ambition, de l'amour et de l'amitié ?

» Jusqu'alors je m'étais cru un solitaire, parce que

je ne fréquentais personne. C'était une erreur naïve. L'homme qui vit entouré de ses semblables, qui les regarde aller et venir, qui écoute le son de leur voix et le bruit de leurs pas, cet homme n'est pas un solitaire.

» La femme du monde, la jupe retroussée d'un joli geste, qui trace dans la rue un sillage parfumé — le vieux rentier qui promène son chien — la bonne qui conduit à l'école une marmaille turbulente — le gavroche qui emplit la rue de ses gouailleries impertinentes — les enfants qui jouent à la marelle — le maçon qui édifie, brique à brique, la maison qu'il n'habitera pas — le charretier qui encourage son cheval d'un juron sonore — le poivrot qui ponctue son monologue de hoquets convaincus — tous et toutes faisaient partie de ma vie, y contribuaient, l'embellissaient, qui par la grâce des formes, qui par la vivacité du geste, qui par le pittoresque du débraillé.

» Mais je ne le savais pas.

» Et quand je me suis trouvé seul ici, en face de cet horizon, écrasant par sa grandeur et son impassibilité, seul avec les arbres et les nuages, un sentiment inconnu de détresse et d'amoindrissement est entré en moi. Le fermier-philosophe est venu à point. Je l'ai accueilli en ami. Et pourquoi pas? Vous savez que les préjugés de caste ne m'ont jamais surchargé. Mais il faut vivre dans la solitude de ces montagnes pour en éprouver toute l'inanité.

» L'homme ne vaut que par l'audace de sa pensée. Or, si Derive ignore les manières mondaines, son intelligence est prompte et souple. C'est un transplanté. D'origine ouvrière, les rencontres d'une vie, qu'on dit mouvementée et diverse, ont fait de lui un cultivateur. On prétend qu'il ne connaît pas le premier mot de son métier et qu'il aime mieux butiner que bûcher. Mais la calomnie s'attaque de préférence aux esprits indépendants. D'ailleurs, c'est affaire entre sa femme et lui. La Clabaude trime pour deux, de sorte que, finalement, le compte y est.

» Mon voisin en veut à l'injustice sociale. Il en fait une affaire personnelle. Toutefois, ce n'est que le

dimanche quand, après une dernière goutte, le vase déborde, que son apostolat devient effectif et bruyant. C'est la raison pour laquelle j'avais d'abord contremandé le dîner d'aujourd'hui. Mais j'ai réfléchi que les idées de Derive ne diffèrent pas tellement des vôtres... »

— Quoi ! Qu'est-ce que tu me chantes là ? Tu mets mes idées sur la même ligne que les pitreries de cet ivrogne ? C'est du beau ! Où prends-tu que je préconise le chambardement, comme le dit si finement ton ami ? Sans doute, l'hypocrisie des contemporains m'écœure et, tout en sachant combien ma colère est vaine, il m'arrive parfois de fulminer contre les tartuferies sociales, contre la justice qui se dit égale pour tous parce qu'elle frappe de la même amende le délit commis par le besogneux et le millionnaire — contre le brasseur d'affaires qui passe sa vie, embusqué au coin d'une société anonyme au capital fictif, à détrousser les gogos, et qui ne sort de son antre que pour présider quelque œuvre philantropique — contre l'artiste qui ne tarit pas sur la vertu moralisatrice de l'art et qui vit comme un cochon...

» Et toi, mon vieux, qui fais de ce braillard de Derive un homme supérieur, à seule fin d'excuser tes accointances avec toute cette crapule clabaudante, au lieu d'avouer simplement que tu en pinces pour la fille, je te mets dans le même sac !

— Il y a peut-être du vrai dans ce que vous dites, acquiesça Clems, avec humilité. Mais cela ne vous autorise pas à parler d'Yonne d'une manière injurieuse. C'est une situation peu enviable, j'en conviens, que d'être la fille d'une fermière comme la Clabaude, et nul doute qu'Yonne l'eût souhaitée différente. Mais la chose est sans importance pour l'homme à qui elle accorde ses faveurs. J'estime qu'une belle femme, rien que parce que belle, remplit la moitié de sa mission. Si, par surcroît, elle est bonne et dévouée, comme celle-ci, elle doit être tenue pour une créature parfaite et harmonieuse, quelle que soit sa condition.

» Je considère que la culture raffinée de l'esprit n'a aucune sorte d'utilité pour la femme. Elle est, en

outre, incompatible avec la beauté. Car l'intelligence fait éclore les soucis, et les soucis font éclore les rides.

» Aussi cette jeune fille ne fut-elle d'abord pour moi qu'une joie des yeux. Ses mouvements, pleins de vigueur et de jeune grâce, m'enchantaient. J'attendais, avec plaisir d'abord, avec impatience ensuite, le retour du samedi, jour des gros ouvrages domestiques, qui ramènerait aux Charmes la fille de mon fermier. Car Arlette se ralentit et, quoiqu'elle en ait, l'aide de ces deux bras robustes est venue à propos.

» Je me suis laissé aller sans défiance à mon admiration, persuadé que mon éducation me garantissait d'un amour déraisonnable et hors de saison. Et si j'ai été vaincu, c'est par surprise et grâce à la complicité des éléments.

» Vous ne savez pas, vous autres qui vivez dans les villes, ce que c'est que l'automne. Vous ne savez pas ce que c'est que d'assister à l'agonie du soleil, la seule chose vraiment bonne et pure qui soit. Vous ne savez pas ce que c'est que de voir mourir les fleurs, de voir s'éteindre les couleurs, d'entendre pleurer les forêts!

» Et quand les dernières bandes de grues et d'oies sauvages, groupées en triangle, sont parties à la recherche du soleil, quand le ciel opaque descend jusqu'à toucher la toiture de la maison, quand il n'y a plus autour de vous que l'ululement du vent et la plainte infinie des eaux souterraines qui sourdent — alors on connaît ce que c'est que d'être seul, et la main qui se tend vers la vôtre, croyez-moi, on la presse avec gratitude, sans examiner si elle porte les stigmates du travail manuel. »

— Mon cher Clems, répondis-je, ce que tu viens de dire est peut-être admirable de lyrisme, mais assez inquiétant pour ton avenir. Il serait temps, à mon avis, de descendre de tes montagnes et de reprendre pied dans la vie réelle, car ton exaltation, qui te fait découvrir tant de musique dans le silence et tant d'épouvante dans l'automne, te jouera un mauvais tour. Je t'assure que les horreurs que tu décris si

complaisamment n'existent que dans ton imagination de poète, et que les méfaits que tu attribues aux éléments ne sont imputables qu'à la seule fâcheuse littérature.

» Moi, j'ai subi des lamentations autrement effarantes que celles de la tempête dans les arbres dénudés, des colères auprès desquelles les clameurs des eaux souterraines seraient chants de sirène, des rafales qui, au lieu de cingler la figure, labourent le cœur. Épouse ton Yonne, mon cher ami, et tu les connaîtras à ton tour. Et, alors, il n'y aura plus d'équinoxe de printemps, ni d'automne; ce sera l'hiver éternel et l'orage sans fin.

CARL SMULDERS.

(*A suivre.*)

LES LIVRES BELGES

Max DEAUVILLE : LE FILS DE MA FEMME, roman. (Bruxelles, édition de la *Belgique artistique et littéraire.*) — **Émile VERHAEREN** : TOUTE LA FLANDRE. LES VILLES A PIGNONS. (Bruxelles, Deman, éditeur.)

M. Max Deauville, l'auteur de ce curieux roman, *le Fils de ma Femme*, est un des plus originaux parmi nos jeunes prosateurs. Il n'est pas, comme tel romancier notable, un lyrique dévoyé. Il ne se range pas davantage dans la catégorie nombreuse des conteurs de terroir, et s'entend à placer l'action de son roman dans les sphères de la bourgeoisie bruxelloise, sans rien devoir pour cela à M. Léopold Courouble. Sans doute, *le Fils de ma Femme* est avant tout un roman de mœurs, une peinture circonscrite des choses et des gens de chez nous et d'aujourd'hui ; il lui arrive cependant d'être mieux que cela, et certaines pages de ce petit livre présentent un intérêt largement et profondément humain.

Malgré de si sérieuses qualités, je sais peu d'écrivains qui aient moins que M. Deauville l'air de se prendre au sérieux. Il y a dans l'allure de ses œuvres une discrétion, un tact, un nonchaloir même, qui sont d'un homme de bonne compagnie, d'un « honnête homme ». Il semble n'être romancier qu'occasionnellement et pour le plaisir. Peut-être en résulte-t-il un peu de laisser-aller... La forme, en ce livre charmant, est d'ordinaire très primesautière et très vive ; mais parfois aussi elle est un peu molle et trahit quelque négligence.

Le romancier met son récit dans la bouche du héros même de son roman, Hector Fauconpré, sorte de vieux beau, de « vieux marcheur », comme il se désigne lui-même, philosophe flegmatique et ironiste qui s'entend à régler au mieux son existence en vue de l'aise et du plaisir. Sa sagesse pourtant s'est démentie le jour où il a épousé Mme veuve Krème, mère d'un jeune garçon qui donne son titre au roman. La femme est bête, vaniteuse, surtout méchante ; l'adolescent Jimmy est, en tout et pour tout, un joueur de football et de golf, c'est-à-dire un type parfaite-

ment insignifiant. L'esprit et le sentiment lui viennent, comme par miracle, le jour où il tombe amoureux de Madeleine, orpheline et petite-cousine de Hector Fauconpré. La métamorphose m'a paru, je l'avoue, un peu brusque, et je n'ai pu me résigner à trouver tout à coup presque intéressant un jeune snob qui, jusque là, était si radicalement dénué d'intérêt. M. Deauville me paraît avoir quelque peu enfreint, à cet endroit de son œuvre, la règle horatienne du *Servetur ad imum...*

On devine que l'existence de Jimmy achève de rendre tout à fait intolérable une union déjà assez mal assortie, et que l'idylle ébauchée par lui et la jeune Madeleine, et dont ni Fauconpré ni sa femme, pour des raisons opposées, ne veulent entendre parler, n'est pas pour arranger les affaires...

Mais je m'aperçois que je suis en train de vous faire, de ce roman, un résumé en règle, ce qui est bien la besogne la plus fastidieuse et la plus inutile qu'on puisse imaginer. Je m'arrête à temps et vous laisse le plaisir de voir par vous-même comment « finit » l'histoire.

Au reste, l'histoire est peu de chose par elle-même. Tout l'intérêt de ce petit livre est dans l'esprit qui l'anime, dans les sentiments qu'il révèle, dans sa portée humaine. Le héros du roman nous conte sa vie tour à tour avec flegme, avec humour, avec ironie, et cela nous vaut des pages d'une saveur exquise et assez rare dans notre pays, où ces qualités sont parfois peu goûtées. Un moment vient pourtant où le ton se fait moins allègre et moins ferme et ressemble à l'accent de la résignation. La bêtise et la méchanceté de sa femme ont miné l'énergie de Fauconpré, la « vie » a fait son œuvre débilitante, et l'âge est là, qui éveille de graves pensées. Puis des tendresses insoupçonnées se révèlent chez le viveur : il aime comme sa fille, Madeleine, sa petite-cousine, dont le mariage et l'avenir ont été son plus cher souci ; ses maximes égoïstes, sa sécheresse apparente, son détachement joué ne l'empêchent pas d'être un homme comme les autres, tendre et bon, c'est-à-dire faible. Et sa faiblesse se trahit encore dans l'émotion que lui cause le déclin, l'approche de la vieillesse, émotion profonde, pénétrante, bien humaine, dont toute la fin du livre est imprégnée.

Avec cela, nulle déclamation, nulle sensiblerie chez M. Deauville. Ce n'est pas du tout sa manière. Il y a chez lui une sorte de dandysme qui le porterait plutôt à dissimuler sa sensibilité réelle sous des dehors d'humour et de froideur. Les épanchements et les exaltations doivent *a priori* lui paraître des signes

de mauvais goût. Son livre n'en est que plus émouvant là où l'émotion perce malgré lui.

En somme, ce roman, œuvre d'un écrivain jeune, témoigne d'une remarquable maturité. M. Deauville s'y révèle observateur attentif, non seulement des choses, ce qui est relativement aisé, mais encore et surtout de l'âme humaine, ce qui exige plus de pénétration ; on goûtera dans ce livre telles descriptions de salle de jeu ou de bal masqué, admirables de vie grouillante ; mais le connaisseur appréciera surtout tels traits pris sur le vif, où se révèle, ingénûment et sans phrases, le fond d'un caractère. M. Deauville ne pose pas pour cela au psychologue ou à l'analyste, et aucun pédantisme n'alourdit jamais son récit, qui garde sa vivacité, sa fantaisie, son savoureux humour.

Le précédent roman de ce jeune écrivain, *la Fausse route*, faisait concevoir de belles espérances; on n'espérait pas en vain. Le progrès est frappant dans *le Fils de ma Femme*, œuvre plus copieuse et plus fouillée, où les dons de l'auteur se développent harmonieusement.

* * *

Les Villes à pignons, ce sont ces petites villes des Flandres qui, actives et florissantes autrefois, vivotent aujourd'hui des restes de leur ancienne prospérité, dans une pittoresque léthargie que secoue, de quart d'heure en quart d'heure, la sonnerie d'un vieux carillon... Damme, Ypres, Dixmude, Deynze, Lierre, Termonde... Émile Verhaeren leur consacre le quatrième cahier de *Toute la Flandre*, ce cycle poétique qu'il compose à la glorification de sa terre natale.

Il faut louer pour leur inspiration généreuse, filiale, *patriotique* au sens le moins banal du mot, tous ces recueils qui nous révèlent un Verhaeren calmé, sain, relativement harmonieux, très différent de l'auteur des *Flambeaux noirs* et des *Débâcles*. Il faut aussi admirer l'intarissable jaillissement de verve de ce poète, qui, notre aîné à tous, nous surpasse tous en jeunesse.

Les défauts de cette poésie, si puissante et si spontanée, ne m'échappent certes point. Malgré un assagissement relatif, je trouve toujours qu'elle manque un peu d'art. Ces poèmes semblent souvent être le résultat de l'improvisation, et l'on ne peut alors les admirer pleinement qu'à condition de les lire comme ils paraissent avoir été écrits, c'est-à-dire avec une certaine hâte et sans y regarder de trop près... Je trouve aussi

que Verhaeren, semblable en cela à d'autres poètes admirablement doués, H. de Régnier, par exemple, et même Victor Hugo, surtout Victor Hugo, se multiplie à l'excès et, parfois, ne nous donne vraiment que la menue monnaie de son génie... Je trouve, enfin, qu'il y a quelque chose d'antipoétique dans le fait de consacrer â la Flandre une longue série de poèmes où l'on entreprend, systématiquement, de nous faire voir cette terre dans la multiplicité de ses aspects.

L'inspiration s'accommode mal d'un tel parti pris ; à vouloir tout dire, fût-ce malgré Minerve, on risque de tomber dans l'insignifiance et le prosaïsme. Je ne puis dire que l'auteur de *Toute la Flandre* n'y soit jamais tombé. Cela lui est arrivé notamment dans une ou deux pièces des *Villes à pignons,* où le sujet, médiocre par lui-même, a médiocrement inspiré le poète. Cette glorification de la Flandre semble avoir été conçue un peu à la façon d'un inventaire, où rien ne devait être omis.

Je crains d'être allé trop loin dans le blâme... Gardons-nous d'appliquer à un si puissant tempérament poétique la même mesure qu'aux poètes ordinaires. Les pièces dont je parle sont médiocres, comparées à l'ensemble de l'œuvre verhaerienne; elles ne sont pas nulles. Verhaeren est un de ces rares poètes qui peuvent sans trop d'inconvénient se prodiguer, parce que chez eux l'exaltation, la verve poétique. est l'état à peu près normal. Tout ce qui lui passe par la tête, ou peu s'en faut, il peut l'exprimer. Il lui arrivera d'être inférieur à lui-même; il ne sera jamais insignifiant. Ses ébauches les plus hâtives et les plus sommaires seront toujours relevées par l'un ou l'autre trait singulièrement heureux, spontané, significatif. Et il y en a de tels dans *la Gare* et *les Boutiques*, qui sont les moins bonnes pièces de ce dernier recueil.

Les Villes à pignons sont un recueil de poésies descriptives ou, si l'on préfère, pittoresques, plutôt que lyriques ; ce qui met cet ouvrage au second plan dans l'ensemble de l'œuvre d'Emile Verhaeren. Il faut assurément préférer *la Multiple splendeur* aux *Villes à pignons*. Mais quel peintre se manifeste dans ce dernier ouvrage ! Et comme tout y contribue à faire de la poésie une peinture, jusqu'au son des mots, jusqu'à la coupe des vers, jusqu'à l'allure des strophes ! Certes, en dépit de quelques à-peu-près et de maintes bavures, Verhaeren a un sens étonnant du rythme et de la sonorité des vocables comme moyens d'expression. Et c'est surtout, je crois, cette préoccupation du rythme et des sons pris comme éléments expressifs

qui lui fait parfois négliger la correction de la phrase et oublier le sens précis des mots. Certaines qualités ont pour rançon des défauts correspondants.

Sites urbains, tableaux d'intérieur, scènes de mœurs forment la matière de ces savoureux poèmes. Voici la grand'place, le vieux quai, les hôtels patriciens, les cabarets enfumés, l'hospice, le quartier du séminaire... Des types caractéristiques animent ce milieu provincial et suranné : le notaire, le brasseur, le bourgmestre, la vieille servante, la vieille fille, vingt autres figures aussi locales et amusantes. Parfois le tableau s'élargit et nous assistons à des scènes du cru où se déploie la robuste matérialité de nos bons Flamands ; c'est une beuverie, une kermesse à boudins, un concours de fumeurs de pipes, une vente aux enchères avec dégustation de vieux vins... Tout cela est *vu* et rendu avec une sûreté de touche merveilleuse, tantôt en aquarelles sincères et spontanées, tantôt en savoureux tableaux de genre, tantôt en fresques truculentes et emportées. Il y a dans toute cette œuvre plus de force et d'intensité que de délicatesse, et Verhaeren, avant tout peintre robuste du monde matériel, s'entend mieux à peindre la bâfrerie des *Grands mangeurs* ou les violences du vent qu'à détailler l'état d'âme de *la Vieille fille*. Il penche même vers le genre romance, lorsqu'il lui arrive de s'y essayer.

Toute délicatesse n'est pourtant pas absente de ce livre. Il y en a, par exemple, ainsi que de la grâce, dans *les Pinsons*, il y en a dans *l'Hospice*, un poème singulièrement émouvant par endroits.

Mais ce n'est pas dans ces derniers poèmes que Verhaeren déploie sa virtuosité d'artiste barbare. C'est ailleurs, par exemple en ce sauvage et assez énigmatique poème sur le vent, *Celui qui bouscule*, où nous retrouvons, dans toute sa violence, le poète des *Villages illusoires*. Cela est *fou*, dirais-je pour me servir d'un de ces mots excessifs, qui, chez Verhaeren, expriment la plus haute admiration. Oui, cela est fou, au sens verhaerien de ce mot, comme au sens ordinaire, d'ailleurs. Et ce poème insensé hausse parfois la description jusqu'au plus fier lyrisme.

D'autres poèmes nous reportent à l'inspiration de la *Multiple splendeur*. Certes, le Flamand Verhaeren aime passionnément son pays ; mais tout, dans son pays, n'est pas pour lui plaire. Il ne se résigne pas à sa somnolence, à son marasme, et telles strophes expriment éloquemment les vœux de ce Flamand pour

sa patrie. Écoutez plutôt ces vers qui terminent le court poème des *Cloches* :

O chants de bronze et d'or, qui éclatez sans nombre,
Sur les tracas mesquins et les desseins futiles,
Et les pauvres soucis et les soins infertiles,
Des minimes cités qui se meuvent dans l'ombre,
Quand donc vos sons puissants et clairs publieront-ils
Quelle âme neuve et profonde
Emeut le monde?

FERNAND SÉVERIN.

Edmond PICARD : EN CONGOLIE, suivi de NOTRE CONGO EN 1909 (Un vol. in-18°, veuve F. Larcier, édit.). — **Maurice MAETERLINCK :** L'OISEAU BLEU, féerie en 5 actes et 10 tableaux (Un vol. in-18, à fr. 2.50, Fasquelle à Paris). — **Octave-J.-A. COLLET** : L'ILE DE JAVA SOUS LA DOMINATION FRANÇAISE (Un vol. grand in-8°, à 10 francs, chez Falk fils, à Bruxelles). — **Edouard DAANSON** : LE NAIN JAUNE, comédie satirique en 5 actes et en vers (Un vol. in-4°, chez Lamertin). — **Paulin RENAULT :** HENRY CARTON DE WIART (1 vol. in-12 à fr. 0.50; Société belge de librairie).

En relisant *En Congolie*, ce carnet de notes de voyage, dont la première édition parut il y a treize ans déjà, j'ai retrouvé le même plaisir qu'autrefois devant ces pages vivantes, colorées et sincères, et dont Edmond Picard dit lui-même qu'il « eut la coquetterie de les remettre à l'éditeur le jour même de son retour ».

Comme on voit une fois de plus dans ce livre combien son auteur est un artiste ! Il a, pour considérer les choses, un coup d'œil bien à lui, et, pour nous les montrer ensuite, un vocabulaire tout personnel aussi, une phrase heureusement descriptive et tout ensemble évocatrice de mouvements, de sons, de parfums.

Le voyez-vous, ce fleuve dont « les eaux chargées d'argile ferrugineuse délayée, roulent l'ambrure de leur thé lamé de reflets argentés » ? Regardez-la s'étaler, cette nappe liquide qui « fait aux rives ce superbe avant-plan de limpidité qui embellit si étonnamment la nature, cause secrète de notre prédilection pour les sites ornés par les eaux ».

Et, dites-moi, n'entendez-vous pas le raclement du couteau dont ce négrillon se sert pour enlever les croûtes dont ses jambes sont couvertes? Ne l'apercevez-vous point, ce moricaud sans scrupules, qui « appuie un pain contre sa poitrine odorante et coupe, avec soin et gravité, à l'aide du même couteau, les tranches pour le déjeuner ». Et ne vous sentez-vous point aux lèvres et aux dents la saveur des « farineuses et parfumées bananes, des mangues au léger goût de thérébentine »?

Farouche et aride, éparpillement de cahutes de chaume et de maisons en pierre au milieu d'un site désolé, voilà Matadi. Longue, étroite, jaune, durcie sous le trottinement de millions de pieds nus, voici la route des caravanes. Ici argenté, souple, onduleux, là-bas couleur d'ocre sale, roulant dans son onde pressée la boue arrachée aux bas-fonds ou descendue des hauts plateaux, tel est le Congo, fleuve royal.

Toute la solitude hostile de la brousse, le charme perfide et malsain de certains coins d'Afrique où la fièvre et la mort guettent, sous les lauriers-roses, tout le grouillement des villes où les splendides Vénus noires, vierges de quinze ans, côtoyent d'horribles vieilles aux poitrines flasques, — vieilles dont la trentaine n'a pas sonné, — tout le calme de quelques endroits privilégiés, tout cela et bien d'autres choses encore : la chambre de chauffe où, au fond du steamer, étouffent les mécaniciens, le pont où s'entassent quelque huit ou neuf cents Sénégalais, la mer qui écume, monte et se brise avec des violences de tornade, des mollesses de gelée tremblotante, des douceurs de plumes soyeuses éparpillées, tout, vous dis-je, tout ce que l'œil peut voir, l'oreille entendre, les doigts saisir, l'odorat humer dans l'air tiède, tout ce qui, d'Anvers à Matadi, peut captiver l'attention du voyageur, la plume élégante autant qu'adroite d'Edmond Picard le retrace pour notre plus grand profit.

Mais il y a aussi, ne l'oublions pas, il y a *Maître* Edmond Picard. Derrière l'écrivain, il y a l'avocat ; sous le touriste le juriste a l'œil ouvert; sous le voyageur intéressé le politicien aussi guette... Et ces autres personnages disent leur mot, avec bon sens, avec autorité, avec droiture, sans se laisser aveugler par la beauté de certains résultats ni par la laideur de quelques tares. Ils disent surtout leur mot dans l'addition que vient de faire Edmond Picard à son primitif carnet de voyage.

Parce que notre colonie est l'œuvre d'un homme d'une tranquille audace, d'un rêveur taciturne et décidé, parce que cet homme est un roi et que les énormes risques qu'il a courus lui

ont assuré de considérables bénéfices, les socialistes doivent ils commettre la mauvaise action d'attaquer cette œuvre? Libre à eux,... mais Edmond Picard n'entend pas les suivre.

Lui, il veut montrer le côté faux de certaines statistiques qui tendent de faire du Congo une terre où la mortalité est minime; il montre le manque de proportion entre l'effort, le sacrifice consenti par certains blancs, sacrifice presque certain et définitif de leur santé, sous un climat où le travail est terrible pour les Aryens, et la maigre récompense qu'ils en retirent. Il reconnaît que tout n'est pas parfait dans un pays où vingt millions d'âmes sont disséminées sur un nombre énorme de kilomètres carrés ; il compare surtout, chiffres en main et faits à l'appui, *notre* Congo aux Congos environnants et il prouve que si l'on dépense trois, quatre et cinq fois plus chez nous que chez les voisins pour les soins d'administration, d'amélioration et d'entretien, nous sommes pourtant les seuls chez qui, dans toute la partie est de l'Afrique, se réalise un bénéfice, et même un gros bénéfice.

Il y a beaucoup à faire encore?... Eh! bien, on le fera. Edmond Picard, fièrement, avec une vibrante énergie, affirme que les Belges sauront défendre une contrée teinte un peu partout du sang de leurs veines. Cette enthousiaste mais sincère façon de voir et d'écrire fait honneur autant à l'âme qu'au talent de l'honnête homme et du superbe écrivain, — du magnifique orateur qui se fit acclamer à Ostende lorsque, cet été, devant une énorme foule cosmopolite, il prononça la conférence dont *Notre Congo en 1909* est la transcription.

* * *

Cet été, Mme Leblanc-Maeterlinck est venue au Parc nous présenter la pièce nouvelle de son mari. La conférence fut exquise : de longues lectures, quelques commentaires judicieux et d'une aimable philosophie; la conférencière était gracieuse, souriante, et sa voix tour à tour émue, persuasive, gamine et grave, faisait merveille dans la prose alerte, tendre, naturelle au possible et infiniment variée de Maurice Maeterlinck. La pièce, jouée déjà avec le plus grand succès en Russie, en Allemagne et en Angleterre, n'était jusqu'ici pas même éditée en français. Voilà qui est réparé, remercions-en les dieux... et l'auteur.

Le sujet de l'œuvre a été souvent raconté déjà. Un soir de Noël, Tyltyl et Mytyl, frère et sœur, voient entrer chez eux la fée Bérylune dont la petite-fille est bien malade. *Qu'est-ce*

qu'elle a ? — On ne sait pas au juste; elle voudrait être heureuse... Cette brève réponse indique le ton de tout l'ouvrage.

Pour guérir la petite, il faudrait l'oiseau bleu ; alors, voilà, la fée donnera aux enfants le chapeau-orné-du-diamant-qui-fait-voir.

Les enfants, accompagnés de la Lumière qui leur est bonne, du Chien qui leur est follement dévoué, du Pain qui est, comme le sucre, mou, indécis, flottant, du Chat qui leur est cauteleusement hostile, de l'Eau et du Feu qui leur veulent du mal, — les enfants, accompagnés de ces « âmes des choses », se mettent en route à travers des pays fabuleux.

Les voici d'abord dans la *Contrée du souvenir*, au milieu d'un paysage placide et familier. Ils y retrouvent tous leurs parents défunts, joyeux au sortir d'un long sommeil. Les petits partent, emportant le vieux merle que, dans leur joie, ils ont vu bleu ; toutefois bon-papa avait eu bien raison de *ne pas garantir l'oiseau* : il redevient vite noir.

Voici Tyltyl et Mytyl forçant ensuite *La Nuit* à leur révéler ses secrets ; ils quittent son palais nocturne et obscur les mains pleines d'oiseaux qui se décolorent et meurent bien vite : des oiseaux de songes.

Dans *La Forêt* tous les arbres sont désireux de venger leurs morts nombreux, tous les animaux sont pleins de haine quand ils songent à l'abattoir et à la chasse. Attaqués, blessés, les petits s'épouvantent : c'est un *Chantecler* avant la lettre, une suite au *Livre de la Jungle*. Seul, Tylô, le chien, défend les pauvrets.

La Lumière vient enfin et ceux-ci sont sauvés. Ils n'ont pas l'oiseau bleu, mais ils s'en vont le chercher dans le cimetière. Mytyl tremble. Tyltyl lui, est un homme et il n'a presque pas peur. Les croix, en effet, soudain chancellent, les dalles se soulèvent et, de toutes les tombes béantes, monte une surabondante, une blanche, touffue, merveilleuse floraison ; le cimetière est un vrai jardin féerique et embaumé. Et la fillette éblouie : *Où sont les morts ?* Tyltyl stupéfait : *Il n'y a pas de morts...*

Il n'y a pas de morts, mais il n'y a pas non plus d'oiseau bleu. Se tenant par la main, les jeunes voyageurs s'en vont le chercher dans le palais où tout est bleu, au « royaume de l'avenir ». C'est là que nous voyons les enfants qui vont naître, les inventions, les crimes, les maladies, les bienfaits qu'ils apporteront sur la terre. On ne pourrait plus nettement indiquer la croyance à la prédestination. C'est dans ce chapitre-ci qu'abon-

dent surtout les mots de philosophie sceptique, et cela va de soi. Il s'agit d'un petit *qui doit effacer l'injustice sur la terre*; il suce son pouce d'un air sérieux : *On dit que c'est un travail effrayant !...* Ailleurs Tyltyl désire savoir si les enfants sont heureux de partir vers la terre : *On n'est pas content quand on reste, mais on est triste quand on s'en va.* Deux jeunes amoureux se désolent d'être séparés pour quelque temps : *Je t'aimerai toujours ! — Je serai la plus triste : tu me reconnaîtras.*

— Un chapeau, pourquoi c'est faire, demande Mytyl ? — C'est pour dire bonjour, répond son frère..., et puis pour quand il fait froid.

— Quoi que c'est de l'argent? — C'est avec quoi l'on paie.

Maeterlinck s'entend admirablement à prêter à ces gosses le plus naturel des langages, les plus vraisemblables des idées, et Tyltyl qui ne peut pas donner sa tourterelle *parce qu'elle est à lui*, et qui reproche à sa sœur de *prendre la meilleure place* sur l'escabeau dont il occupe *seul la totalité*, est d'une vérité cocasse autant que parfaite.

Mais, finalement, l'oiseau bleu n'est pas trouvé. Une année a fui ; les deux enfants se réveillent dans leur chaumière et désolent leur maman par leurs fantastiques récits : ils ont rêvé. La mère pleure, mais le père est philosophe. *T'inquiète pas... Ils jouent à être heureux.*

Entre Mme Berlingot, la voisine. Les enfants, qui ont mis en fureur la fée Bérylune en la prenant pour Mme Berlingot, ahurissent celle-ci en l'appelant fée Bérylune. La petite-fille de la voisine est bien malade. Elle veut la tourterelle de Tyltyl. Surprise ! Il veut, il *peut* la donner, bien qu'elle soit à lui. Et, rayonnante d'un bonheur inespéré, l'enfant arrive, guérie, pour remercier Tyltyl. Elle est aussi belle que l'était la Lumière ; elle lui ressemble ; Tyltyl se prend à l'aimer, il sera heureux avec elle, plus tard... Ici se place une des plus délicieuses scènes de la pièce : *Est-ce qu'il est assez bleu, dis?... J'en ai vu de plus bleus... Mais les tout à fait bleus, tu sais, on a beau faire, on ne peut pas les attraper.*

Et c'est là toute la philosophie de l'œuvre : on court bien loin pour chercher le bonheur, le bonheur parfait : il n'y a pas de bonheur parfait.

Maurice Maeterlinck a compris quel secret besoin de rêve et de merveilleux couve dans le cœur de ses contemporains. C'est pour cela qu'il nous a conté cette douce histoire sous la naïve joliesse de laquelle il a caché de si sages idées. C'est pour cela

aussi que, observateur attentif des êtres et des choses auxquels il prête des sentiments et des pensées singulièrement logiques, il a présenté en un cadre changeant, paré des richesses d'une imagination somptueuse et d'un style parfait, ces personnages tout près de la nature... ou de la fantaisie.

* * *

Résumer l'intéressant travail de M. Collet est une tâche impossible : il comprend tout l'historique de l'île de Java, depuis le début du XVIe siècle, alors que François Ier y expédia les premiers navires, jusqu'en 1811, moment où elle cessa définitivement d'appartenir à la France et où cette perte marqua l'effritement commençant de la gloire napoléonienne.

La richesse de ce magnifique coin de terre devait susciter l'envie de toutes les puissances européennes, et il n'est point étonnant d'avoir vu les Anglais, les Hollandais et les Français se disputer la possession de « la contrée aux épices ».

Les Hollandais, premiers maîtres du terrain, accueillirent fort mal « ceux de France », et s'ingénièrent à leur rendre la vie dure. Mais, comme le meunier Sans-Souci, ceux-ci s'obstinèrent.

Merveilleux colonisateurs par race, par instinct, voyageurs intrépides, marins adroits, soldats endurants, les Anglais virent tout le parti qu'il y aurait à tirer d'une île située sur la route des Indes. Visant loin, calculant sûrement, établissant dans leurs projets le Straits Settlement, Singapore, et l'empire des Indes, ils convoitèrent avidement Java, qui leur aurait ouvert la route. Ils l'eurent. Les Hollandais sont, depuis, rentrés en sa possession, mais peu importe : le but des Anglais fut atteint.

M. Collet raconte ces successifs événements économiques et belliqueux. Il raconte les hauts-faits des troupes du maréchal Daendels et de celles du général Janssens.

Tour à tour nous connaissons de la sorte les opérations de la *Compagnie royale des Indes,* succédant aux aventures des voyages malheureux des frères Parmentier, l'état de siège de la colonie, la concentration des forces à Batavia, la reddition des hommes de Janssens et de Jumel.

Et tout cela forme un long et attachant récit, où abondent les pages vraiment héroïques.

Certains chapitres présentent, d'autre part, pour nous, lecteurs belges, un intérêt particulier. Ce sont ceux où l'auteur

montre les bateaux arrivant, nombreux, à Bruges-Port-de-Mer. Nous voyons les épices, les produits rares et coûteux de lointaines contrées s'empiler sur les quais flamands, dans les magasins de la ville, en sortir, amener dans le pays de l'or, de l'or à flots... C'est l'heure opulente de Bruges, cité heureuse où règnent l'activité et le courage.

Puis, un beau jour, dans la ville où le paupérisme était inconnu aussi bien que la paresse, le calme étend tout à coup ses ailes silencieuses, l'oubli s'amène et la prospérité disparaît.

Un beau jour?... Non, certes; mais un jour triste et misérable à plus d'un titre. Et pourquoi ce changement? M. Collet nous le dira : c'est un des malheurs que nos ancêtres durent aux Espagnols, leurs maîtres.

***

Est-ce le souvenir caustique de la célèbre feuille que fonda Cauchois-Lemaire et que, fugitivement, relevèrent ensuite Jalabert et Aurélien Scholl, qui revit en l'auteur de ce nouveau *Nain Jaune?* Est-ce celui d'*Ubu-Roi?*

En tout cas, si l'on retrouve en cette comédie les rois, les reines, les valets, les as et même un empereur : l'atout, on ne saurait prétendre à suivre, au cours des actes, les péripéties d'une partie de cartes; on y découvre fort bien aussi toute la verve de feu le journal satirique et la bouffonnerie frondeuse des héros d'Alfred Jarry.

Les rois Charles, David, César et Alexandre — respectivement de cœur, de pique, de carreau et de trèfle, — se font... souffler leurs épouses, Judith, Pallas, Rachel et Argine, par leurs valets Lahire, Rogier, Hector et Lancelot. Les rois, en effet, sont ennuyeux; tel le souverain dont Ruy-Blas fut le rival, Charles est toujours à la chasse et il n'ouvre la bouche que pour parler exploits cynégétiques. Et puis tous les quatre sont si, si, si fainéants !...

Bref, les reines défaillent aux bras robustes de leurs servants. Les as, bouffons malicieux dissimulés congrûment par un bosquet propice, assistent aux chutes successives et, comme des gosses — ou, hélas! comme des grands — vont raconter à l'empereur Atout ce qu'ils ont vu et entendu.

La peine de mort est jugée trop dure, la prison trop coûteuse. On use d'abord du ridicule : les as miment et parlent publiquement les scènes de séduction dont ils furent les invisibles

témoins, puis les valets sont bannis. Oui, mais! ces ardentes dames Pallas, Argine, Judith et Rachel suivent leurs bien-aimés. Et voilà sans femmes et sans repas, grands seigneurs et bouffons.

Or, pour comble d'infortune, les nains attaquent le bourg. Le terrible, le victorieux *Nain Jaune* les conduit, qui, vigoureusement, fait le procès de ceux qui règnent sans être capables de nous gouverner, des inutiles, des paresseux, des rois fainéants enfin. Avec une conviction touchante, il dit son rêve d'une république idéale. Utopie! tu n'es point morte!

Galland, le nain jaune, donne à l'empereur Atout, au lieu de l'empire des cartes qui lui fut enlevé, le royaume du rire. Des rois trop nuls on fera des valets, et les valets absouts reviennent au bras des reines...

Cette comédie est satirique par les véhémentes tirades de Galland, par les phrases plus navrées que railleuses gémies par le beau valet Lahire, par une foule de traits d'une verve incontestable.

Le style général de l'œuvre est inégal, heurté; il atteint ici les hauts sommets de la pensée et de la prosodie, pour n'être pas bien loin de la trivialité d'idées, de termes et de rythme quelques lignes plus bas. J'avoue que la scène entre Lahire et Judith, par exemple, m'a fait songer à quatre vers d'*Afgar*, l'irrévérencieuse opérette de M. André Barde :

Puisque tu m'as pris la taille,
Puisque j't'ai donné mon bec :
Tant pis! fallait pas qu'l'y ailles,
Et tu prendras l'reste avec!

Ailleurs, une sorte de valse chantée, sur l'*Amour*, est d'une allure aimablement pessimiste.

D'autre part, il est à regretter que, dans un ouvrage aussi soigneusement vérifié et pourvu de notes abondantes, il reste telle pareille horreur : *Je les aies vu sortir.*

La comédie de M. Daänson en somme constitue un curieux effort, original et intéressant à plus d'un titre.

* * *

J'ai signalé les cinq ou six premières biographies parues dans la petite collection des « Lettres et Arts belges ». Elles sont con-

sacrées à des notabilités disparues ou vivantes, célèbres par leurs œuvres, et à la fois militantes par leur doctrine.

Le brillant auteur de la *Cité ardente* est un de ceux qui possèdent le plus de titres à figurer dans cette galerie. Son commentateur actuel exalte avec justesse et analyse avec une légitime sympathie les livres de critique, de propagande ou de pure littérature de celui-là de nos écrivains qui compte parmi les plus estimés.

De nombreux extraits et aussi la citation de quelques jugements autorisés sur l'œuvre et la personnalité de M. Carton de Wiart ajoutent à l'intérêt de cette étude très fidèle.

PAUL ANDRÉ.

Joseph CHOT : MONSIEUR LE PROFESSEUR (Collection de la *Revue des Romans*, Liége). — **Franz HELLENS :** LES HORS-LE-VENT (Oscar Lamberty, Bruxelles). — **Marcel WYSEUR** : COUPS D'AILES, poésies (A. Sifler, Gand). — **Prosper ROIDOT :** LE JEU DES DIX-HUIT ANS, poèmes (Bruxelles, 15, rue du Midi). — **E. WAXWEILER** : LES SOCIÉTÉS HUMAINES AVANT L'AGE DU LIVRE (Publication du *Musée du Livre*). — **Luca RIZZARDI** : LE SUICIDE (Edition de *La Société Nouvelle*). — **Victor HALLUT** : LES MAITRES CLASSIQUES DU DIX-HUITIÈME SIÈCLE (Edition du *Thyrse* à Bruxelles). — **E.-A. DE MOLINA :** VERS LE BLEU. — PERLE D'ORIENT. — TUNIS (H. Daragon, Paris).

Un malencontreux prospectus, répandu à foison au printemps dernier, m'avait fait pressentir l'intérêt spécial du nouveau livre de M. Joseph Chot. On annonçait une très audacieuse satire de certains milieux provinciaux, où l'auteur avait vécu naguère. On faisait entendre que l'œuvre ne manquerait pas de provoquer quelque scandale, tant les portraits seraient ressemblants. Et j'avais attribué au zèle maladroit de la revue qui l'éditait, une réclame dont les tendances allaient ainsi à exalter un roman, en lui assignant des qualités qui n'ont rien de commun avec l'art littéraire. Mais, tout bien considéré, je suis forcé de reconnaître que dans ces qualités-là même réside la seule saveur de l'œuvre.

Je dirai tout de suite que je n'ai guère goûté cette saveur-là,

où domine un haut goût de médisance et de rancune. *Monsieur le Professeur* sent trop le pamphlet. C'est le livre d'un homme aigri. Ce n'est pas d'humour mais de bile noire que les pages en sont écrites. La haine, la sainte haine, qui gonfle une âme chaude et généreuse, a pu inspirer parfois des chefs-d'œuvre. Mais non le ressentiment, qui petit à petit s'est accumulé dans un cœur en le desséchant.

L'unité du livre réside dans une sorte d'autobiographie, s'encadrant en des tableaux de mœurs, où une observation moqueuse et parfois rageuse se donne libre carrière.

L'auteur nous conte la détresse des sombres années qu'il a passées dans de petites villes, où son âme ardente et complexe d'artiste méconnu et de professeur éminent se sentait arrêtée dans tous ses élans par l'imbécillité bienveillante des gens de province. Il incarne les différentes faces de sa personnalité multiple dans le trio Rauys-Van Boxtal-Van Dyck. Il confesse son ennui, ses colères, ses douleurs devant tant d'espoirs trompés, d'ambitions déçues, de rêves avortés.

Je ne sais si l'on s'intéressera vivement à toutes les vexations que Jacques Rauys a éprouvées avant que ses mérites fussent enfin récompensés. Mais, en tout cas, le lecteur pourra se délecter s'il goûte la verve maligne que M. Chot a mise dans la peinture de la vie à Potinbourg. Pourtant, de ce côté aussi, j'aurais bien des réserves à exprimer. L'écrivain note, pour le plaisir de noter, bien des propos incolores, des conversations entières qui allongent inutilement son récit. Il ne choisit pas. Ses collègues de l'Institut de Potinbourg, qu'il fait défiler devant nous, au grand complet, ne tardent pas à lasser notre attention. Ce sont de tristes sires, assurément; mais fallait-il, justement pour cela, les laisser si longtemps en scène? Une fois que nous avons ri de leur masque grotesque, ils cessent de nous plaire. Leur grimace, du reste, ressortit à la caricature, à la charge, dont M. Chot n'a pas su se garder, si bien que, par là, son *Monsieur le Professeur* sort trop de la vérité et de la vie.

Je pourrais encore soutenir que ce livre manque de cohésion, qu'il semble fait de plusieurs fragments assez faiblement rattachés ensemble, et qu'il n'a pas, à proprement parler, de dénouement et qu'il est faiblement écrit.

Mais j'aurais l'air d'avoir voulu faire un réquisitoire contre un romancier dont je suis loin, pourtant, de méconnaître le sérieux talent. J'ai dit autrefois toute mon admiration pour l'art littéraire de l'auteur de *Carcassou*, des *Contes et Légendes de*

l'Entre Sambre et Meuse et de *A la Frontière.* M. Joseph Chot a donné trop d'espoir pour que je ne discute pas les conditions d'une œuvre nouvelle qu'il livre à la publicité. Et il ne m'en voudra pas, je pense, d'avoir formulé des regrets de ce qu'en écrivant *Monsieur le Professeur*, il n'ait rien ajouté à son bon renom d'écrivain.

Mais peut-être faut-il considérer que cet ouvrage aura débarrassé et comme purgé l'imagination de son auteur des rancœurs dont le poids pesait sur elle, et que son esprit, désormais rasséréné, retournera vers le terroir dont il excelle à célébrer les « tiennes » stériles et déserts, les types familiers et l'âme bien particulière.

* * *

C'est dans la petite villa, battue par le vent d'hiver, au sommet de la Dune, ou dans quelque sombre rue de Gand, à l'ombre lugubre des tours séculaires, ou dans mainte venelle rampante, étranglée, des villes mortes en Flandre, ou, enfin, dans les mornes salles d'attente des gares ou des palais de justice, que M. Franz Hellens nous conduit, un peu frissonnants. Avec lui nous enfilons des couloirs obscurs, nous frôlons des murs froids qui pèsent sur nous de leur hauteur, nous pénétrons dans des chambres closes où la lumière n'arrive que filtrée à travers des fenêtres aux vitres mates. Une atmosphère suffocante nous enveloppe, et des êtres étranges nous entourent. Ce petit vieux, qui meurt peu à peu de terreur et de froid, là-haut dans le vent, ces fous qui jouissent de l'effroi provoqué dans leur imagination par des bruits sournois qu'ils attendent comme une volupté rare et que leur suggestion crée dans le silence nocturne, ce symbolique Neste Rattekop dans le cri duquel résonne l'écho des cloches de la ville aimée, ces êtres résignés qui passent les rudes journées d'hiver autour d'un feu public, enveloppe de fonte épaisse sous laquelle couve la flamme, et ces pauvres bougres craintifs, honteux et palots, gibier des prétoires, tous tant qu'ils sont, pourquoi ont-ils un air de parenté qui les réunit pour former je ne sais quelle famille fantastique? Ils sont les Hors-le-Vent...

Le livre de M. Hellens se compose de six contes, que j'aime à des degrés divers. Mes préférences vont au premier, *Au sommet de la Dune,* et au cinquième, *La veille de l'enterrement.* Ceux-ci se distinguent par une ordonnance meilleure que celle des

autres. Ils me paraissent davantage réussis et achevés à la mesure. Ce sont aussi les plus courts. Peut-être ce détail n'est-il pas insignifiant? C'est, en effet, une certaine exubérance que je serais tenté de reprocher à M. Franz Hellens. Cette surabondance de sève se manifeste dans le fond comme dans la forme, produisant surtout un style un peu surchargé de couleurs, d'images parfois heurtées, un style âpre et tourmenté, qui est nerveux et bien personnel, mais dont le haut goût est fait pour fatiguer à la longue.

***

Mon cœur s'est effeuillé comme une fleur d'automne.

Ce vers, que j'emprunte aux *Coups d'ailes* de M. Marcel Wyseur, pourrait servir d'épigraphe à ce recueil de poèmes. L'inspiration en est très inégale. La fleur d'une âme sensible y sème, dirait-on, ses pétales à tous les vents. L'on a l'impression de lire des improvisations encore toutes vibrantes des battements du cœur qui les dicta. Mais, en dépit de leur accent de sincérité, elles ne sont pas toujours heureuses et surtout elles atteignent bien rarement le caractère d'achèvement que l'auteur a dû se proposer de réaliser pourtant — je l'imagine du moins.

Il semble que M. Marcel Wyseur ne nous ait fait grâce de rien. C'est dommage. Combien de ces piécettes, qu'il a aimées à à l'heure où il les écrivait, lui apparaîtront bientôt sans intérêt, sans valeur et sans poésie ! Il faudra qu'il se défie d'une dangereuse facilité et qu'il vise à ces qualités maîtresses du style : la précision, le naturel.

***

Mon Dieu qu'il est heureux que l'on s'ennuie autant,
des dimanches après-midi,
quand mon faubourg croulé en nostalgie,
fait un tas rouge et noir en travers de ma vie...
Vieille maison où, éreinté,
dix-huit ans peut enfin déposer son bâton
chercher de l'ombre et de l'Eté,
traduire en vers trop longs,
ou trop petits,
sonnant faux comme ceux-ci.
traduire de son mieux
le charme blanc, les ombres noires, et les feux...

Il m'a semblé que, dans ces lignes, M. Prosper Roidot, dont nous connaissons pourtant de bonnes pages, avait voulu préciser, à notre intention, la source même de son inspiration présente et nous prévenir des conditions un peu extraordinaires de son esthétique poétique.

Ces conditions admises, certains pourront trouver du charme à la lecture de *Le Jeu des dix-huit ans*, dont l'auteur promène son émerveillement à travers un décor qui nous est familier, du Cinquantenaire à Uccle, de la chaussée de Waterloo, 212, à la porte de Namur, en s'arrêtant aux *Caves de Maestricht.*

* * *

Lorsqu'il entreprend de nous expliquer comment vivaient les hommes avant l'âge du Livre, M. E. Waxweiler entend justement nous montrer que la fonction remplie aujourd'hui par le Livre n'a jamais cessé, parce qu'elle est indispensable, de se manifester sous des formes diverses, dès le jour où des êtres humains ont commencé à exister en société. C'est donc la très intéressante histoire de l'assimilation sociale des pensées, des suggestions, des connaissances, dans la longue suite de l'évolution humaine, avant les premiers documents écrits, qu'a résumée avec clarté M. E. Waxweiler dans *Les Sociétés avant l'âge du Livre.*

* * *

A l'époque où nous sommes, les suicides alimentent, pour une bonne part, ce tragique quotidien où le journal populaire trouve un de ses éléments de succès et de vogue. L'opinion commune que l'on a de ceux qui volontairement vont à la mort, c'est qu'ils sont des tarés ou des fous. Sans s'y arrêter, on peut se proposer de rechercher les causes profondes du suicide, d'étudier ce mécanisme secret qui, agissant chez l'être humain, le pousse à sa propre destruction.

C'est ce qu'a tenté de faire M. Luca Rizzardi dans son essai sur *Le Suicide.* Il en arrive à cette conclusion : le suicide n'est pas l'acte arbitraire suggéré par les réflexions de la raison pure, qui trouve en la mort la seule issue capable de nous faire évader d'une situation difficile ; il n'est pas non plus l'acte irréfléchi du désespoir, ni celui de l'affollement ; il naît d'un désir secret et profond de notre âme de retourner dans l'infini, quand nous ne trouvons plus dans le monde extérieur l'accord des éléments qui doivent élaborer notre « moi ». Bref, selon

M. Rizzardi, le sentiment humain qui pousse l'homme à se détruire serait aussi explicable que celui qui suscite les héros. Il ne serait pas plus déraisonnable que les sentiments de joie ou de tristesse.

***

M. Victor Hallut, en écrivant *Les Maîtres classiques du XVIIIe siècle (Bach, Haydn, Mozart, Beethoven)*, ne s'est point livré au jeu facile des biographies détaillées, farcies de dates, d'anecdotes douteuses et de commentaires oiseux, qui ne nous apprennent rien sur l'œuvre d'un artiste, et n'ajoutent rien à sa gloire. Il s'est attaché à faire revivre de belles et hautes physionomies, à déterminer, le plus exactement possible, la place occupée par les quatre maîtres précités dans l'histoire de la musique, et principalement de la musique allemande. Il se trouve que M. Hallut a ainsi esquissé l'évolution de la musique moderne, où « l'inspiration directe et libre, l'instinct naturel et spontané de la mélodie remplace la rigidité des canons, les formules savantes et ardues ».

***

M. E.-A. de Molina a-t-il rêvé de nous laisser d'inoubliables tableaux des pays à travers lesquels le promena son inquiétude? Il faut être, pour cela, un habile descripteur, sachant tracer la figure précise et pittoresque des choses, ou un poète, qui nous les fait voir à travers ses souvenirs et ses pressentiments.

En lisant *Perle d'Orient*, je n'ai cru trouver rien d'autre qu'un récit, assez terne, du voyage que l'auteur fit à Tunis et dans les environs de cette ville : paysages, petits croquis de mœurs, anecdotes, encadrant treize illustrations dont un panorama en quatre parties. Rarement le style s'élève, et vainement l'on cherche dans le livre le reflet de la sensibilité particulière à un écrivain.

ARTHUR DAXHELET.

Georges VIRRÈS : AILLEURS ET CHEZ NOUS, précédé d'une lettre de Dumont-Wilden (Un vol. à fr. 2.50 chez Vromant). — **Louis HUMBLET, S. J.** : STROPHES GALLOISES (Un vol. de 238 pages. — Liége, Spée-Zelis).

Je me souviens d'une conférence que Barrès donnait à Paris,

en 1899, sur la Terre et les Morts, ces réalités sur lesquelles il souhaitait que se fondât la conscience française.

Chacun, disait-il à peu près, doit cultiver en soi le petit génie local, écouter et comprendre l'orchestration des musiques profondes qui s'élèvent autour de son clocher natal, demander aux racines ancestrales la sève de quoi nourrir sa sensibilité. Et, ajoutait-il, le petit génie local animera d'une nuance d'âme particulière la science internationale : où qu'il se trouve, où qu'il s'agite, où qu'il s'émeuve, un enraciné sera toujours plus fort qu'un déraciné, parce qu'il s'appuyera sur des réalités et non sur des idées artificielles.

Le nouveau livre de Georges Virrès m'a rappelé ces doctrines qui me sont chères. Son titre : *Ailleurs et chez nous,* indique assez déjà que le voyageur, qui va s'émerveiller aux ciels de France et d'Italie, garde en lui-même des images aimées dont les clartés ne cessent de frémir. Au milieu des hymnes de l'art, des villes et de la Nature, la petite chanson campinoise mêlera ses accords et donnera le ton aux admirations et aux enthousiasmes.

Aussi bien l'excellente lettre de Dumont-Wilden, qui préface le volume, marque d'un coup d'ongle définitif le point de vue de Virrès.

« C'est de là (de la Campine), que vous êtes parti, dit-il, C'est là que vous avez vos origines, vos racines profondes ; c'est là que vous avez, pour toujours, ancré votre âme, et, alors même que vous promenez vos pas dans le vaste univers, on sent bien que tous vos souvenirs, tous vos vœux, tout le meilleur, tout le plus profond de vous-même, retourne vers cet humble coin de terre. Mais, par le fait même que vous y êtes si profondément attaché, vous pouvez, avec d'autant plus de liberté, vous écarter de lui, et jeter les yeux sur un monde différent dont vous comprenez d'autant mieux les beautés inquiètes et grandioses, que vous avez eu d'abord la sagesse de vous en tenir au modeste enclos où votre race vous avait fixé. »

C'est bien cela. Le campinois Virrès, enraciné dans sa Terre et ses Morts, s'en va par le monde, mais il emporte avec lui, dans la petite chapelle pleine d'ombre douce de son cœur, la petite lampe qui veille.

Suivez-le maintenant. Allez avec lui vous griser de la fièvre de vie qui flamboie dans les rues napolitaines ; pélerinez dans Rome, dans cette Rome moderne où l'imagination peut s'exalter et ressusciter les temps héroïques disparus, écroulés

avec les temples et les cirques; bercez-vous à la douceur de cette Florence, si inquiète jadis, mais si fertile en fleurs et en chefs-d'œuvre; admirez les printemps de Paris, le bois de Boulogne fleuri de lumière, d'élégances et de la grâce des fillettes, vives comme des fées. Dans tous ces chants vous entendrez la petite chanson campinoise dont je parlais tout à l'heure. Vous la retrouverez dans des accents comme celui-ci : Devant les pins parasols de Naples ou de Rome, d'une élégance inconnue des pays du Nord... « Au milieu de cette heure parfaite, l'un de nous se souvint, tendrement apitoyé, du petit bouleau de Campine qui, à pareille époque, dépouillé de ses feuilles, frissonnait dans le vent d'arrière-saison... » Ce bouleau, dans ce paysage d'âme, n'est-il pas d'une tendresse infinie. Et encore devant la villa d'Este, ce sursaut de la conscience patriale : « En Campine, nous redeviendrons de simples et profonds catholiques... » Et, plus loin, devant l'enchantement du Bois de Boulogne printanier : « Le Bois printanier donnait une ceinture invisible à ce souvenir précis : la même vieille maison, non loin de la même route et, midi sonnant, les petites filles enveloppées de cabans noirs, qui courent parce que le sol est blanc et que la bise fouette leurs joues et ranime leur cœur. »

J'aime ces traits. Ils me dessinent un caractère.

Déjà dans l'*Inconnu tragique*, Virrès s'était affirmé magnifique évocateur des paysages campinois. Je retrouve ici, dans les chapitres de *Chez nous*, la même puissance d'évocation unie à la même tendresse filiale. Sa *Campine religieuse*, son *Retour*, vivent et frissonnent comme un cœur palpitant.

Dirai-je que tout ce que la sensibilité de Virrès a gagné en profondeur, son style l'a gagné en harmonie et en clarté? Débarrassé des excessives fantaisies de jadis, il a plus d'ampleur et plus de nombre. Non que le relief en soit diminué, mais il est plus ordonné. On y trouve des raccourcis, comme celui-ci : *A Rome, au seuil de l'Éternité*... Cela seul agite en des cerveaux un tumulte harmonieux d'idées, une rumeur d'infini.

* * *

Voici, en une jolie édition, à la manière des petits livres de poèmes publiés par Lemerre, des vers qui sonnent comme un pur métal et chantent comme une musique.

Leur auteur? Un poète égaré dans cette Compagnie de Jésus,

plus affamée de science que de poésie, de logique que de sentiment, de réalité que de rêve. On y rencontre des érudits, des philosophes, des théologiens de haut vol, des historiens universellement célèbres comme ces Bollandistes dont l'œuvre s'édifie lentement dans le silence et l'étude, des mathématiciens, de doctes professeurs, des orateurs enflammés; des poètes, peu, très peu. Louis Humblet en est un. Chez lui, la petite fleur bleue n'a pas été étouffée sous les hautes herbes des discussions théologiques. Elle a fleuri. Elle s'est épanouie. Et sa clarté vibre et chante comme une clarté d'étoile.

Sans doute, Louis Humblet n'est pas du dernier bateau. Il est de l'avant-dernier, du bateau parnassien qu'on dit avoir sombré quelque jour sous le symbolisme et l'amorphisme. A-t-il sombré tout à fait? N'a-t-il pas plutôt vogué vers des rives lointaines, en attendant que les poètes amorphes, assagis par l'âge et la raison, le découvrent de nouveau et le ramènent? Qui sait? J'avoue, pour ma part, n'avoir jamais que médiocrement goûté cette prose poétique, arrangée typographiquement en lignes longues et courtes, sans rime, souvent sans rythme, et que les jeunes appellent des vers. Que voulez-vous, *de gustibus*... Mais parlez-moi de vers forgés comme des lames, ciselés comme des joyaux, chantants comme le cuivre des trompettes ou le buis des flûtes, et qui enferment dans leur forme claire l'idée comme une pierre précieuse dans sa garniture d'or.

Je ne dirai pas que tous les vers de Louis Humblet sont tels. Il en est de faibles. Il en est de malvenus. Mais la plupart sont d'un bon poète; quelques-uns sont d'un grand poète. Lisez, par exemple, ce sonnet :

SAINT ATHANASE

And royal hearted Athanase.
NEWMAN.

Comme il est grand le Patriarche alexandrin,
Champion et martyr de la foi trinitaire,
Devant cet Apostat maigre, pédant, sectaire
Et la tourbe arienne en honteux sanhédrin!

Rien pourtant du stoïque inerte, au front d'airain,
Guindé dans les froideurs de l'orgueil solitaire.
Tragiquement il souffre, agit, combat sur terre
Pour son Christ. C'est d'oubli de soi qu'il est serein.

Ayant, tout jeune, appris l'ascèse en Thébaïde,
Il l'apporte en remède à ce trouble morbide
Qui remplit l'Orient d'hérétiques subtils.

Et ses pages de dogme, invincibles, hautaines,
Qu'il burine au désert et date par exils
« Ont la simplicité qui fait les Démosthènes ».

Le livre se divise en quatre parties. La première, *Cymru*, nous donne des paysages et des impressions pittoresques du Pays de Galles, où le jeune jésuite belge est allé étudier la théologie. La seconde, *Theologica*, est une suite de sonnets, où s'alignent comme en une galerie d'ancêtres les grands théologiens de jadis. La troisième, *Belgique*, ramène la pensée de l'exilé volontaire vers le cher pays natal :

Maint Belge se corrige un peu, quand il émigre,
D'une vertu, peut-être — ou d'un mignon défaut.
Tout l'étonne à rebours : « Alors ? J'étais badaud ?
Mon pays n'a qu'un tort, un grand : il se dénigre ! »

La quatrième *Intimes* nous révèle les tendresses du cœur et les amitiés de l'homme.

C'est dans ces deux dernières parties qu'on sent le mieux palpiter l'âme du poète, âme ardente et enthousiaste.

EDOUARD NED.

LES THÉATRES

MONNAIE : *Madame Butterfly*, drame lyrique en 3 actes de MM. Illica et Giacosa, trad. de M. P. Ferrier, mus. de M. G. Puccini (29 oct.).

Reprises : *Armide* (30 oct.); *Les Maîtres Chanteurs* (9 nov.); *Le Caïd* (15 nov.).

PARC : *Connais-toi*, pièce en 3 actes de M. Paul Hervieu (12 nov.); *Suzette*, pièce en 3 actes de M. Brieux (23 nov.)

GALERIES : *Le Lys*, pièce en 4 actes de MM. P. Wolff et G. Leroux (10 nov.).

ALCAZAR : *L'Age d'Aimer*, pièce en 4 actes de M. P. Wolff (29 oct.).

La Femme X..., drame en 5 actes de M. A. Bisson (10 nov.).

OLYMPIA : *M. de Courpière*, com. en 4 actes de M. A. Hermant (11 nov.).

THÉATRE COMMUNAL (Cercle Euterpe), *Le Roi Pétaud*, comédie en 3 actes de M. Félix Bodson.

MATINÉES LITTÉRAIRES DU PARC : *Sardou : La Perle Noire* (11 nov.).

MATINÉES CLASSIQUES DES GALERIES : *Mithridate* (2 nov.); *Les Précieuses ridicules* et *Les Folies Amoureuses* (16 nov.).

MATINÉES DE L'ALCAZAR : *La Poésie de la Femme* (17 nov.).

* * *

Madame Butterfly. — C'est un gros succes.

J'entends qu'après dix représentations la salle de la Monnaie continue à être prise d'assaut chaque fois que l'affiche annonce le drame lyrique américano-japonais de l'italien Puccini.

J'entends aussi que durant que pleurent, mélancolisent, babillent la harpe, la flûte et les violons et que, sur des airs de mélodies savamment langoureuses, les personnages se racontent, en un français douteux, les choses les plus banales du monde, les âmes sensibles en quoi le public est toujours abondant, et les oreilles complaisantes à ce qui roucoule, se pâme et trémolise sur de roublards contrepoints, — j'entends que ces âmes et ces oreilles connaissent toutes les délices musicales dont elles sont capables.

Madame Butterfly va aux nues. Massenet, Gounod et Puccini, le Puccini de l'antérieure *Bohême*, n'ont jamais été à plus belle fête.

En ce qui concerne le sujet, c'est une opérette bouffe qui finit mal. A moins que vous ne préfériez : un drame affreux qui avait joyeusement commencé. Les auteurs — ils sont italiens, anglais, français; ils ont inspiré, copié, inventé, ajouté, supprimé, adapté... — les auteurs racontent, avec une ingénuité désarmante, l'idylle d'une petite mousmé sentimentale à qui un officier de la marine américaine fait un enfant qu'il a, après quelques années d'abandon, l'idée biscornue de faire réclamer par sa légitime bien authentique. La mousmé refuse d'abord, puis elle consent, mais s'ouvre tout aussitôt le ventre, comme une macabre geisha de Sada Yacco.

Malgré une recherche pittoresque d'harmonies et de thèmes

exotiques, malgré une orchestration qui vise évidemment à s'originaliser, malgré du caractère par instants et de l'inspiration incontestable à d'autres, la partition ne cesse pas de rappeler les procédés de l'auteur tant fêté de la *Bohême* et de la *Tosca.*

Nombreux sont les détracteurs de cet art complaisant. Il ne faut point cependant, me semble-t-il, lui être trop sévère. M. Puccini flatte la sensiblerie de la foule ; il cherche avant tout à lui plaire ; il se fait le docile esclave de ses goûts souvent déplorables, au lieu de prétendre héroïquement, comme quelques apôtres méprisés du vulgaire, au rôle d'initiateur et de guide vers les hauts sommets très rares encore jamais atteints ? Tout le monde ne peut être des précurseurs, pas même des éducateurs. M. Puccini ne désire que charmer, émouvoir, amuser, mais non point étonner, éblouir ou passionner. Rendons-lui du moins grâces de savoir le faire sans indigence d'inspiration ni vulgarité de moyens.

Le plus grave reproche qu'on puisse lui adresser, c'est le manque de renouvellement de sa manière. Dans *Madame Butterfly* nous avons, en effet, retrouvé abondamment les mêmes originalités de sonorité, les mêmes alternances de mesures significatives, les mêmes phrases brodées, à l'orchestre, sur des déclamations affreusement banales du dialogue. Car ce dialogue et l'invraisemblance de cette intrigue, voilà bien les essentielles et impardonnables faiblesses de l'œuvre Quand on n'a pas de choses plus poétiques à dire que ceci, pris entre cent : *Peut-être prenez-vous des cigarettes américaines*, ou bien : *J'ai loué cette maison pour neuf cent quatre-vingt dix-neuf ans*, eh ! bien, on s'abstient du moins de les faire chanter, fût-ce sur de la musique de M. Puccini !

Toutefois, j'entends les objections : La pièce est si jolie à regarder ! Elle déroule ses péripéties douloureuses dans une atmosphère lointaine et poétique, artificielle probablement, mais si prenante !

J'y consens tout à fait. Je suis le premier à reconnaître que *Madame Butterfly* est comme un album de délicieuses images. Le décorateur, le costumier, l'électricien, le metteur en scène ont collaboré à la mise au point d'une suite de tableaux ravissants qui suffisent à excuser l'engouement des cœurs sensibles, au nom des yeux enchantés. La Monnaie a réalisé là une merveille de couleur, de lumière et de composition.

Mlle Dorly est mignonne, émouvante, sincère dans ce rôle à la fois tragique et maniéré de la triste maman délaissée.

Mlle Dorly chante de façon jolie, surtout les soirs où elle parvient à modérer certains éclats fâcheux ; et puis la prononciation italienne de la charmante artiste nous prive de la compréhension du texte qu'elle débite : c'est ici tout profit...

Il n'en est pas de même de M. Saldou, dont on sait la diction très nette. M. Saldou chante bien le rôle du lieutenant Pinckerton et il a l'occasion d'y faire valoir ses qualités de jeunesse et d'élégance encore que celle-ci soit un peu engoncée.

M. de Cléry est à son ordinaire un parfait artiste et Mlle Symiane, parmi plusieurs autres à qui sont dévolues des « pannes » arides, se dépense très sincèrement.

***

Armide; Les Maîtres Chanteurs; Le Caïd. — Après le souvenir laissé par l'émouvante création de Mme Litvinne, la tâche était lourde de reprendre à Bruxelles le rôle écrasant d'Armide. Mlle Béral est loin d'y avoir succombé. La composition surtout du personnage a été faite par elle avec une rare intelligence. Charmeuse ou courroucée, hautaine ou tendre, Mlle Béral a su traduire avec bonheur les émois qui se disputent le cœur de la belle princesse de Damas. La cantatrice n'a pas eu de défaillance; puissante ou câline, la voix trouva des accents justes et d'heureuses expressions.

M. Laffitte, le soir de la reprise, chanta faux avec une sérénité désarmante. M. Bourbon fut décoratif et sûr de soi à son ordinaire. Mme Bastien fit une réapparition très appréciée sur une scène où elle connut de beaux succès.

On sait, d'autre part, quel luxe et quelle splendeur ingénieuse ont été prodigués par MM. Kufferath et Guidé dans la mise au point de cette œuvre majestueuse qui tient, par beaucoup de côtés, à l'éblouissante féerie.

Deux représentations des *Maîtres Chanteurs* ont permis à M. Van Rooy, le célèbre baryton hollandais, de faire admirer l'art parfait qu'il apporte à dessiner la pittoresque figure du cordonnier-poète et philosophe et à chanter les pages superbes de cette œuvre originale et merveilleuse entre toutes. Ces soirs-là, parmi tant d'autres, l'orchestre vaillamment discipliné de M. Sylvain Dupuis, fut fidèle à sa brillante réputation.

Le Caïd fut la joie reposante d'un soir de belle humeur. Cela reste frais, aimable, comique avec esprit et surtout sans prétentions. MM. Dua, Caisso, Artus, La Taste et MMmes Dupré

et Bérelly enlevèrent gaîment cette alerte bouffonnerie qui vieillira beaucoup moins vite que tout le reste de la production d'Ambroise Thomas.

***

Connais-toi. — Ce n'est pas dans cette pièce que M. Paul Hervieu montre pour la première fois son souci de bâtir sobrement, d'ordonner limpidement ses drames, de les dépouiller de tout ce qui en retarde la marche ou en complique le dénouement. M. Hervieu est l'homme d'un théâtre d'une tenue littéraire que certains ont pu même trouver trop parfaite quand elle ne doit qu'habiller le dialogue naturel de personnages de la vie courante, et d'un théâtre aussi qui cherche à respecter la règle étroite des trois unités.

Voilà comment, en l'espace d'une seule journée, dans un même salon, le général de Sibéran s'aperçoit qu'il applique deux châtiments différents pour une faute analogue, selon que le coupable est son officier d'ordonnance ou son propre fils; voilà aussi comment cet homme austère et rude propose, ordonne même la séparation rigoureuse à un mari trompé qui lui demande conseil, tandis que, l'instant d'après, il consent, lui, au pardon et à la pitoyable défection vis-à-vis de soi-même quand il découvre que c'est sa propre femme qui le trahit.

Sibéran ne se connaît pas. Mme de Sibéran, qui se croyait toute honnêteté et toute vertu, et qui s'oublie dans les bras de Pavail, ne se connaît pas. La petite Mme Doncières, qui va aux rendez-vous du jeune de Sibéran, ne se connaissait pas non plus, puisqu'elle s'aperçoit qu'elle n'aime pas du tout son amant mais qu'elle adore son mari.

Qui se connaît?...

C'est le mot de la fin de ces trois actes brefs, admirablement écrits, solidement composés, mais dans lesquels se meuvent des personnages trop synthétiques pour être vraisemblables.

Le général surtout, soldat qui ne pactise au début ni avec soi, ni avec les siens, ni avec les autres, change trop brusquement d'avis pour que l'acteur chargé de l'incarner ne paraisse point hésitant, illogique, exagéré dans l'une comme dans l'autre des alternatives. M. Paul Daubry n'a pu éviter, au Parc, de donner cette impression inconsistante. Il me paraît même qu'il l'a encore accrue.

Mlle Juliette Clarel, revenue sur la scène où elle connut de beaux succès, a dépensé généreusement, en Clarisse de Sibéran, ses qualités appréciées de force, de charme et de sensibilité.

Mlle Terka Lyon a prêté à la frivole Anne Doncières toute la gentillesse insouciante d'une amoureuse pas sincère. M. Scott a été, en Pavail, digne, douloureux, même parfois ému, lui qui ne se dégèle pas facilement. M. Richard a eu de la rondeur en mari trompé, mais indulgent; M. de Gravonne, de la gaucherie en petit jeune homme très ennuyé que ses frasques galantes soient découvertes par un papa peu commode.

***

Suzette. — Il s'agissait de nous apitoyer cette fois sur le déplorable sort fait à une enfant ballotée entre deux tendresses contradictoires de parents qui, lorsqu'ils se sont divorcés, n'ont pensé égoïstement qu'à leurs satisfactions d'amour-propre, de vengeance ou d'intérêt.

M. Brieux, n'est-ce pas, prétend, chaque fois qu'il écrit une pièce, nous apitoyer sur quelque chose ou sur quelqu'un.

La mise en œuvre, au théâtre, de ces excellentes intentions ne va pas sans quelques difficultés et nombre d'ennuyeuses nécessités.

Quand il a voulu nous attendrir sur le destin douloureux de la petite Suzette Chambert, M. Brieux, m'a-t-il semblé, s'est montré plus que jamais un dramaturge malhabile et un apôtre dangereux, encore que convaincu.

C'est que, hormis l'enfant, tout le monde est bien peu sympathique qui s'agite autour de ce divorce manigancé, en somme, uniquement — et ce n'est que trop souvent le triste cas — par des beaux-parents haineux et perfides.

La mère, Régine Chambert, incarnée avec une poignante émotion par Mlle Lucie Brille, a commis une légèreté, une imprudence. Mais son mari, à qui M. Daubry confère toute la veulerie et la morose inconsistance qu'il faut, est un piètre sire; son passé de mari et d'honnête homme est loin d'être impeccable et, disposé lui-même à écouter le sincère repentir de sa femme, il s'y refuse par ordre de ses parents, butés dans leur rancune, par crainte aussi de manquer des 50,000 francs dont il a besoin et que les siens seuls lui donneront, — pour prix de sa lâcheté. Qui donc a dit qu'il y a toujours un peu d'argent qui manque au fond de toutes les ruptures d'amour?...

Et Suzette connaîtra la honte et l'angoisse d'être ballotée entre ses parents ennemis et séparés.

Par bonheur, au dernier moment tout s'arrangera...

Mais il n'y a qu'au théâtre que ces choses-là s'arrangent et que les âmes mauvaises deviennent soudain bonnes pour les nécessités d'un heureux dénouement.

La comédie de M. Brieux, encombrée d'inutiles hors-d'œuvre, est bien jouée et brillamment montée sur la scène du Parc.

Elle est, je le répète, pétrie de toutes les meilleures intentions du monde; elle est honnête, émouvante, sincère; mais elle est invraisemblable aussi — et ne changera rien à quelques-unes des laideurs de notre temps qu'elle a voulu nous montrer avec raison très haïssables.

***

Le Lys. — C'est précisément dans cette comédie austère de M. Brieux qu'un personnage proclame l'anarchie de la thèse très à la mode du « Droit au Bonheur ». On n'a pas le « droit au bonheur », y crie une jeune fille, parce qu'on n'a pas le « droit au malheur des autres ».

La jeune fille de MM. Pierre Wolff et Aug. Leroux affirme le contraire et, ne trouvant pas le mari de ses rêves, accepte l'amant de sa joie.

Bien entendu, comme il s'agit, mais cette fois sous des dehors séduisants et avec beaucoup plus d'habileté littéraire, de présenter une thèse, les auteurs entourent la conduite de leur héroïne — Mlle Christiane de Magny qui se donne au peintre Arnault, lequel ne peut l'épouser parce qu'il vit séparé de sa femme — de toutes les circonstances favorables, de toutes les excuses, de tous les plus acceptables prétextes, des raisonnements les plus subtilement ingénieux.

Ma foi, il y a des moments où nous en venons à excuser la fugue de Christiane, à trouver qu'elle a eu raison de ne pas faire comme Odette, son aînée, qui vieillit dans un morose célibat désenchanté. Et nous applaudissons à la crânerie de ce « lys » qui s'est laissé cueillir par un bel amoureux, dût son coup de tête faire scandale autour de tous les de Magny et, notamment, empêcher le mariage — un beau mariage, très reluisant d'or, pourtant — du jeune et peu intéressant Gérard avec Mlle Dorcy.

Et c'est tout l'art des auteurs à la mode de nous faire accepter un instant, par le prestige des scènes adroites, — ô cette fin langoureuse, au crépuscule, sur une terrasse embaumée de Sorrente, pendant que des couples s'enlacent et que monte la mélodie d'une chanson napolitaine voluptueusement murmurée par M. Brévy !... — par le prestige des tirades habiles, des mots

roués, des préparations insinuantes, c'est leur art de nous faire accepter telle théorie que nous condamnons dès que nous l'envisageons à nouveau, la tête reposée et les yeux détournés du spectacle.

Et c'est aussi tout l'art d'une interprétation habile, vivante, homogène, — parfaite enfin, comme celle qui, pour le triomphe artificiel des doctrines du *Lys*, réunit aux Galeries des artistes de la valeur de Mlles Madeleine Lély et Marie Kalff et de MM. Darcey, Gildès, Capellani et une vingtaine de seigneurs et dames de moindre importance, mais de talent très sûr.

***

L'Age d'aimer; La Femme X... — Si l'on veut bien admettre qu'un mari trompé qui refuse d'accueillir chez lui sa femme partie pendant deux ans à la remorque d'un amant et qui ne revient que parce que celui-ci est mort, est un mari inhumain ; si l'on veut bien admettre que cette épouse coupable et chassée disparaît pour rouler de déchéance en déchéance et ne revenir en France que pour y être traînée sur un banc de cour d'assises et se voir défendue du meurtre qu'elle a commis par son propre fils ignorant, bien entendu, de l'identité de sa cliente, alors on pourra se laisser prendre au tragique artificiel des cinq actes tumultueux qui, pendant de nombreux soirs à fructueuse recette, ont succédé, sur la scène de l'Alcazar, à une charmante reprise de l'*Age d'aimer*, la fine, mélancolique et si vraie comédie sentimentale de M. Pierre Wolff dans laquelle Mlle Jeanne Rolly est venue se tailler un remarquable succès d'artiste émouvante, toute en nuances délicates, en frémissements communicatifs.

M. Bisson, qui écrivit tant de pochades aux carrières heureuses, n'a-t-il pas tout simplement voulu s'offrir la gageure de traiter en mélodrame un sujet de vaudeville fertile en quiproquos, invraisemblances et jeux de passe-passe ?

Qui sait ?

A moins qu'il eut, moins machiavéliquement, le seul désir de fournir à une interprète de choix et de grand talent un rôle dont les épisodes et les situations exceptionnels importent seuls, au mépris de tout ce qui les entoure ou les amène ou les dénoue. Dans ce dernier cas, la réussite est complète et Mme Jane Hading, consciencieusement entourée par les pensionnaires de M. Meer, a fait de cette *Femme X...* une création d'un tragique effarant, d'une douloureuse émotion à laquelle les plus endurcis n'ont pas résisté.

Monsieur de Courpière. — Beaucoup n'ont point aimé cette pièce. Ce sont les gens qui n'apprécièrent jadis aucune des audaces réalistes du Théâtre-Libre, qui désapprouvent aujourd'hui les brutalités du théâtre de M. Bernstein, le cynisme maladif des œuvres de M. Mirbeau. Ceux-là ne peuvent priser les comédies de mœurs de M. Abel Harmant — *La Carrière, les Transatlantiques* — ou surtout une comédie de caractère telle que son récent *Monsieur de Courpière* si brillamment joué sur la scène de l'Olympia par M. André Brûlé, créateur du rôle à Paris, par Mmes Paule Andral superbement décorative, Jane Delmar délicieusement ingénue, Sylviac fiévreusement passionnée, par MM. Frémont toujours pittoresque avec intelligence, Leubas, Revel et quelques autres très adroitement attentifs au soin de leurs menus rôles.

Mais il est certain que ceux-là mêmes qui réprouvent la peinture sans fard des laideurs de la société moderne et des tares de nos contemporains ne peuvent s'empêcher d'apprécier l'art parfait qu'apporte un auteur à enclore dans le cadre étroit de quatres actes conventionnels la synthèse de quelques caractères intensément exemplatifs, de quelques épisodes typiques et le tableau très cru d'un milieu.

La pièce audacieuse — la pièce douloureuse aussi, de M. Hermant est de celles qui, par l'habileté du métier, le mérite de la langue, la sûreté de la composition appellent toutes les louanges.

A un autre point de vue, ses mérites sont-ils aussi contestables? Ses héros, par exemple, sont-ils des êtres transportés fidèlement de la vie au théâtre ou, comme d'aucuns le prétendent, sont-ils des fantoches que l'auteur a dotés de toutes les tares, de tous les vices, de tous les cynismes pour les besoins de sa mauvaise cause?

Oui, peut-être?

Je consens à croire, je veux croire que notre temps, si détestable puisse-t-il être, n'a jamais produit un vicomte aussi méprisable que le jeune Courpière qui soutire à certaines femmes l'argent nécessaire à d'autres. Je veux croire qu'il n'y a pas un mari aussi ignoblement complaisant et intéressé que l'Arrow sinistrement campé par M. Hermant, des parents aussi vils que le père et la mère du vicomte, de milliardaire parvenu aussi pleutre que le Camille Lambercier qui entretient, par vanité autant que par stupidité, le fringant nobilion décavé.

Mais ce que j'affirme exister dans ce monde vernissé mais sans scrupules, c'est que chacun des traits de vilenie accumulés

sur un seul des personnages de la cinglante comédie, on peut, isolé, le retrouver sur un personnage authentique de la vie. Et, de la sorte, les Courpière et leur entourage sont, chacun, une formidable et sinistre synthèse de tous les types réels de leur genre qui courent le monde.

A ce titre, la pièce se hausse au niveau des plus magistrales. Elle sort de la réalité peut-être, mais c'est pour entrer dans le symbole, là où se cherchent les leçons les plus formelles.

***

Le roi Pétaud. — Cet hiver, comme tous les autres, les dramaturges infortunés de Belgique s'en vont chercher auprès des Cercles d'amateurs bienveillants, l'aide et l'accueil trop parcimonieusement mesurés par les directeurs de théâtres réguliers.

M. Félix Bodson s'est adressé au Cercle Euterpe. Ce n'est pas la première fois que lui et d'autres se trouvent bien de la bonne volonté dévouée, du talent, des soins attentifs de ces artistes consciencieux qui furent, cette fois, — nommons-les tout de suite pour n'avoir plus à revenir sur les mérites de leur intelligente collaboration — MM. Louvois, Cohnen, Van Huffelen, Robyt, Mmes Bogaerts, Carmen d'Assylva, Delpy Michaux, Van Bavel, Pladet et quelque dix autres, sans oublier le plus actif et habile des metteurs en scène, M. Jahan.

Pierrot millionnaire avait laissé le souvenir agréable des dons de fantaisie, d'invention, d'esprit, des qualités scéniques dont était doué son auteur. *La Cour du roi Pétaud* nous a rendu tous ces mérites et montré que la verve et l'aisance de M. Bodson sont loin d'avoir dit leur dernier mot.

Ce poète s'est cependant haussé d'un ton ; et, sans dédaigner de nous amuser, il a prétendu nous donner une leçon morale, qui pourrait bien être celle-ci : sans ordre il n'y a ni bonheur ni prospérité possibles, sans volonté il n'y a pas d'ordre, et sans... amour, il n'y a pas de volonté, c'est-à dire pas d'énergie, pas de raison de vivre.

C'est possible, après tout.

C'est, en tout cas, certain pour le roi Pétaud de qui la cour anarchique n'obéit plus à rien ni à personne, mais rentrera dans l'ordre et le respect le jour où l'inconsistant monarque lèvera l'interdit qu'il a jeté sur les femmes et se laissera prendre au charme et à la douce autorité persuasive de sa jeune et futée et jolie filleule, la petite gantière Alysette.

Il n'en fallait pas plus pour un ravissant badinage. M. Bodson a voulu y trouver matière à trois actes assez touffus, au cours desquels vingt personnages ne cessent d'occuper la scène et d'échanger de brèves répliques, de faire cliqueter les hémistiches et se répondre les rimes.

Il est certain que, jouée dans tout le mouvement endiablé et avec le panache que seuls pourraient lui assurer des interprètes rompus au métier du théâtre en vers et assouplis par de longues répétitions, la *Cour du roi Pétaud* ferait autant d'effet que beaucoup de pièces dont la carrière fut brillante. Telle qu'elle nous fut présentée, consciencieusement et soigneusement, elle a déjà été chaleureusement accueillie.

***

Matinée Littéraire : La Perle noire. — M. Jean-Bernard est venu dire beaucoup de mal de Sardou. Il l'a fait sur le ton bon-enfant, avec la gouaillerie abondante, la verve facile sinon distinguée, la profusion de souvenirs anecdotiques, sinon l'érudition, que les familiers des Matinées du Parc lui connaissent depuis longtemps.

M. Jean-Bernard a insisté sur la ladrerie de Sardou, sur son absence de scrupules quand il démarquait tous ses prédécesseurs; il a rappelé sa facilité et sa prodigieuse abondance; et puis il a parlé à bâtons rompus d'un tas de choses et de gens que l'on s'attendait fort peu à voir intervenir dans cette affaire.

De la *Perle noire* il ne nous a rien dit du tout. Mais il n'y a rien à en dire, sinon que c'est la puérile, insignifiante et laborieuse aventure d'un vol domestique dont on accuse une jeune fille, alors que la foudre est la seule coupable !...

M. Richard s'y est taillé un plaisant succès en magistrat-policier à la fois galant et roublard. Mlle de Brandt y a été charmante d'ingénuité; M. Séran très sympathique.

***

Matinées classiques : Mithridate; Les Précieuses Ridicules; Les Folies amoureuses. — Ce furent deux après-midi très différentes d'impression, mais aussi belles par l'émotion que par la joie. Le nombreux public y fut, à son ordinaire, empressé autant qu'attentif. Je veux bien que le prestige des interprètes envoyés par la Comédie-Française soit

pour beaucoup dans la vogue de ces après-midi de belle et fructueuse littérature. Mais il serait injuste de ne pas convenir que l'immortelle beauté des chefs d'œuvre est aussi un peu pour quelque chose dans l'enthousiasme, pas uniquement « snobique » de l'auditoire.

Racine a trouvé cette fois en M. et Mme Sylvain, MM. Fenoux et Leitner, des interprètes chaleureux et poignants.

Molière et Regnard furent au mieux servis par Mmes Bertiny et Royé, MM. Georges Berr et Dehelly.

* * *

La Poésie de la Femme. — L'essentiel d'une conférence est d'avoir un bon titre, a dit M. Nozière, le spirituel critique parisien venu présenter à un public élégant une trinité d'artistes sensationnels. Il pouvait ajouter que l'essentiel d'une Matinée était de réunir des vedettes de premier éclat.

C'est ce que M. Meer a compris, promis et — rare merveille — tenu. La scène de l'Alcazar a été honorée, en l'espace de deux heures charmantes, de la présence de Mme Lucienne Bréval — le Chant de la Femme, — de Mme Cécile Sorel — sa Poésie — et de Mme Régina Badet — sa Danse.

Et c'est M. Nozière qui commentait avec une aimable bonne grâce et en des termes pas édulcorés du tout, ni indulgents, — vu l'auditoire et le sujet... — le charme, le prestige, les vertus... et les quelques défauts de nos sœurs gracieuses.

PAUL ANDRÉ.

LES SALONS

Le Sillon. — Au Cercle Artistique : MM. Martin Van Andringa et Emmanuel Van den Bussche. — A la salle Boute : MM. Léon Hellembrandt et Paul Servais.

On a quelquefois l'impression qu'il sent le renfermé en Belgique, notamment dans le monde et dans le domaine des lettres et des arts. Si, en une telle matière, nous pouvions user du langage de l'économie politique, nous dirions que notre

exportation, pour ce qui regarde les unes et les autres, n'est pas considérable et que la consommation indigène est, évidemment, fort loin de correspondre à la production. De sorte qu'entre l'ignorance du public étranger et l'indifférence du public belge, nos artistes et nos gens de lettres en sont presque réduits à s'entre-admirer — ou à s'entre-dévorer — les uns les autres. Quelle que soit celle de ces deux alternatives pour laquelle ils se résolvent, on peut incliner à croire que, fréquemment, l'opinion émise par eux manque, en quelque sorte, de recul et d'indépendance. On est à trop, si l'on ose s'exprimer ainsi, et dans un champ d'action trop restreint, pour ne pas être plus ou moins liés tous par des camaraderies ou des sympathies, dont l'influence est médiocrement propice à l'exercice franc et sincère de la critique. Une atmosphère se crée de la sorte, à la longue, où les proportions des œuvres et des hommes risquent d'être faussées; une atmosphère habitée par l'illusion et le mirage où l'œil ne parvient plus à discerner le réel du factice, ce qui est grandeur de ce qui n'est qu'artifice.

C'est pourquoi il faut aimer à sortir d'ici, à laisser notre art pour apprendre à le mieux connaître, en apprenant à connaître l'art étranger. C'est pourquoi aussi il faut se montrer avide de savoir le sentiment des étrangers sur la valeur de nos artistes. Ce sentiment heurtera, peut-être, notre amour-propre national et les préjugés que nous avons contractés dans l'ambiance où nous vivons, mais, s'il émane d'un témoin compétent, véritablement désintéressé, dénué de parti pris, il constituera pour nous le plus utile des enseignements, le plus propre, soit à mettre au point les idées trop favorables que nous aurions été entraînés à nous former sur nos compatriotes, soit à nous confirmer avec plus de sécurité dans le jugement élogieux que nous avions fait de leurs ouvrages.

Nous nous en voudrions de ne pas signaler ici, à ce point de vue spécial, le volume d'un intérêt très vif, consacré à M. Victor Gilsoul, que vient de publier chez Van Oest, dans la *Collection des artistes belges contemporains*, M. Camille Mauclair, l'écrivain français bien connu. L'auteur, qui connaît fort bien notre école de peinture, n'est pas avare de louanges à son égard. Il observe que, dans la personne de ses principaux maîtres et, spécialement, dans celle de M. Gilsoul, elle est restée fidèle à ses traditions, en dépit de la vogue si prononcée qui faillit attirer tout l'art contemporain dans le sillage de l'Impressionnisme français : « L'art, écrit-il, l'art dans cette vieille aristo-

cratie de coloristes, reposait sur des bases trop fermes pour qu'on pût décider toute la peinture belge à les délaisser brusquement... On a trop aisément dit, ajoute-t-il plus loin, que l'Impressionnisme avait régénéré la peinture française : Auprès de l'école académique, nous avons tout de même eu les paysagistes de Barbizon, et Decamps, Courbet, Millet, Corot, qui avaient sauvé l'honneur, approfondi le style, le sentiment, l'impression, la technique : l'Impressionnisme ne fit que rendre le grand service de tourner les regards vers le plein air ; pour le reste, ces maîtres l'avaient préparé ; ils lui avaient ouvert la route du réalisme, du caractérisme moderne, et il ne les égala pas toujours. Pareillement, l'Impressionnisme ne survint pas en Belgique pour faire succéder le talent au néant. Quand on est le successeur d'Artan, de Boulenger, de Dubois, de Verwée, de Stobbaerts, d'Agneessens, des Stevens, de Charles Degroux, de Henri De Braeckeleer, de Rops, de Leys, d'Heymans, de Vogels, de Verheyden, de Courtens, de Constantin Meunier, on a le droit et le devoir d'être bien chez soi tout en regardant l'art français avec sympathie, parce qu'on a de la race, du style et du sang, et aussi parce que la Belgique exige plus de dessin, de caractérisation des formes que l'Impressionnisme n'en a trop souvent admis dans ses recherches exclusives de vibration aétienne. »

Nous citons d'autant plus volontiers ces paroles de M. Mauclair qu'elles prennent une autorité particulière sous la plume de l'historien de l'Impressionnisme, de l'écrivain qui s'est signalé parmi les admirateurs les plus fervents et les plus avertis des promoteurs de ce mouvement esthétique. Notre satisfaction est encore accrue, nous ne le dissimulerons pas, du fait que les idées exprimées par M. Mauclair ou des idées analogues ont été formulées maintes fois, en ce pays même, par certains de nos confrères ou par nous-même, dans l'espoir de réagir contre les outrances et les engouements irréfléchis qui n'allaient à rien moins qu'à condamner toutes les œuvres apparues avant l'heure de la rédemption impressionniste.

Dans sa fleur, l'Impressionnisme était paré de singulières séductions. La fraîcheur, jusque-là inconnue, de son coloris ; l'on ne savait quoi d'improvisé et d'impromptu de sa vision donnaient à ses ouvrages des airs de jeunesse et de liberté et, aussi, de vérité sans apprêt, qui, dès l'abord, conquirent l'adhésion. A la comparaison, les peintures solides, composées, consciencieuses des peintres antérieurs parurent tout à coup

lourdes, opaques, figées. Les novateurs semblaient avoir introduit la vie dans un domaine où auparavant elle n'avait été qu'en simulacre; la vie, le mouvement, la lumière, quelque chose de vibrant, d'ailé... Une fois de plus, on découvrait la Nature sous un aspect nouveau Le malheur est que, dans l'enivrement de cette découverte, des esthéticiens sont venus qui ont pris ce beau papillon diapré de l'Impressionnisme pour le clouer, avec l'éclat de son vol et le rayonnement de sa lumière, dans la vitrine d'un système; pour transformer la fantaisie heureuse de quelques-uns particulièrement doués en un dogme rigide imposé à tous. De telle manière que cette liberté dont Manet et ses amis et successeurs avaient poursuivi l'instauration dans l'art, les théoriciens que nous disons conspiraient son anéantissement en lui donnant une forme obligatoire. . Peut-être, du reste, le mal n'était-il pas grand et faut-il toujours des règles — pour la sélection ! Les médiocres s'y adaptent; les autres se les adaptent et les transforment. Et la grande tradition artistique originale se continue et s'alimente de la concurrence éternelle, de la perpétuité simultanée de la règle et de la transgression !...

***

Parmi les artistes de ce pays, M. James Ensor a été l'un des transgresseurs les plus déterminés, un des contempteurs les plus résolus de la règle. On peut même dire de toute règle, l'idée seule d'une limite, d'une borne, d'une mesure imposées aux manifestations de son talent suscitant, immanquablement, chez lui, en même temps qu'un petit rire silencieux, le désir irrésistible de franchir la limite, de renverser la borne et de dépasser la mesure. Et le meilleur moyen de lui faire déserter ses propres procédés serait, sans contredit, de les systématiser en un corps de doctrine !

Les jeunes artistes de l'*Essor* avaient convié, cette année, M. Ensor à participer à leur Salon. Il était là avec des œuvres d'à présent comme avec des œuvres des anciens jours, des jours de bataille, du temps des XX, *Musique russe*, par exemple, qui, après avoir fait tant crier et s'ébaubir les badauds, paraît aujourd'hui un tableau remarquablement sage, dans ses tonalités harmonisées et fines. A côté de cette page capitale, plusieurs natures-mortes, *Poissons*, *Pommes*, *Choux*, *etc.*, toujours surprenantes de relief coloré et de luminosité. Puis les *Braconniers*, en maraude, le long de la plage, dans un matin froid

et gris, une toile où se marque, de même que dans les dessins : *Terrassier*, *Pêcheurs*, *Ouvriers du port*, *etc.*, que l'on voyait également au *Sillon*, l'intensité des facultés d'observation de l'artiste.

M. Alfred Bastien qui, l'an passé, nous montrait des sites africains brûlés de soleil nous ramène, cette fois, sous les cieux moins clairs mais plus onctueux du Nord. Ses deux cadres : *Barques échouées* et *Barques amarrées*, dans une belle pâte légère et grasse, étaient bien attrayantes, mais le cédaient encore à son *Départ pour la pêche,* riche page de couleur, toute en ombres veloutées et en reflets lumineux qui jouent sur les eaux glauques du bassin, les brunâtres voilures des barques comme dans l'atmosphère humide et lustrée. La requérante exposition de ce peintre excellent comprenait aussi une impression très colorée du *Marché de Nieuport* et *Ma maison*, avec l'intimité de sa façade blanche et de son perron ouvert sous les grands arbres jaunissants du jardin.

On regarde avec intérêt les évocations impressionnistes de M. Marcel Jefferys, *Fabrique incendiée*, *Travaux à Laeken, etc.*, bien que la surabondance du détail les rende un peu confuses. M. Franz Smeers mériterait, peut-être, le reproche précisément contraire, c'est-à-dire celui d'être trop sommaire dans la vingtaine de toiles qu'il expose, portraits d'enfants, de fillettes, d'élégantes, silhouettés dans l'atmosphère pure et blonde des plages, mais il a la tache de couleur si agile et d'un ton si délicat qu'on n'a pas le courage de lui tenir rigueur. M. Swyncop, lui, n'improvise pas; sa peinture est solide et soigneusement étudiée, témoin sa bonne vue du vieux cabaret bruxellois : *Au Duc Jean*. M. Van Zevenberghen dessine avec vigueur ses figures : Les *Repasseuses*, *Jeune fille à sa toilette*, *etc.*; M. Navez les estompe plutôt, les enveloppe comme dans ses *Etudes de nu*, ou les fait apparaître dans le clair-obscur, comme son fantomal *Masque d'enfant.* Dans le portrait du peintre *Louis Thevenet,* que M. Oleffe nous montre assis devant son chevalet, au bord de la mer, il y a une sorte de sécheresse réaliste qui n'est pas déplaisante. C'est le sentiment, par contre, qui domine dans l'art rêveur de M. Maurice J. Lefebvre, et dans les pages pénétrantes qu'il a rapportées de Trianon et de Versailles. M. Haustrate aime les paysages d'hiver et de brume et il en dit avec dextérité la grâce pâle et mélancolique. Ses portraits semblent moins bien venus.

On a connu en M. François Beauck, à l'époque de ses débuts

et depuis, l'auteur de dessins et d'eaux-fortes rudement charpentés, d'un trait saccadé, à l'aspect presque gothique et dont l'expression, malgré les maladresses, parfois voulues, de l'exécution, atteignait une grande intensité douloureuse ou tragique. Il arrivait que ce ne fussent, pour ainsi dire, que des schémas de figures ou, même, de gestes ; des paysages dont l'apparence désolée ou les pathétiques perspectives étaient moins définies que suggérées à l'aide d'espèces d'abréviations linéaires ; que des sites où l'on ne voyait, par exemple, silhouettes grêles ou trous noirs dans la neige, rien d'autre que des troncs d'arbres tordus et les traces parallèles des pas en détresse de quelque vagabond... Mais, dans tout cela, qui était âpre, anxieux dans l'imagination, gauche et entêté dans la facture, un tempérament d'artiste se dénonçait, nerveux et sensitif à l'excès, peut-être, et incapable de gouverner et de dominer ses propres inspirations pour soumettre, au préalable, son impatience de produire à l'étude patiente et nécessaire de la réalité. Quelques années ont passé, cependant, au cours desquelles M. Beauck s'est imposé des disciplines et a cherché à parfaire les dons naturels qui avaient déterminé sa vocation. Et il nous revient, à présent, avec une série d'œuvres qui marquent les progrès qu'il a accomplis dans la découverte de lui-même et des ressources de son talent. Il était, jadis, tout dessin hâtif et violent, même dans ses peintures qui contractaient la sécheresse de certains primitifs ; et voici qu'il se révèle coloriste. Il semblait qu'il ne pût saisir les choses qu'à la volée, en courant, toujours attiré ailleurs par on ne sait quelle instabilité hallucinée de l'esprit ; et voici, maintenant, qu'il a appris à s'asseoir, à regarder longuement autour de lui, à analyser ce qu'il voit et à en jouir. Le monde n'est plus seulement, à ses yeux, le théâtre qu'il faisait traverser au galop par les silhouettes frénétiques de ses personnages ; il est par lui-même, dans ses aspects, tantôt humbles, tantôt grandioses, mais toujours magnifiques pour qui sait les contempler d'un regard paisible et sensible à la beauté. Et que l'artiste évoque devant nous la *Vieille horloge*, un coin d'intimité où les heures doivent sonner en béatitude et en cordialité ; qu'il dispose dans des vases et peigne avec un art attentif et délicat des roses, des bleuets, des marguerites (*Variations en gris, rose, blanc ; Fantaisie en noir, blanc, bleu*) ou qu'il fasse surgir dans l'or de son cadre quelque site de délabrement et de splendeur d'Italie, on reste surpris et charmé.

Combien de peintres, depuis le Canaletto et Guardi, ont suscité la figure devenue classique de San Giorgio Maggiore? Il y a à Venise tant de coins inexplorés, tant de canaux abandonnés, dont les eaux immobiles sont pleines de soleil, d'azur et d'ombre, entre les murailles de la ruine!... Le peintre prudent les recherchera; le peintre hardi, sans les dédaigner, sera plus curieux d'éprouver la nouveauté de sa sensation en la ramenant vers les lieux connus et fréquentés. Car si, comme disait Keats, les choses de beauté sont une joie pour toujours, la qualité et la mesure de cette joie sont en nous, diverses pour chacun de nous. Ainsi, rien n'est banal ni émoussé pour un artiste susceptible d'émotion personnelle. M. Beauck a senti cela devant San Giorgio Maggiore, en considérant l'île belle qui semble flotter sur les eaux mollement ondulées comme quelque radeau fabuleux et féerique. Et il nous est revenu avec une image où la réalité et le rêve qu'elle a suscité semblent associés aussi étroitement que la structure monumentale de San Giorgio Maggiore et les éclats de pourpre et d'azur répandus sur ses surfaces par le crépuscule...

Pour finir avec l'*Essor*, nous avons encore à citer les œuvres de sculpture de MM. Egide Rombaux, Kemmerich et Ryk Wouters. On sait le talent et les mérites des deux premiers; les ouvrages qu'ils exposent nous confirment dans les opinions que nous avons exprimées, plus d'une fois, à leur sujet. Il faut s'arrêter au troisième, qui débute ou à peu près, et regarder surtout ses *Têtes* et ses *Masques de paysannes*, son *Masque de femme rieuse*, sa *Tête de vieille veuve*, visages de vulgarité étudiés et rendus avec une vérité et une sincérité parfaites.

***

On doit louer chez M. Martin Van Andringa, dont quelques portraits et quelques paysages ont été exposés, en octobre dernier, au *Cercle artistique*, de réelles qualités de coloriste. Il y avait de la grâce et du style dans la présentation de son *Bois de la Cambre* et de ses petits paysages des environs de Florence. Ses portraits d'enfants charmaient par leur vivacité; ceux de jeunes femmes, de profil, sur des fonds décoratifs, n'étaient pas exempts de maniérisme.

La salle voisine était toute garnie par les œuvres de M. Van den Büssche. Cet estimable artiste est mort en 1908. Et cette circonstance regrettable rend assez pénible la tâche du critique,

qui redoute à la fois de dire sa pensée et de parler contre elle, dans la crainte de blesser soit les susceptibilités respectables des héritiers du peintre, soit les siennes propres. Une chose certaine, c'est que Van den Büssche était un homme consciencieux et appliqué. Audacieux aussi, car il ne craignait point de demander à Dante, à Shakespeare ou à Goethe le sujet ou le prétexte de ses compositions. Il aimait également de ressusciter des ombres illustres, M[lle] de la Vallière, Mozart, Napoléon — Napoléon, surtout... C'étaient là des ambitions honorables, encore qu'il soit à supposer que nous serons plusieurs à trouver que la figure et l'allure que l'artiste a données à ses personnages sont loin d'être égales à l'imagination que nous pouvons nous faire d'elles dans l'histoire qui a raconté ces héros ou chez les poètes qui les ont créés. Il est vrai que l'histoire et la poésie sont pleines d'exagérations !...

***

A la salle Boute, MM. Hellembrandt et Servais, tous deux avec une série de peintures d'un faire aimable, trop fouillé, parfois, chez le premier ; trop sommaire, parfois, chez le second, mais attrayant et qui promet chez l'un comme chez l'autre.

ARNOLD GOFFIN.

LES CONCERTS

Premier Concert Durant. — Premier Concert Ysaye. — Les Artisans Réunis. — Le Quatuor Zimmer. — Mac Millen ; Mischa Ellman ; Max Roger ; Jenny Meid.

Les concerts Durant, qui ont émigré de la salle de l'Alhambra pour s'abriter dans la salle des fêtes de l'Ecole française, ont brillamment débuté un de ces derniers dimanches. Le nouveau local, sans être luxueux, offre tout le confortable nécessaire, tant sous le rapport des sièges (considération

bourgeoise mais ayant son importance), que sous le rapport de l'acoustique. Cette dernière n'est pas mauvaise et vaut celle de nos autres salles de concert aussi rares que misérables. Mais qu'importe la nature du flacon, si le vin qu'il contient est généreux, et si son goût agréable met de la vie, de la gaîté et de l'enthousiasme dans les veines du buveur !

Le concert que nous donna M. Durant fit rapidement oublier le décor un peu fruste qui l'encadrait : les auditeurs charmés cessèrent de regarder autour d'eux, pour savourer avec intensité l'impression profonde que procurent les harmonies émouvantes et pathétiques du *Coriolan* de Beethoven.

Arthur De Greef exécuta le concerto en *ré* de Bach, qu'il traduit avec une fidélité respectueuse, une gravité puissante, une douceur mâle et bienveillante. Ce pianiste, dont le talent est depuis longtemps universellement reconnu, semble se perfectionner encore. Jamais la technique n'a été si parfaite, le sentiment si juste, si vrai, si empreint d'une franche bonhomie. Dans le concerto de Listz, il révéla tout ce que sa nature renferme de fougue, de poésie, de fantaisie et d'imprévu. M. De Greef a la grâce, la passion, l'élégance des tempéraments à la fois robustes et forts, tendres et délicats, calmes et énergiques. Il accepta son triomphe avec la simplicité, la bonne humeur et la modestie coutumières à ce beau talent qui va toujours grandissant après avoir déjà fourni une carrière si brillante.

M. Durant paya un large tribut au génie de Brahms, ce géant obstinément méconnu, même de nos jours, et par des musicologues auxquels on concède quelque autorité. Les *Variations* sur un thème de Haydn ont été très goûtées du public et entourées par M. Durant de tout le respect et tous les soins que mérite ce chef-d'œuvre. L'ensemble merveilleusement réalisé, les rythmes bien différenciés, les tonalités soigneusement observées, tout contribua au succès.

Que penser de la *Symphonie néo-classique* d'Eugène d'Harcourt, un harmoniste qui n'ignore aucun détail de son métier ? Cette œuvre est une longue suite de développements incolores et filandreux. Manque absolu d'unité, d'intérêt, d'émotion. Du bruit, toujours savant, rarement harmonieux, nous emplit les oreilles avec une cruelle abondance et une odieuse prolixité. Parfois un vacarme rythmé, devant provenir des cuivres et des bois, vient réveiller l'auditeur exténué, mais c'est plutôt pour le faire sourire que pour l'édifier.

Je n'aime guère le père Boileau, mais il dit quelque part, à propos des ouvrages longs, insipides et plats :

Tout ce qu'on dit de trop est fade et rebutant
L'esprit rassasié le rejette à l'instant.

Ah ! oui, alors.

***

Le premier concert Ysaye fut tout français, et sembla suivre en cela les tendances de la direction de la Monnaie l'année dernière. Elle prôna de façon magistrale les Jeune-France et aussi les Vieille-France : Dukas, Février, Massenet y trouvèrent leur compte. Le programme du Premier Ysaye mentionne une *Symphonie française*, de Théodore Dubois. C'est un assemblage de thèmes populaires enchaînés de façon plus ou moins habile, agrémentés de variations, et couronnés par une *Marseillaise*, à la grande satisfaction des auditeurs : ils purent, dès lors, approuver l'auteur dans le choix de son titre, préoccupation d'ailleurs fort légitime. L'idée qui présida à la composition de cette symphonie ne manque pas d'originalité et d'ingéniosité : mais l'inspiration personnelle, coulée d'un jet, expression entière de l'âme de l'artiste, donne à l'exécution d'un monument musical une unité, une éloquente grandeur que l'on chercherait vainement ici. La *Petite Suite*, de Claude Debussy, atteste un fait curieux d'évolution artistique. L'auteur de *Pelléas* semble oublier ici son rôle de chef d'école. Il abandonne momentanément ses procédés habituels d'impressionniste dernier bateau. Plus de sonorités grises, vagues, imprécises, fugitives, des paysages féeriques et diaphanes, de la musique sage, ordonnée de façon pondérée et presque méthodique. On a le droit de s'étonner de ce changement à vue ! Mais la contradiction n'est-elle pas l'apanage des génies ?

Raoul Pugno est ce pianiste exceptionnel, au toucher net, au son moelleux, à l'interprétation vibrante, qui a acquis une réputation mondiale et s'est classé un des premiers et des plus sympathiques virtuoses de l'époque. Sa façon nouvelle et personnelle de comprendre le concerto de Brahms a confirmé la souplesse de son talent et la poésie dont celui-ci est imprégné.

Ysaye, chef d'orchestre, accompagnant Pugno, exécutant,

soliste, voilà ce qu'un musicien sincère admire sans réserve, sans demander davantage : c'est un confluent de perfections.

***

La société chorale : *Les Artisans réunis* avait rassemblé des interprètes devant donner à son concert tout l'éclat escompté. Tout d'abord, Edouard Lambert, le violoniste bien connu soliste des concerts du Kursaal d'Ostende. La *Sonate en la* de Haendel lui permet de faire valoir un son ample et étendu, de la virtuosité et du bon goût. Après la *Romance* et la *Polonaise* de Wieniawsky, le public réclame un *bis*, et le paye de chaleureux applaudissements.

Mlle Luwaert, soprano, a une jolie voix, un peu uniforme cependant, un peu blanche ; nous voudrions plus de personnalité et d'assurance. Quand elle aura pris davantage contact avec le public, nous ne doutons pas de ses succès futurs. Mlle Luwaert avait choisi comme morceaux l'air d'*Hamlet*, le *Temps des lilas*, de E. Chausson, l'*Amour partagé*, de R. Schumann.

Sidney Vantyn est un pianiste de bonne école, d'une technique expérimentée, d'un mécanisme adroit et souple, d'une interprétation juste

Je veux réserver à M. José Dethier quelques lignes que je désirerais très élogieuses et qui seront sincères. José Dethier est l'auteur de fines bluettes sentimentales, pimpantes, fraîches, légères à souhait et dites avec une simplicité touchante et gracieuse. On songe involontairement au sympathique Delmet, qui s'est immortalisé dans ce genre. La poésie de José Dethier est saine, pleine de jeunesse, de bonté, de douce indulgence. Chaque refrain est un sourire ou une larme, parfois une pointe de scepticisme bien vite corrigée. C'est tour à tour un badinage de bon ton, un regret à peine esquissé et déjà consolé, un désir naïf, modeste, un bouquet où s'épanche librement la poésie des petits, des pauvres qui ont leurs joies, leurs douleurs, comme les avides de gloire et les millionnaires. Aussi je trouve qu'on n'applaudira jamais assez José Dethier, pour les émotions délicates que procurent ses chansons, pour leur action bienfaisante, consolatrice et réconfortante. Le chansonnier a été salué par une salle enlevée et enthousiaste. Là ne se borne pas le talent de José Dethier : ce dernier dirige avec beaucoup de maîtrise les masses chorales. La *Nuit de Mai*, de J.-Th. Radoux, le compositeur agréable et bien inspiré, fut exécutée avec un

ensemble et une justesse remarquables. Même appréciation pour la page sublime du *Chœur des Pèlerins* de *Tannhäuser*.

***

Au programme de la Séance Zimmer, un quatuor de Joseph Haydn, dont la sobriété archaïque, l'allure fraîche et vivante furent parfaitement observées. L'intérêt de la soirée se concentra sur la mise au jour d'un « trio de Dohnanhyi », une œuvre douloureuse, triste et passionnée, ayant de la vigueur et de l'élan. Les sonorités modernes, âpres et compliquées, excellent à traduire des sentiments délicats empreints de mélancolie et de résignation. Parfois la muse se relève, se révolte, se plaint amèrement avec une énergie désespérée, puis retombe, saisie d'une mortelle lassitude. Nous croyons cette œuvre la manifestation d'un tempérament riche et qui promet.

MM. Zimmer, Georges Ryken, Louis Baroen et Emile Doehaerd, furent applaudis vivement pour leur interprétation consciencieuse, intelligente, et même brillante à certains moments. On termina par un quatuor de Beethoven, ce maître de la musique de chambre, et dont les trios et les quatuors sont comme l'embryon et la promesse de ses grandioses symphonies.

***

Pendant ce mois écoulé, nous avons entendu trois violonistes : Macmillen, Mischa Elman et Max Roger, le virtuose aveugle. Macmillen a fait admirer sa technique, par des arpèges dangereux et des gammes chromatiques vertigineuses. Un peu plus d'émotion, de chaleur, plus de gradation dans les développements, ainsi qu'un son plus ample et plus étendu, ne gâteraient rien.

Mischa Elman, le célèbre violoniste, n'est pas un inconnu pour nous. Le Concert Populaire et la salle Patria lui sont même familiers. A signaler beaucoup d'entrain, de nervosité, un mécanisme à toute épreuve. On lui reprocherait parfois une apparente brusquerie, s'il ne se rachetait, l'instant d'après, par une douceur, une finesse de sonorité, une souplesse d'archet des plus enviables.

Enfin, Max Roger justifie pleinement ce que l'on dit des aveugles : on leur accorde généralement un toucher et une ouïe d'une perfection rare. Ce violoniste possède un répertoire

étendu qu'il interprète avec beaucoup de correction, un son bien fait et une virtuosité au-dessus de la moyenne.

***

Jenny Meid (une Anglo-Saxonne, si l'on en croit son nom), vient de donner un concert avec orchestre, sous la direction de M. Harold Bernard, chef d'orchestre du « Bristol Society of Instrumentalists ». Le *Concerto en do mineur* de Beethoven ne manquait ni de la grandeur, ni de la gravité nécessaires; l'ouverture du *Mariage de Figaro*, de Mozart, fut détaillée avec légèreté, et la *Siegfried Idylle*, de Wagner, a produit sur le public une émotion qui décèle les nombreux admirateurs du maître. Et tous savourèrent le *Concerto en fa mineur* du tendre, délicat et diaphane Chopin.

EUGÈNE GEORGES.

TABLE DES MATIÈRES

Contenues dans le Tome XVII

ANDRÉ, Paul

Les Livres belges :

Les Théâtres :

DELATTRE, Louis

DE RIDDER, André

Les Livres belges :

GEORGES, Eugène

Les Concerts :

GOFFIN, Arnold

GOSSART, Ern.

HARRY, Gérard

HELLENS, Franz

RENS, Georges

SÉVERIN, Fernand.

Les Livres belges :

SMULDERS, Carl

STRIVAY, Renaud

VAN DER LINDEN, Fritz



